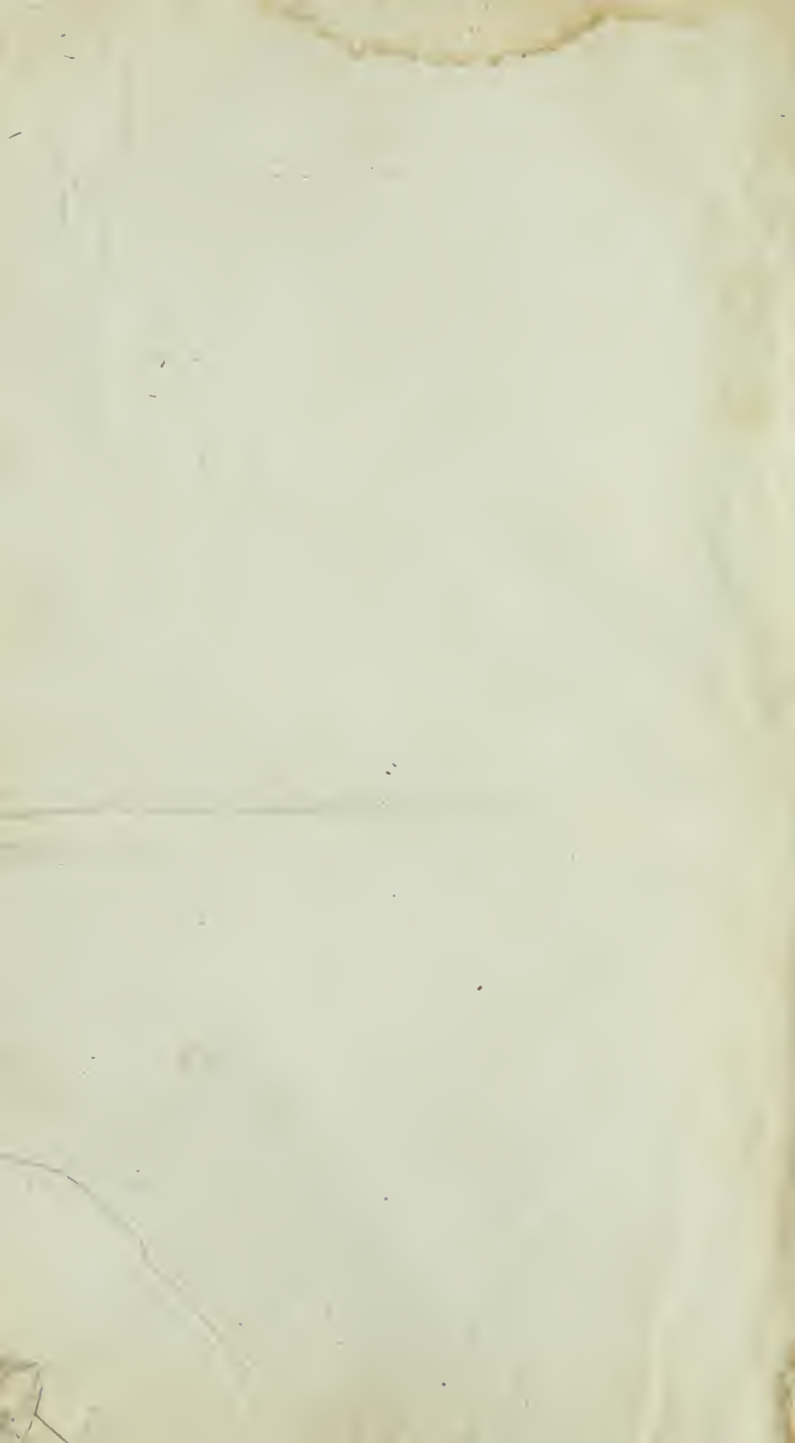






LE CABINET DES FÉES.

TOME DIX-NEUVIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

LES CONTES CHINOIS, ou les aventures merveilleufes du mandarin Fum-Hoam, par GUEULETTE.

FLORINE, ou la belle Italienne.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME DIX-NEUVIÈME.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.



CONTES CHINOIS,

OU

LES AVENTURES

MERVEILLEUSES

DU MANDARIN

FUM-HOAM.

PREMIÈRE PARTIE.

TAHI-KIA, premier visir de Tongluk roi de Gannan (1), ayant envoyé en Circas-

(1) Le royaume de Gannan contient ceux de Laos, de Tunquin & de Cochinchine. Hiaouus, de la famille de Hana, grand conquérant, se rendit maître de tous ces pays; & y ayant conduit des colonies, il les gouverna selon la police & les loix de la Chine, dont ils firent partie. Tongluk fut un des descendans de ce conquérant, & fit sa résidence à Tunquin. Ces royaumes peuvent avoir cent soixante & dix lieues d'orient en occident, & cent vingt du midi au septentrion.

ſie (1) un de ſes neveux appelé Holonja, pour y acheter les plus belles filles qu'il pourroit trouver, ce jeune homme s'acquitta de ſa commiſſion avec une extrême exactitude, & l'on pouvoit dire qu'aucun ſérail du monde ne renfermoit autant de beautés que le vaiſſeau dans lequel il fit embarquer à Balſora (2) les circaſſiennes que ſon oncle deſtinoit à être préſentées au ſultan de la Chine.

Holonja avoit traverſé une partie de la Perſe, accompagné de deux derviches, avec leſquels il avoit lié en chemin une amitié fort étroite. L'un, âgé d'environ ſoixante ans, faiſoit voir ſur ſon viſage une majeſté qui donnoit à connoître qu'avant d'avoir embraſſé ce genre de vie, il étoit d'une condition très-relevée; & l'autre, qui paſſoit pour

(1) La Circaſſie a au midi le Pont-Euxin & le mont Caucaſe qui la ſépare de la Georgie, & la rivière de Don, ou de Tanays au ſeptentrion; au levant, la Mer Caſpienne; & au couchant, le détroit de Caffa. Il n'y a point de peuple au monde qui ſoit plus beau & mieux fait que celui qui habite la Circaſſie; l'on y fait grand trafic d'eſclaves.

(2) Balſora, grande ville ſituée à l'extrémité de l'Arabie déſerte, au confluent de l'Euphrate & du Tigre; elle eſt à douze lieues du Golfe Perſique, qui, pour cet effet, eſt appelé le golfe de Balſora.

être ſon neveu, & qui n'avoit pas plus de ſeize ans, avoit des traits ſi réguliers, qu'on ne pouvoit le comparer qu'aux pages qui, ſelon Mahomet, préſentent le poncire (1) aux bons muſulmans après leur mort.

Comme ces derviches n'avoient quitté leur couvent que pour parcourir tout l'orient, Holonja leur ayant propoſé de les conduire à la Chine, ils acceptèrent ſes offres avec plaiſir, & le vaiſſeau alloit à pleine voile, lorſqu'auprès du golfe de Cambaye (2), il fut attaqué par deux corſaires d'Adel (3). Quoique ces deux vaiſſeaux fuſſent de beaucoup ſupérieurs à celui d'Holonja, ce brave chinois fit de ſi belles actions, & fut tellement ſecondé par les ſiens, que les corſai-

(1) Ce poncire eſt une eſpèce de citron que des pages, d'une beauté achevée, préſenteront dans un plat d'or aux muſulmans qui auront ſuivi la loi de Mahomet, lorſqu'ils ſeront dans le paradis qu'il leur promet. Auſſitôt il leur apparoîtra une houri, c'eſt-à-dire, une fille vierge, dans les embraſſemens de laquelle ils ſeront pendant cinquante ans.

(2) La ville de Cambaye eſt ſituée à l'embouchure de l'Inde, elle eſt fort peuplée & de grand commerce, avec un golfe du même nom.

(3) Adel eſt un royaume dans la nouvelle Arabie, dont la capitale porte le même nom.

res, après avoir perdu leurs plus braves soldats, furent obligés de prendre la fuite.

Les deux derviches ne s'étoient pas épargnés dans le combat. Le vieux principalement y avoit témoigné tant de courage, qu'Holonja, qui lui avoit en quelque façon obligation de la victoire, se félicitoit d'avoir reçu dans son bord un aussi brave homme. Il lui en faisoit compliment, lorsqu'il apperçut une pâleur extrême se répandre sur le visage de son neveu, & son habit se teindre de sang. Il frémit à cette vue; & lui déchirant brusquement la robe à l'endroit de l'estomach, dans l'intention de lui porter un prompt secours, il fut dans une surprise extrême de trouver dans ce jeune homme une fille d'une beauté sans égale. Heureusement la blessure n'étoit que dans les chairs, un peu au-dessous de la gorge; & le vieux derviche ne pouvant plus cacher un secret qu'il n'avoit jusqu'à présent confié à personne, après avoir étanché le sang qui couloit assez légèrement, adressa ainsi la parole à Holonja: Je vous crois, seigneur, assez généreux pour ne pas mésuser de la découverte que vous venez de faire; & puisque le hasard vous a fait connoître le sexe de ce jeune derviche, je vais vous appren-

dre qui nous sommes, persuadé d'ailleurs, qu'un cœur généreux comme le vôtre sera charmé de rendre service à un prince qui, du haut de la suprême grandeur, s'est vu dans un instant précipité dans l'abîme du néant.

Histoire de Malekalsalem, roi de Georgie.

JE suis roi de Georgie (1); je me nomme Malekalsalem, & je faisois ordinairement ma résidence dans un château de la province de Guriel, dont les vues donnoient sur le voisinage de la Mer Noire. De toutes les sultanes de mon sérail, je n'ai jamais pu avoir que deux enfans: un fils & une fille qui devoient leur naissance à la même mère; mais la joie que je ressentis de cette fécondité fut bientôt dissipée par la perte du jeune

---

(1) La Georgie, ou le Gurgistan, est ainsi appelée à cause de saint George qui en est le patron. Ce pays est situé entre la Mer Noire, la Circassie, la Comanie, la Moscovie, les Tartares du Daghestan, la province de Scirvan & la Turcomanie. Les provinces de Furiel, d'Immeretti & de Mingrelie sont la Colchide, pays natal de Médée. Dans toute la Georgie, les hommes & les femmes y sont d'une rare beauté.

Alroamot (c'étoit le nom de mon fils), qui, à l'âge de deux ans, me fut enlevé avec sa nourrice par des corsaires. En vain, seigneur, je donnai mes ordres pour les suivre : on ne put jamais les joindre; & une tempête effroyable qui survint quelques heures après, ayant submergé presque tous les vaisseaux que j'avois envoyé à la poursuite de ce jeune prince, cela me donna lieu de croire qu'il avoit été englouti dans les flots.

Après avoir donné des larmes en abondance à la perte que je venois de faire, je résolus de me retirer avec ma fille dans la ville de Tefflis (1), capitale de mes états.

Cette princesse que vous voyez aujourd'hui sous des habits de derviche, fut nommée Gulchenraz Gundogdi (2), parce qu'en venant au monde, elle donna les plus grandes espérances qu'elle seroit un jour une beauté parfaite. Comme je commençois à être vieux, je laissois le soin de mon royaume à mes visirs; & passant la plus grande partie du jour auprès de ma fille, je voyois avec un plaisir extrême, qu'à quinze ans qu'elle

(1) Tefflis s'appeloit autrefois Artaxata.

(2) Gundogdi en persan signifie aurore ou jour naissant.

pouvoit avoir, il n'y avoit rien de comparable à elle. Enfin, je songeois sérieusement à me choisir un gendre qui succédât à ma couronne, lorsque, par un revers de fortune auquel je ne m'attendois pas, le sultan de Bitlis (1) fondit dans mes états avec une armée des plus nombreuses. Ce prince appelé Dilsenghin, c'est-à-dire, cœur de pierre, n'avoit aucun sujet de se plaindre de moi; mais comme la renommée avoit publié dans tout l'orient les perfections de Gulchenraz, & qu'il étoit bien persuadé, qu'informé de ses cruautés & de son mauvais caractère, je ne la lui accorderois pas pour son épouse, il prit le parti le plus violent, conçut la résolution de s'emparer de mon trône, & de m'enlever Gulchenraz, & exécuta comme un foudre de guerre une partie de ses desseins.

Ce ne fut pas sans une douleur très-amère que je vis Dilsenghin mettre tout à feu & à sang dans mes états. Je lui opposai vainement le peu de troupes que la paix, dans laquelle je vivois depuis plus de dix ans,

(1) Cette ville est l'ancienne Tigranocerte. Elle est située dans des montagnes, entre le Diarbek, la Georgie, l'Asie mineure & la Perse.

pût me permettre de lever. Il passa tout au fil de l'épée, & menaça de me faire expirer dans les supplices les plus cruels, si je ne lui livrois Gulchenraz. Je vous avoue, seigneur, que le désespoir où je vis ma fille, augmenta ma douleur ; je ne jugeai point à propos d'attendre cet injuste monarque dans Tefflis avec des forces aussi inégales que celles qui me restoient ; j'emportai le plus d'or & de pierreries qu'il me fut possible ; & ayant, ainsi que Gulchenraz, pris des habits de derviches, nous sortîmes pendant la nuit de mon palais & de mes états, & après avoir traversé une partie de la Perse en votre compagnie, nous nous sommes enfin embarqués dans votre vaisseau. Jugez, seigneur, si ayant pris la résolution d'aller avec vous jusqu'à la Chine, il nous est resté la moindre espérance de retourner jamais en Georgie, & si nos malheurs ne sont pas d'une nature à y succomber, si nous n'avions su mettre des bornes au violent désespoir qui nous a agité les premiers jours que nous avons été errans & fugitifs.

Holonja écoutoit avec étonnement les malheurs du sultan de Georgie ; & après avoir demandé pardon à la princesse de son indiscrétion, il lui offrit, ainsi qu'à Malekalsalem,

tout ce qui pouvoit dépendre de lui, & aſſura l'un & l'autre qu'il ne révèleroit jamais leur ſecret. Seigneur, ajouta-t-il, permettez, pour ſoulager votre chagrin, que je vous repréſente que les plus grands maux ſont voiſins des plus grands biens : c'eſt ce que notre auguſte ſultan a éprouvé il n'y a que quatre ans ; de l'état le plus infortuné, il eſt monté ſur le trône de la Chine, dont il paroiſſoit ne devoir être que le marche-pied. Si le récit d'une hiſtoire auſſi ſingulière peut ſoulager votre douleur, je vous la raconterai avec plaiſir. Ah ! volontiers, répondit Gulchenraz ; vous ne ſauriez nous obliger davantage. Hé bien, continua Holonja, je vais vous ſatisfaire.

Hiſtoire du Sultan Tongluk.

Le ſultan Eum-Vu, qui régnoit à Gannan, étant mort ſans aucuns enfans mâles, il ſe préſenta un bonze (1) qui ayant fait con-

(1) Les bonzes ſont les miniſtres de la religion des Chinois ; ils affectent une grande continence & une admirable ſobriété. Ils ont diverſes univerſités où ils enſeignent les myſtères de leurs ſectes, & vivent en communauté.

noître au peuple qu'il étoit le plus proche parent du roi défunt, demanda que la couronne lui fût déférée, quelqu'oppoſition qu'il y eût dans le conſeil, & malgré les ſages remontrances de pluſieurs mandarins qui repréſentoient qu'un homme qui, dès ſa tendre jeuneſſe, avoit abandonné le ſoin des choſes du monde, ſeroit peu propre à gouverner un état; que la tête de celui qui a accoutumé d'être dans la pouſſière, ne peut ſoutenir dignement le poids d'une couronne. Le bonze fut choiſi pour roi de Gannan aux acclamations de tout le peuple. A peine ce monarque avoit-il pris poſſeſſion du trône, que le gouverneur de l'isle de Khium-Cheu ſe prépara à lui diſputer la couronne. Il étoit parent d'Eum-Vu d'un degré plus proche, & le prouvoit clairement. Mais le nouveau roi, accoutumé déjà au brillant de ſon état, ne jugea pas à propos d'abdiquer le trône; au contraire, il donna des ordres ſi précis, que ſon concurrent ayant été arrêté à vingt lieues de Tunquin, où il s'avançoit avec un petit corps d'armée pour ſoutenir ſes droits, il réſolut de le tenir priſonnier en la manière uſitée parmi les Chinois en pareil cas.

Lorſqu'un rebelle eſt arrêté, le roi va au-devant de lui, lui fait préſenter un baſſin

& une éguière d'or, qu'il eſt obligé de porter ſur ſa tête, & à pied, jûſqu'au lieu de ſa priſon, & cette priſon eſt une grotte creuſée ſous le trône même du roi régnant; l'on fait tous les jours une ouverture à cette grotte pour donner à manger au priſonnier, & ſans que l'on ſe mette en peine de ſavoir s'il eſt vivant ou mort. On recommence pendant ſix mois la même choſe, après quoi la grotte eſt murée pour toujours.

Notre monarque, ſuivant cet uſage, alloit au-devant de ſon concurrent dans le deſſein de le traiter de cette manière, lorſqu'il s'engagea à la chaſſe, qu'il continua juſques vers le milieu du jour. La chaleur l'obligeant de chercher l'ombre pour ſe délaſſer, il ſe jeta ſur le gazon dans un endroit où il y avoit un petit bois; & voulant ſe livrer au ſommeil, il ſe couvrit le viſage d'un mouchoir de ſoie rouge pour ſe garantir des inſectes. Ses principaux officiers s'étoient, par reſpect, éloignés de lui de vingt ou trente pas; & le prince jouiſſoit d'un repos tranquille, lorſqu'il fut interrompu par l'événement le plus funeſte. Un oiſeau de proie qui avoit ſon nid préciſément ſur l'arbre au-deſſous duquel repoſoit notre roi, prenant le mouchoir rouge pour

quelque morceau de viande crue, fondit dessus avec une telle impétuosité, qu'avec son bec & ses serres qui étoient extrêmement fortes & tranchantes, il lui creva les deux yeux.

Aux cris du sultan de Gannan ; ses officiers accoururent fort effrayés ; mais cet accident, qui devoit exciter dans leurs cœurs des mouvemens de compassion, y causa dans le moment même un effet tout contraire. Jugeant ce prince hors d'état de régner à cause de la perte de sa vue, ils résolurent sur le champ de donner la couronne à celui qu'on lui amenoit prisonnier, puisqu'il étoit du sang de leurs rois ; & prenant le bassin & l'éguière d'or, ils les mirent sur la tête de ce misérable prince, & le conduisirent à Tongluk : c'est ainsi, seigneur, que se nommoit son concurrent, qu'ils élevèrent sur le trône.

Ce nouveau monarque, surpris du changement si subit de sa fortune, & du péril extrême où il étoit il n'y avoit qu'un moment, fit de sages réflexions humaines. O ciel ! s'écria-t-il, est-il possible qu'en si peu de temps je me sois trouvé dans des situations si différentes ! Un de nos poëtes a dit bien sagement, que celui qui creuse un puits pour

y faire tomber ſon ennemi, s'ouvre très-ſouvent à ſoi-même un abîme pour s'enſevelir. Malheureux bonze, continua-t-il, votre ſort me touche infiniment : ceſſez de craindre pour vos jours ; vous n'entrerez point dans l'affreux cachot que vous m'aviez préparé; j'adoucirai, autant qu'il me ſera poſſible, l'amertume de vos maux, & vous pouvez choiſir de reſter à ma cour, ou de vous retirer dans tel endroit de mes états qu'il vous plaira, avec cent mille pièces d'or que je vous ferai compter tous les ans.

Ah ! généreux Tongluk, s'écria le bonze en ſe proſternant aux pieds du nouveau ſultan, que vous faites bien connoître que vous étiez plus digne du trône que moi ! Séduit par le brillant d'une couronne dont je voulois vous priver, je vous deſtinois à la mort la plus injuſte & la plus cruelle, & vous me donnez la vie que je ne mérite pas ! Vous faites plus, vous me comblez de bienfaits. Ah ! ſeigneur, voilà les ſentimens d'un vrai monarque.

Tongluk en ce moment embraſſa le bonze, l'aſſura d'une amitié parfaite ; & montant ſur un trône qui lui étoit dû légitimement, & par la naiſſance & par l'exemple de modération qu'il venoit de

donner, il règne depuis près de quatre ans, avec une ſatisfaction parfaite de la part de tous les Chinois.

Que ce prince eſt heureux, s'écria Malekalſalem, & que ſa clémence eſt admirable! Il eſt auſſi l'objet de la tendreſſe de tout ſon peuple, reprit Holonja; & ſi quelque choſe peut nous affliger, c'eſt qu'entre toutes les ſultanes que l'on a miſes juſqu'à préſent dans ſon ſérail, aucune n'a ſu toucher ſon cœur; & que, s'il perſévère dans cette inſenſibilité, nous ne verrons jamais ſa poſtérité régner ſur nos enfans. C'eſt la raiſon pour laquelle Tahi-Kia, frère de mon père, & ſon premier viſir, m'a envoyé en Circaſſie; mais, quelque mérite qu'aient les rares beautés que je conduis à la Chine, je crains bien de n'avoir pas mieux réuſſi que ceux qui ont eu de pareilles commiſſions.

Cette prédiction ſe trouva vraie. Holonja eut beau joindre les grâces de l'art à celles de la nature, & parer les filles qu'il avoit amenées à Tunquin de tout ce qui peut relever l'éclat d'un beau viſage, Tongluk les regarda toutes avec une indifférence qui le mit au déſeſpoir.

Malekalſalem & la princeſſe de Georgie avoient accepté un logement à Tunquin chez Holonja; & ce jeune homme tâchoit, par toute ſorte d'attention, de diſſiper la triſteſſe qui les occupoit ſans relâche; mais il ne pouvoit lui-même vaincre la ſienne de n'avoir pas été plus heureux que les autres; il en témoignoit ſon chagrin au roi & à Gulchenraz dans des termes touchans, lorſque cette princeſſe prit ainſi la parole: Vous ne devez point vous étonner de la froideur du ſultan votre maître; à ſa place, j'agirois de même; & cette indifférence ne part que d'un cœur vraiment noble, & nullement attaché aux plaiſirs des ſens. Il n'y a pas une de ces belles filles qu'on lui préſente, qui ne ſe tienne honorée de ſes faveurs: c'eſt le monarque qu'elles recherchent, & non pas Tongluk. Dépouillez pour un moment ce prince de toute ſa grandeur, elles n'auront peut-être que du mépris pour ſa perſonne. Il connoît le fond de leur cœur, & voit que la ſeule ambition leur fait ſouhaiter de partager ſon lit. Mais trouvez-lui une perſonne qui, faiſant peu de cas du trône qui éblouit les autres, rejette ſincèrement les hommages d'un monarque, & ne le regarde que comme un ſimple par-

ticulier, vous exciterez alors dans ce prince tous les mouvemens qui lui ſont inconnus. Ah, madame, reprit Holonja, que ces réflexions ſont vraies! Où trouver cette rare perſonne? Vous la voyez devant vos yeux, pourſuivit Gulchenraz; le trône ſur lequel j'ai été élevée m'a accoutumée aux reſpects & aux ſoumiſſions que ne connoiſſent pas les filles que vous avez achetées en Circaſſie; & ſi j'avois aſſez de beauté pour que votre ſultan jetât les yeux ſur moi, quelque mérite qu'il puiſſe avoir d'ailleurs, je lui ferois bien connoître la différence qu'il y a entre une princeſſe comme moi & une eſclave, & combien les ſentimens de l'une ſont élevés au-deſſus de ceux de l'autre. Une noble fierté dans notre ſexe le fait eſtimer, & c'eſt la facilité & l'empreſſement de preſque toutes les femmes de l'orient, qui les font tomber dans le mépris qu'elles méritent. Je vous parois peut-être trop ſavante pour mon âge; mais la princeſſe ma mère, dont le ſang royal élevoit le cœur au-deſſus de celles de ſon ſexe, m'a imprimé de ſi bonne heure ces leçons dans la mémoire, qu'elles y ſeront éternellement gravées.

Malekalſalem écoutoit ſa fille avec admiration. En effet, s'écria-t-il, de toutes les

ſultanes de mon ſérail, aucune n'a ſu trouver le chemin de mon cœur comme la charmante Abadan Sciroux, mère d'Alroamat & de Gulchenraz; ſa retenue, ſa pudeur, tout m'enchantoit dans cette adorable princeſſe, & la vie m'a toujours été à charge depuis le cruel moment que je l'ai perdue pour jamais.

Eloignons ces réflexions, reprit Holonja; je comprends fort bien, ſeigneur, la ſolidité du raiſonnement de Gulchenraz, mais l'exécution en eſt fort difficile. Des princeſſes ne ſont pas toujours auſſi belles que les filles de Georgie; & comme il n'eſt pas aiſé de pénétrer dans leurs appartemens, nos monarques ne voulant point riſquer d'épouſer une femme dont le mérite ne répondroit peut-être pas aux idées de beauté qu'ils ſe ſont formées, aiment beaucoup mieux s'en tenir à des eſclaves, dans leſquelles ils trouvent une entière ſoumiſſion, & dont l'amour propre leur fait croire qu'ils ſont parfaitement aimés.

Après pluſieurs autres entretiens ſur cette matière, Holonja ſe retira dans ſon appartement; & ſi quelque choſe put le conſoler de ſon peu de ſuccès, c'eſt que deux marchands d'eſclaves ayant préſenté au ſultan

de la Chine un très-grand nombre de filles d'une extrême beauté, il n'en parut pas plus ému qu'il l'avoit été à la vue des Circaſſiennes qu'il lui avoit été chercher avec tant de fatigue & de ſoin.

Il y avoit environ un mois que le roi de Georgie & la princeſſe étoient chez Holonja, qui s'efforçoit de leur plaire par toute ſorte d'attentions & de reſpects, lorſqu'il les pria de trouver bon qu'il leur préſentât un frère qu'il avoit, & qui revenoit d'un long voyage, d'où il avoit rapporté des richeſſes conſidérables. Malekalſalem avoit trop d'obligation à Holonja pour lui refuſer cette grâce, & Gulchenraz, quelque répugnance qu'elle eût à ſe laiſſer voir ſous les habits de ſon ſexe qu'elle avoit repris en arrivant à la Chine, conſentit à le recevoir. Après les premières civilités qui ſe font entre perſonnes de diſtinction, on ſe mit à table, & Uzum-quey, c'eſt ainſi que ſe nommoit le frère d'Holonja, y fit paroître tant d'eſprit & de vivacité, qu'il attira plus d'une fois les regards de la princeſſe; mais ſi elle le vit avec quelqu'attention, il fut lui-même tellement touché des charmes de Gulchenraz, & il goûta ſi bien la délicateſſe de ſon eſprit, que peu s'en

fallut qu'il ne lui déclarât sa passion sur le champ. Rétenu cependant par la présence de Malekalsalem, qui avoit quitté l'habit de derviche, & que Holonja lui avoit dit être père de cette belle fille, ainsi que par une noble fierté qui régloit toutes ses actions, il attendit un temps plus favorable, & que ses respects lui fissent comprendre ce que son cœur ressentoit pour elle. Il ne manqua pas de se rendre assiduement chez son frère à l'heure des repas; & découvrant à tous momens de nouvelles grâces dans l'objet de ses vœux : Que nous sommes heureux, mon cher frère, s'écria-t-il un jour dans un transport qu'il ne put retenir, que le sultan de la Chine ignore le trésor que nous avons dans cette maison, la glace de son cœur seroit bientôt fondue aux rayons des beaux yeux de votre charmante hôtesse, & j'en mourrois de douleur. Mais je m'égare, continua-t-il : pardonnez, belle Gulchenraz, ce mouvement involontaire, & ne soyez pas offensée d'une déclaration aussi impétueuse; le respect saura toujours mettre des bornes à ma passion, quelque vive qu'elle puisse être....... La princesse rougit en ce moment; elle fut combattue pendant quelque temps par l'inclination secrette qu'elle ressen-

toit pour Uzum-quey, & par la fierté qui régloit toutes ſes actions; mais ſe levant avec précipitation : Uzum-quey, lui dit-elle avec des yeux irrités, vous ignorez qui je ſuis, & il eſt bon de vous apprendre la diſtance qu'il y a de vous à moi; le roi de Georgie que vous voyez devant vos yeux eſt mon père; jugez ſi nos conditions ſont égales; rentrez en vous-même, & ne ſortez pas davantage du reſpect que vous me devez, ſi vous ne voulez pas que je quitte auſſitôt la maiſon de votre frère. Vous êtes la princeſſe de Georgie, s'écria Uzum-quey en ce moment? O ciel! que viens-je d'apprendre, & que vais-je devenir? Ah! belle Gulchenraz, que ne ſuis-je en ce moment le ſultan Tongluk, pour vous offrir un cœur digne de vous!

Vous n'en feriez pas plus aimable à mes yeux, répliqua modeſtement la princeſſe; l'éclat du trône ne m'éblouit pas; & le monarque de la Chine, tout puiſſant qu'il eſt, n'auroit pas plus de droit qu'un autre ſur mon cœur, ſi je ne reſſentois pour lui cette ſecrette ſympathie, ſans laquelle le roi mon père m'a promis de ne point diſpoſer de ma main; je vous avouerai même quelque choſe de plus pour ſoulager la douleur

que

que je vois peinte dans vos yeux, & je l'avouerai ſans rougir : dès le premier jour que je vous ai vu, j'ai reſſenti plus que de l'eſtime pour vous ; j'ai ſouhaité que vous fuſſiez né prince, & que vous euſſiez aſſez de courage pour remettre mon père ſur le trône de Georgie, dont le traître Dilſenghin, roi de Bitlis, nous a privés par ſurpriſe ; je vous aurois préféré à tous les monarques du monde, & l'aveu de mon père, qui vous aime, auroit confirmé mon choix. Mais ces diſcours ſont ſuperflus ; je ſuis élevée ſur le trône, & ce n'eſt que ſur le trône que je dois diſpoſer de mon cœur.

Uzum-quey ſe jeta en ce moment aux pieds de Gulchenraz. Madame, lui dit-il, je connois la témérité de mon amour, je ferai tous mes efforts pour le vaincre, & je ne vous parlerai jamais d'une paſſion qui vous offenſe. Alors, s'étant retiré rempli de confuſion, Holonja demanda mille fois pardon à Malekalſalem & à la princeſſe de l'indiſcrétion de ſon frère. Cet amant affligé fut plus de huit jours ſans oſer ſe préſenter devant Gulchenraz ; mais en ayant reçu un ordre exprès, il parut à ſes yeux avec tant de timidité & de marques de douleur, que le roi en ayant pitié, ordonna à ſa fille

de le raſſurer par quelques marques de bontés : Uzum-quey, lui dit-elle, reprenez votre première gaîté, j'oublie l'offenſe que vous m'avez faite, & vivons, je vous prie, dans la familiarité où nous étions avant que nos plaiſirs fuſſent troublés par l'aveu d'une paſſion à laquelle je ne puis & ne dois point répondre. Uzum-quey obéit ; il reprit ſon ancienne façon de vivre, & s'apperçut, avec une extrême ſatisfaction que Gulchenraz ne paroiſſoit pas s'en choquer. Il y avoit déjà cinq mois qu'il voyoit tous les jours la princeſſe, lorſqu'entrant un jour dans ſon appartement : ſeigneur, dit-il à Malekalſalem, vous êtes vengé ; Dilſenghin n'eſt plus ; vos fidelles ſujets vous attendent avec une extrême impatience. Voici la lettre que vos viſirs vous adreſſent ; & pour vous en convaincre encore mieux, regardez la tête du roi de Bitlis que je vous apporte dans cette corbeille.

Quelle fut la ſurpriſe de Malekalſalem & de Gulchenraz à cette vue ! La tête encore ſanglante de leur ennemi, & la lettre ſignée par tous les viſirs de Georgie ne leur permettoit pas de douter de ce qu'ils voyoient. Par quel enchantement, s'écrièrent-ils, avez-



Regardez la tête du Roi de Bitlis que je vous apporte dans cette corbeille.

Vanther inv.   E. De Ghendt sculp.



vous pu exécuter des choſes qui paroiſſent ſi impoſſibles ? Rien ne l'eſt à l'extrême déſir que j'avois de rendre ſervice à la plus belle princeſſe de la terre, répondit modeſtement Uzum-quey; vous partirez quand il vous plaira, madame, pour la Georgie, avec le roi votre père, & je vous y conduirai en moins de quatre heures. En moins de quatre heures! reprit la princeſſe. Ah! ſeigneur, quelqu'envie que j'aie de retourner à Teſflis, je ne ſuis point de ce voyage; il me paroît trop ſurnaturel & trop périlleux, & j'aime mieux que mon père & moi nous prenions la route ordinaire, que de haſarder ainſi notre vie. Elle ne courra aucun riſque, continua Uzum-quey; & quand je vous aurai appris par quel moyen vous êtes vengée, vous ne craindrez plus la voiture qui doit vous conduire à Teſflis. Mais le ſouper eſt prêt, & mon frère, pour vous marquer la joie qu'il a de votre rétabliſſement, veut nous régaler ce ſoir. Je vous raconterai, après le repas, de quelle manière ſe ſont exécutées tant de merveilles.

Malekalſalem & la princeſſe paſsèrent dans l'appartement deſtiné pour le ſouper; ils y trouvèrent les mets les plus délicieux,

ſur-tout un cochon (1) de lait, farci, le tout ſervi d'une extrême propreté; & s'étant mis à table, ils ſe livrèrent à la joie la plus parfaite.

Que je vous ai d'obligation! s'écrioit de temps en temps le roi de Georgie. Non, mon cher Uzum-quey, je ne puis aſſez la reconnoître, & il n'y a que Gulchenraz qui puiſſe m'en acquitter envers vous. Vous n'êtes pas né prince, il eſt vrai, mais la naiſſance dépend-elle de nous? La vraie nobleſſe conſiſte dans la vertu & dans les belles actions, & non dans une ſuite d'ancêtres que nous déshonorons ſouvent par des actions indignes. Quelle joie n'aurois-je pas, que ma fille voulût vous accepter pour époux! Ah! s'il lui faut un trône, je vous abandonne le mien, & je m'eſtimerois heureux d'être votre premier ſujet.

Uzum-quey voyant que Gulchenraz ne s'oppoſoit pas aux intentions du roi ſon père, ſe jeta à ſes pieds. Confirmez, lui dit-il, adorable princeſſe, confirmez les volontés de Malekalſalem, mais qu'il ne lui en coûte pas le trône; je renoncerois plutôt à la

(1) La chair de pourceau eſt un mets exquis à la Chine.

poſſeſſion de ma reine, que de priver ce monarque de ſes droits.

La princeſſe relevoit ſon amant d'un air fort interdit; elle ſouffroit, ſans s'y oppoſer, qu'il lui embraſsât les genoux & qu'il lui baiſât la main; & Malekalſalem les careſſoit l'un & l'autre de la manière la plus touchante, lorſque l'on entendit un grand bruit dans l'antichambre, les portes s'ouvrirent avec violence, & l'on vit en un moment entrer plus de trente eſclaves noirs le ſabre levé, & à leur tête un jeune homme, d'environ trente ans, plus beau que ce que l'on peut s'imaginer. Perfide Holonja, s'écria-t-il! eſt-ce ainſi que tu en agis avec ton maître? Tu me préſentes des eſclaves qui ſont le rebut de la Circaſſie, & tu gardes pour toi une beauté qui feroit honte aux Houris; ah! je t'apprendrai à te jouer ainſi de moi.

Ces paroles prononcées avec une exceſſive colère, & la confuſion où ſe trouvèrent Holonja & Uzum-quey, firent connoître à Gulchenraz qu'un homme qui parloit d'un ton ſi abſolu, ne pouvoit être que Tongluk. Roi de la Chine, lui dit-elle avec fierté, les perſonnes de mon rang n'ont point coutume d'être préſentées à tes pareils comme

efclaves ; on ne les recherche que par la voie des ambaffadeurs : je fuis princeffe de Georgie, & tu vois le fultan Malekalfalem mon père ; un perfide ufurpateur nous avoit obligés de fortir de nos états, & la fortune, qui, depuis ce moment, fembloit nous avoir livrés à fes revers les plus terribles, vient de fe déclarer en notre faveur ; l'aimable Uzum-quey a réparé fes caprices, en nous rétabliffant fur un trône que Dilfenghin, roi de Bitlis, avoit envahi fur nous ; tu fais de quelle manière un prince tel que toi doit en agir avec fes pareils ; traite nous donc avec toute la dignité due à notre caractère, & pardonne à Holonja de ne t'avoir point averti que nous étions logés chez lui ; je le lui avois défendu, puifqu'auffi bien ma vue n'auroit fait qu'augmenter en toi l'averfion que tu as pour tout notre fexe. Ah ! madame, s'écria le fultan de la Chine, quelle injuftice vous faites à vos beaux yeux ! ignorez-vous leur pouvoir, & les avez-vous crus incapables de toucher mon cœur ? Oui, adorable princeffe, vous feule étiez en état de diffiper la froideur qui l'entouroit ! Vous n'êtes née que pour faire des miracles ; mais, que vois-je ! vous changez de couleur ; ah ! mon amour vous

gêne; Uzum-quey, l'aimable Uzum-quey, que j'ai vu à vos genoux, c'eſt ainſi que vous venez de le nommer, a trouvé le moyen de vous plaire..... Seigneur, interrompit en ce moment Malekalſalem, je vois votre amour avec douleur; mais les obligations que nous avons à Uzum-quey ſont ſi fortes, que je n'ai pu les payer qu'en lui donnant Gulchenraz pour épouſe: oh ciel! s'écria Tongluk, quoi! la charmante Gulchenraz préféreroit un ſimple particulier au monarque de la Chine. Oui, ſeigneur, reprit la princeſſe avec fermeté, j'aimois Uzum-quey ſans qu'il le ſût, & avant même qu'il nous eût rétabli ſur le trône; il a mis, depuis ce temps, la tête de notre ennemi ſous nos pieds; ce ſervice lui a acquis ſur mon cœur un empire que l'aveu de mon père autoriſe; je le regarde, dès ce moment, comme mon époux, & toutes les puiſſances de la terre ne ſont pas capables de me faire changer de réſolution: au reſte, ſeigneur, continua la princeſſe, d'un ton moins élevé, je me fais fort mauvais gré d'avoir dérangé la froideur de votre tempérament; aſſez d'autres rempliront une place que je n'ambitionne pas; car enfin votre heure eſt venue; & s'il eſt vrai que vous

ayez pu m'aimer, comme votre majesté m'en assure, vous ne serez pas long-temps sans vous attacher à quelque belle sultane, qui répondra plus favorablement que moi à votre tendresse.

Que dit l'heureux Uzum-quey à des sentimens si nobles & si flatteurs, poursuivit le sultan de la Chine? Je dis, répliqua ce tendre amant, en se jetant aux pieds de la princesse, que mon bonheur passe mes espérances; que j'ai enfin trouvé ce que je cherchois depuis si long-temps, un cœur désintéressé, & qui en moi n'aimât que moi-même; mais, adorable Gulchenraz, il est temps de me faire connoître pour ce que je suis; pardonnez-moi cet innocent artifice qui m'assure de votre cœur; vous voyez dans Uzum-quey le vrai roi de la Chine, dont celui qui vient de si bien jouer son personnage, n'est que le fantôme; je connois le fond de votre ame, je ne dois point votre amour à mon rang; l'amant seul a obtenu l'aveu d'une passion dont le monarque n'a pu avoir la préférence : j'ai le consentement du roi votre père, vous êtes vengée de Dilsenghin, par le secours d'un de mes mandarins (1), devant lequel la nature est

(1) On a compté à la Chine neuf ordres de man-

ſans aucun voile, & qui, maître des élémens, commande aux génies qui les habitent, avec une autorité ſi abſolue, qu'ils tremblent à ſa voix. Que vous reſte-t-il à déſirer après l'aveu que vous venez de faire en ma faveur ? Venez, ma chère princeſſe, venez monter ſur un trône, où vous allez faire le bonheur du roi de Gannan, & l'admiration de toute la Chine.

Malekalſalem & Gulchenraz étoient ſi ſurpris d'un pareil dénouement, qu'ils en étoient comme immobiles; mais le faux monarque s'étant retiré avec ſa ſuite, par l'ordre de Tongluk, & Holonja ayant confirmé la vérité de ce qui s'étoit paſſé, en ſe proſternant aux pieds de la princeſſe de Georgie, pour lui demander pardon de cette petite trahiſon, elle le releva en lui donnant ſa main à baiſer. Quoi, s'écria-t-elle, je trouve dans Uzum-quey le ſultan

---

darins, & chaque ordre eſt diviſé en deux degrés, qui ont des marques particulières pour les diſtinguer; mais cependant il n'y a véritablement que trois ſortes de mandarins: les premiers ſont gouverneurs de province; les ſeconds ſont mandarins d'armes, & ont le commandement des troupes; & les troiſièmes ſont mandarins de la Loi ou des lettres, & exercent la juſtice.

qui commande en ces lieux ! Eſt-ce une illuſion ? Et tout ce qui vient de ſe paſſer n'eſt-il point l'effet d'un rêve ? Non, madame, reprit l'amoureux ſultan, rien n'eſt plus vrai, qu'il ne tient qu'à vous de rendre heureux le roi de la Chine. Holonja avoit excité ma curioſité, en me parlant d'une belle étrangère qu'il avoit chez lui, & dont le cœur, diſoit-il, étoit auſſi inſenſible que le mien ; je vous ai vue pluſieurs fois ſous différens déguiſemens, je me ſuis fait paſſer pour frère d'Holonja, afin de connoître plus particuliérement vos ſentimens ; ils n'ont fait qu'augmenter l'eſtime, l'amour que j'avois conçu pour vous, à la première vue ; vous avez dû vous en appercevoir, & quel fut mon étonnement, quand j'appris que vous étiez la princeſſe de Georgie, ce que Holonja m'avoit caché juſqu'alors. Dans le deſſein de vous venger du traître Dilſenghin ; j'ai eu recours au célèbre Fum-Hoam, ce mandarin de la loi dont je viens de vous parler ; il m'a tranſporté à Tefflis en moins de trois heures ; je ſuis entré par ce moyen dans la chambre de l'uſurpateur, je l'ai reveillé le ſabre à la main, & je l'ai provoqué au combat. Le lâche a eu recours aux ſupplications les plus honteuſes ; je n'ai

pas cru devoir ménager ce ſcélérat, je lui ai ôté la vie ; & Fum-Hoam ayant aſſemblé vos principaux viſirs, je leur ai montré la tête de votre ennemi ; je leur ai reproché leurs foibleſſes, d'avoir reconnu ce traître pour leur ſouverain. A cette vue, ils ont tous pouſſé mille cris de joie ; j'ai fait faire alors main baſſe ſur ſes favoris, & ſur ceux qui n'ont pas voulu reconnoître leur roi légitime ; enfin, maître abſolu dans la ville de Tefflis, j'ai nommé deux de vos principaux viſirs pour gouverner vos états, juſqu'au retour du roi votre père ; & après avoir reçu d'eux la lettre que j'ai remiſe entre ſes mains, je ſuis reparti comme un éclair avec Fum-Hoam, &, en auſſi peu de temps, j'ai rapporté à Tunquin la tête de votre ennemi. Voilà, madame, ce que l'amour que j'ai pour vous m'a fait entreprendre : cet amour ne ſera-t-il pas récompenſé par le don de votre cœur ? Et différerez-vous à vous rendre aux tendres empreſſemens d'un prince qui vous adore ?

Chaque circonſtance du récit du ſultan de la Chine, augmentoit l'étonnement de Malekalſalem & de Gulchenraz. Seigneur, reprit-elle en rougiſſant, je vous aime ; & puiſque j'en ai fait la déclaration, il n'y a

qu'un moment, il n'eſt plus temps de le diſſimuler; mais ma religion eſt au-deſſus de mon amour; vous êtes idolâtre, & je ſuis muſulmane; vous adorez pluſieurs monſtres, dont la figure ſeule eſt horrible, & devroit vous faire abandonner leur culte. Je ne connois qu'un ſeul Dieu, dont Mahomet eſt l'envoyé & le grand prophète; vous ajoutez foi au paſſage des ames d'un corps dans un autre; c'eſt un des principaux points de votre docteur (1) Chacabout, que je tiens abſurde & ridicule. Voilà mes ſentimens, ſeigneur; jugez ſi nous pouvons être attachés enſemble par des liens éternels, à moins que vous ne me juriez, par les ſermens les plus forts, que je pourrai faire librement tous les exercices de ma religion dans Tunquin. Ah! madame, s'écria Tungluk, je le jure par ma tête, qu'elle

(1) Chacabout, nom d'un ſolitaire qui enſeigna la métempſycoſe, le paſſage des ames d'un corps dans un autre. Il promit une joie infinie à ceux qui obſerveroient ſa loi; & aſſura que ceux qui l'ayant reçue, n'y auroient pas obéi exactement, paſſeroient en divers corps pendant trois mille ans, avant que d'entrer dans le lieu des bienheureux. Ce Chacabout répandit ſa ſecte dans tout le royaume de Siam, dans une partie du Japon, & delà dans le Tunquin où il mourut.

ſerve de but aux flèches de mes plus cruels ennemis, ſi jamais j'entreprends de vous gêner dans votre religion; mais je me flatte que vous ne ſerez pas toujours ſi entière dans vos réſolutions, & que l'illuſtre Fum-Hoam vous fera connoître viſiblement votre erreur; il m'a aſſuré que bientôt les Chinois & les Georgiens feroient ſoumis à la même divinité. S'il ne vient pas à bout de ce qu'il m'a promis, je jure, par le même ferment, non-ſeulement de me ranger de votre parti, & de reconnoître votre Mahomet pour le véritable envoyé de Dieu, mais encore de détruire tous les pagodes de mon empire, & de fouler aux pieds les ſtatues qui ſont les objets de nos adorations. Sur cette aſſurance, reprit Gulchenraz, je ſuis à vous ſeigneur, voilà ma main. Alors Tongluk, tranſporté de joie, conduiſit ſa nouvelle épouſe à ſon palais, à travers une haie de ſoldats, qui tenoient chacun à la main un flambeau de cire odoriférante. Fum-Hoam & les autres mandarins firent ſur le champ les cérémonies du mariage; & ces charmans époux, après avoir conduit Malekalſalem dans un appartement ſuperbe, ſe retirèrent enſuite dans le leur, où ils ſe mirent au lit.

Après avoir donné les premiers jours aux plaisirs, qui suivent ordinairement un mariage fait par l'amour, la reine se ressouvint du mandarin. Seigneur, dit-elle au sultan, vous m'aviez promis de m'amener Fum-Hoam; pourquoi ne m'en parlez-vous plus? Il attend vos ordres, ma belle reine, répondit Tongluk, qu'on aille le chercher. Le mandarin arriva au bout d'un quart d'heure, & après avoir rendu aux deux sultans & à la reine les respects qui leur étoient dus, il reçut ordre de s'asseoir sur une pile de carreaux de velours. Illustre & savant Fum-Hoam, lui dit alors Gulchenraz, un homme, à qui j'ai tant d'obligation, & qui a remis le roi mon père sur le trône, d'une manière si extraordinaire, ne peut être parvenu à ce degré de sagesse & de capacité, que par des avantures bien singulières; je vous avoue que je serois fort curieuse de les savoir de votre bouche. Il est très-aisé de vous contenter, madame, dit alors le mandarin; mais je commence par prévenir votre majesté, que je doute fort qu'elle ajoute foi à ce que j'aurai l'honneur de lui raconter; je sais qu'elle est si prévenue contre les principes de notre religion, qu'elle regardera comme autant de

fables des vérités qui en ſont tout le fondement ; cependant , puiſqu'elle veut être inſtruite des principaux événemens auxquels j'ai eu part , il eſt bon qu'elle ſoit informée que notre ame eſt comme un caméléon, qui, ſuivant les différens corps où elle paſſe, y prend des impreſſions différentes, y eſt ſujette à toutes les paſſions du corps qu'elle occupe ; c'eſt ce qu'il faut, madame, que vous ayez la bonté de me paſſer, quelque répugnance que vous ayez à le faire, ſi vous voulez entendre le récit d'hiſtoires aſſez ſurprenantes, & qui vous convaincront de la vérité de ce que je vous avance. J'ai paru dans toutes les parties du monde, ſous des formes très-oppoſées ; j'ai été par conſéquent de toutes ſortes de religions & de tout ſexe, & j'ai, par un pouvoir ſingulier, conſervé juſqu'à préſent, le ſouvenir des principaux faits qui ſont arrivés ſous mes yeux, ou auxquels j'ai eu quelque part. Cela doit être fort curieux, reprit Gulchenraz en riant : commencez en dont le récit ; je promets de vous écouter avec un plaiſir extrême, & de ne point vous chicaner par des réflexions qui pourroient vous embarraſſer ; j'attendrai, à vous propoſer mes difficultés, que vous ayez achevé tout ce

que vous avez à me dire, & que vous ſoyez parvenu à l'état du mandarin ſous la figure duquel je vous vois à préſent; mais comme ce récit ſera, ſuivant toutes les apparences, d'une aſſez longue haleine, je vous donnerai tous les ſoirs, les momens d'intervalle de la promenade au ſouper, que j'avois deſtiné à la muſique & au concert. La princeſſe ayant alors fait connoître par ſon ſilence qu'elle attendoit que Fum-Hoam parlât, ce grave mandarin prit ainſi la parole.

PREMIÈRE SOIRÉE.

Hiſtoire du mandarin Fum-Hoam.

JE ne puis, madame, me rappeller mes premiéres aventures ſans quelque horreur, puiſqu'au moment que je quittai la ſphère céleſte pour deſcendre en terre, j'animai un malheureux enfant qui devint par la ſuite un monſtre de cruauté. Ce fut en Perſe que je naquis ſous le nom de Piurasb; mon père, qui étoit un pauvre berger, m'avoit laiſſé fort peu de biens; mais je fis tant par

mes intrigues, que m'étant pouſſé auprès de Siamek, l'un de vos rois Piſchdadiens (1), je parvins aux honneurs & aux premières dignités. Quoique le luxe épouvantable, dans lequel je vivois, dût me faire regarder les honneurs avec une eſpèce de mépris, la ſoif extrême de dominer s'empara tellement de mon ame, que, pour y parvenir, je me mis au-deſſus de tous les ſcrupules; ſavori de Siamek, j'avois la liberté de l'aborder à tous les momens du jour. Je me laſſai de ramper ſous lui, je l'aſſaſſinai impitoyablement, & m'emparant enſuite du trône avec facilité, j'y commis tant de crimes, que l'on m'y regarda bientôt comme un tyran abo-

(1) Piſchdad, ce mot ſignifie en perſan un bon juſticier; il a été le ſurnom & le titre de Houſchenk II, roi de la première race des princes qui ont régné en Perſe, & qui ont pris de lui le nom de Piſchdadian ou Piſchdadiens. Cette première race ou dinaſtie, ſi l'on en croit les Perſans, eſt la plus grande du monde; en effet, elle comprend tous les rois qui compoſent les monarchies des Aſſyriens, Caldéens, Babyloniens, Mèdes & Perſes.

Siamek étoit fils de Caïoumarrath, auquel les hiſtoriens donnent mille ans de vie. Il y en a quelques-uns qui ne comptent point Siamek parmi les rois, parce qu'ils prétendent qu'il mourut avant ſon père; d'autres aſſurent qu'il régna après lui.

minable ; il n'eſt point de violence & d'injuſtice que je ne commiſſe, & point de nouveau ſupplice que je n'inventaſſe pour donner la mort à ceux qui s'oppoſoient à mes volontés ; mais le ciel, las ſans doute de me voir commettre tant de crimes, voulut m'humilier par les maladies les plus cruelles. L'extrême déſordre dans lequel j'avois vécu dès ma plus tendre jeuneſſe, avoit cauſé une ſi grande corruption dans mes entrailles, que je devins, quoique vivant, la pâture des animaux les plus vils, ſans qu'il fût poſſible de m'en délivrer ; & mon corps n'étant plus qu'un grand ulcère, je mourus dans les tourmens les plus longs & les plus horribles, & laiſſai dans la Perſe un exemple épouvantable de la juſtice divine. Mais, madame, pourſuivit Fum-Hoam, apprenez une métamorphoſe étonnante par ſa ſingularité, mon ame n'eut pas plutôt quitté le corps de ce cruel roi de Perſe, qu'elle ſe trouva renfermée dans celui d'une puce.

Si je me ſentis humilié par ce changement, j'eus du moins encore pour quelque temps la ſatisfaction de ne me point voir privé du ſang humain, dont j'avois été ſi avide ; j'eus même bientôt ſujet d'exercer dans ce petit corps des mouvemens ſinguliers

de vengeance. Etant Piurasb, j'avois un ſérail rempli des plus belles filles de tout l'orient, gardées par des eſclaves, que le moindre de mes regards faiſoit trembler de frayeur: à peine eus-je ceſſé de vivre, que celle de mes femmes que j'avois aimé le plus, & que je croyois répondre de bonne foi à ma tendreſſe, ſuivit ſans crainte tous les mouvemens de ſon cœur; elle aimoit à la fureur un jeune perſan qui travailloit à mes jardins, & qui, pour y entrer ſans conſéquence, contrefaiſoit le fol; elle l'introduiſit dans ſa chambre, & lui donna la place que j'occupois ordinairement. Vous ne pourrez vous empêcher de rire, madame, quand je vous dirai que je crevois de rage dans mon petit corps d'entendre les railleries de la ſultane favorite à mon ſujet, les imprécations qu'elle donnoit à ma mémoire, & les tranſports avec leſquels elle recevoit les careſſes de ſon amant; je m'élançai de fureur en ce moment ſur le plus beau corps qu'il y eut dans toute la Perſe; je le mis tout en ſang par mille piquûres; & ma colère redoublant à chaque inſtant, elle m'aveugla tellement, que je me jetai de moi-même dans les doigts de ma perfide ſultane, où je reçus bientôt la mort. Ah, ah, s'é-

cria Gulchenraz en riant, la plaiſante & riſible aventure ; & que devint enſuite l'ame qui occupe aujourd'hui le corps de l'illuſtre Fum - Hoam ? Vous plaiſantez, Madame, reprit le mandarin ; je ſavois bien que le dénouement de cette hiſtoire vous feroit ſortir de votre ſérieux ; mais quoique vous la regardiez comme une fable, elle n'en eſt pas moins vraie.

Hiſtoire du charlatan indien, & de ſon chien.

AU ſortir du corps de cet inſecte, pourſuivit Fum-Hoam, je paſſai dans celui d'un petit chien appartenant à un charlatan appelé Kalem, qui étoit pour lors à Arracan (1) ; mon inſtinct égaloit l'eſprit humain : j'étois d'une extrême beauté, d'une docilité ſurprenante, chacun vouloit m'acheter ; mais le charlatan me mettoit à un ſi haut prix, que perſonne ne s'offroit pour en donner la ſomme qu'il demandoit ; on ne parloit dans tout Arracan que de mes gentilleſſes ; elles

(1) Ville capitale d'un royaume du même nom, ſur la rivière de Martebau, dans l'Inde au - delà le Gange.

excitèrent la curiofité d'une très-riche & très-jolie veuve; elle fit appeler mon maître; mais en entrant chez elle, il fut tellement ébloui par la vivacité de fes yeux, qu'il changea d'intention à mon fujet. Deriai, c'eft ainfi que fe nommoit cette veuve, fe récria d'abord fur ma petite figure; après avoir vu tous mes exercices, elle en fut encore plus enchantée; combien voulez-vous me vendre ce petit animal, dit-elle à Kalem? Madame, reprit-il, il n'eft plus à vendre, il eft à vous dès à préfent, mais à une condition que je crains que vous n'acceptiez pas; je n'ai pu foutenir la vue de tant de beautés fans en être vivement touché; je vous aime, madame, & quoique je paffe en ces lieux pour un charlatan, je fuis d'une naiffance illuftre; répondez à ma tendreffe, & permettez que je fois heureux auprès de vous: voilà le prix que je mets à mon chien.

Deriai fut fi furprife de cette propofition, qu'elle en entra dans une violente colère; qui que tu fois, lui dit-elle, fors de ma préfence, fi tu ne veux que j'appelle mes efclaves pour te faire affommer. Je ne vous le confeillerois pas, madame, lui dit mon maître; je crains peu vos menaces, & je

repoufferois bientôt vos mauvaifes volontés. La belle veuve, outrée de ces difcours, fit venir fes efclaves, & leur ayant ordonné de maltraiter Kalem, il n'eut pas plutôt foufflé fur eux une poudre qu'il tira d'une boëte de coco, que, loin de s'attaquer à lui, ils fe chargèrent les uns les autres avec tant de fureur, qu'ils tombèrent bientôt après à terre comme morts. Alors Kalem adref-fant la parole à Deriai, vous connoiffez une partie de mes fecrets, lui dit-il; je vous laiffe, madame, dans l'étonnement où vous êtes: vous réfléchirez fur la paffion toute refpectueufe que je reffens pour vous. Je me préfenterai dans quatre jours à votre porte avec mon chien; j'efpère que vous me recevrez plus favorablement qu'aujourd'hui.

Le mandarin Fum-Hoam alloit pourfuivre fon hiftoire, lorfqu'on vint avertir la reine que le fouper étoit fervi. Ah! j'en fuis fâ-chée, dit-elle; je meurs d'envie de favoir quel accueil la belle veuve fit au charlatan. C'eft ce que votre majefté faura demain, reprit le mandarin; je ne manquerai pas,

madame, de me trouver à l'heure marquée à la porte de votre cabinet. Je vous en prie, ajouta-t-elle, vous ne ſauriez me faire plus de plaiſir : alors, s'étant levée pour aller ſe mettre à table avec le ſultan ſon époux & le roi de Géorgie, Fum-Hoam ſe retira chez lui.

DEUXIÈME SOIRÉE.

Suite de l'hiſtoire du charlatan indien, & de ſon chien.

LA reine de la Chine étant, le lendemain, rentrée de la promenade, trouva le mandarin qui l'attendoit; elle le fit paſſer dans ſon cabinet; & chacun s'étant mis à ſa place, il reprit ainſi la parole. Mon maître s'étant retiré, laiſſa la belle veuve dans un étonnement extrême; la jeuneſſe, la bonne mine, & l'extrême propreté de Kalem, lui repaſsèrent plus d'une fois dans l'eſprit; mes petites gentilleſſes l'occupèrent ſans ceſſe; & ce fut avec une extrême impatience de ſa part que le quatrième jour arriva. On nous introduiſit dans ſa chambre,

ſuivant ſes ordres; & mon maître m'ayant d'abord remis entre ſes mains, ſe jeta enſuite à ſes genoux : belle Deriai, lui dit-il, oubliez, je vous en conjure, l'inſulte que je vous ai faite dernièrement : j'y fus contraint pour éviter les effets de votre colère; mais ſi c'eſt vous offenſer que de vous dire que l'on vous aime, je vous avoue que je ſuis aujourd'hui mille fois plus coupable que dans ma première viſite : au reſte, madame, je ne vous offre point un cœur indigne de vous; je ſuis fils d'un viſir du roi de Golconde. Mon père, qui n'a que moi d'enfans, a voulu me marier contre mon inclination; j'ai fui un engagement pour lequel j'avois une extrême répugnance; ſes menaces m'ont fait ſortir de Golconde avec une bourſe pleine d'or que je lui ai enlevée : j'ai parcouru les Indes & une partie de la Perſe pendant deux ans; je me ſuis lié de ſociété avec le plus habile charlatan de l'orient; j'ai gagné ſa confiance; il ne m'a caché aucun de ſes ſecrets, & nous reprenions enſemble la route de Golconde (1), parce que j'ai appris que mon père y étoit mort, lorſque j'ai eu le

(1) Grande ville dans la preſqu'isle, entre le Gange.

malheur

malheur de le perdre à Bantan (1) par un accident causé par le feu, & dont toute sa science n'a pu le préserver. Il étoit allé souper à la campagne chez un grand seigneur, où il fit la débauche ; l'on y passa une partie de la nuit à table, & le vin leur ayant échauffé la cervelle, ils s'endormirent dans la salle du festin ; les esclaves suivirent l'exemple de leur maître ; & l'un d'eux ayant, dans l'ivresse, mis le feu dans une espèce d'office voisin de la salle, ils furent tous étouffés avant qu'on eût pu leur porter aucun secours ; je ressentis une douleur sans égale de sa perte ; je m'emparai de toutes ses drogues, & du livre où étoient renfermés ses secrets. Je vins à Aracan dans le dessein d'y faire fort peu de séjour ; les gentillesses de mon chien excitèrent votre curiosité, vous me fîtes appeler dans votre maison, & depuis ce moment, j'ai perdu entièrement ma liberté. Devenez mon épouse, belle Deriai ; ne différez plus le bonheur du plus amoureux de tous les hommes, & venez à Golconde y partager

(1) Ville maritime, célèbre pour son commerce ; elle est située dans la partie occidentale de Java, près du détroit de la Sonde, & vis-à-vis l'isle de Sumatra.

avec moi des biens immenſes que le viſir mon père m'a laiſſés en mourant.

Mon maître, pourſuivit Fum-Hoam, prononça ces paroles d'un ton ſi paſſionné, que Deriai ſe laiſſa vaincre; elle lui donna ſa foi, reçut la ſienne; & je les vis peu de temps après ſe féliciter l'un & l'autre ſur le bonheur qu'ils avoient de ſe poſſéder mutuellement. Après avoir pris des meſures juſtes pour ſe voir ſouvent, Kalem ſe retira, & me laiſſa à ſa nouvelle épouſe, que j'aimai bientôt au-delà de tout ce que l'on peut s'imaginer. Rien en effet n'étoit plus aimable qu'elle; l'on voyoit ſans ceſſe l'amour voltiger dans ſes yeux, qui paroiſſoient plus clairs & plus brillans que deux étoiles; il y avoit une grâce enchantée, répandue dans toutes ſes actions; ſon ris, ſes paroles les plus communes, ſes moindres mouvemens, ſes ſoupirs, ſes plaintes, tout, juſqu'à ſes mépris, avoit un certain charme qui alloit droit au cœur. Jugez, madame, ſi Kalem devoit s'eſtimer heureux dans la poſſeſſion d'une ſi charmante épouſe.

Comme la jalouſie a toujours les yeux ouverts, un jeune ſeigneur indien, qui étoit fort amoureux de ma nouvelle maîtreſſe, ne fut pas long-temps ſans s'appercevoir des fré-

quentes visites de Kalem ; il en parla à Deriai d'une manière assez méprisante ; elle le traita mal ; & cet amant, outré de dépit, sema dans tout son quartier des bruits fort injurieux à sa réputation. Comme ils parvinrent bientôt jusqu'à elle, elle s'abandonna à une douleur excessive ; elle avoit des raisons pour ne pas déclarer son mariage, il n'y avoit pas deux mois qu'elle étoit veuve, & cette déclaration l'auroit couverte d'infamie ; on lui auroit reproché son incontinence. Kalem lui proposa vainement de partir pour Golconde : elle ne voulut pas donner cette atteinte à sa réputation, & le pria de s'absenter pour quelques jours d'Arracan, afin de dissiper tous ces bruits injurieux. Il obéit avec une peine extrême à un ordre aussi cruel, & fit croire qu'il prenoit la route de Perse.

Deriai pendant ce temps, livrée à la douleur la plus amère, cherchoit dans son esprit quelqu'expédient pour concilier les intérêts de son amour avec ceux de sa réputation ; elle s'ennuyoit extrêmement de ne point voir Kalem, lorsque, se rappelant que je connoissois parfaitement toutes ses volontés, & que même assez souvent je les faisois entendre à ses esclaves, ses larmes

redoublèrent ; elle me baiſa avec tendreſſe. Ah ! plût aux Dieux, dit-elle, que tu puſſes en ce moment m'amener ici mon cher époux, comme tu faiſois venir mes eſclaves à mes moindres ſignes, quelle obligation ne t'aurois-je pas ! A peine, madame, Deriai eût-elle achevé de parler, que ſautant de deſſus elle, je deſcendis promptement l'eſcalier, & j'eus la fortune ſi favorable, que ſortant par un trou de la muraille par où s'écouloient les eaux, je rencontrai dans la rue Kalem déguiſé en vieille, mais ſi parfaitement changée de figure, que ſans l'odorat que j'avois extrêmement fin, je n'aurois jamais pu le reconnoître : je ſautai dans ſes bras, je lui fis mille careſſes; & ce tendre époux ſe ſervant de ce prétexte pour entrer dans la maiſon, heurta à la porte, & ſe fit préſenter à Deriai comme une bonne femme de ſes voiſines, aſſez pauvre, qui lui rapportoit ſon chien qu'elle venoit de trouver dans la rue. Deriai n'eut pas de peine à reconnoître Kalem ſous l'habit de vieille, d'autant plus qu'en lui ſerrant la main, elle vit quelques larmes couler de ſes yeux. Elle fit retirer ſes eſclaves, & après avoir paſſé une heure entière entre ſes bras, ſans preſque pouvoir ouvrir la bouche, tant elle étoit pénétrée de joie

& de douleur, elle fit entendre dans sa maison qu'elle ne pouvoit mieux récompenser cette bonne femme du service qu'elle venoit de lui rendre, qu'en la gardant pour avoir l'œil sur ses esclaves ; Kalem resta donc avec Deriai, & jouissoit tranquillement du plaisir d'être aimé d'une des plus belles femmes des Indes, lorsque son bonheur cessa tout d'un coup par l'accident le plus étrange.

TROISIÈME SOIRÉE.

Suite de l'histoire du charlatan indien, & de son chien.

KALEM & sa chère épouse étoient tellement enivrés de leur bonheur, qu'ils étoient sans cesse occupés l'un de l'autre ; le passage si subit de la tristesse à la joie causa à ma maîtresse beaucoup d'émotion ; & la fièvre lui étant survenue pendant quatre ou cinq jours que Kalem passa au chevet de son lit, on me négligea tout-à-fait, & l'on oublia de me donner de l'eau : je couchois ordinairement avec une jeune esclave de Deriai, à laquelle je m'étois fort attaché ; elle ne

comprit pas par mes aboyemens & par mes plaintes que je ressentois une soif très-violente, & loin de me donner à boire, elle me présenta des conserves ambrées que j'aimois beaucoup, & qui excitèrent encore l'ardeur extrême qui me brûloit les entrailles; elle parvint à un tel excès, que je me sentis forcé, par une puissance inconnue, de mordre à la cuisse cette jeune fille; soit que la pudeur l'empêchât de découvrir son mal, soit qu'elle ne le crût pas si grand qu'il étoit, elle n'en parla à personne, & laissa pénétrer si avant le venin que je lui avois communiqué, qu'à peine Deriai commençoit à être quitte de sa fièvre, que son esclave tomba dans des symptômes qui firent connoître évidemment les effets de la rage: on découvrit alors l'origine de son mal par l'horreur que j'avois pour l'eau; & l'on en fut encore mieux convaincu quand on me vit, avec des yeux étincelans de fureur, attaquer tous les esclaves de la maison, poursuivre sans aboyer, la gueule béante, & couverte d'écume.

Ma chère maîtresse fut au désespoir de me voir réduit en cet état, & d'être obligée de faire étouffer cette jeune fille; elle sentoit doublement la perte qu'elle alloit faire, outre

a tendresse qu'elle avoit pour moi; je faisois sentinelle à la porte de sa chambre, lorsqu'elle étoit renfermée avec son époux : mes aboyemens lui faisoient entendre l'approche de ses esclaves, & il n'étoit pas possible qu'elle fût surprise, pendant que je veillois exactement pour sa sûreté. Jugez donc, madame, si ce ne fut pas avec un chagrin violent qu'elle pût se résoudre à ordonner qu'on allât me jeter dans la rivière; l'on exécuta adroitement ses ordres; je fus saisi; on m'attacha une pierre au col, & l'on me porta dans la rivière de Martaban; Deriai fondoit en larmes, au souvenir de mes petites gentillesses, & Kalem tâchoit, par les caresses les plus tendres, de dissiper sa douleur, lorsque deux frères de son mari défunt entrèrent dans son appartement, sans qu'elle fût préparée à cette visite; l'état où ils la trouvèrent avec Kalem, ne leur permit pas de croire que cette fausse vieille fût une femme; ils soupçonnèrent Deriai de se livrer à la débauche, & se croyant assez convaincus de l'outrage qu'elle faisoit à la mémoire de leur frère, ils se jetèrent sur elle & sur Kalem, qu'elle tenoit entre ses bras, & les percèrent de vingt coups de poignard.

Pendant que cette sanglante & cruelle scène

ſe paſſoit, j'étois dans la rivière à me débattre; je vins à bout de couper avec mes dents la corde attachée à la pierre qui m'avoit fait aller à fond, & étant remonté au-deſſus de l'eau, dont la grande froideur avoit amorti ma rage, je me ſentis délivré de la brûlante ardeur qui me dévoroit, & je repris ma courſe vers la maiſon de Deriai; mais quelle fut ma ſurpriſe en y entrant, de n'y trouver que ſang & qu'horreur de toutes parts! Les aſſaſſins de Kalem & de ma chère maîtreſſe étoient encore dans la maiſon; je me jetai ſur eux, je les mordis où je pus les atteindre, & ſi ma force avoit égalé ma fureur, je les aurois dévorés. Ayant appris que j'étois malade, ils recoururent aux remèdes ordinaires pour ſe faire guérir; mais, ſoit que nos dieux vouluſſent les punir de leur brutale cruauté, ſoit qu'il me fût encore reſté quelques mouvemens de rage, ils moururent peu de temps après dans des accès de fureur ſi violens, qu'ils ſe dévorèrent eux-mêmes; pour moi, madame, livré au déſeſpoir, que je témoignois par des hurlemens affreux, qui arrachoient des larmes des aſſiſtans, je me jetai ſur les corps de ces malheureux époux, de la mort deſquels j'étois la cauſe innocente, puiſque j'aurois empêché de les laiſſer ſur-

prendre, ſi j'avois été dans ma ſituation ordinaire; je léchai leurs plaies, & me refuſant tout aliment, j'expirai bientôt de douleur à leurs pieds, & je fus conſumé avec eux ſur le même bûcher.

Ah! aimable petit chien, dit alors la reine de Gannan, que je plains ton ſort & celui de ces époux infortunés! mais ſage Fum-Hoam, vous fûtes ſans doute plus heureux dans le corps que vous animâtes enſuite? Pas de beaucoup, madame, répondit le mandarin.

Hiſtoire de Maſſouma.

SANS ſortir des Indes, je paſſai dans le corps d'une jeune fille de Biſnagar (1), & je naquis de parens autant relevés par la nobleſſe de leurs ancêtres, que par leurs richeſſes immenſes; on m'appela Maſſouma, & mon père, qui n'avoit que moi d'enfans,

(1) Ville au pied des montagnes de Gate, qui partage ce royaume entre les deux rois de Golconde & de Viſapour.

mit tous ſes ſoins à me chercher un mari digne de moi; lorſque je fus parvenue à l'âge de dix-ſept ans, je n'étois nullement belle, au contraire, j'étois même un peu contrefaite; mais cela n'empêcha pas qu'un ſeigneur des mieux faits de Biſnagar, & d'une bravoure égale à celle des premiers héros des Indes, ne me recherchât en mariage; j'avois beaucoup d'eſprit, & ce mérite réparant les défauts de ma perſonne, nous nous aimâmes avec une paſſion ſans bornes, que la jouiſſance n'éteignit pas. A peine y avoit-il ſix mois que nous étions mariés, que la guerre s'étant vivement allumée entre le roi de Biſnagar & celui de Narſingue (1), Manſour, c'eſt ainſi que s'appeloit mon époux, vola au ſecours de ſon prince; il commandoit un des principaux corps de ſon armée, &, comme un foudre de guerre, il avoit taillé en pièce tout ce qui s'oppoſoit à ſa valeur, & fait pancher entièrement la victoire de notre côté, lorſque ſe livrant à une ardeur trop inconſidérée, il perça juſques dans l'armée ennemie; tout fuyoit la peſanteur de ſes coups; mais n'ayant pu être ſuivi

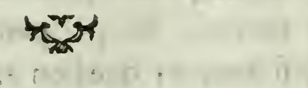
(1) Grande ville entre le golfe de Bengale, dans la côte de Coromandel.

des ſiens, les ennemis, ſe voyant ainſi maltraités par un ſeul homme, tournèrent tête & l'environnèrent; ils reſpectèrent vainement ſa bravoure, & lui crièrent de ſe rendre; Manſour ne répondit à leur honnêteté qu'à grands coups de ſabre, & ſe jetant comme un lion ſur eux, il ſe défendit juſqu'au dernier ſoupir, &, percé de mille coups, il mourut ſur un monceau d'ennemis, faiſant envier ſon ſort à ceux même qui le mirent en cet état. Si la mort de mon époux fût arrivée au commencement du combat, les choſes auroient bien changé de face; mais la fortune s'étoit déjà déclarée pour le roi de Biſnagar, qui l'achetoit trop cher, puiſqu'il venoit de perdre le ſoutien de ſa couronne. Nos ſoldats, après la victoire, trouvèrent le corps de mon époux; la fureur étoit encore peinte dans ſes yeux; ils me le rapportèrent en cet état. Ah! madame, je fus ſi troublée en ce moment, qu'à peine pus-je proférer la moindre plainte, & répandre une ſeule larme; mes yeux ſe couvrirent d'un voile mortel, & je tombai dans une foibleſſe ſi longue, que l'on eut toutes les peines imaginables à me rappeler à une vie qui m'étoit odieuſe.

Déchirer mes vêtemens, m'égratigner le

visage & la poitrine, m'arracher les cheveux, tout cela fut le moindre témoignage de ma vive douleur; pour l'augmenter encore, je fis embaumer le corps de mon époux, avec les parfums les plus précieux; je le fis placer sur un lit magnifique, & le jour & la nuit, je lui donnois sans relâche des marques de la tendresse la plus sincère, en l'arrosant abondamment de mes larmes.

Il n'y avoit pas huit jours que je menois une vie aussi triste, lorsqu'une bonne veuve, dont la chambre avoit vue sur ma maison, courut un matin toute essoufflée chez mon père: Seigneur, lui dit-elle, jusqu'à présent votre fille avoit passé pour un modèle de vertu conjugale, venez la voir se démentir, en un moment de cette réputation que nous lui croyions si légitimement acquise; elle est actuellement entre les bras d'un nouvel amant, qui la console de la perte du brave & illustre Mansour.



QUATRIÈME SOIRÉE.

Suite & conclusion de l'histoire de Maſſouma.

MON père, continua Fum-Hoam, fut étourdi d'une nouvelle ſi peu conforme aux ſentimens que j'avois fait paroître juſqu'à cette heure. Preſſé par les ſollicitations de cette femme, il prit ſon poignard; &, pénétrant avec elle juſques dans ma chambre, il fut dans une ſurpriſe extrême, de ne trouver d'autre objet de ma tendreſſe que le corps de mon cher époux. C'étoit à ſa belle bouche, que la mort avoit alors privée de ſes plus vives couleurs, que je donnois mille baiſers, lorſque cette femme, ſans trop s'informer du motif de ma tendreſſe, & n'ajoutant foi qu'à une vue troublée, courut avertir mon père du déshonneur qu'elle croyoit que je faiſois à ſa famille. Peu s'en fallut que le vieillard n'abbatît la tête à cette indiſcrette voiſine, que la fuite déroba à ſa colère. Il me raconta le ſujet de ſa viſite; & prenant pitié de l'état affreux où j'étois, il ne jugea point de meilleur remède à ma douleur, que

d'ôter de devant mes yeux l'objet de mon affliction. Pour cet effet, il fit, malgré mes instantes prières, & suivant les ordres du roi de Bisnagar, élever un bûcher superbe au-devant de ma maison, & se disposa, conformément à l'usage du pays, à y faire réduire en cendres le corps de mon époux. Prête à me voir privée de ce cher objet de ma tendresse, que la mort m'avoit si cruellement enlevé, je faisois des rugissemens semblables à ceux d'une lionne qui a perdu ses petits lionceaux; &, dans le temps que l'on allumoit le feu du bûcher, je montai sur la terrasse de ma maison, d'où m'élançant courageusement à travers les flammes, j'eus la consolation de mourir en embrassant mon cher Mansour.

A peine eus-je quitté le corps de cette vertueuse indienne, que je passai successivement dans plusieurs autres dans lesquels il ne m'arriva rien de singulier. Je fus abeille, grillon & souris. Oh! combien, reprit Gulchenraz, devez-vous avoir vu de choses secrettes sous cette dernière forme! Ce seroit, madame, continua le mandarin, vouloir trouver le fond d'un abîme, que d'entreprendre de vous faire le récit de toutes les friponneries que j'ai vues ou entendues faire sous cette figure. Que de filles j'ai vues n'en

porter que le nom, & ſe livrer à des déſordres extrêmes! Que de veuves remariées en ſecret, ou vivant dans l'incontinence! Que de vieillards revenus en enfance par l'extravagance de leur conduite! Que de riches réduits à la dernière misère par la débauche! Que de gueux que l'opulence rendoit inſolens! Que d'hypocrites j'aurois pu démaſquer ſi j'avois eu l'uſage de la parole! A combien de cadis n'ai-je point vu vendre la juſtice! Que de bonzes, de derviches & de calenders n'ai-je point connus pour être des ſcélérats parfaits ſous les dehors de mortification & de piété! Car enfin, madame, il n'y avoit ni cour, ni chambre, ni palais, ni conſeil, ni appartement ſi exactement fermé, où je ne puſſe paſſer; & rien n'échappoit à un œil qui voyoit tout, & que rien n'empêchoit de tout obſerver. Mais, après avoir été ſept ans ſous la peau de cette petite bête, & avoir parcouru une partie de la Perſe & des Indes, je péris enfin comme preſque tous mes ſemblables: je fus ſurpriſe & étranglée par un chat.

Aventures de l'iman Abzenderoug (1).

JE me trouvai en un inſtant à Ormus dans le corps d'un jeune homme nommé Abzenderoug, qui, par une profonde lecture de l'alcoran, parvint à être (2) iman. Malgré cette dignité qui devoit me rendre plus circonſpect, j'avois toujours été fort libertin; mais le grand prophète, par une punition aſſez ſingulière, me remit dans le bon chemin. Il y avoit dans mon quartier une jeune veuve d'une beauté achevée, & qui étoit fort ſoupçonnée de galanterie; elle mourut étranglée par un os qu'elle avala en mangeant avec trop de précipitation; & comme ſa maiſon dépendoit de ma moſquée, je fus appelé pour l'abdeſt (3); & dans l'émotion

(1) Ce nom en perſan ſignifie fleuve d'eau vive.

(2) L'iman eſt une eſpèce de curé.

(3) L'abdeſt ou l'ablution des corps eſt un point des plus eſſentiels dans la religion de Mahomet; non-ſeulement ſes ſectateurs s'en ſervent pour nettoyer les corps, mais ils s'imaginent encore, par ce moyen, purifier les ames de toutes leurs impuretés. Quiconque, parmi eux, feroit ſa prière ſans avoir ſatisfait à ce devoir, paſſeroit pour un pécheur abominable; & les femmes mahométanes y obéiſſent ſi ponctuelle-

que je ressentis à la vue de tant de beautés, je ne pus m'empêcher de m'écrier avec beaucoup d'indiscrétion : Ah ! grand prophète, que je m'estimerois heureux d'avoir goûté avec cette belle veuve les plaisirs que vous réservez aux vrais croyans avec les (1) houris ! A peine, madame, eus-je prononcé ces paroles indécentes à mon caractère & à ma fonction, que ma main, qui étoit alors posée sur le visage de cette femme, fit un mouvement involontaire ; sans savoir comment cela s'étoit fait, je me trouvai le doigt dans sa bouche, & ses dents me le serrèrent avec tant de violence, que je jetai des cris très-perçans : mon étonnement fut égal à ma douleur, & malgré tous mes efforts, je ne pus jamais retirer ma main. J'eus beau demander pardon au prophète de mon insolence, mes prières ne furent pas exaucées ;

---

ment, que le linge qu'elles quittent est aussi propre que le linge blanc que prennent bien des femmes des autres nations ; non-seulement cet usage est établi pendant leur vie, mais même après leur mort ; & ce sont des imans & leurs muezins, c'est-à-dire, des espèces de vicaires, qui ont soin de laver les corps morts.

(1) Ce sont des filles vierges que Mahomet promet aux bons musulmans dans son paradis.

& pour éviter le ſcandale, je pris & j'exécutai la réſolution de me couper le doigt, & je me retirai tout en ſang dans la maiſon, feignant d'avoir fait par mal-adreſſe cette malheureuſe opération, dont je fus très-malade.

Une punition auſſi étrange me fit rentrer en moi-même, & m'attacha tellement aux devoirs de mon emploi, que j'y étois regardé comme un homme chéri du grand prophète. J'étois ſi fort adonné à la prière, qu'à quelque heure que l'on entrât dans ma moſquée, on me trouvoit toujours liſant l'alcoran, ou dans une profonde méditation. Tant de vertus causèrent de l'envie aux autres imans. Ils apoſtèrent une jeune fille pour m'engager à me ſouiller avec elle; je réſiſtai courageuſement à cette tentation, & je renvoyai cette impudique avec menaces. Elle fut ſi irritée de la manière dont je l'avois traitée, que, réſolue de s'en venger, elle s'abandonna à l'un de ces imans, & ne ſe ſentit pas plutôt enceinte, que pouſſant l'impudence au ſouverain degré, elle eut la hardieſſe de m'accuſer de lui avoir fait violence dans la moſquée même dont j'avois l'adminiſtration. Une telle profanation émut le peuple contre moi. Mes confrères les imans ne s'y épargnèrent pas;

&, par leur crédit, on me jeta dans un cachot des plus noirs, où je souffris cruellement jusqu'au moment des couches de cette malheureuse. Le cadi en ce moment m'ayant fait conduire au chevet de son lit, saisit l'instant qu'elle ressentoit les douleurs les plus vives; & ayant de nouveau reçu sa déclaration, j'allois être livré au dernier supplice, si je n'avois eu recours au même prophète qui m'avoit si sévèrement puni au sujet de cette veuve. Puissant Mahomet, m'écriai-je, en prenant dans mes bras l'enfant auquel cette calomniatrice venoit de donner le jour, vrai père des croyans, source de lumière & de vérité, ne permets pas que l'imposture triomphe de mon innocence; dénoue la langue de cet enfant; qu'il déclare lui-même quel est son véritable père.

A cette prière si fervente, & accompagnée de mes larmes, le croirez-vous, madame? l'enfant, qui venoit de naître, prit la parole très-distinctement, nomma l'iman qui étoit son père, me déclara très-innocent de la profanation dont on m'accusoit, & fit entendre que c'étoit à la sollicitation de ce même iman qui étoit présent, & de deux de ses confrères, que sa mère avoit entrepris de me perdre, & de m'ôter la réputation avec la vie.

Après une déclaration auſſi authentique, je fus bientôt vengé de mes ennemis. La calomniatrice & les trois imans, convaincus par la force de la vérité, avouèrent leur crime, furent conduits hors de la ville, & brûlés vifs. L'on me rendit ma moſquée, & je fus toujours, depuis ce temps, regardé dans Ormus avec tout le reſpect imaginable.

Pour remercier l'enfant qui avoit fait connoître mon innocence, je pris ſoin de ſon éducation, je lui donnai une bonne nourrice, & ce jeune homme, qui par la ſuite ſuccéda à mon emploi, fit bien connoître ſa ſainteté dès la mamelle, & donna encore en deux occaſions des preuves très-viſibles du choix que Mahomet devoit faire de ſa perſonne pour être le ſoutien de ſa religion.

Un jour que ſa nourrice le tenoit entre ſes bras, voyant paſſer un cavalier perſan de bonne mine, richement vêtu, & bien monté, elle dit auſſitôt d'un ton de voix aſſez élevé, plût à Dieu que mon enfant fût un jour ſemblable à ce magnifique ſeigneur: l'enfant quitta auſſitôt la mamelle, regarda fixement le cavalier, & prononça diſtinctement ces paroles: ne ſouffrez pas, ſeigneur, que je reſſemble jamais à cet homme dont

la conſcience eſt un égoût d'iniquité. La nourrice étoit dans une ſurpriſe ſans égale de cette réponſe, lorſqu'un homme que l'on fuſtigeoit paſſa devant ſa porte : ne permettez pas, grand Dieu, qu'il en arrive jamais autant à mon fils, s'écria-t-elle ; mais ſon nourriſſon ſe tournant vers elle, ſouhaita d'avoir le même ſort : apprenez, lui dit-il, à ne jamais juger ſur les apparences ; ce cavalier ſi magnifique qui vient de paſſer eſt le véritable coupable du crime dont on punit cet homme ; ſon innocence le rend tranquille dans le ſupplice même ; au milieu des outrages qu'il ſouffre, il dit inceſſamment je ſuis content, Dieu me ſuffit, c'eſt lui qui me tiendra compte de ce que j'endure : ainſi cet homme a acquis par ſa patience & ſa réſignation aux volontés de Dieu, un degré fort éminent de mérite, auquel je ſouhaite de tout mon cœur de pouvoir parvenir un jour.

Comme un bon muſulman doit une fois en ſa vie aller à Medine, & à la Mecque, & que je n'avois jamais fait ce voyage, j'obtins du roi d'Ormus la permiſſion de le faire, je recommandai ma moſquée & ce jeune enfant à mon muezin (1); après bien des fatigues

(1) Le muezin eſt une eſpèce de vicaire.

j'arrivai au tombeau du ſaint Prophète, je lui rendis grâce de ſa protection ſi viſible, & après avoir fait ſur la montagne d'Arafat le ſacrifice (1) accoutumé, je repris la route d'Ormus, où j'arrivai ſi tard que les portes étant fermées je fus obligé de demeurer dans le fauxbourg; comme j'étois embarraſſé de ſavoir où j'irois loger, je demandai le couvert à un homme que je vis ſur la porte d'une maiſon aſſez jolie; il me fit entrer fort honnêtement, & m'ayant fait paſſer dans une ſalle aſſez propre, il me préſenta à ſouper, & fit mettre à notre table une femme d'environ quarante ans qui étoit fort gracieuſe: nous paſſâmes gaiement la ſoirée, & enſuite m'ayant conduit dans une chambre où on me laiſſa en liberté, je fermai la porte ſur moi, & je me couchai; il y avoit quelques heures que je jouiſſois d'un ſommeil tran-

(1) Cette montagne eſt fort proche de la Mecque; les muſulmans y font ordinairement le corbanon, le ſacrifice du mouton. Ils prétendent qu'Adam & Eve, après avoir été bannis du paradis, furent ſéparés l'un de l'autre pendant cent vingt ans, pour faire pénitence; & qu'enfin ſe cherchant l'un & l'autre, ils ſe reconnurent & ſe rejoignirent enſemble ſur le ſommet de cette montagne, laquelle, pour cette raiſon, a tiré ſon nom d'un mot arabe qui ſignifie connoître.

quille, lorſque je fus réveillé en ſurſaut par un ſpectre affreux qui me tira par le bras.

CINQUIÈME SOIRÉE.

Suite & concluſion des aventures de l'iman Abzenderoud.

LES cheveux me dreſsèrent d'horreur, lorſqu'au clair de la lune je vis diſtinctement un homme tout nud, percé de plus de trente coups de poignard, & dont le ſang couloit de tous côtés. Ne crains rien, ſage Abzenderoud, me dit-il, je ne ſuis point en état de te faire du mal, au contraire j'ai beſoin de toi pour être vengé; écoute-moi ſeulement avec attention : j'étois il n'y a pas long-temps le maître de cette maiſon, & je me préparois à partir pour Hiſpahan, lorſque ma femme, avec laquelle tu ſoupas hier, profita de cette conjoncture pour m'aſſaſſiner, à l'aide de mon frère, avec lequel elle étoit en commerce criminel : après m'avoir l'un & l'autre poignardé dans cette même chambre, ils m'ont porté dans le puits d'un petit jardin de cette maiſon qu'ils ont enſuite

comblé eux-mêmes. Un crime de cette nature ne doit point demeurer impuni : va chez le cadi (1) auſſitôt que tu ſortiras de cette maiſon, inſtruis-le de ce que je viens de t'apprendre, qu'il puniſſe les auteurs de ma mort, & qu'il donne à mon corps la ſépulture que mérite tout muſulman qui a exactement ſuivi la loi de Mahomet.

Vous pouvez juger, madame, de quelle manière je paſſai le reſte de la nuit, après que le ſpectre eut diſparu; à peine le jour commençoit-il à paroître, que ſortant bruſquement de cette maiſon ſans prendre congé de mes hôtes, je courus chez le cadi, auquel j'appris ce qui venoit de m'arriver; s'il n'eût pas ſu déjà les principaux événemens de ma vie, il auroit eu de la peine à ajouter foi à mes diſcours; mais s'étant tranſporté ſur le champ avec ſes hazas (2) dans cette maiſon, ayant fait fouiller le puits qui étoit comblé, il n'eut pas plutôt trouvé des preuves certaines de ce meurtre, que la femme & ſon complice avouèrent leur crime & furent punis du dernier ſupplice : on donna la ſépulture au cadavre, & comme j'aſſiſtai à cette

(1) Juge du civil, du criminel & de la police.
(2) Archers.

lugubre

lugubre cérémonie, je n'épargnai pas mes prières pour le repos de son ame : je rentrai ensuite dans ma maison, & à peine cette même nuit y étois-je endormi, que le spectre m'apparut de nouveau, mais dans un état bien différent de celui dans lequel je l'avois vu la première fois ; je suis content de toi, me dit-il ; ton zèle charitable m'a procuré la sépulture, je t'en remercie, & je veux reconnoître tes soins ; demande-moi ce qui pourroit te faire le plus de plaisir, le grand Prophète m'a promis de me l'accorder en ta faveur.

Après avoir rêvé quelque temps, comme j'étois entièrement détaché du monde, je ne souhaitai ni richesses, ni dignités, ni honneurs ; je voudrois, dis-je au spectre, être averti de l'heure de ma mort huit jours avant qu'elle arrive, afin qu'en bon musulman, je me prépare à soutenir sans frayeur la vue du souverain juge de nos bonnes ou mauvaises actions, lorsque je serai prêt à lui en aller rendre compte.

Je te l'accorde, reprit le spectre, je viendrai moi-même t'en avertir ; continue toujours exactement à suivre la loi du grand Prophète, à faire les cinq prières ordonnées par l'alcoran, à ne pas manquer à l'ablution si re-

commandée par Mahomet, & tu verras approcher ce jour terrible ſans le craindre; je racontai à mon réveil cette ſeconde apparition à quatre ou cinq de mes amis, ils n'en firent que rire & n'y voulurent ajouter aucune foi; pour moi, perſuadé qu'elle n'étoit pas le fruit d'une imagination échauffée, je ne m'appliquai qu'à faire de bonnes actions, & à élever avec ſoin l'enfant de l'éducation duquel je m'étois chargé.

Vingt années s'écoulèrent, pendant leſquelles ce jeune homme marcha toujours dans la voie de la perfection, je le fis mon muezin, & j'eus tout lieu d'être content de ſa reconnoiſſance. Un jour que cinq ou ſix de mes amis étoient venus me voir, je les arrêtai à dîner; nous paſsâmes fort agréablement la journée, & un grand orage étant ſurvenu vers la nuit, je les retins à ſouper & à coucher. Nous étions vers la fin du repas, lorſque j'entendis heurter à ma porte; je courus avec une lumière pour voir qui me demandoit à une heure ſi indue; mais quelle fut ma ſurpriſe de reconnoître l'homme qui m'étoit déjà deux fois apparu: je te tiens parole, vertueux Iman, me dit-il, & je viens t'annoncer que dans huit jours tu ne ſeras plus compté au nombre des vivans.

A peine eus-je entendu cet arrêt foudroyant que je ſentis un tremblement extrême dans tous mes membres ; je rentrai dans ma ſalle ſi effrayé, que tous mes amis en furent alarmés, & je leur en dis le ſujet ; quoique dans leur nombre il y en eut deux à qui il y avoit environ vingt ans que j'avois compté mes aventures, ils me traitèrent tous de viſionnaire, & me dirent que les jeûnes du (1) Ramadan, & les auſtérités extraordinaires que je faiſois, m'avoient porté à la tête ; j'eus beau leur rappeler l'hiſtoire du mort, ſon aſſaſſinat, ſes apparitions, ils perſévérèrent dans la même incrédulité ; mais moi, perſuadé de la vérité de ſa prédiction, je me livrai à une triſteſſe mortelle, non pas de regret de quitter la vie, mais de frayeur de n'être pas aſſez pur pour paroître devant le ſouverain créateur de toutes choſes. J'eus regret alors à mon ſouhait ; mais m'étant préparé très-ſérieuſement à ce grand paſſage, plus j'approchai de l'heure marquée, plus je ſentis que mon ame devenoit tranquille. Mon élève fondoit en larmes, & voyant que je me portois mieux que je n'avois jamais fait, il tâchoit de ſe perſuader que le moment

(1) C'eſt le carême des muſulmans.

de notre séparation n'étoit pas encore si proche.

Enfin le jour fatal arriva, mes mêmes amis vinrent tous chez moi, ils me trouvèrent occupé à la lecture du livre divin que l'ange du Seigneur dicta au souverain Prophète, & ne purent retenir leurs larmes; la journée se passa sans aucun accident, la nuit vint, je vivois encore, & je commençois moi-même à croire que le spectre m'avoit trompé, lorsque voulant traverser ma cour pour quelques besoins, plusieurs piliers, qui formoient une espèce de gallerie sur le haut de ma maison, se détachèrent & me tombèrent sur la tête. Au bruit de ma chûte, mes amis accoururent, & me trouvant tout en sang & expirant, ils ne furent que trop convaincus de la vérité des prédictions du spectre.

Voilà des événemens assez singuliers, dit la reine de la Chine; ils m'ont fait d'autant plus de plaisir, qu'ils combattent un peu votre systême de la transmigration; mais je ne veux pas vous arrêter pour si peu de chose: continuez, sage Fum-Hoam, & apprenez-moi ce que vous devintes ensuite.

Le mandarin rougit à ce petit reproche, & poursuivit ainsi.

Histoire de la belle Al-Kaoulf.

JE passai les mers, madame, & j'entrai à Visapour (1) dans la famille d'un riche marchand indien dont j'animai la fille unique. Depuis huit ans que j'étois au monde, ma mère n'avoit eu que moi d'enfans, & mon père voulant se venger de la fortune qui lui avoit refusé un fils, s'attacha à me procurer toutes les perfections qui peuvent non-seulement distinguer une femme des autres personnes de son sexe, mais même qui rendent un homme accompli; comme j'avois toutes les dispositions nécessaires pour apprendre les sciences même les plus abstraites, & que j'étois aussi adroite que belle & bien faite, j'eus tous les maîtres propres à me cultiver l'esprit & le corps, & je réussis si parfaitement dans tous ces exercices, que je devins bientôt le sujet des conversations de tout Visapour.

---

(1) Ville royale & capitale du royaume de Décan, dans la presqu'isle entre le Gange.

J'avois à peine ſeize ans, & j'étois parvenue dans un âge où les grâces avoient répandu tous leurs agrémens ſur ma perſonne : il n'y avoit pas un jeune indien de qualité qui ne fît tous ſes efforts pour m'obtenir pour ſon épouſe ; mais je ne ſais par quel cruel caprice, mon père mépriſant leurs recherches, prit le deſſein de me donner à un viſir extrêmement vieux. Celui que j'épouſai pouvant plutôt paſſer pour mon triſaïeul que pour mon époux, il fit bientôt perdre toute eſpérance à mes prétendans : quoique les ſciences que je poſſédois au ſouverain degré m'euſſent donné occaſion de lire mille choſes tendres & galantes, comme les paſſions ne s'étoient pas encore fait ſentir en moi, je ne m'étois jamais trouvée émue à ces lectures ; mais l'amour choqué de ma ſimplicité, révolta tous mes ſens contre moi-même, quand il me vit entre les bras de mon vieil époux ; & par des réflexions continuelles il me fit comprendre le ſujet des larmes de tant d'amans pour leurs maîtreſſes, & que le ſouverain bonheur étoit d'aimer & d'être aimé ; ainſi guidé par la nature, par l'amour & par les diſcours des femmes de mes amies qui connoiſſoient l'horreur que je reſſentois pour le vieux viſir, je m'enflammai extrê-

mement ſans connoître l'objet dont mon cœur déſiroit la poſſeſſion. Mon mari avoit une ſœur qui étoit veuve, à-peu-près de ſon âge ; elle avoit infiniment d'eſprit, & comme depuis plus de vingt ans elle tenoit chez elle académie des plus ſavans de Viſapour, elle conjura ſon frère de permettre que j'aſſiſtaſſe à leur aſſemblée : il m'accorda cette liberté, & je n'y eus pas plutôt été introduite que j'y fus accablée de louanges pour quelques ouvrages que je leur lus ; mais celles qui me touchèrent le plus me vinrent de la part d'un jeune ſeigneur indien appelé Daoüd.

SIXIÈME SOIRÉE.

Suite & concluſion de l'hiſtoire de la belle Al-Kaoulf.

Nos yeux ſe rencontrèrent ſi ſouvent & avec tant d'attache, que nous reſſentîmes bientôt tous les mouvemens d'une violente paſſion. Daoüd, ſous des noms empruntés, charmoit les oreilles de tous nos académiciens par des vers délicats & des chanſons

tendres & paſſionnées : il n'eut pas de peine à remarquer que les ouvrages que je compoſois devenoient peu à peu de plus tendres en plus tendres, & m'entendant ſouvent faire des diſcours myſtérieux dont lui ſeul croyoit pénétrer le ſens, il prit enfin la hardieſſe de m'écrire, & de m'expliquer par un billet tout l'amour qu'il reſſentoit pour moi. Je reçus une extrême ſatisfaction à la lecture de cette lettre, j'y fis réponſe, & nous nous écrivîmes dans la ſuite très-régulièrement. Il y avoit plus d'un mois que ce commerce de lettres continuoit avec une extrême ſatisfaction de notre part, lorſqu'un billet que j'écrivois à Daoüd étant malheureuſement tombé entre les mains de mon vieux mari, par la négligence du porteur, il s'imagina que j'avois eſſentiellement manqué à mon devoir, & communiqua cette lettre à mon père. Ah! madame, pourſuivit Fum-Hoam, que de dureté je trouvai dans ces deux vieillards. Leur premier deſſein fut de me percer de mille coups de poignard; mais voulant l'un & l'autre ſauver leur réputation à laquelle ils s'imaginoient que je donnois une atteinte mortelle, ils s'aviſèrent d'un expédient aſſez ſingulier. Directement au-deſſus de l'endroit où j'avois coutume de me coëffer, il y avoit

un buſte de marbre, repréſentant un de nos premiers rois; il étoit ſoutenu par une corniche, & arrêté par une broche de fer qui paſſant à travers de la muraille ſe rendoit dans une chambre qui n'étoit point occupée; ils accommodèrent cette broche de manière qu'en lâchant la vis qui étoit dans l'écrou, le buſte pût tomber ſur moi: ils m'obſervèrent par un trou qu'ils firent à cette muraille, & choiſiſſant le temps que j'arrangeois ma coëffure, le buſte par leur moyen ſe détacha avec tant de promptitude que j'en fus écraſée avant que de l'avoir vu tomber, & je fus ainſi ſpunie d'un crime que je n'avois point commis.

Que je plains cette miſérable Indienne, dit alors Gulchenraz, & que les pères ſont blâmables qui ſe déshonorent par des alliances auſſi diſproportionnées. Il eſt vrai, madame, continua Fum-Hoam, que ce fût là la ſource de mes malheurs; mais les ſciences auxquelles mon père m'avoit fait inſtruire n'y contribuèrent pas peu, & je ne connus que trop par mon expérience, que le ſoin de régler ſa famille doit faire toute l'occupation d'une honnête femme, & que c'eſt une

eſpèce de miracle, ſi, voulant ſurpaſſer ſon ſexe & s'attacher à l'étude, l'orgueil, ou quelqu'autre paſſion plus à craindre, ne lui fait pas négliger ſes devoirs.

Hiſtoire de Jezdad.

AU ſortir du corps de cette malheureuſe victime de l'avarice & de l'intérêt, je me trouvai tranſporté en un moment dans un village aux environs de Jolcos (1) que la nature avoit enrichi de tous ſes dons; l'air y étoit ſalutaire & pur; des eaux claires comme le cryſtal qui deſcendoient du ſommet du Mont Petras, arroſoient, par mille ruiſſeaux d'une fraîcheur extrême, des plantes d'une beauté ſingulière; l'on y voyoit des troupeaux de toutes eſpèces, & la terre de cette campagne renfermoit dans ſon ſein des mines d'or & d'argent que la cupidité des hommes n'avoit pas encore fait fouiller.

(1) Jolcos eſt une ancienne ville de la Magneſie, province de la Theſſalie, qui n'eſt à préſent qu'un village appelé Jaco, ſitué au pied du Mont Pelion ou Petras. Cette ville eſt le lieu de la naiſſance de Jaſon, & d'où il partit avec les argonautes pour la conquête de la toiſon d'or.

Un riche berger de ce village habitoit un côteau charmant, où il avoit fait bâtir une maiſon des plus commodes; je naquis de ce berger & de ſa femme; l'on m'appela Jezdad, & la fortune qui me fut prodigue de ſes grâces, me fit paroître en ces lieux ſous la forme de la plus belle fille que l'on eût jamais vu en Grèce.

Un jour qu'imitant mes compagnes qui paſſoient les journées entières auprès des claires fontaines, ou dans les ſombres forêts à pourſuivre les daims légers, je parcourois nos bois, & que je devançois mon levrier, un berger d'une figure affreuſe ſe préſenta devant moi; la peur en ce moment me donna des aîles, je me mis à fuir de toutes mes forces; & cette eſpèce de monſtre me pourſuivant avec une extrême légèreté, je me défiai de la vîteſſe de mes pieds, je me retournai & je lui lançai mon dard; comme je n'avois pas la main bien aſſurée, je manquai mon coup, & ce brutal m'ayant joint dans ce moment, alloit ſans doute ſe venger de mes mépris aux dépens de mon honneur, lorſqu'un fort aimable cavalier accourant à mes cris, lui fendit la tête d'un coup de ſabre.

J'étois ſi émue lorſque mon libérateur s'ap-

procha de moi, que je n'eus seulement pas la force de le remercier; je n'eus pas celle non plus de m'opposer à ses désirs, & s'il m'attaqua avec moins de brutalité que cet insolent qu'il venoit de priver de la vie, il ne fut pas moins hardi que lui dans son entreprise, & parvint au même but par une route différente: je n'eus pas plutôt repris mes esprits, qu'accablée de la douleur la plus vive, je lui fis mille reproches sanglans de l'action qu'il venoit de commettre; mes larmes & mes cris redoublés ne lui donnèrent pas le temps de me faire des excuses de son emportement; il craignit qu'ils n'attirassent du monde dans l'endroit où nous étions, & remontant à cheval, il partit comme un éclair.

J'eus beau m'arracher les cheveux & me meurtrir le visage, mon désespoir n'apportoit aucun remède à ma douleur, & il augmenta de plus en plus, lorsque je m'apperçus que je portois dans mon sein des marques certaines de mon malheur.

L'on avoit coutume de faire tous les ans à Jolcos une fête, pour engager les jeunes bergères des environs à éviter les surprises de l'amour, & cette fête commençoit par une purification que l'on faisoit en se baignant

dans une petite rivière qui prenoit ſa ſource dans la montagne : quelqu'excuſe que j'apportaſſe pour n'être point de cette fête, je ne pus m'en diſpenſer ; mes compagnes m'obligèrent de les imiter, nous allâmes toutes ſur le bord de la rivière, nous nous déshabillâmes ſous une tente qui avoit été dreſſée à cet effet, & croyant mieux cacher ma foibleſſe que je n'imaginois pas être aſſez couverte par le voile que j'avois ſur le corps, je me fourrai précipitamment dans l'eau juſqu'au col ; mais, madame, à peine en eusje reſſenti la froideur, que le miſérable fruit de l'indiſcrétion de ce cavalier, treſſaillant extraordinairement, je tombai évanouie entre les bras de mes compagnes : comme j'avois ſur le viſage tous les ſymptômes d'une perſonne mourante, on prit le parti de me porter chez ma mère : juſqu'à ce moment perſonne ne s'étoit encore apperçu de ma faute ; la ſimplicité de ces jeunes filles ne leur faiſoit pas ſoupçonner l'état où j'étois ; mais ma mère n'eut pas plutôt jeté la vue ſur moi, que faiſant un cri fort inconſidéré : ah, malheureuſe, s'écria-t-elle, plût aux dieux que tu fuſſes morte au moment de ta naiſſance ! Eh ! ne voyez-vous pas l'origine de ſon évanouiſſement ! Mes compagnes ou-

vrirent les yeux en ce moment, elles ne furent que trop convaincues de ma faute, & la pudeur les faisant sortir l'une après l'autre, elles répandirent par-tout la nouvelle du malheur qui m'étoit arrivé : ma mort étoit décidée par les loix de Jolcos ; on ne lavoit une pareille infamie que par son sang, à moins que celui qui en étoit l'auteur ne se présentât pour épouser celle qu'il avoit déshonorée ; ainsi je ne fus pas plutôt revenue à moi, que je lus mon arrêt de mort sur le visage de tous les assistans.

SEPTIÈME SOIRÉE.

Suite & conclusion de l'histoire de Jezdad.

LA douleur que j'avois de me trouver en cet état, la honte qui réjaillissoit sur ma famille, & la crainte du supplice me firent faire une fausse couche, après laquelle on ne différa plus de me conduire au lieu même où, victime de la brutale passion de mon ravisseur, je devois trouver une mort certaine : ce qui augmentoit le désespoir de mon père,

c'eſt que, ſuivant le même uſage établi à Jolcos, il devoit lui-même trancher le cours d'une vie malheureuſe qu'il m'avoit donnée ſous l'aſpect irrité des aſtres. J'invoquois le ciel de tout mon cœur, je le ſupplíois de faire connoître mon innocence, & que mon crime avoit été involontaire; j'en appelois à témoin les arbres ſous leſquels je m'étois malheureuſement trouvée avec ce téméraire cavalier; il ſembloit que les dieux étoient ſourds à ma voix, & je tendois déjà la gorge au couteau que mon père tenoit d'une main tremblante, lorſque le prince Coulouf, fils du dernier roi de Jolcos, & qui depuis un mois au plus étoit monté ſur le trône, arrêta le bras de mon père. Berger, lui dit-il, ſuſpendez l'effet de votre reſſentiment, & n'obéiſſez pas à une loi trop rigoureuſe que j'abolis dès ce moment; cette belle fille n'eſt point coupable, & le ciel qui ne veut pas que les innocens ſoient opprimés, m'envoie ici pour lui ſauver la vie; comme c'eſt moi qui lui ai ravi l'honneur ſous ces mêmes arbres, il eſt bien juſte que je répare ma faute en l'épouſant; regardez-la donc déſormais comme votre reine, & rendez juſtice à la ſageſſe de la belle Jezdad. Vous pouvez croire quel effet les diſcours du roi de Jolcos firent ſur les

esprits de tous les bergers & bergères ; la forêt retentit en un moment de mille cris de joie, l'on y répétoit sans cesse les noms de Coulouf & de Jezdad ; & ce monarque ayant fait approcher ses gardes, qui n'étoient pas fort éloignés du lieu que l'on avoit destiné pour mon supplice, il m'embrassa, me fit monter dans son char, ainsi que mon père & ma mère, & nous fit conduire à son palais, où je l'épousai avec toutes les solemnités dues à son rang. Je vous avouerai, madame, que l'éclat du trône auquel je venois d'être élevée me toucha moins que ma justification ; je ne fus point éblouie de me voir au-dessus de mes compagnes ; je n'oubliai point ma naissance, & me faisant un extrême plaisir de secourir les misérables, je ne passai jamais un jour qui ne fût marqué par quelque bienfait envers le peuple : cette conduite me fit aimer tendrement de mon époux, & adorer pour ainsi dire de mes sujets, & ce ne fut pas sans répandre des larmes qu'ils me virent mourir au bout de sept ans, sans avoir laissé de postérité.

Histoire d'Houschenk & de Gulbaze.

APRÈS avoir quitté le corps de Jezdad, je passai dans celui d'un jeune enfant qu'un teinturier des fauxbourgs de Sciras (1) qui lavoit ses étoffes dans la rivière de Baudemir, trouva enfermé dans un coffre d'ébène, & que le courant des eaux jeta auprès de lui. Cet homme ayant brisé la serrure du coffre, fut surpris d'y voir un garçon enveloppé de langes fort riches, & ornés de quelques pierreries qui lui firent croire que sa naissance étoit illustre; je lui tendois mes petites mains, comme pour implorer son secours & lui demander la vie; il fut touché de ma misère, & me portant à sa maison, il me mit entre les bras de sa femme, qui partagea son lait entre une fille qu'elle avoit à la mamelle & moi. A peine fus-je parvenu à l'âge de puberté, que ne me sentant aucune inclination pour le métier de mon père putatif, j'employois tout mon temps à la chasse; & lorsque vers le soir je rentrois à la maison,

---

(1) Grande ville de Perse proche la rivière de Bandemir, dans la province de Farsy. Les vins de Schiras sont excellens & très-renommés dans toute la Perse.

j'y apportois toujours plus de gibier qu'il n'en falloit pour nourrir toute ſa famille. Ma ſœur de lait ſe nommoit Gulbaze, & le teinturier m'avoit appelé Houſchenk : quoique je ne regardaſſe point Gulbaze avec reſpect, la croyant ma ſœur, je trouvois cependant tant de beauté en elle, que je ne pouvois la voir ſans une extrême émotion. Un ſoir, qu'après avoir mis à ſes pieds un jeune cerf dont je lui fis préſent, je l'embraſſois tendrement; Houſchenk, me dit-elle, le ciel m'eſt témoin avec quelle pureté je vous aime, & combien je m'intéreſſe à votre vie; vous me coûtez tous les jours des larmes, & je ne vous vois point attaquer les bêtes féroces ſans frémir; je crains toujours que l'on ne vous rapporte au logis tout baigné dans votre ſang. Au nom de la tendreſſe la plus vive, quittez, mon cher frère, ce violent exercice, & rendez-vous un peu plus aſſidu à la maiſon. Ah, charmante Gulbaze, m'écriai-je, ne me preſſez pas de prendre un vil métier pour lequel j'ai une extrême répugnance; jamais je ne ferai teinturier; mon arc ſeul & mes flèches me ſuffiſent, & j'aurois déjà mille fois quitté la maiſon paternelle pour prendre parti dans l'armée de notre reine, ſi je n'étois retenu

dans ces lieux par un charme ſecret. Vous êtes ma ſœur, adorable Gulbaze, & je ne puis paſſer avec vous, ſans crime, les bornes de l'amitié la plus étroite; mais que ne donnerois-je point pour que la paſſion que je reſſens pour vous pût être légitime! Oui, je vous jure par Mahomet, que ſi je poſſédois le trône de l'univers, je vous en mettrois la couronne ſur la tête, quand vous ſeriez d'une condition encore plus médiocre. Hélas! mon cher frère, reprit Gulbaze, en verſant des larmes en abondance, que vos ſentimens ſont conformes aux miens! J'ai mille fois ſouhaité que nous ne fuſſions point attachés enſemble par les liens du ſang; & malgré ces obſtacles invincibles, je ſens croître à chaque moment ma tendreſſe pour vous; je me reproche même ſouvent les careſſes que je vous fais; elles alarment ma pudeur, & je crains l'ombre du crime plus que la mort même. Pourquoi donc m'arrêtez-vous en ces lieux, repris-je avec une émotion extraordinaire? Voulez-vous que nous y expoſions ſans ceſſe notre foible vertu? Adieu, Gulbaze, je fuirai éternellement des appas auſſi dangereux que les vôtres, & voilà le dernier baiſer que vous recevrez de votre cher Houſchenk. J'exé-

cutai, madame, pourſuivit Fum-Hoam, cette réſolution, quoiqu'il nous en coutât bien des larmes. Je ſortis dès la pointe du jour, j'allai me préſenter à l'un des viſirs de la reine de Perſe, & n'ayant pas voulu lui apprendre que j'étois le fils d'un teinturier, je lui dis que j'ignorois le nom de mon père, mais que, ſi j'en croyois la nobleſſe de mon cœur, je me flattois de faire des actions ſi éclatantes, que la reine n'auroit pas honte de m'avouer pour ſon fils. Cette petite vivacité le fit rire, il me donna de l'emploi, & voulant juger par lui-même, ſi ma valeur répondroit aux diſcours que je venois de lui faire, il me recommanda au premier viſir, dont il étoit gendre, qui m'ordonna de lui ſervir d'une eſpèce d'aide de camp. Ce général étoit ſur le point de donner une grande bataille; je combattis toujours à ſes côtés & ſous les yeux de mon protecteur; je leur ſauvai la vie à l'un & à l'autre, & je fis de ſi grands prodiges de valeur, que les ennemis, me regardant comme le dieu tutélaire de la Perſe, n'osèrent plus attendre mes coups. J'entraînai, pendant toute la campagne, la victoire après mes pas; & le premier viſir, étonné de mon courage, me fit l'honneur

de publier hautement que l'on me devoit uniquement le ſuccès de cette journée, & de toutes celles qui ſuivirent. Les ennemis furent entièrement défaits ; nous les fîmes tributaires de la reine, & j'allai à Hiſpahan (1), porter à ſes pieds les marques de leur ſoumiſſion & de leur obéiſſance.

Il n'y avoit que ſix mois que la reine Dugmé, c'eſt ainſi qu'elle s'appeloit, étoit veuve de Koudaddan, roi de Perſe, dont elle n'avoit eu que deux filles, lorſque je parus devant cette princeſſe. Les viſirs l'avoient déjà preſſée plus d'une fois de leur donner un maître ; j'étois fort bien fait, & ſi couvert de gloire, qu'elle me regardoit avec une extrême attention. Si ma naiſſance étoit obſcure, mes grandes actions la relevoient tellement, que l'on me croyoit deſcendu de ces premiers héros, que l'on dit avoir gouverné la Perſe dans les temps les plus reculés de l'antiquité ; & plus je cachois mon origine, plus on croyoit que ce myſtère étoit un jeu pour ſonder le cœur de Dugmé. En effet, cette princeſſe elle-même

(1) L'une des principales villes de Perſe dans la province Dyerach, & le ſéjour ordinaire des rois de Perſe.

s'aveugla tellement ſur ma naiſſance, que je crus connoître dès ce moment que je ne lui étois pas indifférent.

HUITIÈME SOIRÉE.

Suite de l'hiſtoire d'Houſchenk & de Gulbaze.

La reine de Perſe avoit au plus trente-cinq ans, & jamais je n'avois vu une ſi belle femme : ſa taille étoit de celles que l'on ne ſauroit enviſager ſans admiration ; ſes cheveux, qui ſurpaſſoient la noirceur de l'ébène, relevoient la blancheur & la vivacité de ſon teint ; une proportion délicate & une exacte régularité régnoient dans tout ſon viſage ; on y voyoit briller un amas de certains charmes qui enlevoient les cœurs les plus indifférens, & que l'on ne peut exprimer ; le feu de ſes yeux étoit capable de porter le déſordre dans l'ame la plus tranquille ; ſa bouche, qu'elle n'ouvrit que pour me combler de louanges, me fit voir les dents du monde les plus belles & les mieux rangées ; ſes mains, qu'elle me donna

à baiſer, ne paroiſſoient faites que pour tenir des ſceptres & des couronnes; une noble fierté ſoutenoit tant de perfections, & j'en fus tellement ébloui, qu'oubliant en ce moment ma chère Gulbaze, je perdis l'uſage de la raiſon. Je ne ſais, madame, ce que je devins; mais après être revenu d'une eſpèce d'évanouiſſement, dans lequel j'étois tombé, je me trouvai entre les bras d'une vieille eſclave de la reine, qui me fit appercevoir que cette princeſſe m'avoit attaché au bras ſon portrait enrichi de diamans d'un prix extraordinaire. Après des tranſports qui paſſoient tous l'imagination, je me retirai dans la maiſon du premier viſir, ſuivant l'ordre qu'il m'en avoit donné; il y arriva cinq jours après; je lui racontai de quelle manière j'avois été reçu de la reine, & il fut ſi ſurpris de la magnificence de ſon préſent, que, m'embraſſant avec une extrême tendreſſe, ſeigneur Houſchenk, me dit-il, la fortune commence à vous regarder de bon œil; je veux la forcer à reconnoître votre mérite, & j'eſpère, avant qu'il ſoit un mois, vous placer ſur le trône de Perſe. Moi, ſeigneur, lui dis-je avec ſurpriſe! & de quelle manière? En vous faiſant épouſer la reine Dugmé, me répondit-il: un héros tel

que vous eſt ſeul digne d'être notre maître ; & puiſque ce choix dépend uniquement de la reine, je périrai ou je viendrai à bout de cette entrepriſe.

Le viſir, perſuadé que j'aurois une éternelle reconnoiſſance de cette élévation, travailla à me tenir parole: il alla trouver Dugmé, & lui ayant exagéré mes ſervices, il connut, par une rougeur qui lui couvroit le viſage à chaque fois qu'il prononçoit mon nom, la forte impreſſion que j'avois faite ſur ſon cœur ; il profita de cette ſituation favorable, & lui faiſant croire qu'un homme d'une ſi haute valeur ne pouvoit être que d'une naiſſance illuſtre, il la conjura, au nom de toute la Perſe, de me choiſir pour ſon époux ; enſuite, faiſant agir les autres viſirs, & même les ſoldats, qui avoient été témoins de ma gloire, il la réduiſit à demander du temps pour prendre une réſolution auſſi importante ; ainſi, ſans paroître ſatisfaire l'extrême inclination qu'elle avoit pour moi, elle conſentit quelques jours après à me placer ſur le trône de Perſe. Je vous avoue que j'étois enivré d'amour & d'ambition ; Dugmé étoit la plus charmante princeſſe de la terre, elle ne paroiſſoit pas avoir vingt ans, & je me trouvois le plus heureux de tous les mortels ;

tels, de voir la bonté avec laquelle elle recevoit mes feux. J'embraſſois un ſoir ſes genoux avec un profond reſpect, lorſque lui voyant l'eſprit agité ; quel trouble vous inquiète, ma reine, lui dis-je en tremblant? Auriez-vous regret à la parole que vous avez donnée à vos viſirs? Non, Houſchenk, me dit-elle, mes ſentimens ſont ſoumis aux intérêts de mon devoir, & les ſouhaits de toute la Perſe me doivent être une ſouveraine loi. Une ſouveraine loi, madame, m'écriai-je avec émotion! Pourriez-vous croire que je vouluſſe tenir de vos ſujets, & non pas de votre ſeule inclination, le bonheur ineſtimable de vous poſſéder? Ah! trop adorable Dugmé, quelques ſouveraines que ſoient les loix de l'état, un véritable amant les met au-deſſous de celles de l'amour ; il veut tout devoir à l'objet de ſa paſſion, & ne regarde la politique que comme un obſtacle qui a preſque toujours traverſé la félicité des véritables amans. J'examinai en ce moment le viſage de ma reine, j'y vis une altération manifeſte ; ſes regards troublés, qui ſembloient chercher les miens, craignoient en même-temps de les rencontrer, & ſi elle n'avoit en ce moment rappelé ſa fierté ordinaire, ſes beaux yeux, qui

paroiſſoient des plus languiſſans, auroient peut-être laiſſé échapper quelques traits qui m'auroient fait connoître tout ce qui ſe paſſoit dans le fond de ſon cœur. Houſchenk, me dit-elle, votre paſſion eſt vive, & je ne ſuis pas aſſez tranquille pour y répondre ; laiſſez-moi, je vous prie, chercher un repos que votre préſence & le ſouvenir de votre mérite interrompent toujours, depuis le premier moment que je vous ai vu. Je me jetai de nouveau à ſes pieds ; elle me releva, me donna ſa main à baiſer, & je la quittai, en jetant ſur elle un regard qui lui fit connoître tout le déſordre de mon ame. Enfin, madame, la nuit qui précédoit mon mariage étoit venue, & je m'étois mis au lit pour y repoſer quelques momens, lorſqu'un rêve affreux troubla tout le plaiſir de mon ſommeil ; ma chére Gulbaze m'apparut fondant en larmes : qu'allez-vous faire, Houſchenk, me dit-elle, avez-vous déjà oublié toute la tendreſſe que vous aviez pour moi ? Jeune téméraire, l'éclat du trône vous éblouit, tremblez en y mettant le pied ; vous allez vous noircir d'un crime affreux, ſi je ne le partage pas avec vous.

Je m'éveillai en ſurſaut, dans un extrême effroi. Que ſignifie ce rêve extravagant,

m'écriai-je ? Il n'y faut faire aucune attention ; je ne puis époufer Gulbaze fans faire tort à la nature. Quelque réfolution que j'euffe prife à ce fujet, je ne pus vaincre ma frayeur ; elle augmenta lorfque, quelques momens après, on vint pour m'habiller des habits les plus fuperbes, & que les plus grands feigneurs de Perfe me conduifirent dans la mofquée du palais, où j'époufai la charmante Dugmé.

Quelque raifon que nous euffions, la reine & moi, d'être contens, nous étions dans une très-violente agitation, malgré les efforts que nous faifions pour la vaincre. Je m'apperçus le premier de celle de mon époufe, je l'attribuai au regret d'avoir époufé un inconnu, & je lui témoignai la vive douleur que mes foupçons faifoient naître dans mon cœur. Non, mon cher Houfchenk, me dit-elle, vos foupçons font injurieux à ma tendreffe ; je puis à préfent vous avouer, fans rougir, à quel point je vous aime ; mais un rêve, que j'ai fait cette nuit, me tourmente. Le roi Bahaman, mon père, m'eft apparu ; il m'a défendu de vous époufer, & m'a prédit des malheurs fans nombre, fi je ne lui obéiffois pas. Comme je n'ai pas affez lieu d'être contente de mon père, pour ref-

pecter sa mémoire, malgré des ordres si précis, je n'ai point hésité à vous donner la main, & voilà le sujet de mon agitation. Ah! ma chère reine, dis-je alors à Dugmé, un rêve pareil a fait le même effet sur mon cœur ; mais j'y ai eu aussi peu d'égard que vous ; nos imaginations échauffées ont produit ces fantômes ; notre amour va bientôt détruire le vain obstacle qu'ils ont voulu apporter à notre mutuelle satisfaction. En effet, nous passâmes le reste du jour avec assez de tranquillité. La nuit vint ; on déshabilla mon épouse, ses esclaves la mirent au lit. Pour moi, après avoir renvoyé tous les visirs, que je comblai de présens, & surtout les deux à qui je devois le trône, j'allois me mettre à ses côtés.

Il sembloit que rien ne s'opposoit plus à mes désirs que la pudeur de Dugmé. Je la conjurois de la bannir pour toujours, lorsque ma chemise s'étant ouverte sur mon estomac, elle y remarqua, à la lueur des flambeaux de cire qui éclairoient notre appartement, une marque qui représentoit une tulipe. Elle fit en ce moment un cri étonnant. Oh! ciel, dit-elle, voilà donc l'explication de mon rêve ; alors, me repoussant avec une force extrême, elle se

jeta hors du lit, ſe ſauva dans un cabinet où couchoit une vieille eſclave qui l'avoit élevée, & referma bruſquement la porte ſur elle.

NEUVIÈME SOIRÉE.

Suite de l'hiſtoire d'Houſchenk & de Gulbaze.

JUGEZ, madame, de mon étonnement, pourſuivit le mandarin. Je me couvris promptement d'une robe, je courus à cette porte; on refuſa de me l'ouvrir, &, après pluſieurs ſupplications, je l'enfonçai, & trouvai la reine évanouie entre les bras de ſa vieille eſclave, appelée Sunghier. Quel eſt donc le ſujet de tout ce trouble, lui demandai-je, & pourquoi la reine, qui juſqu'à préſent a eu tant de bontés pour moi, me fuit-elle avec horreur? Expliquez-le moi, je vous en conjure. Sunghier, ſans me répondre, ouvrit ma robe, & me voyant cette tulipe à l'endroit du cœur: ah! la reine a bien raiſon, me dit-elle, c'eſt cette fatale marque qui la réduit en l'état où vous la voyez. Dugmé, en

ce moment, ouvrit les yeux; elle les tourna languiſſamment ſur moi, & me tendant les bras : ah! mon cher Houſchenk, s'écria-t-elle, loué ſoit le grand prophète de ce que je n'ai point ſouillé mon lit par un inceſte : vous êtes mon fils. Moi! madame, lui répondis-je avec le dernier étonnement, cela eſt impoſſible ; & puiſqu'il faut que je vous inſtruiſe de ma naiſſance, dont je voulois vous cacher la baſſeſſe, je dois le jour à un teinturier des fauxbourgs, ſurnommé Topal, parce qu'il eſt boîteux ; je n'ai jamais pu m'accoutumer à une vie ſi méchanique ; emporté par mon courage, j'ai acquis quelque gloire dans vos armées, & ma reine a eu la bonté de payer du don de ſa main & de ſon cœur quelques belles actions qui ont eu le bonheur de lui plaire.

Houſchenk, reprit alors Dugmé d'une voix languiſſante, plût au ciel que ce que vous dites fût vrai, & que Topal pût arracher de mon cœur l'horreur ſecréte que la nature m'inſpiroit pour notre mariage, & dont ma tendreſſe a triomphé ; vivons comme frère & ſœur juſqu'à ce que ce myſtère ſoit éclairci, & partons dès demain pour Schiraz.

Il fallut me conformer aux volontés de la reine ; nous partîmes le lendemain, &

nous arrivâmes au palais de Schiras d'où elle envoya chercher Topal. Quelle fut sa surprise, quand on l'eût introduit dans un cabinet où il n'y avoit que Dugmé, son esclave & moi, d'apprendre par quel moyen j'étois devenu roi de Perse! Il se prosterna à nos pieds, & la reine l'ayant relevé : Topal, lui dit-elle, il vous sied mal d'être dans cette posture; bénissez seulement le ciel d'avoir produit un fils dont la valeur éclatante a mérité le trône, & venez vivre avec nous dans l'opulence & les dignités réservées pour le père de l'illustre Houschenk.

Ah! madame, répondit Topal en tremblant, Houschenk n'est pas mon fils. A qui donc dois-je le jour, m'écriai-je plus pâle que la mort? Je l'ignore, seigneur, me répondit ce bon homme; il y a environ dix-neuf ans que je vous trouvai dans un coffre d'ébène qui flottoit sur la rivière de Baudemir, & qui s'embarrassa dans les étoffes que j'avois mises dans l'eau : les richesses de vos langes & les bijoux dont vous étiez paré me firent croire que votre naissance étoit illustre, & qu'il falloit que quelqu'astre malin vous eût condamné à perdre la vie avant que d'en connoître l'usage; je vous tirai du coffre; ma femme vous nourrit avec sa fille

Gulbaze, & vous m'avez quitté, ſeigneur, au moment qu'informé de la répugnance que vous aviez pour ma profeſſion, j'allois vous inſtruire de l'obſcurité de votre naiſſance.

J'étois ſi ſurpris du diſcours de Topal, que je ne m'appercevois pas que la reine, renverſée ſur ſon ſopha, répandoit des larmes en abondance. J'ordonnai à ce bon vieillard de ſe retirer pour quelques momens; & me jetant aux pieds de Dugmé, que je ſache du moins, madame, lui dis-je, par quelle aventure je vous dois le jour, & quelle raiſon il y eut de m'expoſer ſur la rivière de Baudemir. Ah! mon fils, s'écria Dugmé, dois-je vous apprendre une choſe dont je ne puis me ſouvenir ſans horreur? & de quels termes me ſervir pour le faire? Mais comme cet horrible ſecret n'eſt ſu que de la fidelle Sunghier & de moi, & que vous avez un extrême intérêt de le tenir caché, je ne riſquerai rien de vous en inſtruire, quelque répugnance que j'aie à le faire.

Hiſtoire de Dugmé, reine de Perſe.

BAHAMAN mon père, & roi de Perſe, faiſoit une partie de l'année ſa réſidence à Schiraz. Il n'avoit que moi d'enfant, & plût au ciel que je fuſſe morte au moment de ma naiſſance! La ſultane ma mère ceſſa de vivre que j'avois à peine douze ans, & pour mon malheur, je me trouvai trop belle. Mon père, qui étoit généralement aimé de tous ſes ſujets, penſa mourir de douleur en perdant la reine; ſes viſirs eurent beau lui repréſenter que ſon affliction étoit trop outrée, il ne les écouta pas, & ſe renfermant dans ſon ſérail, il ne voulut voir perſonne pendant plus de trois mois. Je partageois ſa douleur autant que mon âge pouvoit me le permettre; & Bahaman, attendri par des careſſes que je lui faiſois, ſans croire qu'elles tiraſſent à conſéquence, ne put me regarder ſans concevoir pour moi un amour criminel. Je n'avois pas aſſez de diſcernement à mon âge pour démêler ſes ſentimens; la ſeule nature me faiſoit agir avec lui, & la tendreſſe que je lui témoignois ne faiſoit qu'allumer l'horrible feu qui

brûloit dans ses veines. Mais quand je commençai à approcher de ma quatorzième année, l'âge me rendit plus raisonnable, & je devins plus réservée avec Bahaman. Cette conduite le réduisit au désespoir : il s'en plaignit à moi. Je ne savois que répondre à ses plaintes, & je tâchois de les éviter le plus que je pouvois, quand je me vis tout d'un coup attaquée d'une maladie tout-à-fait inconnue; je perdis l'appétit, j'eus des vomissemens continuels, & je sentis dans mes entrailles des mouvemens qui m'étoient nouveaux; cela m'inquiétoit fort; & l'ignorance de nos médecins alloit peut-être me causer la mort, lorsque mon père étant tombé dangereusement malade, tous les soins que l'on prit de lui ne purent écarter de son lit l'ange de la mort, dont l'approche l'effrayoit extrêmement. Comme il s'apperçut qu'il n'avoit plus que quelques momens à vivre, & qu'il étoit prêt à rendre compte de ses actions devant le redoutable tribunal de Dieu, il fit sortir tout le monde de sa chambre, à l'exception de Sunghier & de moi : Approchez, ma fille, me dit-il, recevez mes derniers adieux, & accordez-moi le pardon d'une faute que l'exécrable passion que j'ai conçue pour vous m'a fait commettre; vous

étiez trop ſage & trop vertueuſe pour y répondre; mais profitant d'un ſommeil que je vous procurois tous les ſoirs, ainſi qu'à Sunghier, je me ſuis livré au plus déteſtable de tous les crimes, en abuſant de votre innocence; voilà, ma chère Dugmé, l'origine de votre maladie. Vous pouvez vous imaginer, ſeigneur, pourſuivit la reine de Perſe, ce que je devins en ce moment; la rage & le déſeſpoir me firent vomir mille imprécations contre Bahaman; il les écouta avec humiliation. Je mérite encore plus que tout cela, me dit-il, mais ſauvez l'éclat; que toute la Perſe ignore & mon crime & votre honte. Je vous charge de ce ſoin, Sunghier, ajouta-t-il en parlant à cette femme; emmenez Dugmé hors de ces lieux, ſes juſtes fureurs feroient peut être connoître un ſecret qui doit être enſeveli dans un oubli éternel; je vais donner ordre à préſent aux affaires de mon état. Sunghier m'arracha de la chambre de Bahaman; il y fit auſſitôt entrer ſes viſirs, & m'ayant fait proclamer reine de Perſe, il leur ordonna de reconnoître pour leur monarque celui que je me choiſirois pour époux. Comme mon père avoit toujours gouverné ſes ſujets avec une grande douceur, & qu'il en étoit ten-

drement aimé, ſes ordres furent ponctuellement exécutés: on m'arracha du fond du palais, où je me livrois au plus affreux déſeſpoir, pour me placer ſur le trône auſſitôt que Bahaman fut mort; & m'étant enſuite retirée dans ce même appartement, ſous prétexte d'y pleurer un monarque dont je déteſtois & dont je déteſte encore la mémoire, j'y reſtai ſix mois ſans me montrer au public, pleurant ſans ceſſe l'infamie qu'un ſort cruel m'avoit fait ſouffrir. Quand l'heure fut venue; j'y donnai le jour à un enfant qui vint au monde avec une tulipe marquée très-diſtinctement à l'endroit du cœur; ce fut Sunghier qui reçut le fruit du déteſtable amour de mon père; je ne pus le regarder ſans frémir; mes entrailles ſe révoltèrent contre lui; & dans le premier mouvement de ma fureur, j'ordonnai à Sunghier de l'aller jeter dans la rivière de Baudemir, qui coule aux pieds de ce palais. Elle ſortit auſſitôt, & revint après un quart-d'heure, m'aſſurer qu'elle venoit d'exécuter mes ordres. Ah! ſeigneur, que la nature eſt forte & puiſſante dans nos cœurs! Tout mon ſang ſe glaça à cette nouvelle, j'eus regret à ma cruauté, & je plaignis avec des larmes de ſang ce malheureux enfant. Après

avoir donné un temps aſſez conſidérable à ma douleur, & m'être entièrement rétablie, je parus aux yeux de mon peuple; & malgré l'extrême mélancolie qui ne m'a jamais quittée, il me trouva ſi belle, qu'il me preſſoit ſans ceſſe de lui donner un monarque dont la poſtérité pût gouverner la Perſe. Enfin, trois ans après la mort de Bahaman, j'épouſai le prince Koud-Addan, qui joignit la Circaſſie à la Perſe. Ce monarque n'a eu de moi que des filles, & j'ai pleuré véritablement ſa mort, arrivée, il y a huit mois, par une chûte de cheval; c'étoit un prince auſſi brave que vertueux; il m'aimoit avec une tendreſſe ſans égale, & ce n'étoit pas ſans rougir que je paſſois ſitôt entre vos bras. J'étois forcée de vous aimer par la voix de la nature; cette même nature répugnoit à l'inclination qui me portoit à vous admettre dans mon lit; l'ombre de Bahaman m'avoit avertie de rejeter votre mariage; je regardois ce conſeil comme une ſuite de ſa jalouſe fureur; mais, grâce au ciel, la marque que vous portez ſur l'eſtomac m'a ſauvée d'un ſecond crime auſſi affreux que le premier: les langes, les bijoux & le coffre d'ébène, dans lequel Sunghier m'avoit depuis avoué qu'elle vous avoit expoſé ſur le Baudemir;

la déclaration ſimple & naïve de Topal, & mon cœur plus certain que toutes ces preuves, m'aſſurent que vous êtes mon fils : recevez donc, mon cher Houſchenk, ces embraſſemens purs & détachés de toute paſſion criminelle ; & comme il n'eſt pas néceſſaire que le peuple ſache des ſecrets auſſi importans, choiſiſſez-vous une femme dans toute la Perſe, épouſez-là en ſecret ; j'adopterai tous ſes enfans, & je les ferai paſſer pour les miens : voilà, mon cher Houſchenk, ce qui mettra le comble à ma joie & à ma félicité.

DIXIÈME SOIRÉE.

Suite & concluſion de l'hiſtoire d'Houſchenk & de Gulbaze.

AH, madame, m'écriai-je en ce moment, cette femme eſt toute trouvée ! Ce ſera l'aimable Gulbaze, la fille de Topal ; il y a ſix ans que nous nous aimons avec toute la pureté imaginable, comme je comptois qu'elle étoit ma ſœur, & que je craignois que notre paſſion ne devînt criminelle, je quittai la

maison de celui que je croyois être mon père; le désespoir m'avoit engagé à prendre parti dans votre armée : j'y cherchois la mort, & je l'aurois sans doute trouvée, si le ciel, qui s'intéresse visiblement pour moi, n'avoit permis que comme un foudre de guerre je terrassasse vos ennemis, sans recevoir la plus légère blessure. Accordez-donc, madame, à mes feux cette adorable fille, qu'après vous, l'on peut dire être le modèle de toutes les perfections. Ah, j'y consens de tout mon cœur, reprit Dugmé : ordonnez à Topal qu'il aille chercher Gulbaze; j'ai un empressement très-vif de la voir & de l'embrasser. J'exécutai, madame, poursuivit Fum-Hoam, les ordres de la reine de Perse, Gulbaze parut une heure après avec toute la modestie d'une personne de son âge; elle reçut de la reine toutes les caresses imaginables. Cette princesse me fit remarquer en elle mille grâces qui me parurent toutes nouvelles; & lui ayant dit qu'elle savoit, à n'en point douter, que j'étois neveu du roi défunt, & qu'elle avoit quelque scrupule de vivre avec moi comme mari & femme, elle ajouta qu'elle souhaitoit que je l'épousasse dans le moment même, & qu'elle ne vouloit de nous pour toute reconnoissance, qu'un

fecret inviolable de notre part & de celle de Topal; je ne puis vous exprimer, madame, quelle fut la fatisfaction que Gulbaze & moi nous reffentîmes à des ordres fi précis : nous les exécutâmes fur le champ. Je devins l'époux de cette aimable fille; & la reine prit fur fon compte cinq garçons que j'eus d'elle, & qui pafsèrent pour être fes enfans.

Au milieu de tant de fujets d'être contente, Dugmé fe livroit très-fouvent à une noire mélancolie; & lorfqu'elle jetoit la vue fur moi, je voyois quelquefois des larmes qui couloient de fes yeux malgré elle; je fis ce que je pus pour diffiper, par des plaifirs toujours nouveaux, les triftes idées qu'elle fe rappeloit fans ceffe du roi Bahaman fon père; elle fuccomba au chagrin mortel qui la dévoroit; elle tomba malade, & tout l'art des médecins n'ayant pu lui conferver la vie, elle mourut entre mes bras & ceux de Gulbaze, après m'avoir prié, en préfence de tous les vifirs, d'époufer cette belle-fille qui paffoit pour fa favorite.

La mort de ma mère me caufa une douleur exceffive; fuivant fes ordres, j'élevai Gulbaze fur le trône; j'en eus encore trois filles, & après avoir vécu l'un & l'autre

dans une union parfaite jusqu'à une extrême vieillesse, respectés & honorés de nos enfans & de nos sujets, nous nous lassâmes des soins attachés à la couronne ; nous la remîmes à notre fils aîné, après avoir donné des apanages considérables aux quatre autres & à leurs sœurs : nous ne nous conservâmes que la Circassie, où nous nous retirâmes, & nous eûmes la consolation de voir régner la paix entre tous nos enfans, jusqu'au moment que par la volonté du grand prophète, nous quittâmes Gulbaze & moi, en un même jour, une vie qui auroit été à charge à celui ou à celle de nous deux qui auroit survécu à l'autre.

J'avoue dit la reine de Gannan, que cette histoire m'a fait beaucoup de plaisir ; & que les situations en sont tout-à-fait intéressantes ; mais que devîntes-vous ensuite ?

Histoire de la belle Hengu.

JE passai, continua le mandarin, dans le repos d'une jeune fille de Cananor (1),

(1) Le royaume de Cananor est dans le Malabar, entre Décan & le Cap Comorin.

appelée Hengu. Mon père, qui étoit marchand de Fiquaa (1), étant mort quelque temps avant que je viſſe le jour, ma mère, qui continua ſon commerce, m'élevoit avec autant de ſoin que ſon état pouvoit le lui permettre : toujours retirée dans un petit appartement aſſez propre, avec une vieille eſclave nommée Gebra : j'y paſſois la journée à travailler à des ouvrages convenables à mon ſexe, & je jouiſſois de cette douce tranquillité qu'aucune paſſion n'avoit encore troublée, lorſqu'un malheur, qui arriva dans notre maiſon, dérangea tout l'ordre de ma conduite.

Pluſieurs ſeigneurs indiens ayant un jour pris querelle dans notre boutique, on fit vainement ce que l'on pût pour empêcher qu'elle n'eût des ſuites fâcheuſes : il y en eut un qui reçut un coup de poignard dont il fut bleſſé dangereuſement : on courut promptement chercher un chirurgien pour le panſer; mais étant tombé dans un profond évanouiſſement; on ne jugea pas à propos de le tranſporter chez lui, & ma mère le fit mettre dans ſon propre lit; la plaie ſe trouva très-profonde; mais comme elle

(1) Fiquaa eſt une eſpèce de bière.

n'étoit pas mortelle, le jeune indien fut bientôt hors de danger; il rendit grâces à ma mère des ſoins qu'elle avoit pris de lui; & avant que de quitter notre maiſon, il ſaiſit le moment qu'il y avoit le plus de monde dans la boutique, & que ma mère étoit le plus occupée, & s'appuyant ſur le bras de ſon eſclave, il entra dans ma chambre ſans que je m'attendiſſe à cette viſite. Si je fus ſurpriſe à ſa vue, la mienne fit ſur lui une telle impreſſion qu'il penſa s'évanouir. Ah, mon cher ami, dit-il à ſon eſclave, tu ne m'as point trompé; voilà la plus charmante perſonne qu'il y ait ſur la terre; ah que je m'eſtimerois heureux d'en être aimé avec autant d'ardeur que je l'adore! Je vous avouerai, madame, que je me trouvai dans une confuſion extrême; je n'avois jamais vu homme ſi bien fait que Cotza-Rechid, c'eſt ainſi que s'appeloit ce jeune ſeigneur, & ma vanité ſe trouva ſi flattée par ſes hommages reſpectueux, que j'en fus éblouie. Seigneur, lui dis-je cependant, je ſais la diſtance qu'il y a de vous à moi; elle ne me permet point de devenir votre épouſe, & j'ai trop de vertu pour être votre maîtreſſe: ainſi je vous ſupplie de ceſſer vos railleries; c'eſt fort mal récompenſer les ſoins

que nous avons pris de votre vie. Ah, reprit Cotza-Rechid, je parle très - férieufement; je n'ai jamais rien vu de fi parfait, j'en attefte tous nos dieux ; qu'ils me puniffent de la mort la plus cruelle, fi je ne fais confifter mon unique bonheur à être aimé de l'adorable Hengu. Gebra qui, jufqu'alors, avoit gardé le filence, crut voir la fincérité peinte dans les yeux de mon amant. Seigneur, lui dit - elle, ma jeune maîtreffe ne fe laiffera pas féduire par de fimples difcours, quoiqu'elle foit d'une naiffance fort inférieure à la vôtre : fa beauté, fi elle étoit connue de notre fultan, pourroit la placer fur le trône de Cananor. Ah, je ne le fais que trop, s'écria Cotza - Rechid, & je ne prétends à fon cœur que par les voies les plus légitimes. Que vous dirai-je, madame, pourfuivit Fum - Hoam, Gebra fut gagnée par les préfens de mon amant; il feignit de retomber malade, pour avoir occafion de me voir plus commodément. Il me donna, pendant plus d'un mois, tous les momens que ma mère étoit à la boutique : je le trouvai toujours tendre & foumis; je l'aimai à mon tour avec une paffion égale à la fienne; & après avoir pris avec lui, en préfence de Gebra, des engagemens que je croyois

bien sûrs, je m'abandonnai ſans réſerve à tout mon amour. Ma mère ignoroit notre commerce ; elle n'auroit jamais conſenti à ce mariage ſecret : ce fut auſſi la raiſon pour laquelle Gebra me conſeilla de ne lui en point parler. Il étoit temps cependant que ce myſtère éclatât. Mon époux s'étoit retiré du logis, il y avoit déjà du temps, ne pouvant plus y reſter avec bienſéance; & je ſentois que j'allois bientôt devenir mère ; je ne ſavois quel parti prendre : celui de l'enlèvement, qui me fut propoſé, me parut le plus sûr. Je ſortis de la maiſon une nuit des plus noires, accompagnée de Gebra : mon époux nous attendoit à la porte de la rue ; il nous conduiſit à un magnifique château qu'il avoit à une lieue de Cananor, & je commençai alors à jouir en liberté de ſa chère préſence. Cette joie fut bientôt interrompue par une nouvelle qui me toucha très - vivement : ma mère fut ſi ſenſible à ma fuite, qu'elle en tomba dangereuſement malade ; la fièvre la prit avec beaucoup de violence, & elle en mourut en peu de jours, en me donnant toutes les malédictions imaginables, & qui n'eurent que trop-tôt leur effet.

Je conçus un cruel déſeſpoir de cette

mort, dont j'étois la cause ; & je me ferois mille fois poignardée, sans les soins de Gebra & de Cotza-Rechid, dont les empressemens séchèrent bientôt mes larmes, & je l'oubliai totalement pendant deux ans, que je passai dans les délices que goûtent deux amans qui s'aiment très-tendrement.

Cotza-Rechid étoit le plus charmant & le plus amusant de tous les hommes. Il étoit sans cesse à mes genoux, & me protestoit que son amour dureroit jusqu'au tombeau. Lorsque je crus m'appercevoir en lui de quelque refroidissement, je fis mes efforts pour en découvrir la cause ; & comme je n'y pus parvenir, je m'abandonnai à une douleur si vive, que je n'avois plus un moment de repos. Mon sommeil, lorsque je commençois à vouloir dormir, étoit extraordinairement agité : je voyois en rêve cent fantômes extravagans, inconnus dans la nature, & plus bizarres les uns que les autres ; & ces songes affreux se terminoient toujours par des menaces que ma mère me faisoit, que je serois bientôt punie de la dureté que j'avois eue pour elle.

Cotza-Rechid qui me négligeoit fort, & qui, depuis quinze jours, sans faire attention à ma douleur, faisoit sa résidence à Cananor,

parut un jour ſenſible à mes maux. Après m'avoir fait quelques légères careſſes, il me propoſa de prendre l'air hors de ſon château; & comme je n'avois point d'autres volontés que les ſiennes, je me diſpoſai à lui obéir, après avoir ajouté quelques ornemens à ma beauté, pour tâcher de réparer le tort que mon affliction & mes inſomnies lui avoient cauſé. Nous montâmes, Gebra & moi, dans un Palanquin, & Cotza-Rechid à cheval: nous fîmes ainſi deux bonnes lieues, & nous arrivâmes à une petite maiſon champêtre qui lui appartenoit. C'étoit la ſituation la plus riante que l'on pût voir. Un vieil indien, qui en avoit le ſoin, vint nous en ouvrir la porte; les jardins étoient d'une propreté achevée, & une fontaine d'eau vive & délicieuſe nous ayant invité de nous aſſeoir ſur les bords de ſon baſſin, l'on nous y ſervit des fruits excellens.

Je remarquai une inquiétude extrême ſur le viſage de Cotza-Rechid; il ne mangeoit point, il détournoit ſes regards de deſſus moi. Qu'avez-vous donc, mon cher époux, lui dis-je tendrement, & en quoi ai-je eu le malheur de vous déplaire? Il ne me répondit point: un torrent de larmes qui me couvrit alors le viſage, acheva de

porter la confuſion dans ſon ame. Je m'évanouis entre les bras de Gebra ; & après être revenue à moi-même, je fus dans un étonnement ſans égal de ne plus voir auprès de moi Cotza-Rechid, & de trouver à mes pieds une bourſe de velours verd très-peſante.

ONZIÈME SOIRÉE.

Suite de l'hiſtoire de la belle Hengu.

GEBRA ayant promptement ramaſſé la bourſe, l'ouvrit ; elle la trouva pleine d'or, accompagnée d'une lettre pour moi. Figurez-vous, madame, ce que je devins, en y liſant à-peu près ces paroles.

« Des raiſons particulières m'ont obligé » de me marier. J'épouſai, il y a huit jours, » la fille du Gouverneur de Cananor, & je » dois la conduire demain à mon château. » Il faut, Hengu, que vous lui cédiez une » place qui lui appartient. Pour vous dé- » dommager de la perte que vous faites de » mon cœur, je vous laiſſe maîtreſſe abſolue » de

» de cette maiſon & de ſes dépendances,
» dont je vous fait préſent, ainſi que de
» cinq mille roupies d'or : tâchez d'y vivre
» tranquille avec Gebra, & ne faites point
» d'éclat, ſi vous ne voulez déplaire à
» Cotza-Rechid ».

Je n'entreprendrai point, madame, dit le mandarin, de vous raconter quelle fut ma rage, quand je revins de la première ſurpriſe où me jeta la lecture de cette lettre : il n'y a qu'une perſonne outragée au dernier point qui puiſſe bien connoître l'état où je me trouvai. J'en fus ſi vivement pénétrée, que je m'étonne comment je n'en mourus point; & mon cœur livré à tous les aſſauts de la jalouſie & de la fureur, médita les plus noirs deſſeins. Malheureuſe Hengu, m'écriai-je, puiſque par un outrage que l'on fait à ton ſexe, on te prive de l'exercice des armes, & par conſéquent du plaiſir de pouvoir laver ton affront dans le ſang, cherche une autre voie pour te venger de l'ingrat qui t'abandonne; qu'il périſſe, ainſi que ton odieuſe rivale, par le poiſon le plus ſubtil. Mais, continuai-je, eh comment exécuter ce ridicule projet ? Toutes les voies ne te ſont-elles pas fermées pour y réuſſir ? Ah! meurs donc plutôt mille fois que de ſurvivre

à l'infidélité de ton époux. Alors, me faiſiſſant de mon poignard, j'allois me délivrer de tous mes tourmens, lorſque Gebra me l'arrachant, me promit que, ſans rien riſquer, elle viendroit à bout de perdre ma rivale, & de me rendre le cœur de mon cher Cotza-Rechid, mais que pour y parvenir, il falloit uſer d'une grande diſſimulation.

Cette promeſſe tarit la ſource de mes larmes; & je me préparois à l'écouter avec attention, lorſque le vieillard indien, qui avoit le ſoin de cette maiſon, vint avec ſes filles ſe proſterner à mes pieds. Madame, me dit-il, je viens faire hommage à ma nouvelle maîtreſſe : voilà l'écrit par lequel Cotza-Rechid vous fait donation de tous les biens qu'il poſsède en ces lieux : nous étions ſes eſclaves, nous devenons les vôtres, & nous eſpérons trouver en vous autant de bonté qu'en Cotza-Rechid, qui étoit le meilleur maître du monde. Je reçus les ſoumiſſions de ce bon-homme & de ſes filles avec douceur; & ſentant que j'avois beſoin de repos, je me retirai dans un appartement d'une grande ſimplicité, mais d'une propreté charmante, & dont les vues n'étoient bornées que par des campagnes délicieuſes qui dépendoient de cette maiſon.

J'y trouvai toutes mes hardes, que mon perfide y avoit fait apporter sans que je le susse. Cette vue renouvella toute ma douleur; c'est donc pour toujours que je vous ai perdu, mon cher époux, m'écriai-je? Vous m'avez lâchement trompée; &, abusant de ma simplicité & de vos sermens affreux, vous m'abandonnez pour vous jeter entre les bras d'une autre. Ah! je ne survivrai point à ce malheur. Que vous êtes vive, me dit alors Gebra; fiez-vous à moi, ma chère Hengu, vous serez bientôt vengée. Les nouvelles promesses de Gebra appaisèrent un peu mon désespoir. Elle m'instruisit de ses desseins, & j'en attendis l'effet avec impatience. Cotza-Rechid vous a trop aimé pour vous abandonner sans retour, me dit Gebra; il ne manquera pas de venir avant qu'il soit peu dans ces lieux. Il s'informera de vos esclaves de quelle manière vous y vivez: feignez d'avoir beaucoup de tranquillité; marquez, autant que vous le pourrez, une liberté d'esprit qui témoigne votre détachement pour lui, je vous réponds bientôt du succès de mes charmes.

Je suivis très-exactement les conseils de Gebra; je me contraignis devant le vieillard & ses filles: j'affectai même quelquefois

beaucoup de gaieté, & je parlai si souvent contre les engagemens de cœur auxquels notre sexe se livre trop aisément, que mes discours, qui étoient rapportés à Cotza-Rechid, lui firent croire qu'il pouvoit me voir sans craindre mes reproches. En effet, un jour que je m'y attendois le moins, & que je me promenois dans mon jardin, je le vis tout-d'un-coup paroître. Je suis content de vous, Hengu, me dit-il, vous avez pris le bon parti; l'emportement vous auroit pour jamais bannie de mon cœur. Vivez paisible en ces lieux, & permettez que je vienne quelquefois y interrompre votre solitude. Je répondis conformément à ses désirs & aux instructions de Gebra; & comme la conversation ne pouvoit guère se terminer sans qu'il se présentât quelqu'occasion de parler de sa femme, je lui demandai si elle étoit assez belle pour espérer de fixer éternellement son cœur. Il m'en fit alors un portrait qui m'auroit fait mourir de douleur, si je n'avois eu la force de me contraindre, mais je sus si bien entrer dans tous ses sentimens, qu'il ne s'apperçut point de l'émotion dans laquelle j'étois; & continuant à me détailler toutes les perfections du corps & de l'esprit de ma rivale, qu'il élevoit au-

deſſus de tout ce qu'il y avoit de plus beau, je l'arrêtai pour lui dire que je lui cédois en tout, mais que, pour la chevelure, je ne connoiſſois aucune femme qui pût ſe flatter de l'avoir plus belle que moi. Il ſe mit à ſourire. La diſpute s'échauffa ; &, comme il ne m'étoit pas permis d'aller juſqu'à ſon château, je le priai de m'apporter quelques-uns de ces beaux cheveux qu'il vàntoit tant, pour les comparer aux miens. Il me le promit ; & après avoir paſſé avec moi le reſte du jour, il ſe retira.

Gebra, charmée que j'euſſe ſi bien profité de ſes leçons, n'eut pas plutôt entendu les promeſſes de mon infidelle époux, qu'elle fut promptement chercher des herbes peſtiférées, des pierres & des racines inconnues à tout autre qu'à elle ; &, par des charmes puiſſans, à quoi elle étoit inſtruite dès ſa plus tendre jeuneſſe, elle prépara une mort funeſte à ma rivale.

Le moment que je ſouhaitois avec tant d'ardeur arriva enfin : Cotza-Rechid vint me voir environ quinze jours après ſa première viſite. Voyez, me dit-il en m'abordant, ſi je ſuis prévenu en faveur de mon épouſe ; examinez cette boucle de cheveux, & convenez que leur noirceur & leur brillant eſt

fort au-dessus des vôtres. Je m'approchai d'une fenêtre pour les voir au plus grand jour ; & feignant de les regarder avec attention, j'en dérobai une partie que je lâchai dans mon sein, & je lui rendis le reste, après être convenue, par complaisance & pour mieux l'éblouir, que les miens ne pouvoient pas entrer en comparaison avec ceux de ma rivale. Il fit un grand éclat de rire alors ; & paroissant charmé de ma bonne foi, il fut toute la journée d'une humeur charmante, & ne me quitta que fort tard.

DOUZIÈME SOIRÉE.

Suite & conclusion de l'histoire de la belle Hengu.

Je ne fus pas plutôt hors de la présence de Cotza-Rechid, que, pleine de mon ressentiment, je me préparai à la vengeance avec toute la ponctualité nécessaire dans de pareils mystères. La nuit répandoit son ombre épaisse sur la terre, lorsque Gebra & moi, les cheveux épars & demi-nues, nous étant placées en pleine campagne, nous appelâmes à notre

ſecours les génies les plus malfaiſans. A nos horribles conjurations, nous vîmes bientôt les étoiles perdre leur lumière, & marquer, d'eſpace en eſpace, des traces effrayantes de leur changement de ſituation. La lune, qui pour lors étoit enfermée dans un nuage épais, nous mettoit dans une obſcurité qui étoit légèrement diſſipée par deux torches de poix enflammées que nous avions à la main. Elle paroiſſoit, tantôt enſanglantée, & tantôt brillante de flammes & de feu, & nous voyons diſtinctement tomber autour de nous une pluie d'étincelles ardentes, au lieu d'une roſée ſalutaire & nourriſſante. Je commençois à reſſentir une extrême agitation à la vue de tant de prodiges, lorſque Gebra, frappant trois fois l'air d'une baguette puiſſante, & prononçant les noms les plus barbares avec des contorſions horribles, ſecoua ſur la flamme de nos flambeaux les cheveux que j'avois dérobés à Cotza-Rechid, & conjura les divinités des enfers, qu'ainſi que ces cheveux ſe brûloient & ſe conſumoient, la perſonne de qui ils étoient, fût en ce moment conſumée & détruite.

Je commençois à jouir d'une pleine vengeance, & je m'imaginois déjà voir ma rivale toute en feu, lorſque je me ſentis,

tout-d'un-coup, atteinte d'une ardeur extraordinaire qui me brûloit les entrailles ; mon ſang ſe coagula, mon cœur ſe rétrecit, mes membres ſe deſſéchèrent ; & , au grand étonnement de Gebra, je tombai à terre en pouſſant les gémiſſemens les plus affreux. Ah ! perfide Cotza-Rechid, m'écriai-je d'une voix mourante, tu as bien connu quel uſage je voulois faire des cheveux de ta femme ! tu m'as, ſans doute, apporté les miens propres, dont je t'avois fait préſent lorſque j'avois le bonheur de te plaire, & je me donne la mort à moi-même en voulant la procurer à ma rivale ! Je n'eus que le temps de prononcer ce peu de paroles ; mon ame, fruſtrée de ſa vengeance, ſortit de mon miſérable corps avec des cris capables d'effrayer les plus intrépides ; & Gebra, ne voulant point me ſurvivre, ſe perça le cœur d'un coup de poignard.

Mais, madame, dit alors, Fum-Hoam ; paſſons l'éponge ſur une mort auſſi triſte & que je méritois bien. En quittant le corps de cette malheureuſe fille, je me trouvai, ſans interruption, dans différens états peu intéreſſans. Quel plaiſir auriez-vous d'en-

tendre le récit des dangers que j'ai courus ſous la forme d'un ſerpent, la triſte & ennuyeuſe vie que j'ai menée étant chouette & chauve-ſouris, les plaintes amoureuſes que je faiſois ſous la figure d'un tendre roſſignol, les malices continuelles auxquelles je m'étudiois étant ſinge? Ah! pour celles-là, interrompit la reine de la Chine, je veux les ſavoir, & vous me ferez un très-grand plaiſir de me les raconter. Puiſque votre majeſté le ſouhaite, dit le mandarin, je vais la ſatisfaire.

Aventures du ſinge Moroug.

QUELQUE temps après ma naiſſance dans une forêt des Indes, je fus pris de la glu dont je fus aſſez ſot pour me frotter les yeux, en voulant imiter un chaſſeur, à qui j'avois vu ſe les laver dans un baſſin plein d'eau, & l'on me vendit à un jeune chinois, qui me nomma Moroug, & qui, en me faiſant jeûner très-ſévèrement lorſque je n'obéiſſois pas à ſes commandemens, me rendit ſi ſouple & ſi adroit, que je paſſois pour un prodige. Il m'avoit acheté un petit cheval que je maniois avec autant de dexté-

rité que le meilleur écuyer, & j'avois coutume, pendant sa course, de faire sur lui des sauts si légers, que l'on en étoit dans la dernière surprise. En effet, dans toutes les villes des Indes par où je passois, l'on ne me regardoit qu'avec admiration. Mon maître y ayant fait un profit considérable, résolut de retourner à Cambalu, où je ne lui valus pas moins d'argent que dans les Indes; les enfans m'apportoient avec profusion toutes sortes de fruits. Comme je jouois avec eux sans leur faire aucun mal, c'étoit à qui me feroit le plus de caresses, & je rapportois tous les jours une bourse pleine d'argent que j'avois attachée à ma ceinture, que je ne manquois pas de gagner ou d'escamoter à cette jeunesse, qui n'avoit pas de plus grand plaisir que de s'amuser avec moi.

Une bonne femme de Cambalu, dont la maison joignoit par derrière à celle où logeoit mon maître, s'étoit laissée mourir; comme de dessus un petit toît je l'avois vue emporter hors de son appartement, je résolus d'imiter les plaintes que je lui avois entendu faire; je me coulai adroitement dans sa chambre, je mis une chemise & une coëffure de la défunte, & m'étant fourré dans son lit, j'attendis que l'on fût revenu de l'en-

terrement pour jouer une farce qui penſa me coûter la vie. Les principaux parens de cette femme étant alors entrés dans ſa chambre, je ne les eus pas plutôt vu recommencer leurs hurlemens, que ſortant la tête hors du lit, je fis les grimaces les plus hideuſes. Ces bonnes gens, effrayés d'un événement ſi nouveau, & s'imaginant que j'étois le diable, ſe ſauvèrent tous avec précipitation; voilà l'alarme dans la maiſon; l'on courut promptement à la communauté des bonzes, les avertir de cette étrange aventure. Le plus ancien de ces prêtres aſſembla ſes camarades, & s'étant tous munis de torches, ils vinrent deux à deux à la chambre de la défunte. Je m'étois tranquillement remis au lit, lorſque je vis arriver ce beau cortège. La peur étoit peinte ſur le viſage de tous les bonzes, cela m'encouragea; & à peine en eus-je vu entrer une douzaine, que, ſortant bruſquement du lit, je ſautai ſur les épaules de leur chef, & lui mordant le nez & les oreilles, je lui fis faire des cris ſi aigus, que ſes confrères, ſe culbutant les uns ſur les autres, l'abandonnèrent à ma fureur. Je fermai alors la porte ſur nous, je le battis tout à mon aiſe, & après lui avoir déchiré ſes habits

en lambeaux, je lui jetai au nez la chemiſe & la coëffure de la vieille, & m'élançant par la fenêtre, je regagnai le toît, & je rentrai dans le logis de mon maître.

Ce pauvre bonze, après ſa première frayeur, s'apperçut bien d'abord à qui il avoit à faire; mais comme il n'étoit pas le plus fort, il ſouffrit mes coups avec beaucoup de patience, &, en homme d'eſprit, qui ſait tirer avantage de tout, il ne m'eut pas plutôt vu hors de la chambre, qu'ouvrant la porte, il appela les autres bonzes, & leur reprochant leur lâcheté, il leur dit qu'il venoit de combattre un des plus puiſſans démons, & qu'après une défenſe opiniâtre, dont il portoit des marques, il l'avoit contraint à lui céder la victoire. Alors, ayant en ſa préſence fait murer la fenêtre par où j'étois entré dans cette chambre, il ſortit de la maiſon, comblé de préſens & de gloire, & chacun le regardoit comme un ſaint homme. Cela ne ſuffiſoit pas pour lui, je pouvois paroître encore ſur les toîts de cette maiſon, & par-là découvrir la pieuſe tromperie. Il s'informa adroitement de l'endroit où demeuroit mon maître, & lui ayant rendu viſite à la pointe du jour, il lui raconta naturellement ſon aventure, & le pria de changer

de quartier. Comme il n'y a pas beaucoup de différence entre un pareil bonze & une eſpèce de charlatan, tel qu'étoit mon maître, ils furent bientôt d'accord, & nous allâmes demeurer dans un endroit fort éloigné; de ſorte que cette aventure comique fut toujours ignorée dans Cambalu.

On ne parloit, au reſte, dans toute la ville que des merveilles que je ſavois faire; ma réputation paſſa juſques dans le ſérail du ſultan; & la ſultane favorite, appelée Aliſchak, qu'il venoit d'élever ſur le trône, ayant eu envie de me voir, ce monarque, qui ne pouvoit rien lui refuſer, ordonna à mon maître de me faire faire tous mes exercices en ſa préſence. Elle fut charmée de mon adreſſe; & ayant témoigné une extrême paſſion que je lui appartinſſe, il fallut qu'Yvam (c'eſt ainſi que ſe nommoit mon maître) me remît entre ſes mains, & qu'il ſe contentât d'une gratification très-conſidérable de la part du roi de la Chine.

TREIZIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures du ſinge Moroug.

J'ÉTOIS tellement accoutumé à vivre avec Yvam, que je ne voulois jamais obéir à la ſultane. Je devins triſte ; & le ſultan, pour faire plaiſir à Aliſchak, ayant fait appeler mon maître, il le remit entre les mains d'un des principaux eunuques, à qui il recommanda de l'accompagner dans le ſérail toutes les fois que la ſultane le ſouhaiteroit, & de ne point le quitter pour quelque raiſon que ce pût être. Je n'eus pas plutôt revu mon maître, que je repris ma première gaieté ; & comme il étoit jeune & bien fait, Aliſchak ne put jeter les yeux ſur lui ſans concevoir des déſirs contraires à l'honneur du ſultan. Ses regards furent bientôt les interprêtes de ſon cœur ; Yvam comprit tout ce qu'ils vouloient lui dire ; & l'eunuque, qui devoit être préſent à ces entrevues, ayant été gagné à force d'argent, ces amans ſe virent bientôt en toute liberté. Un jour que le ſultan étoit allé à une chaſſe, dont il ne devoit revenir

de quatre jours, & que j'étois préſent aux careſſes que la ſultane faiſoit à mon maître, je l'entendis lui demander qui étoient ſes parens, & depuis quand elle étoit dans le ſérail. Je n'y ſuis que depuis un an, lui dit-elle, mais que cette année m'a paru longue! Je hais le ſultan autant que je vous aime, mon cher Yvam, & plus je vous vois, plus je ſens redoubler ma haine pour lui; mais puiſque vous paroiſſez curieux de me connoître, je vais vous raconter les principaux événemens de ma vie, & de quelle manière je ſuis parvenue à un honneur dont je fais peu de cas, & que les autres ſultanes cherchent avec tant d'empreſſement.

Aventures de la ſultane Aliſchak.

MA mère, nommée Dogandar, étoit fille unique d'un riche jouaillier de Ceylan (1),

(1) Ceylan, isle de la mer des Indes vers le cap de Comorin. Il y a une montagne que l'on croit être la plus haute des Indes, que l'on appelle Pic d'Adam, parce que les inſulaires aſſurent que le premier homme a été créé ſur cette montagne, & qu'il eſt enterré deſſous; ils prétendent auſſi que le paradis terreſtre étoit dans leur isle.

homme très-févère. Elle avoit pour voifin un jeune indien, appelé Ganem, qui, l'ayant vue plufieurs fois à la fenêtre, en devint paffionnément amoureux. Comme Ganem étoit très-bien fait, il ne fut pas long-temps fans être aimé ; & ma mère, fachant que fon amant n'étoit pas affez riche pour que fon père voulût confentir à la lui donner pour époufe, réfolut de fuir avec lui, & de fe retirer dans quelque isle de l'Océan indien. Après avoir pris de juftes mefures pour l'exécution de ce projet, elle enleva tout ce qu'elle put d'or & de pierreries ; & s'étant embarquée avec fon amant fur un vaiffeau qui partoit pour Timor (1) ; ils furent jetés par une violente tempête fur la côte de Sumatra (2). Ma mère, qui étoit groffe de moi, penfa mourir mille fois dans l'agitation du vaiffeau. Elle n'eut pas plutôt mis pied à terre, que, ne voulant plus rifquer fa vie fur mer, elle propofa à Ganem de refter dans cette isle. Pour mieux fe cacher aux pourfuites de fon père, elle laiffa partir pour Timor le vaiffeau que l'on avoit radoubé ; & s'étant retirée chez une bonne

(1) Isle de l'Océan oriental, une des Moluques.
(2) L'une des grandes isles de la Sonde.

veuve d'Achem (3); elle lui fit croire que Ganem & elle étoient des comédiens qui avoient fait naufrage ſur ces côtes, & qu'elle s'étoit ſauvée avec ſon mari dans l'eſquif du vaiſſeau. Cette femme ajouta foi à ſes diſcours; & comme ma mère faiſoit quelque dépenſe qui la mettoit plus à ſon aiſe qu'elle n'étoit, elle eut pour elle toute l'attention poſſible.

Après quelques mois de ſéjour à Achem, Dogandar y accoucha de moi; & la nature s'épuiſa en me produiſant, puiſqu'elle fit un chef-d'œuvre de beauté. Mon père & ma mère n'avoient d'autre ſoin que celui de mon éducation. Ils paſsèrent ſept ans dans cette ville; & s'appercevant qu'ils n'y avoient pas apporté des fonds aſſez conſidérables pour y ſubſiſter, comme ils avoient fait juſqu'alors, après avoir vendu preſque toutes leurs pierreries, ils ſe proposèrent de retourner à Ceylan, lorſqu'un ſoir la bonne femme avec laquelle ils vivoient, rentra toute joyeuſe dans la maiſon. Je vais vous annoncer une bonne nouvelle, leur dit-elle: il vient d'ar-

(1) Le roi d'Achem poſsède la moitié de l'isle de Sumatra; cette ville, qui eſt la capitale de ſon royaume, eſt vers le nord, ſous un air aſſez tempéré.

river à Achem une troupe de comédiens, ce ſont peut-être vos camarades ; & je le crois avec d'autant plus de raiſon, qu'avant que d'aborder à l'isle de Sumatra, ils ont fait pluſieurs naufrages, & que, depuis huit ou dix ans, ils parcourent toutes les Indes.

Dogandar & Ganem ne purent s'empêcher de rire de l'idée de cette femme. Cela pourroit bien être, lui répondit ma mère ; mais je veux les voir jouer avant que de me faire connoître ; & ſi ce ſont ceux avec qui nous repréſentions la comédie, j'augmenterai leur joie par la ſurpriſe que je leur cauſerai en nous montrant à eux au moment qu'ils s'y attendront le moins. La vieille goûta ces raiſons ; elle ſe chargea de nous retenir des places ; & nous nous trouvâmes à la première repréſentation qui ſe fit quelques jours après cette converſation.

Cette troupe étoit compoſée de très-bons acteurs ; & Dogandar voyant que ſon bien diminuoit tous les jours, prit tout-d'un-coup une réſolution aſſez biſarre. Mon cher époux, dit-elle à Ganem, il me vient dans l'eſprit un expédient pour nous mettre à l'abri de la misère : faiſons-nous comédiens. Mon père en ce moment fit un cri de joie, & embraſſa tendrement ma mère. Cette idée

m'étoit déjà venue, lui répondit-il, mais je n'ofois vous la propofer. Pourquoi cette délicateffe, ajouta-t-elle? On ne nous connoît point ici; comme nous y avons toujours vécu dans l'obfcurité, l'on n'a garde de s'imaginer que nous foyons d'une autre condition que de celle que nous allons embraffer, & notre vieille hôteffe fervira à faire croire que nous avons fait ce métier toute notre vie : vous fentez-vous du talent pour cela? Je vous avoue, reprit Ganem, que ç'a toujours été ma paffion dominante; & que, s'il m'avoit été permis de fuivre mon inclination, & que je n'euffe pas été retenu par l'amour que j'avois pour vous dès ma première jeuneffe, ma réfolution auroit bientôt été prife, je me ferois jeté dans la première troupe qui auroit paffé par Ceylan. Je n'ai jamais pouffé mes défirs fi loin, continua Dogandar, j'ai feulement fouhaité qu'il fût permis aux filles de ma condition de monter fur le théâtre, je me flatte que je m'y ferois diftinguée, & par la manière naturelle dont j'aurois joué la comédie, & par l'auftère vertu dont j'aurois fait profeffion; elle n'eft pas incompatible avec cet état; & fi ceux ou celles qui l'ont embraffé avoient eu des mœurs fans reproche, ils

n'auroient pas rendu méprisable une condition qui d'ailleurs n'a rien de condamnable, puisqu'elle ne tend qu'à corriger les vices du genre humain, en leur retraçant devant les yeux un tableau naïf de leurs défauts & des extravagances dans lesquelles ils tombent tous les jours. Vous raisonnez très-juste, ma chère Dogandar, reprit Ganem, devenons-donc comédiens.

Cette résolution, continua la sultane Alischak, fut suivie de point en point. Mon père & ma mère se présentèrent le lendemain à la troupe; & ayant choisi, pour débuter, chacun un rôle dans lequel ils crurent qu'ils pouvoient plaire, ils le rendirent avec tant de feu, de vivacité, d'action & de naïveté, que tous les spectateurs s'en retournèrent charmés de la pièce & des nouveaux acteurs.

Ma mère avoit au plus vingt-trois ans. Il n'y avoit rien de plus beau qu'elle; & tous les jeunes seigneurs d'Achem, s'imaginant trouver auprès d'elle un accès aussi favorable qu'auprès des comédiennes ordinaires, l'accablèrent de visites. Elle les reçut avec beaucoup de politesse, & s'expliquant nettement avec eux, elle leur fit connoître qu'elle bornoit tous ses talens à ses devoirs

de théâtre. Ils ne purent le croire ; ils lui envoyèrent des préſens magnifiques ; elle les refuſa tous ; & enfin elle établit ſi bien ſa réputation dans Achem, que tout le monde l'y regardoit avec admiration.

La troupe, après avoir reſté trois ans dans cette ville, réſolut de parcourir toutes celles de l'isle de Sumatra. Mon père & ma mère, qui avoient amaſſé beaucoup d'argent, balançoient à la ſuivre ; mais, touchés par les inſtantes prières de leurs camarades, & accoutumés aux eſpèces d'adoration qui les enfloit de vanité, ils ſe déterminèrent à ne les point quitter. Ils s'établirent ſucceſſivement dans différens endroits, où ils eurent un très-grand ſuccès ; & s'étant fixés pour quelque temps à Palimban, ma mère réſolut de me donner un petit rôle. J'avois alors plus de treize ans, & j'étois très-formée pour mon âge. Je profitai des inſtructions de Dogandar ; & je reçus de ſi grands applaudiſſemens la première fois que je montai ſur le théâtre, qu'ils pensèrent me tourner la cervelle. A meſure que je croiſſois en âge, je devenois de plus belle en plus belle ; & je m'appliquai tellement à ma nouvelle profeſſion, que je devins dans peu preſqu'auſſi grande actrice que ma mère. Tout nous

rioit ; nous étions fort à notre aiſe ; l'on nous eſtimoit infiniment ; & nous avions tout lieu d'être contens de notre petite fortune, lorſque notre bonheur ceſſa tout-d'un-coup par l'accident le plus cruel.

QUATORZIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures de la ſultane Aliſchak.

DANS une tragédie nouvelle, intitulée *l'innocence Opprimée*, Ganem jouoit le rôle d'un homme perſécuté par le favori d'un roi des Indes qui aimoit ſa femme. Ma mère, qui repréſentoit cette femme, loin de ſe rendre aux perſécutions du favori, le traitoit avec beaucoup de hauteur : on ſuppoſoit à Ganem des crimes qui méritoient la mort ; & ſon ennemi, dans une des dernières ſcènes, lui préſentoit lui-même une coupe pleine de poiſon, & un poignard. Mon père, avant que de choiſir l'un de ces deux genres de mort, bravoit ſon rival par les diſcours les plus fiers, recommandoit à ſon épouſe de le venger s'il lui étoit poſſible, & après lui avoir fait des adieux fort tendres, il ſe

frappoit du poignard dans le milieu de la poitrine. Au moment qu'il expiroit, on reconnoiſſoit ſon innocence, & le roi des Indes, indigné contre ſon favori, venoit raconter à ſa veuve qu'elle étoit vengée, & qu'il venoit de couper lui-même la tête à ſon perſécuteur.

Cette pièce avoit valu beaucoup d'argent à la troupe, & ma mère y jouoit avec tant de naturel, qu'elle arrachoit des larmes de tous les ſpectateurs; mais malheureuſement pour elle, ce qui n'étoit qu'une fiction, devint une vérité. L'acteur, qui repréſentoit ce favori, devint effectivement amoureux d'elle, & connoiſſant ſa vertu, il ſe perſuada que tant que Ganem vivroit, il n'auroit jamais d'eſpérance de la poſſéder. Pour ſe délivrer d'un homme qu'il croyoit le ſeul obſtacle à ſon bonheur, il imagina le trait le plus noir que l'on pût jamais inventer; il éguiſa lui-même le poignard, dont mon père devoit ſe frapper, & dont la pointe étoit rabatue, & Ganem venant à la concluſion de ſon rôle, s'en porta un coup ſi bruſquement, qu'il ſe l'enfonça dans le corps juſqu'à la garde. Quelle fut ſa ſurpriſe de voir rejaillir ſon ſang ſur le viſage de ma mère, qui l'embraſſoit en ce moment! Il

connut d'abord toute la noirceur d'ame de ſon camarade ; il le ſaiſit à la gorge, eut le temps de lui donner pluſieurs coups du même fer, dont il le renverſa par terre, & expirant preſqu'en ce moment, il n'eut que le temps de remettre ſon poignard entre les mains de ma mère, lui marquant aſſez par-là quelle étoit ſon intention. La fureur s'empara en ce moment des ſens de Dogandar ; elle profita de la chûte & de la bleſſure de l'aſſaſſin de ſon époux, & ſe jetant ſur lui, elle le perça en un moment de mille coups & vengea ſur-le-champ la mort de mon père, qui venoit d'expirer entre mes bras.

Jamais la ſcène n'avoit été ſi ſérieuſement enſanglantée. Elle alloit pourtant l'être encore davantage, ſi, me ſaiſiſſant du fer dont ma mère tournoit la pointe vers ſon cœur, je ne le lui euſſe promptement arraché. Elle ſe jeta alors ſur le corps de mon père, en pouſſant des gémiſſemens, qui auroient attendri les plus barbares, & il n'y eut aucun des aſſiſtans qui ne verſât des larmes en abondance à un ſpectacle auſſi touchant.

Que vous dirai-je, mon cher Yvam, continua la ſultane Aliſchak ; depuis ce jour ma mère eut ſa profeſſion en horreur ; & après avoir donné un temps conſidérable à la

ſa douleur extrême qu'elle avoit reſſentie de la perte de Ganem, elle réſolut de retourner à Ceylan, & de s'y donner la mort en cas qu'elle n'obtînt pas de ſon père le pardon de ſa fuite. Nous montâmes le premier bâtiment qui fit voile pour cette isle, & nous avions le vent très-favorable, lorſque nous découvrîmes deux vaiſſeaux corſaires qui venoient droit à nous.

Comme chacun aimoit mieux perdre la vie que la liberté, on ſe prépara au combat avec beaucoup de courage; il fut des plus ſanglans; mais malgré la réſiſtance incroyable que nous fîmes, les corſaires ſe rendirent nos maîtres en peu de temps, & maſſacrèrent tout ce qui s'oppoſa à leur fureur.

Ce n'étoit pas aſſez pour moi d'être privée de la liberté, il falloit encore que j'euſſe le malheur de perdre ma mère; elle fut bleſſée dans l'ardeur du combat par une flèche qui lui perça le ſein, & mourut entre mes bras ſans que je puſſe lui porter aucun ſecours. Je ne ſais, mon cher Yvam, ce que je devins en ce moment; je tombai dans un profond évanouiſſement, & à mon reveil je me trouvai dans le vaiſſeau des corſaires, & j'appris que l'on avoit jeté le corps de ma mère dans les flots. Je redoublai en ce

moment mes ſanglots & mes larmes; je dis mille injures à ces barbares; ils ne m'écoutèrent pas, & firent toute la manœuvre poſſible pour prendre la route d'Egypte.

Comme la beauté a le droit d'apprivoiſer les nations les plus farouches, ces corſaires ne me regardoient qu'avec admiration. La majeſté qui régnoit dans toute ma perſonne, & les grâces infinies dont j'étois pourvue, faiſoient une telle impreſſion ſur leurs cœurs, qu'ils ne pouvoient détourner les yeux de deſſus mon viſage, & qu'ils en oublioient même le ſoin du vaiſſeau.

Quoique la douleur que je reſſentois m'eût extrêmement changée, je ne voyois que des marques de ſurpriſe dans toutes leurs actions. Je voulus profiter pluſieurs fois de leur étonnement pour me précipiter dans la mer; mais les barbares s'étant apperçus de mon deſſein, me firent deſcendre dans une chambre du vaiſſeau, où ils n'avoient rien à craindre de mon déſeſpoir; & venant me conſidérer l'un après l'autre, comme ils aſpiroient tous à la poſſeſſion de ma perſonne, & que chacun d'eux croyoit avoir droit d'y prétendre, ils commencèrent entr'eux une diſpute très-ſérieuſe; la querelle s'échauffa, l'on en vint aux injures, des injures aux

coups, & dans un moment l'on vit ſur notre bord le combat le plus ſanglant que l'on puiſſe s'imaginer. Les corſaires de l'autre vaiſſeau, ſurpris de cette cruelle diviſion, s'approchèrent du nôtre pour y mettre la paix ; au lieu de faire ceſſer la querelle, ils prirent parti, ſe diſputèrent tous l'honneur de ma conquête, & s'acharnant l'un contre l'autre avec une extrême fureur, ils périrent preſque tous de leurs bleſſures en moins de trois heures, de manière que je me trouvai ſeule dans le vaiſſeau, pendant que l'autre qui étoit preſque vuide s'éloignoit au gré des vents. J'avois juſqu'alors été fort indifférente à ce qui s'étoit paſſé devant mes yeux depuis la mort de ma mère ; & plus contente d'être à la diſcrétion de la mer & des monſtres marins que de ces corſaires, j'attendois la mort avec une inſenſibilité ſans égale, lorſque je me ſentis accablée d'une violente envie de dormir. Je me livrai au ſommeil ſans m'embarraſſer de ce que le ſort décideroit de moi, & je fis un rêve aſſez ſingulier. Je m'imaginai être ſur le tillac de mon petit vaiſſeau, & voir ſortir de la mer un magnifique char tout brillant de nacres de perles, tiré par quatre monſtres marins aſſez ſemblables à nos chevaux. Dans le

milieu de ce char étoit aſſis un homme demi-nud, d'une majeſté très-reſpectable; une barbe fort épaiſſe lui couvroit l'eſtomac, & il portoit dans ſa main droite un dard tout brillant de pierreries. Il avoit autour de lui pluſieurs hommes & femmes d'une figure très-agréable juſqu'à la ceinture, mais dont le reſte du corps ſe terminoit en queue de poiſſon. Quoique dans l'eau ils formoient des danſes très-vives & très-paſſionnées au ſon de quelques inſtrumens, dont je trouvois l'harmonie excellente; je goûtois dans mon rêve un plaiſir infini, & je ne pouvois me laſſer de regarder un ſpectacle auſſi extraordinaire, lorſque cet homme leva les yeux vers le ciel, & y liſant ſans doute les malheurs dont ma vie étoit menacée, il verſa quelques larmes, & me regarda avec une extrême pitié. Que je te plains, me dit-il, infortunée Aliſchak! Mais tu ne peux fuir ta deſtinée. Alors, frappant la mer avec ſon dard, il y fit une vaſte ouverture, dans laquelle il ſe perdit avec tout ſon cortége. Dès-lors les vents formèrent des ſifflemens affreux; la mer, qui étoit fort tranquille, devint d'une agitation extrême; des montagnes d'eau portèrent le vaiſſeau dans lequel j'étois juſqu'au ciel, & dans le même inſ-

tant elles le précipitèrent dans des abîmes, où probablement je devois finir mes jours. Le tonnerre, qui grondoit effroyablement, & les secousses violentes du vaisseau m'éveillèrent en ce moment, & je reconnus que la fin de mon rêve approchoit fort de la vérité.

QUINZIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures de la sultane Alischak.

PENDANT cette terrible tempête, qui dura deux jours & deux nuits, & qui chassoit toujours mon vaisseau en pleine mer, l'eau me gagnoit de tous côtés, & me jeta sur un écueil, où, entraînée par cet amour pour la vie que la nature nous inspire dans le péril, toute mon insensibilité me quitta; je me saisis d'une planche du vaisseau qui étoit déjà brisé en mille pièces, & me laissant aller au gré de la fortune, je fus jetée à terre, au pied d'une montagne qui étoit habitée par des hommes sauvages. Quelques-unes de leurs femmes étoient heureusement sur le bord de la mer, lorsque j'y abordai; elles me firent rejeter l'eau que j'avois avalée, &

s'appercevant, ainſi que leurs maris, que je donnois quelque ſigne de vie, elles eurent un ſoin extrême de me réchauffer dans leurs cabanes, où elles me portèrent.

Mes yeux, quoique couverts de la vapeur de la mort, reſſembloient encore à l'éclat de ces diamans demi-bruts ou mal taillés, qui ne jettent pas tant de feux que les autres, & mes lèvres qui, auparavant faiſoient honte au corail, étoient alors violettes. Mais malgré les nuages qui défiguroient ma beauté, ces barbares en furent tellement touchés, qu'ils n'épargnèrent rien pour me conſerver la vie.

Quelle fut ma douleur, après avoir repris l'uſage de mes ſens, de me trouver entre les bras de ces femmes qui étoient ſi effroyables, qu'à peine avoient-elles la figure humaine! Et comme leur langage ne reſſembloit pas mal à des hurlemens, & que je ne comprenois rien à leurs diſcours, je ne leur répondis que par des ſoupirs qui marquoient aſſez mon affliction, les maux que j'avois ſoufferts m'ayant preſque ôté l'uſage de la parole.

Pendant les huit premiers jours que ces femmes employèrent avec toute ſorte d'humanité, ainſi que leurs maris, à me remettre

de la cruelle fatigue que j'avois essuyée, je crus comprendre que mon honneur étoit en sûreté parmi ces barbares ; j'en fus encore plus convaincue par les espèces d'adorations qu'ils me rendoient comme à une divinité.

Ma langueur alors se dissipa ; la joie me fit paroître mille fois plus belle ; mes charmes reprirent leur premier éclat, & m'armant de constance contre les assauts de la fortune, je résolus de supporter avec fermeté les malheurs que j'avois encore à essuyer. Je commençai donc à m'accoutumer à un genre de vie aussi extraordinaire, & j'entendis assez la langue de ces insulaires, en moins de quatre mois, pour comprendre une bonne partie de leurs intentions.

J'appris alors, qu'accoutumés à courir les mers dans de petites barques très-légères, ils vendoient les esclaves qu'ils faisoient dans leurs courses ; que leur première idée avoit été de me traiter comme les autres ; mais qu'ils avoient trouvé tant de grâces sur mon visage, qu'ils me regardoient comme leur divinité tutélaire ; que loin de me vendre, ils me traiteroient comme leur reine tant que je resterois avec eux ; mais encore qu'il n'y avoit point de périls où ils ne s'exposassent pour me conserver l'honneur & la vie.

Je fus charmée de connoître la bonne volonté de ces ſauvages à mon égard. Je les conjurai de perſiſter dans ces ſentimens, les aſſurant que j'y répondrois avec toute la reconnoiſſance poſſible. Depuis ce moment je travaillai autant que je le pus à les civiliſer ; je leur enſeignai ma langue ; je les informai des mœurs de nos Indiens, & je leur montrai à apprêter à manger ſuivant nos uſages. Tout cela me faiſoit regarder de ces bonnes gens avec admiration. Quand je me trouvois de bonne humeur, je leur jouois à moi ſeule des comédies preſqu'entières, à quoi ils prenoient un plaiſir extrême ; tout cela m'amuſoit, & redoubloit leur amitié pour moi ; & il y avoit un an que je demeurois avec eux, lorſqu'un jour qu'ils regardoient chez eux comme une fête, leurs ennemis firent une deſcente dans l'isle, au moment qu'ils s'y attendoient le moins, & m'enlevèrent au milieu d'eux. Je m'imagine voir encore le déſeſpoir de ces pauvres ſauvages ; ils pouſsèrent des hurlemens affreux ; ils pourſuivirent leurs ennemis avec une fureur inconcevable, & ſacrifièrent à leur rage tout ce qui s'oppoſa à leur valeur ; mais, malgré leurs efforts, je fus portée dans une barque, & conduite de là dans une isle aſſez

voiſine. A peine y avois-je mis pied à terre, qu'une petite flotte de mes inſulaires y aborda. Jamais on n'a vu combattre avec tant d'intrépidité; ils firent un carnage épouvantable de mes raviſſeurs ; & après avoir mis le feu à leurs habitations, ils me conduiſirent triomphante juſques dans une barque, & m'ayant miſe dans le milieu de leur flotte qui faiſoit retentir les airs de mille cris de joie, ils reprirent la route de leur isle. Je ne puis, mon cher Yvam, pourſuivit la ſultane Aliſchak, vous repréſenter quelle étoit ma ſatisfaction de voir la bonté de cœur de ces ſauvages ; je les en remerciois dans les termes les plus affectueux, lorſqu'il ſurvint un orage épouvantable, qui diſperſa toutes les barques de notre flotte, & qui pouſſa la mienne en pleine mer, malgré toute l'adreſſe de dix ou douze de ces ſauvages qui s'efforçoient de gagner la terre.

Plus la tempête augmentoit, plus nous nous éloignions de l'isle, & elle dura ſi long-temps, qu'en moins de quatre jours nous fîmes près de cinq cent lieues. Enfin, nous fûmes jetés au pied d'un rocher, d'où l'on pouvoit prendre terre : nous y deſcendîmes, mais nous étions tous ſi foibles de

la faim & de la fatigue, qu'à peine pouvions-nous nous ſoutenir. Mes inſulaires y trouvèrent quelques tortues, ils les mangèrent toutes crues; pour moi j'étois ſi affligée de mes nouveaux malheurs, que je ne ſongeois qu'à me laiſſer mourrir. Ces ſauvages étoient au déſeſpoir de voir l'abattement dans lequel j'étois tombée; ils me conſolèrent le mieux qu'ils purent, par l'eſpérance de retrouver leur isle, & l'un d'eux m'ayant rapporté un gros morceau de cire plein de miel qu'il avoit tiré du trou d'une roche, j'en mangeai à ſa prière. Cette nourriture me rendit les forces que j'avois perdues, & réſolue d'avancer avec eux dans cette isle, nous tirâmes notre barque à terre, nous la cachâmes dans les herbes, & nous traversâmes enſuite plus d'une lieue de pays, ſans qu'il parût qu'il fût habité. Nous parvînmes enſuite juſqu'à une pointe de terre fort élevée, d'où nous apperçûmes quelques cabanes; nous revînmes auſſitôt ſur nos pas; nous remîmes notre canot en mer, & ayant toujours côtoyé la terre, juſqu'à ce que nous fuſſions parvenus à ces habitations; nous étions prêts à y aborder, lorſque nous fûmes ſurpris par trois brigantins qui s'étoient cachés derrière un rocher qui avan-

çoit dans la mer. Mes ſauvages voulurent d'abord ſe mettre en défenſe ; je les priai de ne point riſquer leur vie dans un combat auſſi inégal ; ils m'obéirent & nous entrâmes de bonne grâce dans un de ces brigantins. De quelle douleur ne fus-je pas pénétrée, en voyant accabler de chaînes ces pauvres miſérables ; je fis des cris capables d'attendrir les plus inhumains ; mais j'avois affaire à des barbares plus cruels que les bêtes les plus farouches ; je n'entendois point leur langue ; mes larmes ne les touchèrent pas, & mes inſulaires ayant témoigné par leur fureur à quel point ils étoient indignés de la mauvaiſe foi de ces perfides, on les maſſacra à mes yeux, & l'on me fit comprendre que l'on me feroit le même traitement, ſi je ne tariſſois la ſource de mes larmes. Je voulus me précipiter dans la mer ; on m'enchaîna pour m'en empêcher, & après un mois de navigation, pendant lequel on me fit appréhender pour mon honneur, ſi je ne prenois de la nourriture, on me vendit à un marchand d'eſclaves qui me conduiſit à la Chine.

Je vous avoue, mon cher Yvam, continua la ſultane Aliſchak, que de tous mes malheurs je n'en reſſentis point de plus vif

que celui de perdre mes chers insulaires ; j'en tombai dans un accablement qui alarma le marchand d'esclaves ; il crut qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen pour dissiper la profonde mélancolie qui altéroit si fort ma beauté, que de m'apprendre qu'il me destinoit pour le sérail du roi de la Chine. Cet honneur ne flatta point ma vanité, & je me laissai conduire à Cambalu (1) comme une victime que l'on traîne à l'autel. C'est l'usage, comme vous pouvez le savoir, qu'à un certain jour marqué l'on fasse paroître dans une salle extérieure du palais de ce monarque toutes les jeunes filles qu'on veut lui présenter. Mais afin que l'artifice n'ait point de part à cette journée, on les habille chacune d'une robe uniforme, & c'est le premier visir qui fournit à cette dépense. Le sultan de la Chine que vous savez être très-vieux & encore plus laid, avoit traversé plusieurs fois cette salle, déguisé en femme, pour nous examiner avec attention. Ayant ensuite repris ses habits qui brilloient des pierreries les plus éclatantes, il nous fit

(1) Cambalu & Peking ne sont qu'une même ville capitale de Catay, qui est la partie septentrionale de la Chine.

passer toutes en revue devant son trône, & à mesure que quelqu'une de nous avoit l'honneur de lui plaire, il le faisoit connoître au visir, par un certain signal auquel on la faisoit entrer dans la balustrade du trône. Quoique nous fussions plus de cent cinquante, le sultan n'en choisit que trois, dont malheureusement je fus du nombre. A l'égard des autres, il en acheta environ soixante, dont il fit présent à ses principaux officiers; le reste fut renvoyé.

SEIZIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures de la sultane Alischak.

L'EXTRÊME mélancolie qui régnoit sur mon visage chagrina le sultan. Belle Alischak, me dit-il en me serrant tendrement la main, je vois bien que le partage d'un cœur comme le mien ne vous accommode pas; le choix que j'ai fait de ces deux autres sultanes vous alarme; eh bien! pour vous prouver l'excès de mon amour, j'en fais présent à mon premier visir. Ah! seigneur, lui dis-je en me jetant à ses pieds, vous me prouvez

votre tendreſſe par un ſi grand ſacrifice ; que je m'efforcerai de la mériter par toutes les attentions que je dois avoir pour un ſi puiſſant monarque que je ne ceſſerai de reſpecter qu'en ceſſant de vivre. Ce n'eſt point du reſpect que j'exige de vous, me dit le ſultan en me relevant, c'eſt de l'amour que je vous demande. Vous ne me répondez pas, adorable lumière de ma vie ; ne ſeriez-vous plus maîtreſſe de votre cœur ? Ah ! j'en mourrois de douleur, mais je ne voudrois pas contraindre votre inclination. Je fus touchée de ces diſcours ſi tendres & ſi ſoumis. Je n'aime rien, ſeigneur, lui dis-je, & je voudrois bien conſerver toujours cette même inſenſibilité. Ah ! ma chère Aliſchak, reprit le monarque amoureux, cette aſſurance me redonne la vie. Que vous dirai-je, Yvam, continua la ſultane ; après bien des refus reſpectueux, je promis de répondre à l'ardeur du ſultan. Il n'eut pas plutôt appris cette charmante nouvelle, que je fus remiſe entre les mains de ſept vieilles eſclaves du ſérail, deſtinées à ſervir les favorites. L'on me conduiſit au bain, & enſuite dans l'appartement du roi de la Chine. Il m'attendoit avec une extrême impatience ; & ne me vit pas plutôt entrer dans ſa chambre, qu'ac-

courant au-devant de moi, il renvoya ſes eſclaves, m'aida lui même à me déshabiller, & me pria de me mettre au lit. Ce fut en ce moment que je reſſentis un friſſon qui me courut par tout le corps. L'équipage de nuit du ſultan le rendoit encore plus laid à mes yeux : mais il fallut obéir. Je me mis à ſes côtés, & le ſultan me fit proclamer le lendemain reine de la Chine. Tant de bontés auroient dû gagner mon cœur : cependant je n'ai jamais pu m'accoutumer à ſes careſſes ; je les reçois, parce que je ne puis les refuſer ; mais je ſens que mon averſion augmente tous les jours pour lui, & je vois bien que cette averſion procède de l'amour que je reſſens pour l'aimable Yvam. Que n'eſt-il ſultan de la Chine ; ou que ne m'eſt-il permis de vivre avec lui hors du ſérail, dépouillée de toutes ces grandeurs qui me ſont à charge.

Voilà, madame, continua Fum Hoam, ce que, ſous la figure du ſinge, j'entendis raconter à la belle Aliſchak. Il faut à préſent que je vous informe de la ſuite des aventures de cette ſultane.

L'amour, de tout temps, aveugle les

amans heureux; Alifchak & Yvam étoient de ce nombre. Cette belle perfonne oublioit tous fes chagrins entre les bras de mon maître; mais elle oublioit auffi les loix de l'honneur & de fon devoir; adorée d'un des plus puiffans monarques de la terre qui l'avoit élevée jufqu'au trône, rien ne devoit manquer à fa fatisfaction. Elle en abufa; les richeffes immenfes dont elle étoit difpenfatrice, les honneurs exceffifs qu'on lui rendoit, l'amour le plus tendre de fon époux, tout cela ne put la faire rentrer en elle-même; uniquement occupée de fon cher Yvam, elle ne penfoit qu'aux moyens de lui donner les nuits qu'elle ne paffoit pas avec le fultan. Mon maître avoit fa chambre à l'entrée du férail. Pour y parvenir, il falloit paffer à travers deux grandes galeries, où couchoient des femmes & des eunuques très-vigilans; mais la fureur de la paffion d'Alifchak la dominant entièrement, elle engagea l'eunuque qui étoit chargé d'accompagner fon amant, de verfer dans une efpèce de forbet que l'on donnoit tous les foirs à ces femmes & à ces eunuques, une infufion de pavot préparé; &, profitant de leur fommeil, elle alloit trouver Yvam. Ce commerce dura quelque temps; mais une

nuit, ayant par malheur heurté du pied contre une maſſe d'arme qui étoit appuyée à la porte du chef des eunuques, ſa chute fit un ſi grand bruit, qu'elle le réveilla. Il ſortit bruſquement de ſa chambre; & ſe ſaiſiſſant d'Aliſchak qui étoit couverte d'une grande mante, il la conduiſit dans ſon appartement, le poignard ſur la gorge, & fut dans la dernière ſurpriſe, à la lumière de ſa lampe, de reconnoître en elle la reine de la Chine. Gabao, lui dit-elle, ma ſortie du ſérail, à l'heure qu'il eſt, vous donne lieu de ſoupçonner que ma conduite eſt irrégulière, elle eſt pourtant exempte de reproche: la ſeule curioſité fait tout mon crime. Je vous demande le ſecret, & puis vous aſſurer que vous n'aurez pas lieu de vous repentir de ce ſervice.

Gabao avoit eu le temps de ſe remettre de ſa ſurpriſe; mais il étoit ſi ému de voir la reine dans ce déguiſement ſi peu conforme à ſon honneur, & où elle lui découvroit tant de beautés, qu'il ne put s'empêcher de concevoir des déſirs qui, tout informes qu'ils étoient, raſſurèrent Aliſchak de ſa frayeur. La témérité des diſcours de l'eunuque, quelques actions trop libres, auxquelles elle-même avoit peut-être donné lieu, lui firent

ſur le champ prendre ſon parti. Après avoir repouſſé Gabao avec beaucoup de mépris, elle témoigna une colère très-violente de ſon inſolence, & le traita avec tant de hauteur, que n'oſant davantage retenir la reine entre ſes bras profanes, elle profita de cette marque de reſpect pour ſortir d'embarras, &, s'échappant bruſquement, elle regagna ſa chambre, avant que le chef des eunuques ſe fût ſeulement apperçu de ſon évaſion.

Il eſt aſſez difficile de comprendre juſqu'à quel point l'inquiétude d'Aliſchak pouvoit aller, & quelle fut ſa rage d'avoir été expoſée aux inſolentes careſſes du chef des eunuques; elle réſolut de ſe venger par un coup des plus hardis. Comme le ſultan de la Chine ne manquoit jamais de dîner avec elle, & que Gabao avoit coutume d'y être préſent, elle fit le lendemain tomber ſi adroitement la converſation ſur l'obéiſſance aveugle que ſes ſujets avoient pour lui, qu'elle lui dit qu'elle ſeroit charmée de faire cette épreuve ſur un de ſes eunuques, dans une occaſion bien légère, mais que pour cela elle ſouhaiteroit que cet eunuque fût entièrement à elle. Vous pouvez aiſément contenter votre envie, ma chère reine, lui dit ce bon roi: choi-

ſiſſez depuis Gabao juſqu'au moindre de mes eſclaves, je vous en fais préſent, & vous avez dès ce moment le pouvoir abſolu de décider de ſa vie & de ſa mort. Puiſque votre majeſté a tant de bontés, reprit Aliſchak de l'air le plus enjoué du monde, je choiſis Gabao lui-même, & voici en quoi je prétends que doit conſiſter l'obéiſſance que j'exige de lui. Je veux qu'à commencer dès ce moment il ſoit muet volontaire; que pour quelque raiſon que ce puiſſe être, quand même votre auguſte majeſté lui ordonneroit de parler, & l'interrogeroit, il ne réponde ni de la langue, ni par aucun ſigne, juſqu'à ce que je lui en aie donné la permiſſion; que s'il n'obéit pas à cet ordre avec la dernière ſoumiſſion, il peut compter que je le ferai jeter dans le canal des jardins de ce ſérail, avec une pierre au col.

Le ſultan ſe mit à rire de toutes ſes forces à un ordre auſſi ſingulier, il confirma à la reine le don qu'il venoit de lui faire du chef de ſes eunuques; & pour commencer à ſe divertir, il lui fit cent queſtions ſur les devoirs de ſa charge, ſans en pouvoir tirer une ſeule parole. Gabao avoit frémi à la propoſition de la reine qui, à toutes les demandes que le roi lui faiſoit, lui jetoit

un coup-d'œil où la colère étoit peinte. Il ne ſavoit quel parti prendre. Sil ouvroit la bouche pour s'expliquer avec le ſultan ſur l'aventure de la nuit précédente, ſa mort étoit ſûre ; s'il gardoit le ſilence, il voyoit bien qu'il alloit paſſer au pouvoir d'une maîtreſſe inexorable, qui ne cherchoit que l'occaſion de faire périr un témoin qui pouvoit informer ſon époux du dérangement de ſa conduite ; il aima encore mieux prendre le dernier parti, dans l'eſpérance que ſa ſoumiſſion gagneroit le cœur de la ſultane. Il ſe trompa. Quand il fut avec Aliſchak hors de la préſence du ſultan, elle ſentit réveiller toute ſa haine. Gabao, proſterné contre terre, n'oſoit lever les yeux ſur la reine, ſon ſang s'étoit gelé de frayeur. Lève-toi, lui dit-elle, & ſuis moi. Il obéit, & fut deux jours de ſuite expoſé à toutes les queſtions des eſclaves de la ſultane ſans rompre le ſilence. Le troiſième jour, Aliſchak paſſa dans ſes jardins, elle y fut juſqu'à la nuit, & feignoit une grande tranquillité d'eſprit, lorſqu'il lui prit tout-d'un-coup envie de ſe baigner dans le canal. L'eau étoit fort baſſe ; on tendit un pavillon ſur les bords ; elle y fit entrer Gabao. Déshabille-moi, lui dit-elle ; il obéit en tremblant, & ne ſavoit

à quoi alloit aboutir toute cette cérémonie, lorſque, tranſporté hors de lui-même à la vue de tant de beautés que la ſultane découvroit malicieuſement, il oublia l'ordre ſévère qu'il en avoit reçu, & s'écria, dans un enthouſiaſme qu'il ne put retenir : grands dieux, qu'elle eſt belle ! Qu'on le ſaiſiſſe, s'écria Aliſchak, qu'on lui mette une pierre au col, & qu'on le jette dans le canal. On héſitoit à exécuter ſes ordres, perſuadé que tout ce qui ſe paſſoit étoit une ſimple plaiſanterie, lorſque ſe mettant dans une colère violente : je veux être obéie ſur le champ, continua-t-elle. Les eunuques ſe jetèrent alors ſur Gabao, on lui attacha les mains derrière le dos, on lui mit une pierre au col, & l'on croyoit que le tout ſe termineroit par quelque punition légère, lorſqu'elle commanda, d'un ton très-abſolu, que ce miſérable fût jeté dans le canal. Cet ordre fut exécuté avec répugnance ; mais Gabao n'en fut pas moins noyé après quelques momens ; & la reine vit périr ce chef des eunuques avec une ſatisfaction qui inſpira de l'horreur à tous ſes eſclaves.

❖

DIX-SEPTIÈME SOIRÉE.

Suite & conclusion des aventures de la sultane Alischak.

GABAO ne fut pas plutôt mort, qu'Alischak envoya avertir le sultan de la désobéissance & de la punition de son esclave ; il en fut surpris & fâché ; cependant, il n'en témoigna rien à son épouse, & même il eut la bonté d'approuver le châtiment qu'elle avoit fait souffrir à ce chef de ses eunuques. Si ce monarque ne parut pas mécontent de l'action cruelle de la reine, il n'en fut pas de même de toutes ses femmes. Gabao étoit fort aimé dans le sérail, il usoit de son pouvoir avec beaucoup de douceur, & l'extrême sévérité de celui que le roi mit à sa place, rendit encore sa mémoire plus chère. On chercha à pénétrer les raisons de la vengeance de la reine, qui avoit toujours été d'une humeur très-douce ; & une de ses esclaves, qui étoit parente de Gabao, s'étant plusieurs fois apperçue du sommeil profond dans lequel elle & ses compagnes passoient presque toutes

les nuits, jugea que cela ne pouvoit provenir que de quelque drogue que l'on jetoit dans le ſorbet. Elle s'abſtint pendant pluſieurs jours d'en boire, & s'apperçut bientôt par ce moyen de la trahiſon de la reine, qu'elle ſuivit, ſans faire le moindre bruit, juſqu'à la porte d'Yvam. Sitôt qu'elle fut certaine de l'infidélité d'Aliſchak, elle en inſtruiſit le ſultan. Il ne pouvoit ajouter foi à une nouvelle ſi peu croyable; mais, convaincu de ſon déshonneur par ſes propres yeux, il fit brûler vif Yvam, trancher la tête à Aliſchak, & pendant que l'on jetoit ſon corps dans les flammes qui conſumoient mon pauvre maître, je me ſauvai par-deſſus les murs du ſérail, je gagnai les bois, & j'y vécus pendant ſept ou huit mois, avec beaucoup de regret à la vie délicieuſe que j'avois menée auparavant, juſqu'à ce qu'ayant rencontré une troupe de comédiens, je ſautai ſur le chariot qui conduiſoit leur petit bagage. Je fus parfaitement bien reçu d'eux, je leur attirois beaucoup de monde par mes tours de ſoupleſſe, je faiſois même quelquefois des rôles muets & de grimaces que l'on m'enſeignoit un moment avant que la pièce commençât, & ce fut un de ces malheureux rôles qui me coûta la vie. Un jour

que j'étois vêtu en ſoldat pour repréſenter une eſpèce de brave, & que j'étois devant la porte de la ſalle où devoit ſe jouer la comédie, pluſieurs indiens prirent querelle les uns contre les autres, & l'on vit en un moment douze ou quinze ſabres hors du fourreau. Je ne fus pas tranquille ſpectateur de cette ſcène; il me prit envie de me fourrer dans la mêlée; je mis le ſabre à la main comme les autres, & frappai à tort & à travers, ſans faire grand mal à ceux que j'attaquois, parce que mon ſabre n'étoit que de bois. Mais un de ces brutaux, aveuglé de colère d'un coup que je lui avois porté ſur le viſage, ne diſtingua point ſi j'étois homme ou ſinge; il m'abattit la tête d'un revers de ſon ſabre, & je mourus ainſi dans un combat qui cauſa un deuil extrême à tous les comédiens, à qui je valois beaucoup d'argent.

Ah! quel dommage, s'écria la reine de Gannam, & que je veux de mal à cet étourdi. Les aventures du ſinge & de la ſultane Aliſchak m'ont fait un extrême plaiſir, & je m'attendois à un plus long récit des malices de cet animal. Elles furent ſans nombre,

nombre, madame, reprit le mandarin Fum-Hoam; mais ces petits détails ne feroient qu'ennuyer votre majesté; c'est pourquoi j'ai omis bien des badineries que mes pareils, lorsque j'étois singe, ayant depuis imité, vous n'auriez pas trouvé nouvelles. Je passerai, sous votre bon plaisir, à de nouvelles aventures. Très-volontiers, répondit Gulchenraz; je ne me lasse point de vous entendre.

Histoire de Magmu, sage-femme d'Astracan (1).

APRÈS avoir quitté le corps du singe Moroug, je me trouvai transporté en un moment dans la Tartarie, & j'animai, à Astracan, le corps de la fille d'une sage-femme très-peu scrupuleuse, & qui sut employer fort utilement pour elle les premières années de ma jeunesse, c'est-à-dire, qu'elle m'instruisit parfaitement dans l'art de plaire. On me nomma Magmu. J'étois naturellement assez jolie; mais je relevois ma beauté

(1) Grande ville de la Tartarie asiatique vers l'embouchure du Volga; elle est capitale d'un royaume du même nom.

par tant d'art, qu'il étoit impoſſible de m'échapper quand j'avois entrepris de faire une conquête. Il ne ſortoit pas une parole de ma bouche qui ne fût étudiée, & je ne levois ou baiſſois les yeux que par myſtère. Savoir admirablement bien feindre une paſſion très-vive, ſoupirer à propos, faire un geſte attirant, badiner avec grâce, raſſembler tous les agrémens d'une muette éloquence dans un ſeul ſourire; c'étoit un art dans lequel j'excellois. Enfin, j'avois tant d'envie de ſurpaſſer les autres filles de mon âge, qu'attachée ſans ceſſe à mon miroir, j'y employois des heures entières à examiner quel habit relevoit le plus ma beauté, quelle couleur d'étoffe me convenoit le mieux, de quelle manière la plus avantageuſe une boucle de mes cheveux voltigeoit en retombant ſur mes épaules, de quelle façon le reſte de ces cheveux pouvoit ſe rattacher avec le plus d'agrément; comment il falloit ouvrir, fermer & remuer les lèvres avec grâce, montrer mes belles dents ſans affectation, me préſenter avantageuſement de face ou de profil, ranger avec adreſſe le voile que je portois. Enfin, madame, il ſembloit qu'un être inviſible animât mes geſtes & mes actions, & que toutes les parties dont

elles étoient composées fussent polies par les mains de cet habile maître ; & je me variois en tant de formes différentes, que me regardant quelquefois moi-même avec admiration, j'adorois, pour ainsi dire, ma propre main, qui savoit donner l'ame de toutes les beautés à un corps qui étoit assez défectueux de lui-même : c'étoit là les filets que je tendois avec tant d'adresse, & dans lesquels je retenois mes adorateurs. Vous auriez été étonnée, par exemple, madame, de voir un amant auquel j'avois souri tendrement, demeurer hors de lui-même, & paroître plus enchanté que s'il fût entré dans un cercle tracé par quelqu'habile magicienne. Je changeois celui-ci en lion par mes mépris ; celui-là en chien, en le rendant obéissant à mes moindres signes ; cet autre en lièvre, par sa timidité, & la crainte qu'il avoit de me déplaire, ou d'être maltraité par ses rivaux, & presque tous en ces animaux immondes qui ne se plaisent que dans le bourbier & dans la fange.

Si l'amour d'une fille belle & vertueuse élève les cœurs de ses amans, en fait des héros, & si l'on en voit sortir mille étincelles de bravoure & de générosité, la passion que l'on ressent pour une coquette telle que

j'étois, étant fort éloignée du ſentier de l'honneur, éteint non-ſeulement toute ſemence de vertu, mais porte encore les vices puiſſans juſqu'à l'extrême.

Ma maiſon étoit le rendez-vous général de toute la jeuneſſe voluptueuſe d'Aſtracan; le jeu & les aſſemblées nocturnes, ſous la protection du cadi, y fourniſſoient toutes ſortes de divertiſſemens, & j'étois l'unique objet des diſcours, des œillades & des penſées de tous ceux qui la fréquentoient.

Cette vie monſtrueuſe dura tant que je fus jeune; mais quand mes cheveux commencèrent à blanchir, & que les rides parurent ſur mon viſage, tous mes amans diſparurent peu-à-peu l'un après l'autre, & avec eux l'abondance qui régnoit chez moi. Je n'éprouvai que trop, alors, qu'à certain âge on peut bien encore avoir des paſſions nouvelles, mais que l'on manque d'adorateurs nouveaux. Loin d'avoir amaſſé dans ma jeuneſſe de quoi vivre en repos dans un âge plus avancé, j'avois tout diſſipé; & je ſerois demeurée dans la misère la plus affreuſe, ſi, inſtruite par ma mère dans le métier de ſage-femme, je ne l'euſſe embraſſé ſur mes vieux jours.

Il faudroit pluſieurs volumes entiers pour

décrire toutes les aventures auxquelles j'ai eu part, & combien de filles, de veuves & de perſonnes inconnues ont eu recours à moi. Je paſſerai ſous ſilence tant d'événemens, pour vous rapporter celui qui termina le cours de ma vie. Pendant une nuit très-noire, que je dormois tranquillement, deux hommes vinrent heurter rudement à ma porte, & m'ayant appelée par mon nom, ils m'ordonnèrent, de la part du gouverneur d'Aſtracan, de venir promptement porter du ſecours à l'une de ſes femmes, qui étoit ſur le point d'accoucher. Comme ma profeſſion m'obligeoit de ſortir à toute heure de nuit, je deſcendis promptement pour les ſuivre; mais à peine eûmes-nous tourné le coin de ma rue, que me menaçant de me poignarder ſi j'ouvrois la bouche pour crier, ils me couvrirent les yeux d'un mouchoir; &, après m'avoir fait marcher en cet état pendant une bonne heure, ils me firent entrer dans un appartement très-propre, où m'ayant rendu l'uſage de la vue, ils me remirent entre les mains d'un homme d'environ vingt ans, & qui avoit le viſage couvert d'un voile double.

DIX-HUITIÈME SOIRÉE.

Suite & conclusion de l'histoire de Magmu, sage-femme d'Astracan.

COMME je témoignois que je n'étois pas sans crainte, cet homme me rassura. N'appréhende rien, me dit-il, & prépare-toi seulement à recevoir l'enfant d'une femme dans la chambre de laquelle je vais te conduire. Cette chambre n'étoit éclairée que par une lampe qui rendoit fort peu de lumière, & par sa triste lueur, elle m'inspiroit une horreur secrète, qui étoit encore augmentée par les plaintes vives & aiguës qui partoient de dessous un pavillon de drap vert. Je m'en approchai, & j'y vis une jeune personne, dont les yeux, quoique noyés de larmes, paroissoient d'une très-grande vivacité. A peine lui eus-je dit qui j'étois, que redoublant ses pleurs, elle m'embrassa tendrement, & me conjura d'engager un frère inhumain à sauver du moins la vie au triste fruit de sa foiblesse. Son affliction fut si vive en ce moment qu'elle s'évanouit;

& profitant, quelques momens après, d'une forte douleur qu'elle ressentit, je l'aidai à donner le jour à un garçon d'une beauté parfaite. Mais à peine eut-il vu la lumière, que le barbare frère de cette fille l'ayant regardé avec attention, il sentit dans son cœur renouveller toute sa rage; il prit cet enfant d'une main, & présentant de l'autre un poignard à la mère, il lui ordonna de l'enfoncer dans le sein de ce petit innocent. Je frémis encore d'horreur, madame, à un récit aussi cruel. Cette malheureuse ne put soutenir une proposition aussi horrible, elle retomba dans un second évanouissement, & ce monstre d'inhumanité lui ayant mis son poignard dans la main, la lui porta sur la gorge de son enfant, & lui fit perdre ainsi la vie; ensuite, tirant d'une caisse le corps mort d'un jeune homme d'environ vingt ans, tout ensanglanté, il le plaça vis-à-vis de sa sœur. Cette triste victime de la fureur la plus enragée, eut à peine repris ses esprits, qu'appercevant ce cadavre & son fils dans l'état où ils étoient, elle poussa des hurlemens affreux. Barbare, s'écria-t-elle, consomme ton crime sur moi; après m'avoir privé de tout ce que j'avois de plus cher au monde, & sans considérer que c'est le sang

de ton maître que tu viens de répandre ; feras-tu encore aſſez cruel pour me laiſſer la vie ? Ah ! je veux te priver de ce plaiſir ; & puiſque tu m'as rendue, malgré moi, homicide de mon fils, je ſaurai bien venger ce crime ſur moi-même, en attendant que le ciel te puniſſe de ton inhumanité. Alors ſe plongeant le poignard dans le cœur, elle vomit ſon ame indignée avec des flots de ſang.

Je fis un cri épouvantable à cette dernière cataſtrophe ; mais ce cruel bourreau ne voulant pas ſans doute conſerver de témoin de ſon crime, me coupa la tête d'un coup de ſabre.

Que je plains le ſort de cette malheureuſe perſonne, dit alors la reine de la Chine ! qu'il y a de lâcheté dans le procédé de ce barbare frère, & que je ſuis fâchée que vous ne puiſſiez m'apprendre le détail des infortunes de cette fille, de qui étoit le corps mort qu'on lui mit devant les yeux, & le vrai motif de la fureur de ce monſtre. J'en fus informé plus de cinquante ans après cette aventure, reprit le mandarin, & c'eſt ce que je vous raconterai dans ſon temps. Mais,

madame, pour ſuivre l'ordre des choſes, vous ſaurez qu'après avoir ceſſé d'animer la ſage-femme, je paſſai dans le Mogoliſtan, & me trouvai dans le corps du fils unique du ſultan d'Agra.

Aventures de Mogireddin, roi d'Agra, & de Rouz-Behari, princeſſe de Pegu.

MOAGGEM, ſultan d'Agra (1), mon père, n'avoit eu que moi d'enfant, il m'appela Mogireddin. A peine avois-je atteint ma dix-huitième année, que j'eus le malheur de le perdre; je lui ſuccédai, & après avoir donné les premiers jours à la douleur & au ſoin de mon royaume, je ſongeai à me choiſir une femme. J'avois entendu parler de l'extrême beauté de Rouz-Behari (2), fille unique du ſultan de Pegu (3), & qu'à

---

(1) Agra, ville grande & riche ſur la rivière de Gemini, bâtie par Ekebar, grand-mogol; elle eſt ordinairement la réſidence du prince.

(2) Rouz-Behari ſignifie jour de printemps.

(3) Le royaume de Pegu eſt dans l'Inde de-là le Gange, entre Tunquin & Arracan. La ville capitale porte le même nom; elle eſt bâtie ſur la rivière de Caypumo ou de Pegu.

quinze ans, elle effaçoit celle de toutes les princeſſes de l'Orient. Je réſolus d'en juger par moi-même; je remis l'adminiſtration de mon royaume à trois de mes viſirs, & après avoir traverſé le Mogoliſtan & le golfe de Bengale, j'arrivai dans la ville de Pegu, accompagné ſeulement de trois perſonnes, dont l'un avoit été mon gouverneur. Cette princeſſe paroiſſoit ſouvent en public, & lorſqu'elle levoit ſon voile, il n'y avoit perſonne qui ne fût enchanté à la vue des charmes répandus ſur ſon viſage. Elle jouoit au mail lorſque j'arrivai dans la ville, & je vous avoue, madame, que dès ce moment je perdis ma liberté; je devins rêveur, & lorſque je fus entré chez une bonne femme, où mon ancien gouverneur me conduiſit, il me fut impoſſible de manger. Je me jetai ſur un ſopha, & je paſſai le reſte du jour & la nuit ſuivante dans une extrême agitation. Toute réflexion faite, je compris que cette manière de vivre n'avanceroit guère mes affaires auprès de la princeſſe. Je réſolus de reprendre mon humeur ordinaire, & je dînai avec grand appétit. La vieille, chez laquelle je logeois, étoit très-gaie. Je pris plaiſir à l'entretenir, & lui parlant de Rouz-Bchari, j'appris avec quelque chagrin, que

cette princeſſe étoit encore plus capricieuſe qu'elle n'étoit belle, & que le roi ſon père ſe repentoit fort d'un ſerment qu'il avoit fait, de la laiſſer diſpoſer de ſa main, parce qu'il étoit arrivé à ſa cour plus de vingt princes, mieux faits les uns que les autres, que ſa fille avoit tous rebutés ſur les ſujets les plus légers. La moindre bagatelle lui ſervoit de prétexte, & lui paroiſſoit un défaut eſſentiel : l'un étoit trop gai, l'autre avoit l'air mélancolique; celui-ci la phyſionomie d'un jaloux ; celui-là avoit trop d'amour-propre ; un tel prince avoit les yeux trop petits ou trop grands; un autre le nez camus ou trop aquilin ; il avoit trop d'eſprit, ou n'en avoit pas aſſez ; enfin, madame, ſoit pure malice, ſoit averſion pour le mariage, ſoit inclination naturelle pour la liberté, elle n'avoit juſqu'alors trouvé perſonne à ſon gré. Sitôt que je connus ſon humeur, je réſolus de prendre le contre-pied des autres princes qui avoient eu le malheur de lui déplaire ; ils n'avoient eu pour elle que des adorations qu'elle avoit rejetées. Pour moi, je me propoſai d'affecter une très-grande indifférence pour tout le ſexe & pour la princeſſe en particulier. J'allai ſaluer le roi de Pegu ; & m'étant fait connoître à lui pour le ſultan

d'Agra, il m'obligea de loger dans un palais qui joignoit au ſien, & qui n'en étoit ſéparé que par un parterre rempli des fleurs les plus rares. Je le vis plusieurs jours de ſuite ſans lui parler en aucune manière de Rouz-Behari ; & ce monarque, ſurpris que je lui paruſſe ſi peu curieux de voir la princeſſe, m'en fit la guerre avec beaucoup d'eſprit. Seigneur, lui dis-je, je ne ſuis point venu, comme tant d'autres princes, dans vos états, pour y admirer la charmante Rouz-Behari ; le ſeul plaiſir de voyager m'a fait quitter Agra. Grâces au ſaint prophète, les beautés les plus merveilleuſes n'ont jamais fait d'impreſſion ſur mon cœur ; d'ailleurs je ſais que la princeſſe a rebuté l'hommage des princes les plus parfaits de l'Orient, qu'il n'y en a point auquel elle n'ait trouvé quelque défaut ; & comme je ne ſuis pas beau, & que la chaſſe & le voyage ne m'ont pas éclairci le teint, quand même je ne ſerois pas doué d'une extrême indifférence, je me garderois bien d'entrer en comparaiſon avec ceux dont la princeſſe a rejeté les vœux ; mon inſenſibilité me préſervera de cet affront. Nous verrons ſi vous aurez aſſez de force pour tenir votre parole, me dit le roi de Pegu en riant : je veux demain vous donner à

dîner avec Rouz-Behari ; je crains bien que vos résolutions ne tiennent pas contre ses charmes.

DIX-NEUVIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures de Mogireddin, roi d'Agra, & de Rouz-Behari, princesse de Pegu.

PLUS je paroissois avoir de répugnance pour me trouver avec la princesse, plus le roi de Pegu me pressa d'accepter la partie qu'il me proposoit. Quelqu'envie que j'en eusse, je fis bien le difficile, & je ne me rendis que quand il parut que je devois le faire pour ne point pécher contre la politesse; & je ne manquai pas le lendemain de me trouver au palais à l'heure du dîner.

J'avois affecté d'être vêtu d'une grande simplicité; & quoique je fusse ébloui par les charmes de la princesse, je me rendis tellement maître de moi-même, que je n'en témoignai aucune admiration. Rouz-Behari, qui avoit été instruite de mes discours de la veille, n'avoit rien épargné, au contraire, pour relever sa beauté naturelle ; elle y

avoit ajouté tous les ornemens qui avoient pu en redoubler l'éclat ; & elle fut si piquée de voir le peu d'attention que je paroissois y faire, & de ce que je ne lui dis pas la moindre chose qui pût flatter sa vanité, qu'elle en pensa mourir de dépit. Je m'appercevois avec une extrême joie de l'effet de ma précaution ; & comme j'étois en garde contre moi-même, je fis paroître tant de liberté d'esprit, & tant de gaieté pendant tout le repas, que la princesse ne put le soutenir jusqu'à la fin. Elle se retira sous prétexte de se trouver un peu incommodée ; & je quittai à mon tour la table, en apparence aussi tranquille que j'y étois entré ; mais dans le fond de l'ame, le plus amoureux de tous les hommes. Je continuai ce manège pendant plus d'un mois, c'est-à-dire, que j'affectai toujours la même insensibilité ; & par ce moyen, je réduisis tellement la princesse à changer de manières, qu'elle me fit bientôt connoître, malgré mon indifférence pour elle, que j'étois le seul prince pour qui elle eût jamais soupiré. Je ne me rendis qu'après bien des peines ; & enfin je donnai ma parole que je l'épouserois avec le consentement du roi son père, qu'elle obtint fort aisément. L'on prépara

tout pour célébrer notre union avec une magnificence digne de notre rang ; & le jour approchoit, lorſque, témoignant un ſoir à la princeſſe l'obligation que je lui avois de m'avoir donné la préférence ſur les princes les plus beaux & les mieux faits de tout l'Orient : je ne ſaurois trop vous dire, ſeigneur, me répondit-elle, par quelle fatalité cela s'eſt fait ; j'aurois juré de n'aimer jamais ; je mépriſois les vœux de tous les monarques de la terre ; leur paſſion me fatiguoit : votre ſeule inſenſibilité m'a offenſée ; j'ai fait mes efforts pour la diſſiper ſans avoir intention de m'engager avec vous : cependant au point où nous en ſommes, je vous avouerai que j'aurois été au déſeſpoir, ſi vous aviez continué plus long-temps à me regarder avec indifférence. Ah ! belle princeſſe, m'écriai-je, je n'ai jamais été un moment ſans vous aimer ; vos premiers regards m'allèrent juſqu'au cœur, & je n'ai feint d'être inſenſible envers tout votre ſexe, que pour vous irriter ; je redoublois mon indifférence à meſure que je vous voyois enflammer ; & par cet innocent artifice je ſuis parvenu au comble de mon bonheur, puiſque dans deux jours je poſſéderai l'adorable Rouz-Behari.

La princeſſe rougit à cet aveu trop ſincère ; elle ſentit un dépit ſecret d'avoir été ma dupe, & elle ſe livra à une humeur ſombre dont je ne pus jamais la tirer de tout le reſte de la journée. Je la trouvai un peu plus tranquille le lendemain ; & je croyois qu'elle m'avoit pardonné cette petite malice, lorſque j'éprouvai bientôt le contraire, & combien il eſt dangereux d'être trop ſincère avec les femmes.

Nous étions à dîner avec le roi de Pegu, & je portois à ma bouche une aîle de faiſan, lorſque je fus piqué à la joue par une eſpèce de mouche à miel. Je ſentis en ce moment une douleur ſi violente, que cette aîle m'échappa des mains, & alla tomber ſur la robe de Rouz-Behari. Elle ſaiſit ce moment pour me chercher querelle, parut fort ſcandaliſée de cet accident, feignit que je l'avois fait à deſſein de l'inſulter ; &, ſans vouloir recevoir mes excuſes, elle ſe leva bruſquement de table, en déclarant à ſon père qu'elle ne ſeroit jamais mon épouſe. Jugez, madame, de mon étonnement & de la colère du roi de Pegu. Il eut beau vouloir employer ſon autorité, la princeſſe n'y eut aucun égard, & fit connoître qu'elle ſe perceroit plutôt le cœur que de me donner la main. Après

avoir essayé, pendant cinq ou six jours, par toute sorte de soumissions, d'appaiser sa colère, sans pouvoir y réussir, je me livrai au désespoir le plus vif, & j'allois attenter sur ma vie, & me punir de ma sottise par une autre, lorsque mon gouverneur m'arrêta le bras. Seigneur, me dit-il, je veux vous venger des caprices de cette princesse, & je prétends, avant qu'il soit peu, lui faire regretter la faute qu'elle vient de faire, en vous traitant avec autant de dureté. Laissez-moi seulement cette nuit pour consulter un génie qui ne m'a jamais manqué au besoin. Je vous réponds du succès de cette affaire.

Tout ce qui flattoit ma passion diminuoit ma douleur. J'écoutai mon gouverneur. Je reposai cependant fort peu cette nuit; & il m'apprit le lendemain matin la cause de la fierté capricieuse de Rouz-Behari.

La princesse ne traite ses amans avec autant de hauteur, me dit-il, que parce que tant qu'elle possédera un petit flacon d'or dont une habile fée fit présent à sa mère, leurs efforts seront inutiles auprès d'elle, & qu'aucun d'eux ne peut devenir son époux sans encourir tous les malheurs du monde, si elle ne lui en fait présent, ou s'il ne parvient en sa possession par adresse. Il est tou-

jours attaché à ſa ceinture avec une chaîne d'or, & elle ne le quitte pas même pendant la nuit. Le génie, qui m'a promis ſa protection, m'a aſſuré qu'il me le remettra entre les mains avant qu'il ſoit peu; mais, pour mieux tromper la princeſſe, il faut prendre congé du roi, ſortir de la ville, & vous repoſer ſur moi de l'exécution des projets du génie.

Je ſuivis aveuglément les conſeils de mon gouverneur; & vous allez entendre, madame, de quelle manière le génie s'y prit pour me venger.

Rouz-Behari avoit coutume de ſe promener tous les ſoirs dans les jardins du palais; elle y fut à ſon ordinaire; & s'aſſeyant au bord d'un baſſin, elle s'y amuſa pendant quelques momens. Comme elle ſe diſpoſoit à ſe lever, elle vit courir ſur elle un lézard. Elle avoit une extrême averſion pour cette ſorte d'inſecte; elle pouſſa un cri affreux; & déchirant ſa robe, elle fit de vains efforts pour le chaſſer. Il paſſa entre ſa ceinture d'or & ſon corſet, & s'y entortilla de manière que cette princeſſe ne trouva point d'autre expédient pour ſe délivrer de cet animal, que de détacher elle-même ſa ceinture, &

& de la jeter avec le flacon dans le baſſin auprès duquel elle étoit aſſiſe.

Quand la princeſſe fut un peu revenue de ſa frayeur, elle chercha inutilement ſon flacon dans l'eau ; il avoit diſparu, ainſi que le lézard. Cette aventure la déſeſpéra. Elle fit vuider le baſſin juſqu'à la dernière goutte, & fit rompre tous les tuyaux qui ſervoient à ſa conduite & à ſa décharge. Ses recherches furent vaines ; & elle en conçut un chagrin ſi violent qu'elle ſe retira dans ſon appartement ſans vouloir écouter aucune conſolation.

VINGTIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures de Mogireddin, roi d'Agra, & de Rouz-Behari, princeſſe de Pegu.

MON gouverneur ne m'avoit pas trompé ; le génie, qui avoit pris la figure du lézard, lui avoit apporté le flacon d'or qu'il me remit entre les mains. Je me barbouillai le viſage avec une eau qu'il me donna, qui me changea entièrement les traits ; &, par ſon conſeil, m'étant préſenté pour être du

nombre des palfreniers du roi, qui en avoit besoin d'un, je fus reçu dans l'écurie, & je fis toutes les fonctions de mon nouvel état pendant neuf jours & neuf nuits que la princesse passa à pleurer sans fermer l'œil. Le roi de Pegu étoit dans une affliction inconcevable de la situation où étoit sa fille. Il appréhenda tellement pour sa vie, qu'il fit publier à son de trompe, qu'il donneroit cent mille pièces d'or à quiconque rapporteroit le flacon perdu. Suivant mes instructions, je me présentai le lendemain; je montrai la chaîne du flacon au roi & à la princesse, & je l'assurai que dans neuf jours je rapporterois le flacon, pourvu que l'on me permît, pendant autant de nuits, de coucher dans le cabinet de glaces, qui étoit au bout d'une gallerie du palais; & que c'étoit la seule récompense que je demandois. L'on me regarda comme un extravagant, mais l'on accepta ma proposition; & la princesse fut si charmée de revoir son flaçon, qu'elle en pensa mourir de joie. Le soir venu, je fus conduit dans le cabinet des glaces. On m'y enferma; & je ne savois pas trop ce que j'allois y devenir, lorsque le génie, sous la figure d'un jeune enfant, parut devant moi. Je viens d'endormir la princesse & toutes ses esclaves,

me dit-il ; promets-moi que tu seras son époux, & je vais te conduire dans son appartement. Je le jure, lui dis-je, par la goutière (1) d'or, & par la pierre noire qui est à la Mecque : non-seulement je l'accepte pour mon épouse, mais je promets de ne point prendre d'autre femme qu'elle tant qu'elle vivra. Cela suffit, me dit le génie : je te dispense même du dernier article de ton serment. Alors il poussa de la main une de ces glaces, qui formoit une porte secrète par où l'on passoit dans l'appartement de Rouz-Behari ; & après m'avoir fait entrer dans un bain qui avoit été préparé pour la princesse, il me conduisit dans son lit. A peine le jour commença-t il à paroître, que le génie me reveilla, & me fit repasser dans le cabinet. On vint m'en tirer une heure après : & je continuai pendant neuf nuits la même chose, au bout duquel temps le génie me transporta avec mes trois officiers dans la ville d'Agra, sans me laisser accomplir ma promesse ; au contraire, il m'ordonna de garder le flacon. Je fus dans un étonne-

(1) La goutière d'or est sur le toît de la maison que l'on prétend avoir été bâtie par Abraham à la Mecque.

ment, incroyable de me trouver dans mon palais au moment que je m'y attendois le moins. J'en fis des reproches au génie. Ne t'inquiète point, me dit-il, du ſort de ton épouſe, elle n'eſt pas encore aſſez punie de ſes caprices. Je te la rendrai quand il en ſera temps.

Pendant que j'attendois l'effet de ces promeſſes, Rouz-Behari ſe livroit à un déſeſpoir affreux, de voir que le palfrenier avoit diſparu ſans lui rendre ſon flacon d'or ; mais que devint-elle, quand, au bout de deux mois, elle s'apperçut qu'elle étoit enceinte, ſans ſavoir comment cela s'étoit pu faire ! Elle ſe perdoit dans ſes raiſonnemens, lorſqu'un jour, étant dans le cabinet des glaces, elle en pouſſa une par haſard qui s'ouvrit, & lui fit connoître la communication de ce cabinet avec ſon appartement. Dans quelle confuſion ne tomba-t-elle pas à cette vue ! Oh ciel ! s'écria-t-elle, faut-il qu'un vil palfrenier ait obtenu ce que j'ai refuſé au ſultan d'Agra ! Ah ! Mogireddin, que vous ſeriez bien vengé de mes caprices, ſi vous appreniez ma honte & mon déshonneur !

La princeſſe en ce moment fondit en larmes, & abîmée dans ſes réflexions, elle

prit ſur le champ la réſolution de fuir du palais. Pour y parvenir, elle ſe chargea d'une bourſe remplie de pièces d'or ; elle prit un habillement d'eſclave, & ſortant par une porte des jardins, elle marcha toute la journée à pied ſans boire & ſans manger. Elle arriva ſur le ſoir à l'entrée d'un village, près d'une fontaine, où une vieille femme lavoit ſon linge ; elle la pria de lui donner une retraite chez elle pour cette nuit, & afin de l'y engager davantage, elle lui préſenta une pièce d'or. La bonne vieille la fit entrer dans ſa cabane ; elle l'y reçut avec beaucoup d'affection, & après lui avoir donné à ſouper, elle l'obligea à prendre ſon propre lit pendant qu'elle alla ſe coucher ſur de la paille.

Rouz-Behari avoit tellement fatigué toute la journée, qu'elle fut bientôt accablée de ſommeil ; elle dormit très-profondément juſqu'au lever de l'aurore qu'elle fut réveillée par le chant des oiſeaux. Mais quelle fut ſa ſurpriſe en ouvrant les yeux, de ne plus ſe trouver chez la bonne vieille, de ſe voir couchée ſur un lit de gazon dans une campagne très-agréable, d'être vêtue d'habits de payſanne, & de n'avoir plus ſa bourſe. Elle ne ſavoit ce que vouloit dire un chan-

gement ſi extraordinaire ; plus elle s'examinoit, & plus ſa ſurpriſe & ſon chagrin redoubloient. Mais que devint-elle, lorſqu'elle apprit d'un jeune tailleur qui paſſa proche de ces lieux, qu'elle étoit dans le Mogoliſtan, aux portes d'Agra. Cette nouvelle ſi incroyable penſa la faire mourir de douleur ; elle ne pouvoit comprendre comment elle avoit fait un ſi grand trajet en une ſeule nuit ; elle en fut ſi émue qu'elle tomba évanouie entre les bras de ce jeune homme, qui ſe nommoit Sabour. Comme malgré ſes chagrins elle étoit extrêmement belle, l'état dans lequel elle ſe trouvoit excita une grande paſſion dans le cœur du tailleur. Charmante étrangère, lui dit-il, ſitôt qu'elle fut revenue à elle, vous me paroiſſez avoir l'eſprit cruellement agité ; venez dans ma maiſon qui eſt à l'entrée des fauxbourgs d'Agra, vous y ſerez en sûreté ; ma mère & moi nous tâcherons par toute ſorte de bons traitemens de diſſiper la ſombre triſteſſe qui paroît ſur votre viſage.

Rouz-Behari ſe trouvoit dans un état trop déplorable pour refuſer les offres du tailleur ; elle le ſuivit, & il la mena dans une petite maiſon fort propre dans ſa ſimplicité, où ſa mère

mère la reçut avec tout l'accueil possible. Si cette triste princesse n'eut pas été enceinte, elle se seroit estimée heureuse dans un asyle aussi tranquille ; elle ne savoit comment cacher son malheur, & Sabour lui ayant proposé de l'épouser, elle écouta sa proposition plutôt pour couvrir son honneur que par aucune inclination qu'elle eut pour lui, & devint sa femme au bout de huit jours. Depuis ce moment elle parut un peu plus gaie, sur-tout en présence de son mari, car lorsque, dans son particulier, elle faisoit réflexion, qu'après avoir refusé pour époux le sultan d'Agra, elle avoit passé des embrassemens d'un sale palfrenier entre les bras d'un simple tailleur, elle se sentoit si humiliée, qu'elle se livroit au dernier désespoir. Ce n'est pas, si elle ne fut pas née princesse, qu'elle n'eût eu tout lieu d'être contente ; son mari, qui étoit premier garçon d'un tailleur qui étoit en très-grande réputation dans Agra, lui témoignoit un amour excessif, il prévenoit tous ses désirs, &, hors le temps qu'il alloit travailler chez son maître, il ne pouvoit passer un seul moment sans être avec elle, & cette conduite, si éloignée d'un homme de son état, gagna tellement le cœur de la princesse,

qu'oubliant entièrement ſa qualité, elle vint â aimer ſon mari avec une extrême paſſion.

VINGT-UNIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures de Mogireddin, roi d'Agra, & de Rouz-Behari, princeſſe de Pegu.

IL y avoit un peu plus de ſix mois que Rouz-Behari, qui ſe faiſoit appeler Lama, avoit épouſé le tailleur, & qu'elle vivoit dans une très-grande retraite, paroiſſant enceinte à-peu-près de ce temps; lorſqu'un ſoir, cauſant avec ſon mari, il lui reprocha ſon peu de curioſité de n'avoir pas encore témoigné la moindre envie de voir le ſultan d'Agra. Rouz-Behari rougit extrêmement à ce reproche. Que m'importe, lui dit-elle, de voir ce monarque; une honnête femme ne doit avoir des yeux que pour ſon mari. J'en conviens, reprit le tailleur; mais comme vous n'êtes pas née pour Mogireddin, vous pouvez le regarder ſans que j'en prenne d'ombrage. Il doit aller à la chaſſe aujourd'hui; il paſſera devant nos fenêtres, & je veux que vous examiniez la bonne grâce

avec laquelle il eſt à cheval. Je n'en ferai rien, reprit-elle ; je hais le ſultan ſans ſavoir pourquoi. Vous le haïſſez, répliqua le tailleur ? Hé que vous a-t-il donc fait ? Rien, répondit la princeſſe aſſez bruſquement ; mais j'ai rêvé qu'il étoit cauſe de tous mes malheurs, & j'ajoute beaucoup de foi aux rêves. Voilà de bonnes raiſons, dit-il ; oh bien, Lama, je veux abſolument que vous vous mettiez à la fenêtre lorſqu'il paſſera, & je vous prie de me donner cette légère marque de votre complaiſance ; je ferai de la ſuite de la chaſſe, & je verrai bien ſi vous exécutez ce que je vous ordonne. Rouz-Behari ne répondit d'abord à ſon mari que par quelques larmes qu'il feignit de ne pas voir couler ; vous ſerez obéi, lui dit-elle, puiſque vous le voulez, je verrai paſſer le roi.

Le tailleur ſortit, & environ une heure après la princeſſe de Pegu ayant entendu un grand bruit dans la rue, elle ſe mit à la fenêtre, au moment que je paſſai devant ſa porte. Surpris de voir une auſſi belle perſonne, je la regardai avec attention ; je cherchois à la reconnoître, & je la jetai par-là dans un embarras extraordinaire, lorſqu'elle ſe retira de la fenêtre avec une extrême inquiétude ; je paſſai mon chemin,

& Rouz-Behari, revenue de ſa première émotion, ne put s'empêcher de verſer un torrent de larmes. O ciel, s'écria-t-elle, ſans mes caprices ridicules je ſerois à préſent l'épouſe de ce puiſſant monarque ! Quelle différence, grands dieux ! Ah ! Mogireddin, Mogireddin ! que je ſuis bien punie de mes mépris ! Ces diſcours redoublèrent ſes larmes, & elle pleuroit encore lorſque ſon mari revint de la chaſſe. Hé bien, Lama, lui dit-il, vous avez vu le ſultan ? Vous l'avez voulu, répondit-elle, il a bien fallu ſuivre vos ordres. Ne l'avez-vous pas trouvé ſuperbement vêtu, continua-t-il ? ſans doute, répliqua-t-elle : ce n'eſt rien que cela, pourſuivit Sabour, il va ſe marier, & je veux un de ces jours vous conduire au palais, on y travaille à des préparatifs magnifiques pour cette grande journée, & ſon tailleur & moi nous lui eſſayerons ſon habit de nôces, pendant que ſa femme & vous vous eſſayerez à la princeſſe qu'il a choiſie, & qui eſt ici depuis hier, les robes auxquelles on travaille actuellement.

Quoique la princeſſe frémît à cette propoſition, & malgré toute ſa répugnance, il fallut ſe réſoudre à obéir. Le tailleur fit plus ; il fit apporter pluſieurs fois les habits

de la reine future chez lui, & aſſurant à ſa femme qu'elle étoit de la même taille, il les lui fit mettre à chaque fois pour voir ce qu'il y avoit à refaire. Quelque douleur que Rouz-Behari reſſentît de ſe voir vêtue d'habits ſi magnifiques dans un état ſi peu convenable à ſon rang, elle ne pouvoit s'empêcher de rire, en voyant que l'on faiſoit les habits de la reine ſur elle; cette princeſſe, ſi elle me reſſemble en l'état où je ſuis, doit avoir une jolie taille, diſoit-elle à ſon mari. Elle a beaucoup d'embonpoint, lui répondoit Sabour, le ſultan les aime ainſi.

Enfin, la veille du jour auquel devoit ſe célébrer le mariage du ſultan arriva. Le tailleur Sabour, à la pointe du jour, ne manqua pas de réveiller ſa femme, &, malgré ſa répugnance, il la conduiſit au palais. Il y fut reçu par un officier de ſes amis, qui les conduiſit dans les appartemens, & qui exaltoit à chaque moment le bonheur de la princeſſe qui alloit épouſer le ſultan, en aſſurant que c'étoit le meilleur prince qu'il y eût au monde. C'étoit autant de coups de poignards que l'on donnoit à Rouz-Behari; elle ne pouvoit voir tant de magnificence ſans ſoupirer amèrement, & elle

étoit dans la chambre où devoit coucher la reine, lorſqu'on lui annonça que le roi n'étoit qu'à quelques pas. La malheureuſe princeſſe ne put ſoutenir cette nouvelle ſans une émotion violente; elle tomba ſur un ſopha. Oh ciel! s'écria-t-elle, en adreſſant la parole à ſon mari! quelle eſt votre imprudence de m'avoir amenée en ces lieux en l'état où je ſuis? Je ſens que je vais dans le moment même donner le jour à l'enfant dont je ſuis enceinte; je me ſuis laiſſée tomber hier, & j'avois cru que cette chûte n'auroit pas des ſuites auſſi embarraſſantes. Le tailleur paroiſſoit dans une agitation violente. Ah! mon ami, dit-il, à l'officier qui le conduiſoit, qu'allons-nous devenir? Ma foi, lui répondit cet homme, il faut payer ici d'effronterie, mettez votre femme ſur cette pile de carreaux; je vais ſortir de cette chambre par le côté par où le roi doit y venir. Je brouillerai tellement la ſerrure que l'on ne pourra l'ouvrir, & je dirai au roi que l'appartement n'eſt pas encore rangé; j'irai enſuite chercher promptement ma femme pour aider à tranſporter la vôtre hors d'ici, ou pour lui donner tous les ſecours néceſſaires, & j'eſpère que nous ſortirons tous d'embarras ſans que le ſultan

s'en apperçoive. La chose s'exécuta comme l'officier l'avoit promis ; je n'entrai point dans cet appartement, poursuivit Fum-Hoam, la femme qui devoit secourir Rouz-Behari arriva quelques momens après, & sans avoir le temps d'être transportée ailleurs, elle accoucha dans cette chambre d'un garçon d'une beauté achevée. Le tailleur étoit dans des transports de joie difficiles à exprimer. Ma foi, dit-il, ma chère Lama, puisque vous êtes accouchée dans l'appartement de la reine, il n'en coûtera pas davantage de vous mettre dans son lit. Vous perdez tout-à-fait le jugement, lui répondit Rouz-Behari, y a-t-il du bon sens à ce que vous me proposez ? Vous direz tout ce qu'il vous plaira, répliqua le tailleur, le lit est tout fait, vous y coucherez. Malgré tout ce que put dire la princesse, elle fut portée dans le lit de la reine, & quoiqu'elle eut eu d'étranges agitations depuis une heure, elle n'y fut pas plutôt qu'elle s'y endormit d'un profond sommeil qui dura jusqu'au lendemain matin assez tard.

VINGT-DEUXIÈME SOIRÉE.

Suite & conclusion des aventures de Mogireddin, roi d'Agra, & de Rouz-Behari, princesse de Pegu.

ROUZ-BEHARI ne vit pas plutôt le jour qu'elle ouvrit promptement les rideaux. Quelle fut sa surprise de voir son lit entouré de douze femmes esclaves gardant un profond silence, qui se prosternèrent aussitôt, & lui témoignèrent qu'elles attendoient ses ordres. Je crois, dit-elle en ce moment, que ces femmes sont folles, ou bien les vapeurs du sommeil occupent encore tous mes sens. Vous ne dormez point, madame, lui dit la plus âgée des femmes, & le sultan d'Agra, votre époux, à qui vous donnâtes hier un successeur, attend qu'il soit jour dans votre appartement pour y entrer; voulez-vous que j'aille lui annoncer que vous êtes visible.

Rouz-Behari fut si étourdie d'une demande qui lui paroissoit aussi extravagante, qu'elle

n'y répondit pas ; ſon ſilence fut interprêté favorablement ; la vieille courut à la porte, j'entrai alors tout brillant de pierreries ; & je vins me placer ſur un ſopha au chevet du lit de la princeſſe de Pegu. Ma reine, lui dis-je en l'embraſſant ſans qu'elle pût s'en défendre, tant elle étoit ſaiſie d'étonnement & de douleur, il eſt temps de faire ceſſer votre ſurpriſe, & de vous rendre votre véritable époux, puiſque le palfrenier de Pegu, le tailleur des fauxbourgs d'Agra, & le ſultan Mogireddin ne ſont qu'une même perſonne, qu'un génie, mon protecteur, avoit tellement déguiſé, qu'il vous étoit impoſſible de reconnoître l'impoſture. Je l'ai mille fois prié de faire ceſſer toutes vos peines ; je lui ai repréſenté vainement que c'étoit trop punir le chagrin que vous m'aviez donné la veille de nos nôces ; il ne m'a pas été poſſible de le fléchir. La fierté ſied bien à une princeſſe, m'a-t-il dit ; mais il faut que ce ſoit une noble fierté, dirigée par la ſageſſe & non par le caprice, & la reine votre épouſe ne vous ſera rendue qu'après ſes couches. Je veux, juſqu'à ce moment, qu'elle ſoit en proie aux remords de la faute qu'elle a faite en rebutant l'hommage de tant de princes, & en refuſant de vous

épouser pour un sujet si léger. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de la mettre entre vos bras sans qu'elle croye y être, & je veux que vous la contraigniez à venir dans votre palais au moment qu'elle sera prête d'accoucher.

Il m'a fallu obéir aux ordres souverains du génie qui en une nuit vous a transportée aux portes d'Agra; j'ai pris (par le moyen d'une eau dont je me frottois quand j'en avois besoin), la figure du jeune tailleur que vous avez épousé; mais à présent Rouz-Behari doit reprendre son nom & quitter celui de Lama, comme j'ai abandonné celui de Sabour pour n'être plus que le sultan Mogireddin. Vous savez le reste, vos peines sont à présent finies, & je vous conjure, ma belle reine, d'oublier que j'en ai été l'instrument.

Rouz-Behari étoit si confuse de tout ce que je venois de lui raconter, poursuivit le mandarin, qu'elle ne savoit que répondre à mes caresses; elle me regardoit avec des yeux humides de larmes, que la joie, & la douleur faisoient couler. Mon cher seigneur, s'écria-t-elle, quand elle eut recouvré l'usage de la parole, que j'ai souffert de maux depuis votre départ de Pegu. Quelle

honte n'ai-je point reſſentie de m'être crue déshonorée par un palfrenier ? Dans quelle cruelle néceſſité me ſuis-je trouvée d'épouſer un tailleur, pour mettre mon honneur à couvert, & me tirer de la misère la plus affreuſe, & quelles afflictions ne m'avez-vous pas cauſées ſous cette figure, en m'obligeant de vous voir paſſer devant mes fenêtres, d'eſſayer les habits de la reine, & de venir dans ce palais, où j'appréhendois ſi fort de vous rencontrer ? Ah ! ſeigneur ! je ne vous pardonne tant de chagrins que vous m'avez cauſés, & que le génie m'a donné la force de ſoutenir, que parce que vous m'aſſurez que vous n'avez pas été le maître de les faire ceſſer. Oubliez toutes ces peines, matière de ma vie, lui dis-je en l'interrompant, & ne penſez plus qu'au bonheur dont nous allons déſormais jouir tranquillement.

Rouz-Behari, madame, continua Fum-Hoam, reçut mes excuſes avec une extrême tendreſſe; nous vécûmes enſemble dans une union parfaite pendant près de vingt ans jusqu'au moment qu'étant à la chaſſe, je me noyai en voulant paſſer à gué une petite rivière dans laquelle mon cheval me précipita.

Ah ! que cette hiſtoire eſt remplie d'événemens merveilleux, dit alors Gulchenraz, & que j'ai plaint le ſort de l'infortunée princeſſe de Pegu, juſqu'au moment que Mogireddin l'aſſure que le tailleur n'eſt autre que lui-même. Franchement votre génie étoit un peu trop ſévère, & il ne devoit pas punir avec tant de rigueur les caprices de Rouz-Behari. Mais après avoir perdu la vie dans les eaux, que devîntes-vous ?

Aventure du médecin Banou Raſſid.

J'ENTRAI dans le corps d'un jeune garçon qui venoit de naître à Aſtracan, d'un médecin arabe qui étoit au ſervice du roi. Mon père faiſoit des cures ſi merveilleuſes qu'on le regardoit comme un homme divin, & comme j'avois beaucoup de goût pour ſa profeſſion, à peine eus-je quinze ans qu'il s'attacha à m'inſtruire dans la médecine. Banou Raſſid, me diſoit-il ſouvent, l'on n'acquiert les ſciences qu'avec la vigilance d'un corbeau, l'avidité d'un pourceau, la patience d'un chien, & les careſſes d'un chat; ſi

vous ſuivez exactement ces préceptes, vous deviendrez un jour un grand homme, ſinon vous ramperez avec le commun, & ne vous diſtinguerez jamais dans quelque genre de vie que vous choiſiſſiez. Frappé de ces maximes, je me livrai tout entier à l'étude, & en moins de dix ans je fis de ſi grands progrès dans la médecine, qu'après la mort de mon père, je fus nommé médecin du roi d'Aſtracan. J'avois à peine vingt-huit ans, que je m'acquittai de cet emploi avec un bonheur infini, & je m'acquis tellement les bonnes graces du ſultan, que je devins ſon favori. Ce monarque m'aimoit avec tant de tendreſſe, que pour ne ſe point priver de ma préſence, il me permettoit, par un privilège unique, d'entrer dans l'intérieur du ſérail à toutes les heures du jour. La principale raiſon pour laquelle ce prince me donnoit ainſi mes entrées dans un lieu interdit au reſte des hommes, c'eſt qu'il n'ignoroit pas l'extrême averſion que j'avois pour le ſexe, & combien je déteſtois les funeſtes effets de l'amour. La lecture de tous les malheurs qui ſuivent ordinairement cette étrange paſſion, m'avoit tellement mis en garde contr'elle, que j'avois pris une ferme réſolution de ne jamais laiſſer ſurprendre mon

cœur. Le ſultan me railloit ſouvent ſur mon inſenſibilité. Seigneur, lui diſois-je, je ne hais point les femmes, mais je les crains; elles peuvent troubler la tranquillité de ma vie, & c'eſt la raiſon pour laquelle je les regarde avec tant d'indifférence; Dieu veuille que je perſévère dans le deſſein que j'ai formé de garder ma liberté! Voilà, madame, à-peu-près les converſations que j'avois ſouvent avec le ſultan. Un jour que nous étions encore ſur la même matière, on vint lui dire que ſon premier viſir, appelé Houſſan-Ben-San, venoit de tomber dans une eſpèce de frénéſie qui l'avoit déjà attaqué pluſieurs fois avec beaucoup de violence; comme il aimoit tendrement ce viſir, il m'ordonna de courir à ſon ſecours. La nouvelle que l'on venoit d'apporter au ſultan n'étoit que trop vraie; Houſſan-Ben-San étoit dans un ſi grand délire, que je fus obligé de le faire lier, ſa fureur redoubloit à chaque inſtant, & ce ne fut qu'après une ſaignée du pied, & au bout de ſept ou huit heures, qu'il commença à revenir dans ſon bon ſens. Banou Raſſid, me dit-il, me voilà ſur le point de paroître devant le tribunal de Dieu; je ſens déjà le vent froid & glaçant de la mort qui ſouffle au chevet de mon lit, &

tout l'art de la médecine n'eſt pas capable de me guérir. Seigneur, lui répondis-je, votre maladie n'eſt pas ſi incurable que vous le croyez; tâchez de ſurmonter un peu cette humeur noire qui vous domine. Y a-t-il quelqu'un dans tout Aſtracan qui ait plus de ſujets d'être content que vous! Ah! mon cher ami, ajouta-t-il, en me ſerrant la main, que les apparences ſont trompeuſes! Il n'y a perſonne en effet qui paroiſſe devoir être plus ſatisfait de ſa fortune. J'ai plus de richeſſes qu'il n'eſt permis d'en ſouhaiter; mon ſérail eſt rempli des plus belles Circaſſiennes, une ſeule fille que j'ai eſt d'une beauté égale à celle des Houris: voilà tout le brillant extérieur de ma maiſon; mais un ver qui me ronge depuis plus de trente ans, me rappelle ſans ceſſe un enchaînement de crimes qui me font horreur à moi-même. Depuis ce jour, je n'ai point goûté de véritable repos, toujours agité par des mouvemens cruels, je vois devant mes yeux l'ombre effrayante d'une ſœur & de ſon fils que j'ai barbarement maſſacrés; leur ſang, & celui de nos ſultans s'élève à tout moment contre moi. Je frémis quand je penſe qu'ils vont dans quelques heures me reprocher mon inhumanité devant le tribunal de Dieu. Ha!

mon cher Banou Raſſid, que répondrai-je au ſouverain juge de nos actions? Quelque douleur que je reſſente d'avoir commis tant de crimes ſous le poids deſquels je ſuis accablé, dois-je eſpérer qu'il n'écoutera pas les juſtes plaintes des malheureuſes victimes de ma fureur? Mais ces diſcours ſont autant d'énigmes qu'il faut vous expliquer.

SECONDE PARTIE.

Hiſtoire du viſir Houſſan Ben-San.

VOUS n'ignorez pas, mon cher Banou-Raſſid, me dit le viſir, que mon père étoit le favori de Facreddin, à qui le ſultan Mouzacaſem, qui règne aujourd'hui, doit la naiſſance. Mais vous ne ſavez peut-être pas, que ce monarque avoit deux fils; Mouzacaſem qui étoit le cadet, & Alacou qui étoit l'aîné, dont depuis trente ans & plus l'on n'a aucune nouvelle. Le premier m'aimoit extrêmement & m'aime encore, pui qu'il m'a élevé dans le poſte où je ſuis, depuis qu'il eſt ſur le trône. Le ſecond, jaloux de l'ami-

tié que ſon frère avoit pour moi, s'appercevoit avec peine du peu de complaiſance que j'avois pour lui, quoiqu'il fût l'aîné. Nous ne ſommes apparemment pas les maîtres de nos ſympathies & de nos antipathies, puiſque, quelqu'effort que je fiſſe pour me vaincre, je ne pus jamais gagner ſur moi de faire ma cour à Alacou. Ce qui augmenta même ma haine pour ce prince, c'eſt qu'étant devenu amoureux d'une jeune veuve, il devint mon rival, & fut traité plus favorablement que moi.

VINGT-TROISIÈME SOIRÉE.

Suite de l'hiſtoire du viſir Houſſan Ben-San.

JE parlai un peu haut, continua le viſir, ſans ſonger à la diſtance qu'il y avoit du prince à moi; & Alacou en ayant porté ſes plaintes à Facreddin, j'eus ordre de m'éloigner de ſoixante lieues d'Aſtracan, & de ne point me préſenter à la cour de ſix mois. Cette punition me mit la rage dans le cœur; j'étois incapable d'écouter la raiſon ni les

remontrances de mon père ; je ne voulus pas même faire la moindre excuſe au prince, qui ne demandoit pas mieux que de les recevoir. Et mon père eut tant de chagrin de ma mauvaiſe conduite, qu'il en tomba malade, & qu'après une fièvre qui le mina peu-à-peu, il remit ſon ame entre les mains de l'ange de la mort.

Le prince Mouzacaſem, dans une conjecture auſſi triſte, obtint mon retour du ſultan & de ſon frère. Je me mis en poſſeſſion de tous les biens de mon père ; & comme il m'avoit laiſſé une ſœur d'une beauté achevée, je ſouhaitai, avec une extrême paſſion, que le ſultan Mouzacaſem pût en devenir amoureux, & en faire ſa femme. Pour en venir à bout, je feignis d'être malade ; il eut la bonté de me rendre viſite, & comme j'en fus averti, j'ordonnai à l'aimable Pehrizad, (1) c'eſt ainſi que ſe nommoit ma ſœur, de ſe tenir à côté de mon lit, & ſans voile, lorſque le jeune prince ſe rendroit dans ma chambre. Je ne m'attendois pas, mon cher ami, qu'Alacou ſeroit en la compagnie de ſon frère. Ce prince,

---

(1) C'eſt-à-dire, née d'une fée, pour marquer la perfection de la perſonne qui porte ce nom.

pour faire connoître qu'il oublioit entiérement mes extravagances, voulut bien me donner cette marque de sa bonté. Quelqu'aversion que j'eusse pour lui, je dois rendre justice à la vérité, il faut avouer qu'il avoit un mérite distingué; il n'étoit pas grand, mais c'étoit la taille la mieux prise de tout Astracan; & son visage étoit d'une beauté si régulière, qu'il étoit difficile de le voir sans l'aimer. Je fus aussi étonné qu'on puisse l'être de sa visite : si j'avois été prévenu de l'honneur qu'il me fit, je me serois bien gardé d'exposer Pehrizad à ses yeux; mais la faute étoit faite, & il fallut faire bonne contenance, quoique, dans le fond de l'ame, je fusse au désespoir. La beauté de ma sœur fit un effet contraire à mes intentions; Mouzacasem la vit avec indifférence, & Alacou ne la regarda qu'avec des transports qui me percèrent le cœur. Et ma douleur fut d'autant plus vive, que je crus lire dans les yeux de Pehrizad, que la passion de ce prince lui causoit autant de vanité que de plaisir : je sus pourtant me contraindre, & je feignis de ne pas m'appercevoir de ce qui se passoit entre ces nouveaux amans.

Je redoublai mes attentions pour faire garder exactement ma sœur; je me remis

du ſoin de ſa conduite à une vieille eſclave que je croyois incorruptible ; mais de quoi l'or & les préſens ne viennent-ils pas à bout ? Alacou, ſous prétexte de paſſer des ſemaines entières à la chaſſe, ſe tenoit enfermé dans l'appartement de ma ſœur : il lui avoit promis de l'épouſer ſitôt qu'il ſeroit monté ſur le trône, & Pehrizad, ſenſible à la paſſion d'un prince auſſi aimable, n'avoit pu lui refuſer de ſatisfaire à ſes impatiens déſirs. Que vous dirai-je, mon cher Banou-Raſſid ? J'ignorois abſolument ce commerce ſecret ; mais la noire furie qui m'agitoit ſans ceſſe, & qui réveilloit à tous momens ma haine pour Alacou, m'envoya un rêve, qui fut la cauſe de tous mes malheurs. Je m'imaginai qu'en traverſant une forêt j'entendois des cris affreux ; je crus reconnoître le ſon de la voix de ma ſœur, je courus à elle ; je la trouvai entre les griffes d'un lion terrible, & le prince Alacou, le ſabre à la main, qui accouroit à ſon ſecours ; ce rêve m'inquiéta ; je m'éveillai en ſurſaut, je me rendis à l'appartement de Pehrizad, ſans ſavoir pourquoi. Que devins-je, en l'appercevant endormie entre les bras du prince ? Je ne fus pas le maître de mon premier mouvement. Pénétré de rage, je

perçai ce prince de vingt coups de poignard; j'en fis autant à la vieille esclave, & réveillant ma sœur, je lui montrai les terribles effets de ma vengeance. Elle poussa des cris affreux à cette vue, & comme je craignois qu'ils n'éveillassent mes esclaves, je lui mis un mouchoir dans la bouche, & l'ayant enfermée dans une grande caisse de sapin, & Alacou & la vieille dans une autre, je les fis porter, pendant la nuit, par quatre esclaves, à une petite maison que j'ai aux portes d'Astracan, sans qu'ils sussent de quoi ils étoient porteurs. Je leur ordonnai ensuite de retourner à Astracan, & ouvrant la caisse où étoit Pehrizad, je me disposois à l'envoyer tenir compagnie à son amant, lorsqu'elle se jeta mes genoux : barbare, me dit-elle, avant que de me priver de la vie, permets du moins que je la donne à un enfant malheureux que je porte dans mon sein; il auroit peut-être un jour été ton maître, sans les effets de ta cruauté; laisse-moi du moins la consolation de savoir qu'après ma mort je laisse un héritier de tous mes malheurs; je n'ai pas besoin de te recommander de lui cacher sa naissance, si tu as assez de pitié pour le laisser vivre : ton propre intérêt te l'ordonne.

Je me laissai attendrir par les larmes de Pehrizad, dont une violente émotion avança les couches. Comme je m'apperçus qu'elle avoit besoin de secours, je donnai ordre à deux esclaves, qui demeuroient toujours dans cette maison, d'aller promptement me chercher une sage-femme, & de me l'amener sans qu'elle sût où on la conduisoit; mes ordres furent exécutés, la sage-femme vint au bout d'une heure, & ma sœur avec son aide accoucha à sept mois au plus d'un garçon. Ma première intention avoit été d'abord de remettre cet enfant à la sage-femme avec une bourse d'or suffisante pour le faire élever; mais malheureusement ayant jeté la vue sur cet enfant, je lui trouvai des traits si semblables à ceux du prince Alacou, que je sentis renaître toute ma haine, qui n'étoit pas encore assouvie; je voulus forcer sa mère à le poignarder; elle eut horreur d'une proposition aussi cruelle; elle s'évanouit. O barbarie sans exemple! je lui mis moi-même le poignard à la main; je l'appuyai sur la gorge de son fils, & revenue de son évanouissement, elle ne s'apperçut pas plutôt du crime involontaire que je lui avois fait commettre, qu'elle s'ôta la vie avec le même poignard. La sage-femme effrayée

voulut crier, je lui fis voler la tête de dessus les épaules, & avec l'aide de mes deux esclaves, j'enterrai tous ces corps dans le jardin de ma petite maison ; ensuite, pour n'avoir point de témoins de tant de crimes, je tuai mes esclaves & leur donnai la sépulture à côté des autres.

Je retournai le lendemain dans Astracan, je fis courir le bruit que ma sœur avoit été enlevée ; l'absence du prince Alacou fit croire que c'étoit lui qui me déshonoroit ; j'en portai mes plaintes au sultan ; il en fut dans une colère épouvantable, d'autant plus que Mouzacasem l'assura que son frère étoit passionnément amoureux de Pehrizad ; il se passa plusieurs années sans que l'on apprît aucunes nouvelles de ces malheureux amans que l'on croyoit errans par le monde, & Facreddin ayant payé le tribut ordinaire à la nature, Mouzacasem monta sur le trône dont je lui avois frayé le chemin par le meurtre du sultan son frère.

Ce monarque, qui m'avoit toujours donné des témoignages extraordinaires de bonté, me nomma aussi-tôt son premier visir. J'occupe, mon cher ami, cette place depuis plus de vingt ans, mais je n'en suis pas plus heureux. Bourrelé sans cesse par les re-

mords de mes crimes, j'ai tâché par toutes ſortes de bonnes actions de fléchir la colère du grand prophête. J'ai fondé deux caravanſérails pour les pélerins de la Mecque; j'ai fait bâtir trois moſquées où l'on nourrit tous les jours quarante pauvres; j'ai fait faire des prières par tous les imans de ce royaume; rien n'a pu chaſſer la noire mélancolie qui me dévore, tous mes vœux ont été rejetés. A la fin, accablé de tant d'horreurs dont le ſecret de ma vie eſt noirci, j'ai demandé par grâce au prophête qu'il m'ôtât de ce monde; voilà la ſeule de mes prières qu'il paroiſſe vouloir exaucer. Il m'a envoyé une fièvre des plus ardentes; la fureur en précède les accès, & je ſens que je n'ai plus que quelques momens à vivre; vous trouverez dans cette caſſette de bois de ſandal, que vous remettrez au ſultan, toutes mes pierreries avec mon teſtament; j'y ai joint un détail encore plus exact de tous mes crimes; je lui en demande mille pardons, il aura ma mémoire en exécration. Ah! je ne le mérite que trop; je me regarde comme un monſtre qui n'eſt pas digne de voir le jour; mais cependant obligez-moi, mon cher Banou-Raſſid, de ne porter cette caſſette à Mouzacaſem qu'après ma mort.

VINGT-QUATRIÈME

VINGT-QUATRIÈME SOIRÉE.

Conclusion de l'histoire du visir Houssan Ben-San, & suite & conclusion de l'histoire du médecin Banou-Rassid.

Je quittai le visir, continua le mandarin, après m'être chargé de sa cassette; mais à peine eus-je mis le pied hors de sa chambre, que tombant dans de nouvelles fureurs, il fut attaqué de convulsions si violentes, que malgré la force de mes remèdes, il fut suffoqué.

Jamais surprise ne fut égale à celle du sultan à la lecture du mémoire du visir, que je lui présentai; il pleura tendrement l'infortuné Alacou, & ayant assemblé son conseil secret pour lui communiquer les pièces que je venois de lui remettre, on y délibéra de rendre ce mémoire public, & de s'emparer de tous les biens du visir qui les léguoit à Mouzacasem, le suppliant seule-

ment d'avoir ſoin d'une fille unique qu'il laiſſoit, qui ſe nommoit Semaché. Je fus chargé de cette commiſſion; je fis tranſporter au ſérail tous les riches meubles du viſir, & j'y conduiſis auſſi ſa fille; elle avoit à peine ſeize ans; mais, madame, que de charmes étoient répandus ſur ſon viſage, & que ſes larmes me touchèrent! J'attribuai d'abord à la compaſſion ce qui étoit l'effet de l'amour le plus violent, & je n'eus garde de m'imaginer que cette belle fille eût fait ſur mon cœur une ſi forte impreſſion; je la préſentai donc au ſultan Mouzacaſem, & je ne démêlai bien mes véritables ſentimens que lorſque je m'apperçus de la ſurpriſe avec laquelle il la regardoit, & que je l'entendis s'écrier qu'il n'avoit jamais rien vu de ſi parfait dans la nature que la charmante Semaché. Je connus en ce moment tout mon malheur. Je ſentis dans mon cœur des mouvemens jaloux qui me firent haïr le ſultan; je fis de vains efforts pour ſurmonter une paſſion naiſſante, que je voyois qui me ſeroit funeſte : l'amour triompha, & malgré toutes mes réſolutions, je ſuccombai, & je ne pus voir entrer Semaché dans le ſérail ſans penſer mourir de douleur.

Mouzacaſem étoit bien fait, & d'un tem-

pérament impétueux ; il ne tarda guères à faire connoître à Semaché toute la violence de sa passion ; l'ambition & peut-être l'amour tarirent ses pleurs en peu de jours, & j'appris bientôt qu'elle alloit se rendre aux volontés du sultan. Je reçus cette nouvelle avec des transports extraordinaires de fureur ; je m'exhalai en reproches outrageans contre Mouzacasem, comme s'il m'eût enlevé ma maîtresse. Je traitai Semaché de perfide & d'ingrate, comme si elle eût pris quelqu'engagement avec moi. Enfin, madame, je perdis tellement le jugement que l'on fut obligé de me garder à vue ; Mouzacasem surpris d'une maladie si prompte & si extraordinaire, me fit amener en sa présence pour être lui-même témoin de l'état dans lequel j'étois. Semaché étoit avec lui, lorsque j'arrivai dans son cabinet ; sa présence rappela dans mon esprit aliéné mille idées extravagantes ; je me jetai à ses pieds, je lui déclarai mon amour, & je le fis apparemment dans des termes si singuliers & si vifs, qu'ils allèrent jusqu'au cœur de cette belle sultane ; elle comprit en un moment quelle devoit être la violence de ma passion, puisqu'elle m'avoit réduit dans un état si pitoyable, & la comparant sans doute avec celle

du ſultan qui n'avoit fait paroître auprès d'elle qu'un pouvoir abſolu auquel elle étoit prête de ſuccomber, elle s'abandonna ſur le champ à une ſi profonde mélancolie, que Mouzacaſem en fut étonné; quelqu'effort qu'il fît pour l'en tirer, il ne put en venir à bout; cette belle perſonne ſe trouva bientôt dans le même état que moi; on ne lui entendit plus nommer que le tendre Banou-Raſſid; en un mot, elle devint en peu d'heures auſſi folle que j'étois fou.

Cette aventure extraordinaire mortifia extrêmement le ſultan. Il aimoit tendrement la belle Semaché, mais il étoit délicat en amour, & la ſituation dans laquelle elle étoit ne lui permettoit pas d'en faire une ſultane favorite, quand même il auroit eu moins de délicateſſe. Il fit eſſayer ſur nous pendant pluſieurs jours tous les remèdes ordinaires, & voyant que l'art de la médecine n'opéroit en aucune manière, il voulut en tenter un auquel ſes médecins n'auroient jamais penſé, & qui fût de ſa ſeule ordonnance; il envoya appeler le cadi, & nous ayant fait amener Semaché & moi en ſa préſence: Banou-Raſſid, me dit-il en m'embraſſant, je veux remporter ſur moi-même une grande victoire, j'adore la charmante Semaché;

mais comme je ſuis perſuadé que vous êtes nés l'un pour l'autre, je t'en fais préſent : vivez heureux enſemble. Alors le cadi fit le contrat ; nous le ſignâmes ſans ſavoir trop ce que nous faiſions. Le ſultan nous fit conduire chez moi; l'on y ſervit par ſon ordre un repas ſuperbe, auquel il me fit l'honneur d'aſſiſter : après le repas, l'on nous coucha dans le même lit, & chacun ſe retira.

Nos eſprits étoient trop dérangés pour que je puiſſe vous dire, madame, de quelle manière ils ſe remirent dans leur aſſiette naturelle : il y a apparence que la poſſeſſion de la belle Semaché n'y contribua pas peu; je ſais ſeulement qu'à meſure que la raiſon me revint, ma charmante épouſe recouvra la ſienne, & que le ſultan ſe ſut un gré infini de nous avoir fourni un remède auſſi ſimple & auſſi naturel que celui qui nous conduiſit à une parfaite guériſon.

Tant de bontés ne ſuffiſoient pas au grand cœur de Mouzacaſem, il rendit encore à Semaché tous les biens de ſon père, & me fit ſon premier viſir ; je vécus avec mon épouſe dans une union parfaite, j'en eus nombre d'enfans, & ce ne fut que dans une extrême vieilleſſe que je quittai ce corps

caduc pour paſſer dans un nouveau monde, inconnu juſqu'alors au reſte des hommes.

Je vous avoue, dit alors Gulchenraz, que je trouve fort plaiſant le dénouement de votre hiſtoire, c'eſt-à-dire, votre guériſon & celle de Semaché, & qu'il m'a bien dédommagé du récit des aventures de la malheureuſe Pehrizad, dont la fin eſt ſi tragique. Toute la médecine enſemble ne ſe feroit jamais aviſée d'un expédient pareil; & je crois que l'on pourroit ainſi dans les commencemens, remédier à tous les genres de folies, par des remèdes proportionnés à la cauſe qui les a fait naître. Mais continuez, je vous prie, vos aventures, & m'apprenez ce que vous fûtes dans cette partie du monde, dont ſans doute vous ne ſavez pas le nom, puiſque vous ne me l'avez pas nommée.

Aventures du ſauvage Kolao.

J'ANIMAI un jeune ſauvage, appelé Kolao, & qui demeuroit dans une isle, nommée Miſamichis (1), à cauſe d'une

(1) Par le récit du ſauvage Kolao, il y a toute ap-

rivière à laquelle mes ancêtres avoient donné ce nom ; mais je ne puis, madame, vous dire dans quelle partie du monde elle est située, je n'ai presque point d'idée de la religion que nous suivions ; je sais seulement que nous adorions le soleil à son lever, & que tous les matins, en tournant le visage vers son orient, nous le saluyions en criant trois fois de toutes nos forces, ho ! ho ! ho ! après quoi, faisant de profondes inclinations, nous demandions qu'il conservât nos femmes & nos enfans ; qu'il nous donnât la force de vaincre nos ennemis, & qu'il nous accordât une chasse & une pêche abondante.

Vous pouvez aisément vous imaginer, madame, poursuivit Fum-Hoam, de quelle manière les premières années d'une vie aussi

---

parence qu'il est né dans le Canada vers l'embouchure du fleuve S. Laurent. Le père Chrétien le Clerc, recolet missionnaire, dit que le voisinage de Quebec est un pays appelé Gaspé, situé dans des montagnes, des bois & des rochers, près la rivière de Mizamichiche, habité par des sauvages appelés Porte-Croix, parce qu'ils furent guéris d'une maladie pestilentielle par le respect qu'ils portèrent à la croix, qu'un homme beau par excellence leur présenta pendant leur sommeil, & qui leur ordonna de porter à la main, sur la chair, ou sur leurs habits, ce signe de leur salut.

ſimple ſe paſsèrent ; l'on m'apprit à tirer de l'arc, & quand j'eus atteint dix-huit ans, je me choiſis une femme, je l'aimai tendrement, & j'en eus ſix filles & un garçon : mes filles ne furent pas plutôt en âge qu'elles trouvèrent des maris ; & mon fils, dont la bravoure étoit reſpectée dans toute l'isle, alloit auſſi prendre une femme, lorſqu'une maladie très - violente l'emporta en quatre jours. Je fus pénétré d'une ſi profonde douleur de cette perte, qu'après avoir fait pluſieurs extravagances, j'allois me percer le cœur d'une de mes flèches, lorſqu'un de mes camarades m'arrêta le bras. Pourquoi veux - tu mourir, Kolao, me dit - il, pendant qu'il y a encore du remède à tes maux ? Ecoutes - moi ſeulement avec attention. J'ai ouï dire à mon père, qu'un de nos anciens des plus conſidérables de cette nation fut un jour dangereuſement malade : il perdit l'uſage de tous les ſens, & tomba dans des convulſions ſi violentes, qu'on le crut mort pendant un aſſez long eſpace de temps. Il revint pourtant à lui, & étant interrogé par ceux qui étoient dans ſa cabane, où il avoit été ſi long-temps pendant qu'il s'étoit trouvé ſans aucun ſentiment, il répondit qu'il venoit du pays des ames ; que

par une faveur extraordinaire, qui n'avoit jamais été accordée qu'à lui, le fouverain de ce royaume, qui s'appeloit Pat-Koot-Parout, lui avoit permis de retourner dans fon isle, pour apporter des nouvelles d'une région qui jufqu'alors leur avoit été inconnue; qu'au refte ce pays n'étoit éloigné d'eux que de cent lieues; qu'on pouvoit y aller par le feptentrion de l'isle, & qu'après avoir traverfé à gué & à la nage un grand étang de quarante lieues de largeur, rempli de joncs marins, on arrivoit dans le pays de Pat-Koot-Parout; que s'il agréoit les préfens qu'il falloit lui porter, on pouvoit, avec fa permiffion, entretenir les ames de fes anciens amis, & même ramener celles que l'on voudroit, pourvu que leurs corps n'euffent pas encore fouffert de corruption.

VINGT-CINQUIÈME SOIRÉE.

Suite & conclufion des aventures du fauvage Kolao.

VOILA, me dit mon camarade, ce que notre ancien raconta à ceux qui étoient dans

ſa cabane : il leur auroit fait un récit plus détaillé, & rapporté les converſations qu'il eut avec les ames de ſes amis, ſi la mort, notre plus cruelle ennemie, ne lui eût fermé les yeux en ce moment. Elle fut ſans doute jalouſe des bontés de Pat-Koot-Parout, & craignit que notre ancien n'entreprît de lui ravir un jour quelques-uns de ſes parens: voilà la raiſon pour laquelle elle l'enleva d'entre nous ſi précipitamment.

Ton fils ne vient que de mourir; te ſens-tu aſſez de courage pour entreprendre un voyage auſſi difficile que celui du pays des ames? Je t'y tiendrai compagnie, & nous ramènerons l'ame de ton fils, ou nous mourrons à la peine. J'acceptai cette propoſition avec beaucoup de joie; trois de nos camarades ſe joignirent à nous, & après avoir fait un grand feſtin à tous nos amis, nous prîmes nos arcs & nos flèches, des coliers de corail, & du pétun pour préſenter au Pat-Koot-Parout, & nous nous mîmes en chemin à la pointe du jour. En marchant toujours du côté du ſeptentrion, nous parvînmes en peu de jours à l'étang déſigné par notre ancien, & ayant coupé des perches pour ſonder le gué, nous nous mîmes

à l'eau, & nous marchâmes à grands pas & avec beaucoup de fatigue. Le ſoir étant venu, nous piquâmes nos perches dans le fond de l'eau ; nous y attachâmes des filets de coton qui formoient une eſpèce de lit, & nous y dormîmes juſqu'au lever du ſoleil. Après deux jours d'une pareille marche, nous nous trouvâmes de l'autre côté de l'étang ; nous abordâmes dans ce pays tant déſiré, & nous fûmes agréablement ſurpris à notre arrivée d'y voir une infinité d'eſprits, d'arcs, de flèches & de maſſues qui voltigeoient à nos yeux, comme de petits nuages, & qui, par je ne ſais quel langage inconnu, nous firent comprendre qu'ils étoient au ſervice de nos pères & de nos camarades ; mais un moment après nous penſâmes mourir de frayeur, lorſqu'approchant d'une cabane, ſemblable à celle de notre isle, à l'exception qu'elle étoit d'une hauteur prodigieuſe, nous y apperçumes un homme, ou plutôt un géant, armé d'un arc & d'une maſſue terrible ; il jeta ſur nous des regards étincelans de colère, & nous parla dans ces termes : « Qui que vous ſoyez, diſpoſez-» vous à mourir, puiſque vous avez eu la » témérité de paſſer ce trajet & de venir » dans le pays des morts ; je ſuis Pat-Koot-

» Parout, le gardien, le maître, le gou-
» verneur de toutes les ames. »

Le géant avoit déjà ſa maſſue levée pour nous aſſommer tous, lorſque me jetant à ſes pieds, je le conjurai, autant par mes larmes que par mes diſcours, d'excuſer la témérité de mon entrepriſe qui méritoit toute ſa colère : « Décoche contre nous, lui dis-je,
» toutes les flèches de ton carquois, ou
» écraſe-nous de la chûte de ta maſſue,
» voilà nos eſtomacs & nos têtes ; tu es
» l'arbitre ſouverain de notre vie ou de notre
» mort ; mais s'il te reſte encore quelque
» ſentiment de compaſſion, pardonne-nous
» notre hardieſſe, en conſidération d'un
» malheureux père qui n'eſt coupable envers
» toi que par ſa trop grande tendreſſe pour
» un fils unique qu'il vient de perdre ; daigne
» agréer les préſens que nous t'apportons
» du pays des vivans, & nous recevoir au
» nombre de tes amis. »

Ces paroles ſi ſoumiſes touchèrent le cœur de Pat-Koot-Parout ; il parut ſenſible à ma douleur, reçut mes préſens, me dit de prendre courage, &, pour me combler de grâces & de conſolation, il m'aſſura qu'avant mon départ il me rendroit l'ame de mon fils ; mais qu'en attendant cette faveur

extraordinaire, il vouloit me régaler, ainſi que mes camarades, d'une liqueur excellente qu'il nous préſenta dans ſa cabane; nous en bûmes tous avec un plaiſir d'autant plus grand qu'elle nous rétablit en un moment les forces que nous avions perdues par la fatigue d'un voyage auſſi pénible.

Pendant que nous nous réjouiſſions avec lui, l'ame de mon fils arriva; je reconnus ſa voix, j'en penſai mourir de joie, & ſuppliant le géant de me la donner pour la reporter dans ſon corps, elle devint dans un inſtant groſſe comme une pomme; il la prit entre ſes mains, & l'ayant enfermée bien étroitement dans un petit ſac de cuir, qu'il lia d'une ficelle, il me le pendit au col, & nous donna notre audience de congé, avec ordre, en arrivant dans notre isle, d'étendre le corps de mon fils dans une cabane toute neuve, d'ouvrir ce petit ſac ſur ſa bouche, d'y remettre ſon ame, & de prendre bien garde que le ſac ne fût ouvert avant ce temps, de crainte que l'ame de mon fils n'en ſortît auſſitôt & ne revînt dans ſon pays, qu'elle ne quittoit qu'avec répugnance.

Après avoir reçu le ſac avec des tranſports de joie inconcevables, l'on nous montra

par l'ordre de Pat - Koot - Parout le lieu ténébreux où étoient retenues les ames des méchans ; il n'étoit couvert que de branches de ſapin sèches & mal rangées, au lieu que les cabanes des ames vertueuſes étoient ornées d'une infinité de feuillages toujours verts par dedans & par dehors, & que le ſoleil venoit tous les jours les viſiter, & renouveller les branches de ſapin & de cèdre, ſur leſquelles elles ſe repoſoient : & que l'on voyoit autour de ces cabanes les eſprits de leurs arcs, de leurs flèches & de leurs maſſues, avec leſquels ils prenoient le même plaiſir que dans le pays des vivans.

Après avoir conſidéré ces choſes avec admiration, nous bûmes encore chacun deux coups de la même liqueur que l'on nous avoit déjà préſentée ; nous nous remîmes enſuite en chemin ; nous entrâmes dans l'étang ; nous piquâmes nos perches ; nous y attachâmes nos lits, & nous nous y endormîmes profondément. Mais ſoit que ce fût la volonté du grand Pat-Koot-Parout, ſoit que ce fût par l'effet de la liqueur que nous avions bue, nous nous trouvâmes tous à notre réveil dans notre isle, à cent pas de ma cabane.

On peut facilement juger de la joie que

nos camarades eurent de nous revoir, & de l'admiration dans laquelle ils furent au récit merveilleux que nous leur fîmes de notre voyage & de notre retour. Ils ne pouvoient croire que j'euſſe réellement l'ame de mon fils enfermée dans le ſac de cuir qui me pendoit au col, & ils attendoient avec une très-grande impatience, que rentrée dans ſon corps elle leur confirmât la vérité de ce que nous leur racontions. Pour y parvenir, nous fîmes promptement une cabane toute neuve, & nous y portâmes le corps de mon fils. Pendant notre voyage, ſa mère & trois autres femmes l'avoient conſervé fraîchement en éloignant les mouches avec de grands éventails de plumes, & je me préparois à exécuter les ordres de Pat-Koot-Parout, lorſque par un accident, auquel je ne m'attendois pas, je fus pénétré de la douleur la plus cruelle.

Pendant que j'avois travaillé à faire la cabane neuve, j'avois remis à ma femme le ſac dans lequel étoit enfermée l'ame de mon fils; elle avoit été préſente au récit de l'hiſtoire de notre voyage; la défenſe d'ouvrir ce ſac excita ſa curioſité, quoique je lui euſſe bien recommandé encore de n'en rien faire; elle délia la ficelle, &

l'ame de mon fils étant retournée ſubitement au pays d'où nous l'avions été chercher avec tant de peine, je trouvai le ſac vuide ; non, madame, continua le mandarin, ma rage & ma fureur ne purent s'exprimer ; dans mon premier tranſport je déchargeai un ſi furieux coup de bâton ſur la tête de ma femme, que je lui fis voler la cervelle en l'air ; enſuite tirant d'une eſpèce de gaîne un couteau dont la pointe & le tranchant étoient faits de pierres à feu, je me l'enfonçai dans le cœur, & tombai roide mort ſur le corps de mon fils, laiſſant mes camarades très-affligés d'une cataſtrophe auſſi triſte, & qui les privoit du plaiſir d'apprendre avec encore plus de certitude des nouvelles du pays des ames, & dans quelle claſſe étoient celles de leurs pères & de leurs frères.

Effectivement ces pauvres miſérables perdoient beaucoup, dit en riant la reine de la Chine, ce jeune garçon leur eût fait de jolis contes. Mais au ſortir de ce corps, que devîntes-vous ? Je paſſai dans celui d'une eſclave, appelée Iloul, qui fut vendue à la fille du premier médecin du grand mogol,

qui faisoit sa résidence à Agra, poursuivit le mandarin. Il ne m'arriva dans cet état aucun événement singulier qui me regarde personnellement ; ma vie fut des plus simples & des plus unies ; mais ceux auxquels ma jeune maîtresse eut part, ou dont j'ai entendu faire le récit, étant à son service, peuvent amuser quelques momens votre majesté. Vous me ferez donc plaisir de me les raconter, reprit Gulchenraz ; cela étant, madame, continua le mandarin, je vais satisfaire votre curiosité.

Aventures de Dardok, racontées par son esclave Ilöul.

MA jeune maîtresse se nommoit Dardok, sa physionomie fine & spirituelle plaisoit infiniment, & à quinze ans elle étoit si supérieure à toutes les filles de son âge par les grâces de sa personne & par le brillant de son esprit, qu'on ne pouvoit la regarder sans admiration.

Takfur, premier médecin du prince Filu, sultan des Indes, avoit fait plusieurs voyages à Agra ; il y avoit lié une amitié très-étroite avec le père de ma maîtresse, & se per-

ſuadant qu'il ſeroit heureux avec une perſonne auſſi aimable, & d'un eſprit auſſi délicat; il la demanda, l'obtint pour ſon épouſe, & la conduiſit à Mazulipatan, où le ſultan ſon maître avoit établi ſon ſéjour ordinaire. Tendrement chéri de ſa nouvelle épouſe, aimé du ſultan, qui lui témoignoit une confiance extrême, rien ne manquoit à ſon bonheur, lorſqu'un fakir, appelé Barzalu, qui, par tous les degrés de la fortune, étoit parvenu à être premier viſir de ce monarque, devint jaloux de l'amitié qu'il lui portoit. Comme il avoit ſignalé par quelqu'inſigne fourberie tous les pas qu'il avoit faits vers le viſiriat, vous jugez bien, madame, qu'il en inventa de nouvelles pour éloigner mon nouveau maître; car j'avois ſuivi Dardok dans les Indes; mais, madame, pour vous faire connoître le caractère du viſir, il eſt néceſſaire de remonter juſqu'à ſon origine.

VINGT-SIXIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures de Dardok.

BARZALU, né aux environs de Cabul (1), étoit d'une extraction très-basse; son premier emploi fut d'être cuisinier; mais se lassant bientôt d'un état aussi peu convenable à son génie, il le quitta pour se faire fakir (2). Après avoir couru pendant toute la journée les rues de Cabul, il se retiroit le soir dans une petite cahute qu'il s'étoit faite dans les fauxbourgs, attenant une mosquée. Un jour que Barzalu étoit entré dans le lieu où logeoit le prince Mesdouen, qui voyageoit dans le Mogolistan, ce prince ayant pitié de sa misère, lui jeta quelques pièces d'or, & ordonna à ses esclaves de le retenir à dîner. Le fakir, qui avoit appétit, entra

(1) Ville & royaume dans les états du grand mogol; elle est très-voisine de la Perse & du Zagathay, & a le royaume de Cachemire au levant.

(2) C'est le nom que l'on donne aux pauvres de profession dans les états du grand mogol.

dans la cuiſine, il y trouva de quoi ſoulager ſa faim, & ſe reſſouvenant de ſon ancien métier, il aida les officiers du prince à préparer le repas.

Meſdouen, qui aimoit la bonne chère, s'apperçut bientôt que les ragoûts qu'on lui ſervit, & ſur-tout un excellent plat de perdrix aux choux, n'étoit pas de la façon de ſon cuiſinier ordinaire; il le fit appeler, & ayant appris que c'étoit le fakir qui avoit travaillé à ſon dîner, il lui propoſa d'entrer à ſon ſervice. Barzalu, déjà las de la profeſſion de fakir, accepta la propoſition du prince, & comme il ne manquoit pas d'eſprit, il s'inſinua en ſi peu de temps dans ſes bonnes grâces, qu'il étoit de tous ſes plaiſirs, & que même il étoit quelquefois admis à ſa table. Seigneur, lui dit-il un jour, je ne borne pas mes ſeuls talens à la cuiſine; je ſuis propre à quelque choſe de plus relevé. Voici un traité de politique de ma compoſition; liſez-le, je vous prie, vous m'en direz votre avis; le prince eut la complaiſance de lire le manuſcrit du fakir; il en trouva les maximes excellentes, quoique ſouvent dangereuſes; & approfondiſſant tous les jours la capacité de Barzalu, il ne

fut pas plutôt arrivé à Mazulipatan (1), que le préſentant au ſultan des Indes, dont il étoit proche parent, il le lui recommanda comme un homme d'un excellent mérite. Le ſultan le goûta fort, & lui trouvant un génie ſupérieur, il l'éleva de degrés en degrés juſqu'à celui de premier viſir, & lui confia aveuglément toute l'adminiſtration de ſon royaume.

Autant Barzalu avoit été ſoumis & rampant avant que d'être élevé à ce poſte, autant il devint fier & arrogant quand il ſe vit le favori du ſultan des Indes. Il oublia bientôt ſa naiſſance & ſon bienfaiteur, qui, pour ſe venger, ne manquoit jamais en toute occaſion de lui rappeler l'aventure des perdrix aux choux. Ces reproches mortifioient extrêmement l'inſolent viſir; mais diſſimulant ſa rage, il devint ſi ſouple envers ce prince, que l'on s'imaginoit dans ſa maiſon le voir encore dans ſon premier état de fakir. Meſdouen y fut lui-même trompé. Il oublia les maximes de Barzalu, & eut

(1) Mazulipatan, ville du royaume de Golconde dans la preſqu'isle de l'Inde en-deçà du golfe de Bengale; c'eſt de-là que partent les vaiſſeaux pour le Pegu, pour Arracan, pour Bengale, pour la Cochinchine, pour la Mecque & pour Ormuz.

l'imprudence de ſe livrer ſans réſerve à ce traître ; ils firent enſemble pluſieurs fois la débauche ; & au ſortir d'un repas qui avoit duré dix ou douze heures, Meſdouen fut attaqué d'une colique ſi violente que l'on traita d'indigeſtion, qu'il en mourut au bout de deux jours, ſans que les médecins puſſent lui apporter aucun ſecours. Barzalu témoigna publiquement une extrême affliction de la mort du prince, & devenu plus puiſſant que jamais auprès du ſultan, il obſédoit tellement l'eſprit de ce monarque, que perſonne n'avoit accès auprès de lui que par ſon canal.

Dans ces diſpoſitions, vous pouvez juger, madame, pourſuivit Fum-Hoam, s'il vit de bon œil la nouvelle faveur de Takfur. Réſolu par toute ſorte de moyens de le perdre, il n'en étoit empêché que par la paſſion qu'il avoit conçue pour Dardok qu'il avoit vu faire aſſiduement ſa cour à la ſultane reine. Il ne ſavoit de quelle manière lui déclarer ſon amour, il la connoiſſoit très-vertueuſe, & craignoit, comme elle avoit beaucoup d'eſprit, qu'elle ne le tournât en ridicule ; il eut pluſieurs converſations particulières avec elle ; il affectoit de lui faire des confidences de ce qui ſe paſſoit au divan, la

consultoit même sur la politique, & voyant que Dardok l'écoutoit avec plaisir, mais qu'elle ne lui parloit pas suivant ses intentions, il lui fit entrevoir qu'étant maître absolu des volontés du sultan des Indes, il n'y avoit pas de poste plus à souhaiter dans le monde que celui d'être maîtresse de son cœur; qu'il étoit en état de prétendre aux faveurs des plus belles femmes de Mazulipatan, mais qu'insensible à toutes leurs minauderies, il n'y avoit qu'une seule personne dans toutes les Indes qui pût aspirer à ce bonheur. Ma jeune maîtresse, qui avoit toujours gardé son sérieux avec Barzalu, ne put s'empêcher d'éclater de rire à la conclusion de ce discours. Ce vilain ministre se sentit très-choqué de cette imprudence. Vous ne seriez donc pas d'humeur, belle Dardok, lui dit-il, à écouter les propositions d'un homme qui vous adoreroit dans la place où je suis. Non vraiment, seigneur, lui dit-elle en riant encore plus fort qu'auparavant; il n'y a que mon époux qui ait droit sur mon cœur; il est à lui seul, & je ne connois personne dans quelque degré d'élévation qu'il soit, assez hardi pour me perdre impunément le respect; je saurois bien m'en venger sur le champ. Et que lui

ſeriez-vous, répliqua le viſir avec émotion ? Outre qu'il y ſeroit fort mal reçu, répondit Dardok d'un ton très-ſérieux, je publierois auſſitôt ſon extravagance par tout Mazulipatan, & je demanderois juſtice de cette inſulte au ſultan même; ce vertueux monarque eſt trop ennemi de la ſéduction & de l'adultère, pour ne pas faire punir ſur le champ celui qui auroit eu cette inſolence.

Le ſang monta au viſage de Barzalu en ce moment; il ſe mordit plus d'une fois les lèvres pour s'empêcher d'éclater, & ce grand politique, démonté par la fierté & l'air goguenard de ma jeune maîtreſſe, la quitta bruſquement, & prenant prétexte qu'il étoit l'heure de ſe trouver au divan, il ſortit outré de rage, d'une converſation dont il eſpéroit un autre ſuccès. Il diſſimula pendant quelques mois le chagrin qu'il avoit reſſenti de cet affront; mais le ſultan s'étant trouvé incommodé d'une médecine que Takfur lui avoit ordonnée, ce lâche miniſtre eut l'ame aſſez baſſe pour lui inſinuer que ſes ennemis pourroient bien avoir gagné ſon médecin; que ce poſte dont dépendoit la vie de ſon maître ne devoit point être confié à un étranger; car, madame, Takfur étoit né dans le Mogoliſtan, & il tint enſuite quelques

quelques discours remplis de tant de malignité, que Filu, qui avoit une confiance aveugle en lui, fit ordonner à son médecin de sortir dans vingt-quatre heures de Mazulipatan, & de ses états dans un mois.

VINGT-SEPTIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures de Dardok.

Un coup de foudre tombé sur Takfur l'auroit moins surpris qu'un ordre aussi positif. Il étoit avec Dardok lorsqu'un visir de ses amis lui vint annoncer sa disgrace. Il en fut accablé d'abord. Qu'ai-je donc fait, s'écria-t-il, pour être traité avec autant de rigueur ? Le sultan me témoignoit encore hier mille bontés; à l'ombre de sa faveur, je vivois respecté dans Mazulipatan ; l'opulence & la tranquillité régnoient dans ma maison ; il retire sa main bienfaisante de dessus ma tête, je ne suis plus qu'un foible roseau que le moindre vent fera bientôt plier jusqu'à terre.

Dardok étoit présente à ces plaintes. Elle n'eut pas plutôt vu sortir l'envoyé du sultan,

qu'embraſſant ſon époux avec tendreſſe : lumière de ma vie, lui dit-elle, pourquoi vous affliger de ſi peu de choſe ; ne ſavez-vous pas que la faveur des princes eſt auſſi inconſtante que la mer, & que les courtiſans y font ce que les vents les plus furieux ont coutume de faire ſur cet élément perfide : les vaiſſeaux les mieux conſtruits ſont-ils à l'abri des orages ? Croyez-moi, mon cher Takfur, loin de vous chagriner de votre diſgrace, louez-en plutôt le grand prophète, qui a inſpiré à notre ennemi ſecret de ſe contenter de votre exil ; je connois la main dont part la flèche empoiſonnée qui vous perce le cœur : l'indigne Barzalu ſe venge des vains efforts qu'il a faits pour attenter à votre honneur ; mais ſes violences ne peuvent manquer de lui attirer bientôt l'indignation du ſultan des Indes ; ce monarque ouvrira quelque jour les yeux, & il chaſſera avec honte le miſérable fakir qui cauſe aujourd'hui tous nos chagrins. Takfur écouta les conſeils de Dardok, ils rétablirent la tranquillité dans ſon ame. Partons donc, chère matière de ma vie, lui dit-il, vous me tenez lieu de tout ; nous avons aſſez de biens à Agra pour nous paſſer des honneurs & des dignités que l'on vient de

m'ôter ſans aucun ſujet : le ſultan, qui connoîtra un jour mon innocence, ſera fâché de m'avoir traité avec tant de rigueur.

Après avoir mis fin à leurs plaintes, Takfur & Dardok montèrent dans leurs palanquins, eſcortés de leurs eſclaves, dont j'étois du nombre. Nous traversâmes avec beaucoup de fatigues les hautes montagnes qui ſont entre Mazulipatan & Golconde, & nous étions arrivés dans une vallée charmante du royaume (1) d'Orixa, lorſque nous y apperçûmes plus de mille tentes tirées au cordeau, qui formoient pluſieurs rues ; l'on voyoit un mouvement extrême dans ce petit camp, la joie étoit peinte ſur le viſage de tous les ſoldats ; & nous étant approchés d'un grand pavillon de velours bleu, garni de franges d'or, autour duquel étoient rangés quarante gardes, vêtus de ſatin bleu bordé d'or, nous mîmes pied à terre pour admirer de plus près un ſpectacle auſſi brillant. Celui qui paroiſſoit commander à ces gardes s'étant avancé vers nous, il pria Dardok

(1) Cette ville, ſituée ſur une montagne, eſt dans l'Inde en deçà du Gange ; elle donne ſon nom à un royaume dans celui de Golconde, qui a été auſſi appelé le royaume d'Orixa.

d'entrer avec ſon époux dans une tente très-propre, où, après leur avoir préſenté toutes ſortes de rafraîchiſſemens, il adreſſa la parole à ma maîtreſſe, à-peu-près dans ces termes :

Hiſtoire de Corcud & de ſes quatre fils.

VOUS me paroiſſez étonnée de la magnificence que vous voyez dans cette campagne. Apprenez, madame, que la belle Mouarak, princeſſe d'Orixa, & fille unique du ſultan Mohærdin, vient d'épouſer un de mes fils, nommé Amrou, & que c'eſt pour célébrer cette illuſtre journée, deſtinée à une brillante fête, que ces ſoldats & ces peuples ſont aſſemblés. Pour moi, l'on m'appelle Corcud, & par la grâce du ſaint prophète, la fortune, laſſée de me perſécuter, vient de ſe déclarer en ma faveur, puiſque j'ai l'honneur d'entrer dans l'alliance du ſultan mon maître. Avant cet heureux jour, il n'y avoit aucun habitant de ce royaume plus infortuné que moi. Je m'étois intéreſſé ſur pluſieurs vaiſſeaux, ils avoient tous fait naufrage ; ſi je jouois, j'étois sûr de perdre mon argent ; ſi j'achetois des marchandiſes, elles dépériſ-

ſoient faute de débit, & j'étois obligé de les donner à perte ; ſi je devenois amoureux, mes rivaux, quoiqu'inférieurs en mérite, m'étoient préférés, où j'étois trahi par mes maîtreſſes ; enfin, il ſuffiſoit que j'entrepriſſe quelqu'affaire pour que le ſort me fût contraire. Sous quelle malheureuſe planète ſuis-je donc né, m'écriai-je un jour ? Eternellement en bute aux plus cruels traits de la fortune, eſt-il écrit ſur la table de lumière que je ne réuſſirai jamais dans mes projets ?

Accablé de ces triſtes réflexions, je m'endormis ſur un ſopha, & j'y eus un rêve aſſez ſingulier. Un petit vieillard vêtu de blanc m'apparut en ſonge. Corcud, me dit-il, je veux faire ceſſer ta misère ; prends ce panier, pars pour la montagne de Gerahem (1), & paſſes-y une nuit dans la grotte d'Eve, tu y trouveras le ſoulagement de tous tes chagrins. Je me réveillai, l'eſprit rempli de ce rêve, & dans une ſurpriſe étonnante de me trouver effectivement à la main un panier d'une grandeur raiſonnable. J'obéis au vieillard vêtu de blanc, je m'embarquai ſur l'océan indien, & après avoir

(1) Cette montagne eſt à une lieue & demie de la Mecque.

paſſé le détroit de Babel Mandel, j'entrai dans la mer rouge, & j'arrivai à la Mecque, d'où je me tranſportai à la grotte de Gerahem, dans laquelle j'obtins la permiſſion de coucher. Comme je commençois à vouloir ſommeiller, le même vieillard parut une ſeconde fois : Tu te plains de ta misère, me dit-il ; regarde, Corcud, quelle fut la demeure de la femme du ſultan Adam, après qu'elle eut déſobéi à dieu ; ta maiſon n'eſt-elle pas plus riante & plus commode qu'une grotte comme celle-ci ? Cependant tu n'es pas content ; l'homme n'eſt jamais ſatisfait de ſon ſort ; hé bien, je veux ſoulager tes maux ; ſuis-moi. J'obéis au vieillard. Il me conduiſit dans un coin de la grotte, & ayant tiré de ſa poche un livre, dont il prononça quelques oraiſons cabaliſtiques, je vis, dans le moment même, une porte s'ouvrir, & j'apperçus, à l'entrée d'un eſcalier de marbre noir, orné d'une rampe d'or, un jeune enfant, qui tenoit à la main un flambeau de bois d'Aloës. Il nous éclaira pendant que nous deſcendîmes plus de trois cent marches ; nous entrâmes enſuite dans une ſalle toute brillante de rubis, & nous y trouvâmes, ſur une table faite d'une ſeule émeraude, une petite ſtatue de femme, tenant en ſa

main un anneau, qu'elle ſembloit me préſenter. Prends cette bague, Corcud, me dit le vieillard, elle eſt de ſix métaux différens, & elle a été fabriquée ſous des conſtellations ſi favorables, que tout ſuccède à celui qui en ſera le poſſeſſeur; tant que tu l'auras à ton doigt, les malheurs s'éloigneront de ta maiſon, & perſonne ne pourra te nuire; mais tu ne jouiras du bonheur qui y eſt attaché qu'à une condition : lorſque tu auras une fois fait choix d'une femme, il ne te ſera plus permis d'en connoître d'autre tant qu'elle vivra, ſi tu ne veux dans le moment même être privé de ton anneau; ton bonheur dépend à préſent de toi-même, fais bien attention à cet article, & prends garde de te replonger, par ta faute, dans la misère dont tu vas ſortir.

Je remerciai le vieillard avec toute la reconnoiſſance poſſible. Je pris la bague que je mis à mon doigt, & ſuivant ſon conſeil, après avoir rempli mon panier de pièces d'or, qu'il tira d'un grand vaſe d'agathe, & m'être chargé de pluſieurs diamans d'une extrême beauté, je fus tranſporté en un inſtant à Orixa, devant la porte de ma maiſon.

Le jour commençoit à baiſſer. Je heurtai

affez fort. Une vieille efclave que j'avois laiffée chez moi m'ouvrit la porte. J'entrai dans une falle baffe, & pendant qu'elle m'alla préparer à manger, je vuidai mon panier, qui étoit d'une pefanteur extrême, & j'enfermai foigneufement mes nouvelles richeffes. Je me fis habiller le lendemain très-proprement, je vendis mes diamans, je recommençai mon commerce, & j'y gagnai des biens fi confidérables, en moins de trois ans, qu'à peine moi-même j'en favois le compte. Toutes les filles qui m'avoient rejeté dans ma médiocrité, me recherchèrent alors avec empreffement. Je les méprifai à mon tour, & ayant fait choix d'une perfonne de quinze ans, appelée Zobeyad, qui étoit d'une beauté parfaite, & dont les mœurs étoient d'une régularité exemplaire, je l'époufai.

Jamais je n'avois trouvé dans le commerce que j'avois eu avec d'autres filles, autant d'agrémens que j'en avois avec ma nouvelle époufe; la poffeffion de la belle Zobeyad ne fit qu'augmenter mon amour, & je paffai dix-neuf ans avec elle dans une fatisfaction fi parfaite, que la condition qui m'avoit été fi recommandée par le petit vieillard ne me fit aucune peine. J'avois qua-

tre garçons d'une beauté ſingulière, & je les voyois s'élever chez moi comme des jeunes cèdres qui devoient porter leurs têtes juſques dans les nues. L'aîné ſe nommoit Mammoun, le ſecond Amrou, le troiſième Caraguz, parce qu'il avoit de grands yeux noirs, & le quatrième Gedi (1), à cauſe de ſa légèreté. Une ſi heureuſe fécondité redoubloit ma tendreſſe pour mon épouſe ; & jamais ces amans illuſtres, ſi célébrés dans tous les romans perſiens, pour la conſtance & la fidélité, Megenoun (2) & Leilah, Khoſrou & Schirin, Gemil & Schambah, ne ſe ſont aimés avec tant d'ardeur, que Zobeyad & moi nous en reſſentions l'un pour l'autre : l'on ne parloit dans tout ce royaume que de notre union parfaite, & j'aurois juré qu'elle devoit être éternelle, quand mon malheur me conduiſit un jour à la porte des bains publics d'Orixa.

---

(1) Gedi ſignifie un petit chevreau.

(2) L'hiſtoire de ces amans eſt écrite en vers perſans ; elle nous apprend qu'ils étoient arabes de nation, & qu'ils vivoient ſous le règne d'Abdalmalek, calife de la race des Ommiades.

VINGT-SEPTIÈME SOIRÉE.

Suite de l'hiſtoire de Corcud & de ſes quatre fils.

UN ſoir que je paſſois devant les bains ſans penſer à l'accident qui me menaçoit, je fus arrêté par une vieille femme qui avoit été ma nourrice, parce que ma mère s'étoit trouvée trop délicate pour me fournir ſon lait. Corcud ne reconnoît plus ſa bien aimée Mohiar, me dit-elle; il paſſe devant elle ſans ſeulement la regarder. Ah! ma chère Mohiar, lui dis-je en l'embraſſant, que je ſuis charmé de vous rencontrer! Je ne vous voyois pas. Pourquoi ne venez-vous pas chez moi? Vous ne devez point ignorer que je ſuis depuis long-temps dans l'opulence. Je ſuis perſuadée, mon cher fils, me répondit-elle, que vous avez pour moi les mêmes bontés que par le paſſé; mais je ſuis attachée à une condition que je ne quitterois pas pour toute choſe: c'eſt moi qui ai le ſoin des femmes & des filles qui viennent ici ſe baigner; & puiſque vous connoiſſez mon

humeur folâtre, vous devez ſavoir que je ſuis dans mon centre. En effet, vous ne ſauriez vous imaginer toutes les folies qui ſe font & qui ſe diſent dans cette maiſon. C'eſt ici que les femmes les plus réſervées, abandonnant pour quelques heures cette farouche pudeur dont elles font parade chez elles, ſe réjouiſſent la plupart du temps aux dépens de leurs maris, dont elles font les meilleurs contes. Non : il ne ſe peut rien de plus plaiſant que ces converſations.

Les diſcours de Mohiar excitèrent ma curioſité ; je lui témoignai un extrême déſir de voir & d'ouïr des choſes ſi ſingulières ; &, quelque péril qu'il y eût pour moi, ſi j'avois été ſurpris dans ce lieu, je gagnai tellement cette bonne femme, qu'elle me promit de m'introduire dans le bain, pourvu que je vouluſſe me déguiſer en juive, & que j'apportaſſe une boîte remplie de curioſités & de bagatelles que les dames étoient dans l'uſage d'acheter. Je ſuivis ſon conſeil ; &, ſous ce déguiſement, j'entrai le lendemain dans le lieu où l'on ſe baignoit.

Mohiar ne m'avoit rien dit qui ne fût vrai ; jamais en ma vie je n'eus tant de plaiſir. Mais que cette curioſité me coûta cher ! La maudite vieille ne ſe contenta pas de me

procurer ce divertiſſement, elle m'en préſenta un autre qui fut la ſource de tous mes malheurs. Amine, me dit-elle (c'étoit le nom que je m'étois donné), venez, je vous prie, m'aider à ſervir cette jeune perſonne qui ſort du bain. Je n'oſai refuſer ſa prière. J'entrai dans une petite chambre, où elle expoſa à mes yeux la plus charmante fille que j'euſſe jamais vue. Je le jure, madame, continua Corcud, par le chameau qui porte à la Mecque le livre (1) de gloire, les filles (2) du paradis d'Eden ne peuvent jamais être plus parfaites que l'adorable Barud. Elle avoit à peine ſeize ans. La vue de tant de beautés enivra tous mes ſens, j'oubliai en ce moment Zobeyad, & je ne me reſſouvins plus du ſalutaire conſeil du vieillard de la grotte de Gerahem.

Après être ſorti du bain, je m'informai de Mohiar, quelle étoit la condition de cette jeune fille; j'appris que c'étoit une cachemirienne qui appartenoit à un marchand d'eſclaves. Je courus promptement chez lui; & lui ayant donné de Barud tout ce qu'il me demanda, je la conduiſis ſur le champ à une

---

(1) L'alcoran.

(2) Les houris.

petite maiſon que j'avois aux portes d'Orixa, où ma femme n'alloit jamais, & je ſatisfis l'extrême paſſion que j'avois pour cette divine perſonne. Mais, madame, à peine eus-je contrevenu à l'ordre du vieillard, que ma bague ſe caſſant à mon doigt, les morceaux en diſparurent, quelque peine que je me donnaſſe pour les chercher.

Cet événement me chagrina d'abord; mais prenant bientôt mon parti en eſprit fort, je n'y fis plus aucune attention, & je paſſai cinq mois entiers avec Barud, plongé dans les plaiſirs les plus doux, & ſans m'appercevoir de l'effet des menaces du vieillard.

Je riois en moi-même de la crédulité que j'avois eue pour cette prédiction, lorſque ma femme tomba dangereuſement malade; je lui en témoignai toute la douleur imaginable, lorſqu'elle me parla en ces termes: Vous ne m'aimez plus, mon cher époux, il y a long-temps que je m'en apperçois. J'ai cherché vainement en quoi j'ai eu le malheur de vous déplaire; le ciel m'eſt témoin que vous n'avez jamais ceſſé un moment de m'être cher, & c'eſt cette tendreſſe mal récompenſée qui va me donner la mort. Azreil (1)

(1) L'ange de la mort.

eſt au chevet de mon lit; je l'entends qui m'appelle. Adieu: je ſouhaite que Barud ſoit plus heureuſe que moi, & qu'elle ne ſoit pas ſi ſenſible à vos infidélités. Vous voyez que je n'ignore point vos nouvelles amours. Je ne vous en ai jamais parlé de peur de vous chagriner. Vous étiez le maître de me donner des compagnes; je ne devois pas trouver à redire à un uſage établi dans tout l'orient: mais mon cœur trop ſenſible n'a pu ſouffrir ce partage. Ma délicateſſe me coûte la vie.

Voilà, madame, les dernières paroles de bon ſens que prononça Zobeyad. Elle tomba quelques momens après dans un délire extrême; & ſuccombant bientôt à la violence de ſes maux, elle mourut entre mes bras.

Ce ne fut que dans ce moment que je commençai à faire de ſérieuſes réflexions ſur la manière dont je vivois avec Barud. Que l'homme eſt foible! m'écriai-je fondant en larmes. Oh ciel! faut-il que mon infidélité ait cauſé la mort de ma chère Zobeyad! Une femme d'un mérite ſi rare devoit être immortelle. Ah! malheureux! voilà le commencement des afflictions que la fortune te prépare, & que tu t'es attirées par ta mauvaiſe conduite. Que vous dirai-je? madame,

continua Corcud, je fis des extravagances si outrées, qu'on fut obligé de me lier pendant quatre jours. Mais quel fut le redoublement de ma douleur, après être revenu dans un état plus tranquille, lorsque j'appris que l'ingrate Barud avoit un amant qu'elle avoit fait pendant la maladie de ma femme, & qu'elle m'avoit emporté une boîte remplie de pierreries d'un prix très-considérable; Cette nouvelle pensa me coûter la vie. Je devins comme un furieux; & sans mes amis, qui ne me quittèrent point, je me serois mille fois poignardé. Depuis ce jour, madame, je me vis de moment en moment accabler par quelque revers de la fortune, qui jusqu'alors m'avoit regardé de si bon œil; mes débiteurs firent banqueroute; mes vaisseaux périrent par le naufrage; le feu prit à mon magasin & à ma maison; &, en moins d'un an, de toutes les richesses que j'avois amassées sans peine, il ne me resta que ma petite maison où j'avois conduit Barud, & mes quatre enfans, dont le plus jeune n'avoit que quatorze ans.

Pénétré de la plus vive douleur, je ne cessois de verser des larmes, lorsqu'un jour mes enfans me parlèrent ainsi par la bouche de leur frère aîné : Seigneur, me dit-il,

nous vous ſommes à charge ; vous n'avez tout au plus que ce qu'il vous faut pour vivre : ſouffrez que nous allions chercher fortune ; nous reviendrons en ces lieux d'aujourd'hui en un an, & nous eſpérons vous faire part des biens qui nous ſeront ſurvenus. Je n'eus pas la force de leur refuſer ce qu'ils me demandoient. Je les embraſſai les yeux noyés de larmes. Partez, mes chers enfans, leur dis-je, puiſque notre ſéparation vous paroît néceſſaire ; mais, dans quelque ſituation que vous vous trouviez, ayez toujours la crainte de Dieu devant les yeux ; que rien n'altère jamais votre foi, & ne laiſſez paſſer aucune occaſion de ſoulager les miſérables ; *un bienfait n'eſt jamais perdu.*

Mes fils partirent, madame, & pendant leur abſence, je demandai tous les jours au ſaint prophète qu'il leur fût favorable, & qu'ils ne fuſſent pas chargés de mes iniquités. Enfin le terme de leur retour approchoit. J'étois agité cruellement entre l'eſpérance & la crainte. Ah! diſois-je ſouvent, je ne ſuis pas aſſez heureux pour revoir encore mes fils; ils auront, ſans doute, péri de misère, & je ſuis la ſeule cauſe de tous leurs malheurs. Que n'ai-je cru les conſeils

du vieillard de la grotte de Gerahem! Pendant que je me tourmentois ainſi, le jour qu'ils devoient revenir arriva; & l'aurore à peine commençoit à paroître, que je ſortis dans la rue; je m'aſſis ſur un banc de pierre qui étoit à ma porte; & je ne voyois approcher perſonne de ma maiſon, que je ne couruſſe au-devant de lui, m'imaginant que c'étoit quelqu'un de mes enfans. J'attendis vainement tout le jour. La prière du ſoir arriva, & ne les voyant point venir, j'entrai chez moi, pénétré de la plus vive douleur. Je me livrois à un déſeſpoir qui m'auroit peut-être été funeſte, lorſque j'entendis heurter à ma porte. J'y courus avec précipitation : Ah! madame, imaginez-vous quelle fut ma joie, d'y voir mes quatre fils parfaitement bien vêtus & en bonne ſanté.

VINGT-NEUVIÈME SOIRÉE.

Suite de l'hiſtoire de Corcud & de ſes quatre fils.

LA vue de mes enfans rafraîchit entièrement mon foie qui étoit deſſéché par le

chagrin que m'avoit caufé leur abfence. Je fus plus d'une heure pendu à leur col, fans pouvoir prononcer une feule parole. Je m'évanouis plufieurs fois, & leur ayant demandé enfuite s'ils étoient contens de leur voyage, Mammoun prit le premier la parole, & me parla en ces termes.

Il y avoit, feigneur, près de fix mois que je courois le monde fans trop favoir où je portois mes pas, lorfqu'un jour, au bord d'une petite rivière, je trouvai un foldat pourfuivant une couleuvre qui fembloit implorer mon affiftance. Je m'oppofai vainement aux intentions de cet homme; il la coupa en quatre parties avec fon fabre, & en jeta un morceau dans la rivière. Frappé de vos dernières paroles : *un bienfait n'eft jamais perdu*, voyons, dis-je en moi-même, fi celui-ci aura fa récompenfe. Je rapprochai les trois tronçons de la couleuvre l'un près de l'autre. Je les vis fe reprendre; & me dépouillant auffitôt, je me jetai à l'eau, dans laquelle, après avoir plongé plufieurs fois, je trouvai la queue de cet animal, qui fe rejoignit au refte de fon corps. La couleuvre ne fut pas plutôt en cet état, que, fe jetant dans la rivière, j'en vis, un moment après, fortir une femme

d'une rare beauté. Mammoun, me dit-elle, je te dois la vie; ſans ton ſecours, j'allois être expoſée à la mort; je veux reconnoître ce ſervice, & te prouver qu'*un bienfait n'eſt jamais perdu*. De même que tu m'as vu rejoindre étant couleuvre, ſans qu'il ait paru aucune diviſion à mon corps, tu pourras, en prononçant ſeulement mon nom, rejoindre tout ce qui, dans la nature, aura été diviſé ou briſé. Je m'appelle la fée Gialout; & lorſque tu auras beſoin de moi, tu me trouveras toujours prompte à te rendre ſervice. En effet, ſeigneur, depuis ce temps, j'ai ſans ceſſe éprouvé les bontés de Gialout. Tous mes ſouhaits ſont remplis, pourvu qu'ils ſoient raiſonnables; &, pour vous en convaincre, voilà une bourſe qui, toutes les ſemaines, me fournit cent pièces d'or.

Mammoun n'eut pas plutôt fini ſon récit, qu'Amrou parla à ſon tour. Il me raconta qu'en traverſant une forêt, il avoit trouvé une biche blanche prête à expirer d'une flèche qui lui traverſoit le goſier; que lui ayant arraché cette flèche, & bandé la plaie avec la toile de ſon turban, il l'avoit conduite avec peine dans le fort du bois; & qu'ayant paſſé la nuit auprés d'elle ſur un lit de feuilles, il avoit été ſurpris à

ſon réveil, de trouver à ſes côtés une vieille fée d'un air majeſtueux, qui, pour le remercier de ſa pitié, lui avoit accordé la légèreté d'un cerf, &, outre cela, le don de deviner; qu'avec ces talens, dans les différentes cours où il avoit paſſé, il avoit gagné tout ce qu'il avoit voulu, & qu'il avoit converti ſon argent en diamans : en effet, il tira de ſon ſein un petit ſac de cuir, & il expoſa à nos yeux des pierreries pour plus de vingt mille pièces d'or.

J'étois tranſporté de joie à un récit auſſi extraordinaire, lorſque Caraguz nous apprit qu'un ſoir qu'il s'étoit retiré en pleine campagne dans une maſure pour y paſſer la nuit, il avoit été ſurpris & effrayé d'y entendre des cris très-lugubres; qu'à la pointe du jour, il avoit reconnu qu'ils provenoient d'un hibou pris dans un piège; qu'ayant compaſſion de cet animal, il lui avoit donné la liberté; mais qu'auſſitôt que le hibou s'étoit vu libre, il l'avoit appelé par ſon nom, & lui avoit ordonné de deſcendre dans une cave de cette maſure; qu'ayant ſuivi ſes ordres, il avoit trouvé dans la cave une trappe qu'il avoit levée; qu'étant deſcendu avec le hibou dans une grotte toute incruſtée d'or, au milieu de laquelle il y avoit

une cuve de bronze, pleine d'eau rose, cet oiseau s'y étoit précipité, & qu'il en étoit ressorti un instant après un vénérable vieillard appelé Morg ; que ce vieillard l'avoit doué, en prononçant une certaine parole cabalistique, d'avoir les yeux si brillans pendant la nuit, qu'il dissiperoit l'obscurité à un quart de lieue aux environs du lieu où il seroit ; & que, par-dessus ce don, il lui avoit encore donné le pouvoir de découvrir tous les trésors cachés ; qu'il avoit plusieurs fois éprouvé ces talens, & qu'il étoit en état d'enrichir à lui seul les plus puissans monarques du monde.

Gedy avoit écouté ses frères avec étonnement. Je ne suis pas si puissant que vous l'êtes, leur dit-il ; mais comme il y a apparence que vous ne me laisserez manquer de rien, je me contente du seul talent que j'ai reçu dans mon voyage. Je revenois ici assez mal satisfait de ma fortune, & sans qu'il me fût arrivé rien de singulier, lorsqu'un jour étant entré chez un paysan pour lui demander de l'eau, non-seulement il m'en donna, mais il me pria de passer dans son jardin pour y manger des figues excellentes. Je fis ce qu'il voulut ; & je prenois congé de lui, lorsque j'apperçus dans sa cuisine

une ratière dans laquelle il y avoit un gros rat. Je lui demandai ce qu'il en vouloit faire. J'allois, me dit-il, le brûler tout vif, lorſque vous êtes entré chez moi : ce vilain animal, depuis huit jours, fait un tel dégât de mes figues, que c'eſt la moindre peine que je puiſſe lui faire ſouffrir. Eh! de grâce, mon frère, lui dis-je, faites-moi préſent de ce rat. Qu'en voulez-vous faire, me repliqua-t-il? Je veux lui donner la vie, ajoutai-je: *un bienfait n'eſt jamais perdu;* je le porterai ſi loin, qu'il ne vous fera plus aucun tort. Le payſan ſe mit à rire de ma demande. Je ne veux pas vous refuſer ſi peu de choſes, me dit-il; prenez le rat & la ratière, mais ne lui donnez la liberté que fort éloigné de ce village. J'exécutai les intentions du payſan; je portai cette ratière un jour & demi; & ayant enſuite mis le rat en liberté, je continuai mon chemin. La nuit me ſurprit dans la campagne; & j'allois me coucher au pied d'un arbre, lorſque j'apperçus de la lumière à un château qui n'étoit pas éloigné de cent pas. J'allai heurter à la porte; on me l'ouvrit, & je fus introduit dans un ſallon magnifique, où le ſouper étoit tout prêt. Un jeune homme d'une beauté ſingulière m'aborda en ce moment.

Gedy, me dit il, *un bienfait n'eſt jamais perdu :* je ſuis le ſage Zulzul, à qui, ſous la figure d'un rat, vous avez ſauvé la vie que le payſan vouloit m'ôter. Voilà deux poignards dont je vous fais préſent ; il n'y aura point d'arbre ſi haut ſur lequel vous ne puiſſiez monter avec leur ſecours, ni de tour ſi droite que vous n'eſcaladiez ; de plus, je vous doue d'être invulnérable tous les jours, pendant deux heures à votre choix.

J'avois peine, madame, à ajouter foi au récit de mes enfans. La bourſe & les diamans me faiſoient ſeulement connoître qu'il leur étoit arrivé quelqu'aventure extraordinaire. Je pris trois pièces d'or avec leſquelles je leur préparai un grand repas ; & après avoir paſſé une partie de la nuit à table, la converſation étant tombée ſur les talens que chacun d'eux avoit, je leur témoignai que je ne pouvois croire ce qu'ils m'avoient raconté, à moins que je n'en fuſſe convaincu de mes propres yeux. Pour vous prouver, me dit alors Amrou, que je ne vous ai rien avancé que de vrai, je devine qu'une pie qui a fait ſon nid ſur le grand arbre qui eſt au bout de votre jardin, y a ce matin pondu un œuf qu'elle ne couve pas actuellement. Bon, dit alors Gedy,

pourvu que mon frère Caraguz me fournisse la lumière qu'il assure sortir de ses yeux, je vais dans le moment grimper sur cet arbre, & je vous apporterai l'œuf de la pie.

Je les pris au mot; nous passâmes dans le jardin que Caraguz ayant éclairé d'une manière fort singulière, Gedy, avec l'aide de ses deux poignards, grimpa comme un rat jusqu'au sommet de l'arbre, qui avoit plus de cent pieds de haut. Il prit l'œuf & nous l'apportoit, lorsqu'ayant malheureusement appuyé le pied sur une branche pourrie, il tomba à terre si rudement, que je le crus mort. Je fis un cri épouvantable à cette chute; je m'évanouis : mais comme en ce moment il étoit invulnérable, il se releva sur ses pieds; & m'ayant fait connoître qu'il ne s'étoit fait aucun mal, il me redonna une extrême joie. Pour l'œuf, il étoit cassé en plus de vingt morceaux, mais Mammoun ayant aussitôt prononcé le nom de Gialout, les pièces de l'œuf se rassemblèrent, sans qu'il y parût la moindre fêlure. Il se retrouva plein; & Gedy l'ayant reporté dans le nid, il ne manqua pas d'éclore au bout du temps prescrit.

Je vous avoue que je ressentis une joie sans égale à la vue de tant de merveilles; l'abondance

l'abondance fut bientôt rétablie dans ma maiſon, & je ne m'apperçus plus des malheurs qui m'avoient perſécuté juſqu'à ce jour. Il y avoit plus d'un an que mes fils & moi vivions dans une grande tranquillité, lorſqu'il arriva un évènement aſſez extraordinaire à la cour d'Orixa.

Notre ſultan Mohaedin étoit un jour à la chaſſe avec la belle Mouarrakh ſa fille. Il faiſoit le plus beau temps que l'on pût ſouhaiter, quand tout d'un coup l'air fut obſcurci ; il s'éleva un tourbillon effroyable ; les éclairs éblouirent tous les chaſſeurs ; & le tonnerre gronda avec tant de fureur, que la princeſſe, extrêmement effrayée, deſcendit de cheval, & s'alla jeter entre les bras de ſon père. La violence de l'orage avoit écarté toute ſa ſuite ; & Mouarrakh ſe croyoit un peu plus en ſûreté auprès du ſultan, lorſqu'elle s'apperçut, avec une ſurpriſe capable de la faire mourir de frayeur, qu'elle étoit entre les mains d'un petit vieillard preſque nud, & velu comme un ours, qui l'emporta à travers de l'air, malgré les cris & les menaces de Mohaedin, qui, en ce moment, ſe trouva attaché à un arbre, les mains liées derrière le dos.

Les chaſſeurs, que l'orage avoit diſperſés,

étant revenus à la voix de leur roi, ils le trouvèrent dans une affliction inconcevable, le délièrent & le conduisirent à son palais dans un état à faire pitié aux plus insensibles.

TRENTIÈME SOIRÉE.

Suite & conclusion de l'histoire de Corcud & de ses quatre fils.

LE sultan Mohaedin s'abandonnoit au désespoir le plus affreux, lorsque son premier visir lui conseilla de faire publier par tout le royaume d'Orixa & dans les Indes, la perte qu'il venoit de faire de sa fille, & de promettre cette princesse pour épouse à quiconque pourroit l'arracher des mains de l'affreux magicien qui la lui avoit enlevée; & qu'au cas que la princesse ne voulût pas tenir cette promesse, il partageroit son royaume avec son libérateur.

Une telle nouvelle ne fut pas plutôt parvenue jusqu'aux oreilles de mon fils, continua Corcud, qu'il en pensa mourir de joie. Mon père, me dit-il, je sais où est la princesse, & si mes frères veulent m'aider,

je la remettrai entre les mains du roi ſon père. Gedy, Mammoun & Caraguz aſſurèrent Amrou qu'ils ne l'abandonneroient jamais; & s'étant fait préſenter au ſultan Mohaedin, Amrou lui apprit que Mouarrakh étoit au pouvoir d'un magicien appelé Marzouk; que pendant un an, il ne pouvoit attenter à ſon honneur; mais qu'elle ſeroit ſoumiſe à ſes infâmes déſirs, ſi elle n'étoit tirée de ſes mains avant que ce temps fût expiré. Il aſſura enſuite ce monarque, qu'il ſavoit où étoit la princeſſe ſa fille, & qu'il la lui ramèneroit avant qu'il fût ſix mois. Modaedin, tranſporté de joie à cette nouvelle, embraſſa Amrou & ſes frères; il leur fournit ce qu'ils demandèrent; & mes enfans, après avoir traverſé plus de cent cinquante lieues, arrivèrent au golfe de Cambaye, où ils montèrent un vaiſſeau que le ſultan d'Orixa avoit donné ordre qu'on leur tînt tout prêt. Alors le pilote, ſuivant les ordres d'Amrou, cotoya le golfe de l'Inde; & ayant paſſé devant Ormuz, il entra dans la mer de Balſora, & jeta l'ancre derrière des rochers affreux, qui bordoient une petite isle appelée l'Isle Bleue. C'étoit auprès de cette isle que le magicien Marzouk avoit conſtruit, par la force de ſon art, une tour

toute d'acier, de deux cent pieds de haut; où il n'y avoit ni porte ni fenêtre, si ce n'étoit dans le donjon, & dont le pied donnoit dans la mer. Il y avoit enfermé Mouarrakh; & cette belle princesse y passoit les jours & les nuits à verser des torrens de larmes, lorsque le vaisseau de mes enfans aborda ce rivage. Ils tinrent conseil pendant quelque temps; & ayant appris d'Amrou que Marzouk n'étoit pas le maître de passer la nuit dans la tour, ils résolurent de prendre ce temps pour leur expédition. En effet, pendant la plus grande obscurité, s'étant approchés sans bruit de la prison de Mouarrakh, Caraguz ne fournit à Gedy qu'autant de lumière qu'il lui en falloit pour monter jusqu'au haut de la tour. Alors mon fils, avec le secours de ses deux poignards, étant parvenu jusqu'au donjon dans un très-grand silence, il surprit un dragon qu'Amrou lui avoit dit être endormi, quoiqu'il fût commis à la garde de la princesse, & lui porta sur la tête un si furieux coup de sabre, qu'il la lui abbatit. Mais à peine le dragon fut-il mort, qu'il sembla que la destruction du monde entier dépendît de sa vie. Le ciel fut tout en feu, les éclairs parurent vouloir embraser l'univers, & un fu-

rieux coup de tonnerre briſa en mille pièces le vaiſſeau où étoient mes enfans, ſans qu'aucun de ceux qui étoient deſſus fût bleſſé. Ce fut dans ce moment que le ſecret de Mammoūn lui fut très-néceſſaire. Il ne fit que prononcer le nom de la fée Gialout, toutes les pièces de ſon vaiſſeau ſe raſſemblèrent ſans qu'il y parût la moindre fraction; ceux qui faiſoient la manœuvre ſe retrouvèrent à leur poſte; & mes enfans virent, avec un plaiſir infini, le tonnerre & les éclairs faire place à une nuit tranquille. Gedy profita de ce temps pour entrer dans le donjon qui renfermoit la princeſſe; il lui apprit en peu de mots l'exécution de ſes deſſeins; & ayant tiré du vaiſſeau, avec une corde dont il avoit porté le bout au haut de la tour, un cable & une poulie, il deſcendit Mouarrakh dans un panier de jonc juſques dans le vaiſſeau, où elle fut reçue avec une très-grande joie. Pendant que l'on faiſoit à la princeſſe tous les honneurs qui lui étoient dus, Gedy parcourut les appartemens de la tour, & ayant trouvé une petite lame d'or, ſur laquelle étoient gravés pluſieurs caractères inconnus, attachée dans le donjon, il jugea que ce devoit être le taliſman par la vertu duquel cette tour avoit

été conſtruite. Il deſcendit promptement dans le vaiſſeau, & ayant appris d'Amrou, que la vie de l'infâme Marzouk dépendoit de cette plaque d'or, il remonta ſur la tour, & ayant détaché ce taliſman, il y attendit la pointe du jour, pendant que le vaiſſeau ſe retira derrière les rochers où il s'étoit d'abord mis à l'abri.

A peine l'aurore commença-t-elle à paroître, que le magicien entra dans le donjon; mais mon fils, qui s'étoit caché derrière la porte en dehors, ne l'eût pas plutôt pouſſée, & briſé le taliſman qu'il jeta dans la mer, que la tour d'acier s'abîma avec le magicien qui y étoit enfermé; & Gedy s'étant mis à la nage lorſqu'il vit qu'elle étoit preſque à fleur d'eau, il fut reçu dans le vaiſſeau de ſes frères, qui fit auſſitôt voile pour Cambaye, d'où ils revinrent à Orixa avec la princeſſe, ſans aucun danger.

Vous ne ſauriez concevoir la joie du ſultan Mohaedin, quand il revit ſa chère Mouarrakh. Amrou, qui étoit fort bien fait, avoit appris à cette princeſſe les promeſſes du roi ſon père. Elle ne témoigna aucune répugnance pour épouſer un homme à qui elle avoit tant d'obligations, & notre illuſtre ſultan vient de tenir ſa parole à mon fils.

C'eſt en ce lieu que, par mille fêtes galantes, ſes ſujets doivent célébrer la joie qu'ils ont du retour de la princeſſe, & de ſon mariage avec mon fils. Jugez à préſent, madame, ſi j'ai lieu d'être content de mon ſort! Amrou eſt deſtiné pour le trône; le ſultan m'a donné la charge de ſon grand-viſir, qui eſt mort depuis huit jours, & mes trois fils ont les premiers emplois de l'état.

A peine Corcud eut-il achevé l'aventure de ſes enfans, que l'on entendit un bruit éclatant de trompettes qui annonçoient l'arrivée du ſultan Mohaedin, & des nouveaux mariés. Tous les ſoldats ſe mirent alors ſous les armes, & ils traverſèrent le camp au milieu des applaudiſſemens de tout le peuple d'Oriza, qui étoit accouru pour voir ce ſpectacle. On n'entendoit que des cris de joie de toutes parts, & l'air retentiſſoit des noms du ſultan, d'Amrou & de Mouarrakh, à qui l'on donnoit mille bénédictions. Les nouveaux mariés furent conduits ſous le pavillon de velours bleu, où le ſultan lui-même les plaça ſur un trône d'or maſſif; ils y reçurent les reſpects des principaux du royaume, & enſuite on les fit paſſer dans

une autre tente à côté, où l'on servit un repas très somptueux.

Corcud avoit pris le soin de nous faire recommander à un officier du sultan; nous fûmes parfaitement bien placés pour voir cette cérémonie. Ensuite les tables ayant été levées, les sujets du sultan firent paroître leur adresse par mille courses différentes à pied ou à cheval, & cette grande journée fut terminée par une comédie qui réjouit d'autant plus Mohaedin & la princesse, qu'on y représenta naïvement toutes les aventures de la belle Mouarrakh avec le magicien Marzouk, & la manière dont elle avoit été délivrée par les enfans de Corcud.

Après avoir passé une partie de la nuit dans tous les divertissemens, Takfur & Dardok se retirèrent dans une tente que Corcud leur avoit fait préparer. Pendant huit jours, nous fûmes témoins de toutes les magnificences qui furent faites pour les nôces d'Amrou & de Mouarrakh, & nous reprîmes ensuite la route d'Agra, où nous arrivâmes après un assez long voyage. Ce fut dans un magnifique château aux environs de cette ville, que Takfur fit sa résidence; il y goûta avec la spirituelle Dardok, dans ce lieu choisi, la tranquillité qu'il n'avoit

pas eue à Mazulipatan ; & je trouvois ma ſervitude ſi douce avec eux, que ne m'apercevant preſque point de mon eſclavage, je refuſai la liberté qu'ils m'offrirent pluſieurs fois, & je ne les voulus quitter qu'en ceſſant de vivre, ce qui arriva cinq ou ſix ans après être revenus dans le Mogoliſtan.

Je vous avoue, illuſtre Fum-Hoam, dit alors Gulchenraz, que ces aventures m'ont donné beaucoup de plaiſir, & que je ne me laſſe point de vous entendre. Puiſque cela eſt ainſi, reprit le mandarin, je vais donc, madame, raconter à votre majeſté ce que je devins enſuite.

Aventures d'Ala-Bedin.

Au ſortir du corps de l'eſclave, je paſſai dans celui d'un des plus honnêtes hommes de l'Arménie. Je naquis à Erzerum (1), fils du cadi de cette ville, & l'on m'appela Ala-Bedin. Peu fier de la dignité de mon père, je tâchai, par ma bravoure & par mes belles actions, de me pouſſer, & je fus ſi heureux dans mon entrepriſe, que je devins

(1) Capitale d'Arménie.

favori du sultan Uram qui régnoit alors en Arménie. Avant que de m'être fait connoître à ce monarque, je passois quelquefois mes momens perdus à l'audience de mon père. Un jour, il y vint une vieille marchande de figues, qui tenoit par la main un jeune homme tremblant, qui ne paroissoit pas avoir plus de seize ans, mais d'une beauté charmante. Seigneur, je vous demande justice de cet affronteur, dit-elle à mon père. Voyez si j'ai raison, il est venu ce matin savoir combien je lui voulois vendre les figues qu'il pourroit manger dans la journée; j'ai fait mon calcul; on en peut manger un cent ou un cent & demi au plus, me suis-je dit à moi-même: eh bien, mon bel enfant, vous me donnerez un sultanin d'argent. Le marché conclu, il a commencé par en avaler en ma présence une soixantaine. J'ai frémi à cette vue; mais, quel a été mon étonnement, environ deux heures après, de le voir revenir, & de lui voir dévorer près d'un cent des plus belles! Je croyois rêver; cependant, persuadée qu'il ne reviendroit pas davantage, j'étois tranquillement dans ma boutique, lorsqu'il a paru une troisième fois, & qu'il a englouti le reste de mon panier, en m'ordonnant de lui en aller cher-

cher d'autres, & en me disant qu'il reviendroit dans une demi-heure. J'étois si surprise, que je n'ai pu lui répondre. Il est parti ; & je n'étois pas encore sortie d'étonnement, que le voilà de retour, qui veut absolument que je lui fournisse des figues.

TRENTE-UNIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures d'Ala-Bedin.

LE cadi ne put s'empêcher de rire au récit de la vieille; pourquoi voulez-vous tromper cette bonne femme, dit-il au jeune homme? N'êtes-vous pas content d'avoir vuidé à vous seul son panier de figues, sans vouloir encore l'obliger à vous en fournir de nouvelles; il n'y a pas de justice à ce procédé? Le jeune homme ne répondit rien ; il étoit si interdit qu'il sembloit un criminel qu'on alloit mener au supplice, cela fit que mon père prit un ton sérieux avec lui. Je vois bien, ajouta-t-il, par votre silence, que vous êtes de ces vagabonds qui ne cherchent qu'à faire pièce à l'un & à l'autre, & à troubler la tranquillité du public: pour

vous apprendre à vivre, je vais vous faire donner cinquante coups de bâton ſur la plante des pieds. Ah! ſeigneur, s'écria le jeune homme, en entendant prononcer cette ſentence, je ne ſuis point ce que vous penſez : je vous prie de ſuſpendre l'exécution de vos ordres, & de permettre que je puiſſe vous parler en particulier, je ſuis perſuadé que vous révoquerez bientôt un arrêt ſi rigoureux.

Mon père, qui n'avoit eu intention que d'épouvanter ce jeune homme, le fit paſſer dans ſon cabinet; j'y entrai avec lui, & nous fûmes l'un & l'autre dans une ſurpriſe extrême, d'apprendre que ſous des habits d'homme, il cachoit la plus belle fille d'Erzerum, & que ſon père étoit viſir. Seigneur, dit-elle au cadi, je ſuis payée de ma curioſité; j'ai deux frères jumeaux parfaitement reſſemblans, & ſans être venue au monde en même-temps qu'eux, l'on aſſure que j'ai tous leurs traits. L'un d'eux, pour ſe réjouir & déſeſpérer cette vieille femme, a fait avec elle le marché dont elle vous a parlé; ils ſe ſont relayés l'un & l'autre pour manger les figues ſans qu'elle s'en ſoit apperçue, & ainſi alternativement ils lui ont vuidé ſon panier : j'ai voulu être auſſi ſpectatrice de

cette farce; j'ai prié mon frère de me prêter ses habits, il y a consenti; je suis venue chez la marchande de figues, elle m'a pris pour lui, & me réjouissant à la chagriner, j'ai poussé les choses à un point qu'elle a ému la populace, & qu'elle m'a conduite chez vous, seigneur, pour avoir raison de la tromperie qu'elle s'imagine que je lui ai faite; je ne crois pas à présent que vous vouliez me faire subir la peine que vous m'avez imposée, & je vous supplie, seigneur, de permettre que je me retire au plus vîte, de crainte que mon absence ne soit sue de ma famille.

Ma belle, lui dit mon père, je ne ferai pas si rigoureux à votre égard; mais que votre curiosité ne vous fasse pas une autre fois entreprendre trop légèrement quelque aventure, dont vous ne sortiriez pas si aisément. N'est-ce pas cette maudite curiosité qui a perdu notre première mère? Retournez chez vous, & de peur d'accident, voilà mon fils qui vous accompagnera jusqu'à votre maison.

Vous ne sauriez concevoir, madame, poursuivit le mandarin, quelle joie je ressentis de cette aventure; je trouvai cette jeune personne si charmante, que je ne balançai

pas un moment à lui donner mon cœur ; mais comme elle étoit d'une condition fort au-deſſus de la mienne, je crus ne devoir lui marquer que par mes regards & par mes reſpects la vive paſſion que je reſſentois pour elle ; je puis dire que par la ſuite cette belle qui s'appeloit Zaleg, ne parut pas indifférente à mes vœux, & qu'elle laiſſa échapper malgré elle quelques ſoupirs qui me firent connoître qu'elle n'avoit pas le cœur inſenſible : cela m'enhardit à lui déclarer tout ce que je ſentois pour elle, & j'eus le plaiſir de voir qu'elle ne déſapprouva pas ma paſſion, & qu'elle me permit de tout employer pour l'obtenir de ſon père, qui pour lors étoit allé avec un de ſes amis faire un petit voyage de trente ou quarante lieues. Mais quelle fut ma douleur à ſon retour d'apprendre qu'il avoit diſpoſé de ſa fille en faveur du fils de ſon ami ! Zaleg, malgré la répugnance qu'elle avoit pour ſon époux futur, fut obligée d'obéir, & je reſſentis un chagrin ſi violent de cette perte, que je ne pus demeurer davantage à Erzerum. Le ſultan d'Arménie étoit en guerre avec un puiſſant roi de ſes voiſins, j'allai lui demander de l'emploi, il eut la bonté de m'en donner, & mes officiers ſupérieurs lui rapportèrent

tant de choſes avantageuſes de moi, qu'au bout de deux ans il m'éleva à la dignité de viſir, & que j'eus tout lieu d'être content de ma fortune. Je n'avois point oublié Zaleg, je ſoupirois toujours de la ſavoir entre les bras d'un autre, & ayant à l'armée fait confidence de mes chagrins à un jeune Arménien fort brave, qui étoit un de mes aides de camp : ſeigneur, me dit-il, puiſque Zaleg ne peut être à vous, il faut tâcher de l'oublier; j'ai une ſœur à Erzerum d'une beauté parfaite, elle n'a pas plus de dix-ſept ans, & ſi vous voulez m'honorer de votre alliance, je ne doute point que mon père ne vous l'accorde avec joie. Ce jeune homme me fit un récit ſi avantageux du mérite de ſa ſœur, qu'il excita ma curioſité. La campagne étoit finie à l'avantage de notre ſultan; je repris la route d'Erzerum, où étant arrivé j'allai droit avec mon aide-de-camp chez ſon père; mais j'appris avec une vive douleur qu'il y avoit huit jours qu'il avoit marié ſa fille à un vieillard très-riche & ruiné de ſanté, mais d'un tempérament ſi amoureux, qu'il avoit toujours chez lui trois femmes légitimes avec pluſieurs concubines.

TRENTE-DEUXIÈME SOIRÉE.

Conclusion des aventures d'Ala-Bedin.

REBUTÉ d'avoir ainsi manqué les deux plus belles filles d'Arménie, je résolus de ne me jamais marier. Zeinabi, c'étoit le nom de la sœur de mon aide-de-camp, apprit avec un vrai chagrin la cause de mon voyage ; elle se seroit estimée beaucoup plus heureuse avec moi qu'avec son vieux mari ; & comme son frére lui donna plusieurs fois occasion de me voir, elle sentit naître dans son cœur cette douce sympathie qui fait que l'on s'aime dès le premier abord. Comme son mari étoit très-âgé, elle voyoit bien qu'il n'avoit pas encore long-temps à vivre, & les excès dans lesquels ce vieillard se plongeoit à tous momens, ayant rempli son attente, elle ne fut pas plutôt veuve, que son frère accourut m'en annoncer la nouvelle. Quelques résolutions que j'eusse prises de ne me point engager, je ne pus refuser à Zeinabi de lui rendre une visite, & je la trouvai si belle, que toutes mes protestations

s'évanouirent : je l'aurois épousée à l'instant même de crainte d'être encore prévenu par quelque heureux rival ; mais le veuvage des femmes étant limité à quatre mois & dix jours, j'attendis avec beaucoup d'impatience que ce terme fût expiré : ce n'étoit pas le plus grand obstacle à mon mariage. Zeinabi me fit voir d'autres difficultés qui pensèrent me rebuter. Mon époux, me dit-elle, nous laisse trois jeunes veuves qui ne voulons pas nous séparer ; vous êtes riche & bien fait, il faut que vous nous épousiez toutes trois ; il y en a une que j'aime parce qu'elle me consoloit des chagrins du mariage, & une autre que je hais, parce qu'elle irritoit quelquefois mon vieil époux contre moi ; je serai bien aise d'avoir la consolation de voir celle que j'aime, de me venger de celle que je hais, & qui ne répugnera pas à demeurer avec moi, puisque je lui ai toujours caché mon aversion pour elle.

La proposition de prendre trois femmes m'étourdit ; j'eus beau protester à Zeinabi qu'elle seule me tiendroit lieu des plus belles femmes, & que je voudrois en avoir dix pour les lui sacrifier, elle s'opiniâtra dans son dessein. Je veux confondre, dit-elle, la fierté de ma rivale ; elle a osé me dire

un jour que tous les hommes du monde me quitteroient pour aller à elle, & je vaux bien peu de chose, si je ne mérite pas que vous m'accordiez en sa présence mille marques d'amour pour la braver. Vaincu par ses charmes, je pris le parti qu'elle vouloit, & je me préparai à faire le cruel avec la veuve inconnue que je ne voulus pas même voir, ainsi que l'autre, avant de les avoir épousées. Ce jour arriva enfin, & je ne fus jamais plus étonné, que de reconnoître dans l'objet de la haine de Zeinabi la charmante Zaleg, qui, veuve de son premier mari, avoit été épousée par le vieux mari de Zeinabi. Cette aventure m'étonna & me fit un plaisir extrême; notre amour reprit de nouvelles forces: de sorte que mes premières pensées ne se conformèrent point aux intentions de la vindicative sœur de mon aide-de-camp. Je n'eus garde de révéler à Zaleg le piége que sa compagne lui avoit dressé; & je louai le prophète, qui, trompant ses desseins, la suscitoit elle-même à me mettre en main tant de bonnes fortunes à-la-fois; car la troisième veuve étoit aussi fort aimable. Je m'étois proposé de les loger dans trois appartemens différens de mon sérail, car depuis que j'étois devenu visir & favori,

je faisois fort grosse figure ; mais l'injuste Zeinabi, pour être témoin des mépris qu'elle prétendoit que j'eusse pour Zaleg, ne voulut jamais permettre que j'éloignasse sa rivale de dessous ses yeux. J'étois trop sensible à mes premiers feux & trop amoureux de mon repos, pour que Zaleg dût appréhender de moi la moindre froideur, aussi n'en ressentit-elle jamais les effets ; & j'usai toujours de toute mon adresse pour engager mes trois femmes à bien vivre ensemble. J'eus assez de peine un jour pour étouffer un petit différend entr'elles. Zaleg avoit été toujours très-curieuse d'être bien vêtue : c'étoit sa passion ; elle se fit faire un habit d'un brocard si beau & si riche, qu'il n'eût pas été possible d'en trouver un pareil dans Erzerum. Je prévis bien la douleur qu'en auroit la jalouse Zeinabi. Comme elle vouloit être distinguée de ses deux compagnes, il ne lui falloit pas des égalités, mais des préférences. Elle fut inconsolable, quand elle vit sa rivale dans cet habit magnifique, & m'en fit des reproches fort vifs. J'eus beau lui dire que c'étoit sa mère qui lui avoit fait ce présent, il fallut trouver un autre expédient pour la satisfaire ; je tirai en particulier Zaleg : vous ne sauriez croire, lui

dis-je, la joie que j'ai de voir le dépit que votre habit a donné à Zeinabi ; sa fierté me déplaît ; & si vous m'en croyez, vous la braverez de plus d'une manière, & vous vous servirez d'une malicieuse générosité pour en mieux triompher ; envoyez-lui cet habit après lequel elle soupire, pour voir si elle aura le cœur assez bas pour se parer de vos restes ; imaginez-vous, pour votre gloire & pour sa honte, que ce sont de vieux ornemens que vous quittez, & que vous lui donnez à porter par mépris.

Zaleg, charmée que je flattasse sa vanité, offrit l'habit avec joie ; &, assuré d'elle, je vins trouver Zeinabi, & lui parlai en ces termes : Je ne saurois souffrir, ma chère sultane, qu'une si magnifique parure augmente la fierté de votre rivale ; elle fait connoître par-là qu'elle n'a point d'autres agrémens que ceux qu'elle emprunte de ses habits ; cependant je veux le lui ôter, & voir à ses propres yeux l'effet admirable qu'il fera sur vous, elle en mourra de dépit & de honte. Zeinabi, charmée de ce discours, s'imagina que j'agissois selon les protestations que je lui avois faites, de mépriser Zaleg pour l'amour d'elle. Peut-être qu'une autre, en sa place, auroit eu des sentimens plus délicats,

mais enfin le ſoir même l'habit fut envoyé par Zaleg à Zeinabi, comme un miſérable rebut de ſa garderobe, & reçu pourtant comme une conquête. Je vous ennuyerois, madame, continua le mandarin, ſi je vous racontois toutes les ruſes dont je me ſervis pour garder un tempérament d'honnêteté avec ces fières rivales; je trouvai le ſecret de les faire bien vivre enſemble en apparence, & cette conduite dura juſqu'au moment que, ſept à huit ans après, je fus tué à la tête de l'armée du roi d'Arménie.

Il faut être bien adroit, dit la reine de la Chine, pour entretenir ſi long-temps l'union entre deux rivales qui demeurent dans la même maiſon. J'en vins pourtant à bout, reprit Fum-Hoam, & je fus également regretté de mes trois femmes, comme ſi chacune d'elles n'avoit eu qu'un ſeul mari.

Aventures du derviche Aſſirkan.

APRÈS avoir quitté le corps du viſir, j'entrai dans celui d'un jeune homme appelé Aſſirkan, qui, ayant paſſé les premières

années de ſa vie dans le libertinage, ſe jeta dans un couvent de derviches à Candahar. Si le temps de mon noviciat fut rude à paſſer, je m'en récompenſai bien avec uſure quand je fus parvenu aux dignités de cet ordre. L'étude à laquelle je m'appliquai ſans relâche, me donna des lumières qui me diſtinguèrent de mes camarades, & qui m'élevèrent à la dignité de ſupérieur du couvent; de ſorte qu'il ne s'y faiſoit plus rien que par mes ordres, qui étoient reſpectés autant que les décrets du ciel.

Un jour que je me promenois devant la porte du couvent, je fus abordé par un jeune homme d'une phyſionomie très-heureuſe. Saint derviche, me dit-il d'un air gracieux, que vous avez l'air content! Je le ſuis auſſi, lui répliquai-je; libres des chagrins attachés aux perſonnes du monde, nous vivons ici dans une tranquilité que les paſſions ne troublent point, nous n'allons point à la cour; notre maiſon eſt exempte de procès; les femmes n'approchent point de notre couvent, & nous nous contentons de peu: que voudriez-vous qui pût troubler notre repos? Voilà, je crois, les écueils contre leſquels échouent la plupart des hommes du monde. Que vous êtes heureux, me dit

ce jeune homme en ſoupirant! & tous vos derviches jouiſſent-ils du même bonheur? Je le crois, répliquai-je; du moins je ne m'apperçois pas, depuis près de quinze ans que je ſuis à leur tête, qu'il y en ait aucun qui ſe repente d'avoir embraſſé un état auſſi ſaint. Ah! que n'ai-je pris ce parti, s'écria l'étranger, ma vie n'auroit pas été ſemée de toutes les amertumes qui m'ont tant de fois coûté mon repos! Il eſt encore temps, lui répondis-je; venez dans cette maiſon enterrer tous vos chagrins; ils n'oſent ſe trouver ſous l'habit que je porte. Ah! me répondit-il les larmes aux yeux, il faut avoir le cœur libre pour cela, & je l'ai percé des traits les plus cruels, depuis près de trente ans errant par le monde. Comment! depuis trente ans, repris-je en riant! vous n'en paroiſſez pas vingt-cinq. Les apparences vous trompent, répondit l'étranger; quelque jeune que je paroiſſe, vous ſerez ſurpris quand je vous dirai que j'ai vu plus d'un ſiècle; mais vous ceſſeriez de l'être ſi je vous apprenois qui je ſuis. Ah! de grâce, répliquai-je, ne différez pas à m'en inſtruire; vous excitez ma curioſité par des traits ſi ſinguliers, que je donnerois toute choſe au monde pour la ſatisfaire; daignez entrer dans

ce couvent, nous y ferons en liberté dans ma chambre, & je vous jure, par le faint prophète, que je vous garderai un fecret inviolable, fi vous l'exigez de moi. L'étranger me regarda fixement en ce moment. Quelque danger qu'il y ait pour moi de vous apprendre les aventures de ma vie, me dit-il, je veux bien, derviche, prendre confiance en votre ferment. Alors il entra dans le couvent, & delà dans ma chambre, où s'étant affis fur un fopha de canne, voici à-peu-près, madame, de quelle manière il me parla.

Aventures d'Abdal-Moal.

IL y a un peu plus d'un fiècle que je naquis fujet du roi d'Ormuz ; j'étois officier dans fes gardes du corps, lorfqu'il paffa dans cette cour un philofophe qui avoit non-feulement le fecret de tranfmuer les métaux en or, mais qui poffédoit encore un élixir qui renfermoit la médecine univerfelle, puifqu'elle avoit le même pouvoir que l'eau de la fontaine d'Elie (1). Le nom de ce

(1) C'eft la fontaine d'immortalité ou de Jouvence,

philofophe

philoſophe étoit auſſi myſtérieux que le grand œuvre (il ſe diſoit habitant de toute la terre, il y voyageoit ſans interprète); & il étoit auſſi ſavant que le ſultan Salomon dans la connoiſſance de la nature. Avec de pareils talens, ce grand homme n'avoit pas beſoin de faire ſa cour aux rois, il leur étoit ſupérieur; mais entraîné par ſa deſtinée qui le conduiſit à Ormuz, il y remplit tellement cette ville de ſa réputation & de ſes cures merveilleuſes, que le ſultan l'envoya chercher. Il ſe rendit au palais, & ayant eu l'honneur de l'entretenir pendant plus de deux heures, ce monarque fut ſi charmé de ſa converſation, & des merveilles qu'il fit en ſa préſence, qu'il lui donna un diamant d'un prix conſidérable.

---

célèbre dans les romans orientaux, & qu'ils placent dans la région ténébreuſe.



TRENTE-QUATRIÈME SOIRÉE.

Suite des Aventures d'Abdal-Moal.

COMME la cour eſt ordinairement le ſéjour de l'envie, le premier viſir du roi d'Ormuz ne put voir ſans jalouſie les bontés de ſon maître pour le philoſophe. Sire, lui dit-il, quand il put l'entretenir en particulier, méfiez-vous de cet homme myſtérieux; je crains bien qu'il n'y ait plus d'impoſture que de capacité dans ſon fait; ſes pareils ſont ordinairement de grands fourbes; & plus votre majeſté aura de confiance en lui, plus elle s'expoſera à des périls dont la ſuite eſt à craindre. Qui vous aſſurera, ſeigneur, que ce prétendu philoſophe n'eſt point un émiſſaire de quelqu'un de vos ennemis, qui ne cherche que le moment favorable pour vous empoiſonner ou vous poignarder? Ah! ſire, ne ſouffrez pas que de tels inconnus approchent ainſi de votre majeſté. Que deviendrions-nous, que deviendroient nos femmes & nos enfans, ſi, par un attentat dont l'idée ſeule me fait frémir, nous allions vous perdre?

Le roi d'Ormuz se sentit ému au discours de ce perfide visir, dont il voyoit couler les larmes séduisantes. Tu as raison, lui dit-il ; examine toi-même les démarches de cet homme, & s'il y en a quelques-unes qui te paroissent équivoques, fais-le sur le champ conduire à la tour où l'on enferme les prisonniers d'état. C'étoit justement ce que demandoit le visir. Il rendit en peu de jours la conduite du philosophe si odieuse, que je reçus ordre de la bouche du roi d'aller l'arrêter. J'exécutai ses commandemens avec ponctualité, & jamais homme ne fut plus indigné que mon prisonnier, lorsque je lui appris où je le conduisois. Il s'imaginoit que le roi le faisoit enfermer pour l'obliger à travailler au grand œuvre ; mais il fut bien surpris, quand le visir l'aborda, en le menaçant de lui faire souffrir les supplices les plus rigoureux, s'il ne lui communiquoit pas le secret de faire l'or. Les menaces & les tortures les plus cruelles ne purent ébranler le philosophe, & il fut intrépide au milieu des tourmens dont je ne pouvois être spectateur sans frémir. Comme j'étois commis à sa garde, continua Abdal-Moal, je tâchois d'adoucir ses maux par toutes les consolations que je pouvois lui

apporter, & la plupart du temps j'exécutois aſſez mal les ordres du cruel viſir qui m'enjoignoit de ne lui pas laiſſer un moment de repos. Abdal-Moal, me dit un jour le philoſophe, je vois que vous avez pitié de l'état où je ſuis; mon corps n'eſt qu'une plaie, mes membres ſont tous disloqués; mais eſt-il bien poſſible que ce ſoit par ordre du roi que l'on me traite avec tant de cruauté? Ah! mon cher ami, je ne puis le croire; je n'attribue mes malheurs qu'à l'inſatiable avarice du viſir; mais vainement il emploie la violence & les tourmens; je me couperois plutôt la langue que de révéler à ce monſtre le moindre de mes ſecrets. Seigneur, repris-je auſſitôt, quoiqu'il y aille de ma vie à vous parler comme je vais faire, je ſuis trop ſenſible à vos maux pour n'y pas apporter remède, ſi je le puis; dites-moi ce qu'il faut que je faſſe, je ſuis prêt à l'exécuter. Abdal-Moal, me dit le philoſophe, procurez-moi la liberté, vous le pouvez, ſoyez sûr que je n'en ſerai point ingrat. Mais comment fuir, répliquai-je? vous ne pouvez vous ſoutenir ſur vos jambes. Qu'importe, me dit-il, je trouverai bien le moyen de vous ſuivre. Enfin, après avoir concerté enſemble, voici de quelle

manière je travaillai à la liberté du philosophe. J'avois un esclave à-peu-près de sa taille, qui étoit tombé très-dangereusement malade; il mourut; je profitai de cette conjoncture, & ayant fait à son corps mort les mêmes plaies qui étoient sur celui de mon prisonnier, j'enivrai les gardes qui m'étoient subordonnés, & profitant de leur ivresse, je portai moi-même, pendant la nuit, le corps de mon esclave dans la prison; je le revêtis des habits du philosophe, que je chargeai sur mes épaules, & que j'apportai jusquès chez moi, sans que qui ce soit se fût apperçu du troc que je venois de faire. Comme les gardes avoient tous fait la débauche, & que j'étois présumé l'avoir faite avec eux, nous n'entrâmes le lendemain que fort tard dans le cachot de notre prisonnier. Je feignis de croire qu'il dormoit, & le poussant rudement du pied comme pour l'éveiller, je parus d'une surprise extrême de le trouver mort. J'en envoyai sur le champ avertir le visir. Il se transporta dans la prison sans perdre un moment, & après avoir jeté les yeux sur ce misérable corps défiguré & tout couvert de plaies, qu'il prit pour celui du philosophe, il parut très-mortifié d'avoir, par sa cruauté, perdu

l'occasion d'apprendre les secrets de son prisonnier; mais comme il n'y paroissoit pas de remède, il se consola, & courut apprendre au roi la mort de ce grand homme, en lui faisant accroire qu'il s'étoit cassé la tête contre les murailles de sa prison, pour éviter le châtiment de ses crimes.

Pendant que le visir regrettoit la perte du philosophe, je le faisois panser dans un appartement secret de ma maison, où il ne cessoit de me remercier de lui avoir sauvé la vie. Au bout de huit ou dix jours qu'il eût un peu repris ses forces : Abdal-Moal, me dit-il, en m'embrassant tendrement, ce que je n'ai jamais voulu accorder au visir dans les tortures les plus cruelles, je le ferai pour vous dans peu; vous serez du nombre des adeptes ; mais profitez de la faute que j'ai faite en me produisant trop à la cour du roi d'Ormuz; & comme ni vous ni moi ne sommes pas trop en sûreté dans ces lieux, achetez un chameau, sur lequel vous me ferez mettre, dans un berceau couvert, pareil à celui où l'on enferme les femmes en voyage ; j'en prendrai les habits, & vous feindrez que nous allons ensemble en pélérinage à la Mecque.

TRENTE-CINQUIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures d'Abdal-Moal.

J'EXÉCUTAI les volontés du philoſophe : tout fut prêt au bout de huit jours, & ayant obtenu du roi la permiſſion d'aller viſiter le tombeau du ſaint prophète, nous partîmes auſſitôt. A peine fûmes-nous hors du royaume d'Ormuz, que le philoſophe ne voulut plus différer de m'enſeigner ſes ſecrets ; il m'ordonna de lui apporter toutes les drogues dont il avoit beſoin pour la préparation de ce chef-d'œuvre, & après avoir travaillé pluſieurs jours en ma préſence ſur la véritable matière que ſi peu de gens connoiſſent, il me convainquit que dans le mercure (1) des philoſophes, ſont renfermés les quatre élémens, quoique lui-même ne ſoit pas un élément ; que c'eſt un eſprit, qu'il eſt néanmoins revêtu d'un corps ; qu'il eſt mâle, & fait

(1) Ces diſcours myſtérieux & inintelligibles ſont la plupart du temps dans la bouche de ceux qui prétendent avoir le ſecret de la pierre philoſophale.

l'office de femme ; que c'eſt un enfant, & qu'il porte les armes d'un homme ; que c'eſt un venin des plus ſubtils, & qu'il guérit la lèpre la plus enracinée ; qu'il eſt la vie, qu'il tue néanmoins toute choſe ; qu'il eſt roi, qu'un autre poſsède ſon royaume ; qu'il s'enfuit au feu, & que le feu eſt tiré de lui ; que c'eſt une eau, mais que cette eau ne mouille pas ; qu'il eſt air enfin, & qu'il vit cependant de l'eau.

Voilà pourſuivit Abdal-Moal, ce que le philoſophe me démontra ſi viſiblement, qu'en peu d'heures je compris tout le ſecret du grand œuvre, & je fis des opérations ſi miraculeuſes, que j'avois moi-même peine à les croire. La tranſmutation des métaux étoit la moindre de ces merveilles ; la médecine univerſelle & l'élixir de vie, c'eſt-à-dire, l'eau de Jouvence, dont il m'apprit la compoſition, étoient bien d'un autre mérite. Que vous dirai-je, bon derviche, je ne quittai point ce grand homme tant qu'il vécut. Quoique l'élixir de ſanté lui eût rendu toute la vigueur d'un jeune homme, il étoit tellement reſté eſtropié de tous ſes membres par la cruelle torture que lui avoit fait donner le viſir, qu'il s'ennuya bientôt de la vie languiſſante qu'il menoit, & ne prenant

plus de ce baume si salutaire, il cessa de vivre au bout de dix ou douze ans, parce qu'il le voulut bien, & par sa mort il me laissa accablé de la douleur la plus vive.

Avec quelque naïveté & de quelque air de vérité qu'Abdal-Moal m'eût raconté cette partie de ses aventures, j'avois peine à y ajouter foi, continua le mandarin Fum-Hoam. Quoi! il est possible, lui dis-je, qu'avec le secours de votre élixir, vous ayez pu compter un siècle? Je vous avoue que je serois curieux de voir cette expérience. Il est facile de vous contenter, reprit Abdal-Moal; si vous avez dans ce couvent quelque animal cassé de vieillesse, je le rajeunirai en votre présence. Nous avons, poursuivis-je, un âne qui peut à peine se soutenir: par un principe de charité, on le nourrit ici depuis deux ans sans qu'il travaille, parce qu'il y en a plus de vingt ans qu'il est dans la maison; faites sur lui cette épreuve si singulière. Je le veux bien, dit Abdal-Moal. Nous descendîmes alors dans l'écurie, ajouta le mandarin; il lui fit avaler dans un verre d'eau dix ou douze gouttes de son élixir. Je fermai bien la porte dont je pris la clef, & nous retournâmes à ma chambre, où, après une légère collation, je priai

Abdal-Moal de continuer le récit de ses aventures ; ce qu'il fit ainsi :

Je donnai à la douleur les premiers jours après lesquels je perdis mon cher philosophe. Je me proposai ensuite de voyager, en faisant de l'or à mesure que j'en aurois besoin ; & après avoir traversé différens pays, j'arrivai à Damas (1), où je trouvai le peuple dans une extrême consternation. Le sultan qui y régnoit venoit de mourir, sans enfans, d'une fièvre maligne, & la reine son épouse, à qui appartenoit le trône, étoit à l'extrémité de la même maladie ; les médecins avoient employé vainement tous leurs remèdes, & l'ange (2) à vingt mains alloit s'emparer de son ame, lorsque je demandai qu'il me fût permis de voir sa majesté. Comme l'on comptoit qu'il n'y avoit plus d'espérance de lui rendre la vie, on n'hésita pas à m'introduire dans son appartement ; & ayant obtenu la permission de lui faire avaler quelques gouttes de mon élixir, il fit un effet

(1) Ville grande & bien située proche du Mont-Liban, ses raisins & ses prunes, ses eaux de senteur, & l'acier qu'on y travaille en perfection, y font faire un grand commerce à ses habitans.

(2) L'ange de la mort.

ſi prompt, que la reine qui étoit environnée des horreurs de la mort, vit en un moment ſe diſſiper les nuages qui entouroient ſon lit ; ſa vue, d'égarée qu'elle étoit, devint tranquille ; elle reconnut toutes ſes femmes & ſes médecins ; & ayant appris que c'étoit à moi qu'elle avoit obligation de la vie, elle me préſenta ſa main à baiſer ; faveur inouie juſqu'alors, & qui fit croire qu'elle ne borneroit pas-là ſa reconnoiſſance. Une heure après je lui donnai une ſeconde doſe de mon remède, & je vis avec une joie extrême qu'il chaſſa entièrement la malignité de la fièvre, que ſon pouls commençoit à ſe régler, & qu'au bout de quatre jours elle fut dans une ſanté parfaite.

TRENTE-SIXIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures d'Abdal-Moal.

J'ÉTOIS regardé dans la ville de Damas avec admiration ; & la reine m'ayant engagé, par les careſſes les plus touchantes, à lui déclarer qui j'étois, & quelle étoit la nature de mon remède, je ne pus refuſer de ſatiſ-

faire sa curiosité, quoique j'eusse toujours devant mes yeux l'aventure de mon philosophe; mais heureusement il en arriva tout autrement. Elle n'eut pas plutôt été instruite de mes talens, qu'elle résolut de ne pas laisser échapper l'occasion de rendre son royaume le plus florissant de toute la Sirie. Comme elle étoit jeune & parfaitement belle, elle ne douta point qu'elle ne me touchât le cœur si elle vouloit s'en donner la peine. En effet, je fus si pénétré de ses bontés, & ses charmes firent une telle impression sur mon ame, qu'elle ne fut pas long-temps sans s'en appercevoir. Que vous dirai-je, bon derviche, elle me couronna roi de Damas; & malgré l'envie de quelques principaux seigneurs de son royaume, je sus me maintenir sur le trône, & m'y faire aimer de mes sujets. Comme j'étois le maître de tous les trésors du monde, puisque l'or croissoit dans mes mains, & que je pouvois en faire tous les jours sans crainte, je remis au peuple tous les impôts dont il étoit chargé; je comblai de présens les seigneurs; j'enrichis le peuple; j'ornai la ville de Damas d'édifices & de mosquées superbes; & je me fis autant craindre des ennemis de l'état, qu'adorer de mes peuples, qui n'avoient

jamais été si heureux que sous mon règne.

Je vivois content avec la reine, sans vieillir l'un & l'autre par le moyen de mon élixir; & je vis renouveller tout mon royaume de sujets sans craindre le même sort par maladie. La reine étoit parfaitement belle, & il y avoit plus de quatre-vingt ans que je l'aimois, sans lui faire aucune infidélité, lorsqu'un jour m'étant égaré à la chasse à quelques lieues de Damas, je me trouvai au pied du Mont-Liban, seul & abattu d'une soif pressante. J'apperçus une petite maison assez basse; & y étant arrivé, je mis pied à terre; j'attachai mon cheval à la porte, & l'ayant ensuite poussée, j'apperçus le maître de ce logis dans sa cour, assis à l'ombre d'un gros arbre avec sa femme & trois de leurs enfans, dont deux fils paroissoient âgés d'environ vingt ans, & une fille à-peu-près de quinze. Sitôt que je parus, la mère & la fille se sauvèrent dans l'appartement secret du logis. Alors ayant demandé de l'eau fraîche pour éteindre l'ardeur qui me brûloit les entrailles, un des fils de la maison me regarda fixement; il se jeta ensuite la face contre terre; & la baisant avec respect: Dieu est grand, s'écria-t-il, nous sommes maintenant à l'ombre du roi des

rois ; humilions - nous devant le ſultan de Damas, qui nous honore de ſa préſence.

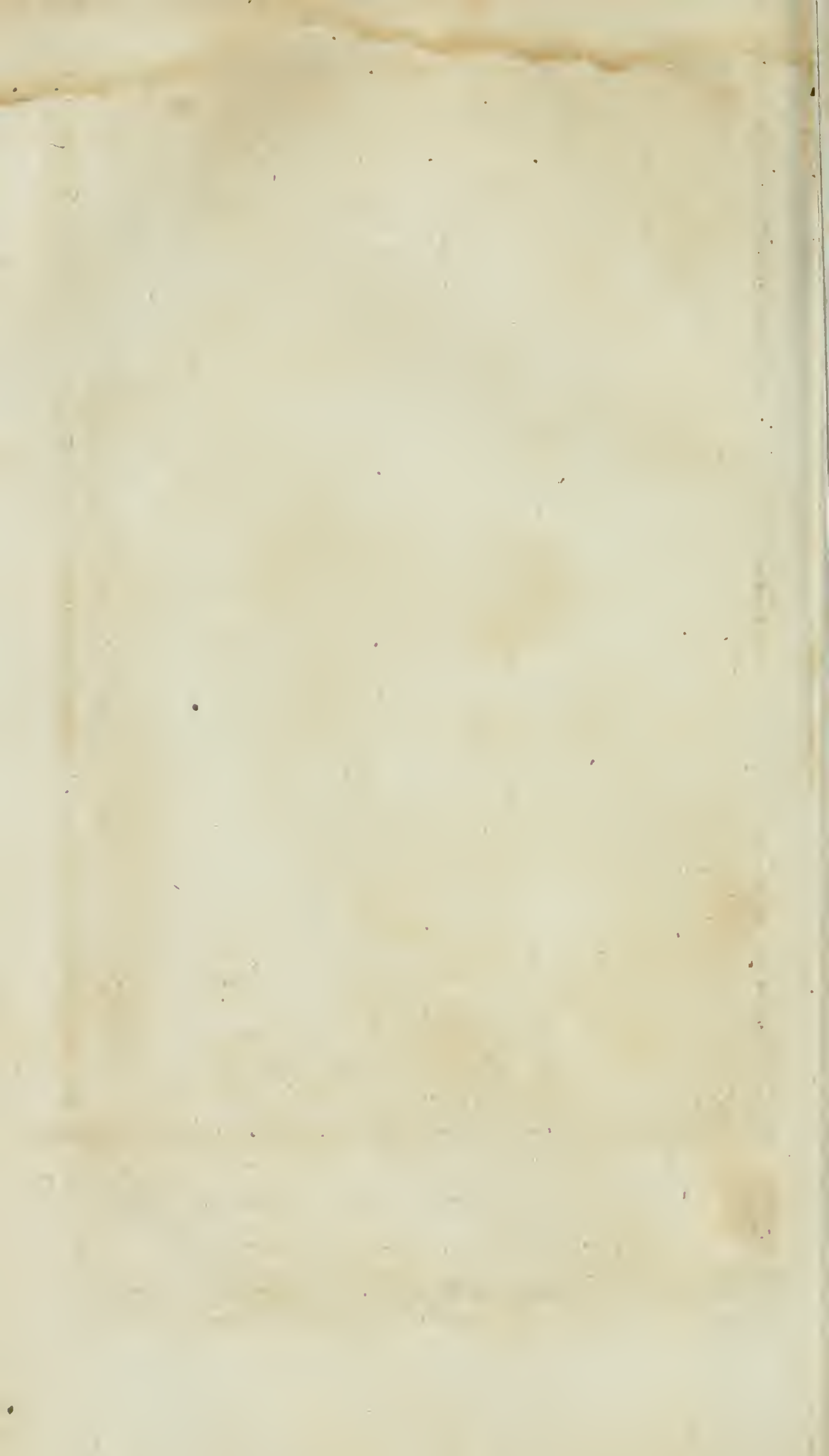
A ce nom de ſultan, le père, qui étoit homme d'eſprit, conçut tout-d'un-coup de grandes eſpérances de ſa fortune. Quoi ! le ſultan eſt ici, s'écria-t-il ? Louange au prophète, nous ſaurons bientôt ſi c'eſt-là véritablement notre illuſtre monarque, car au moins il m'accordera la grâce de ma fille. Et quel crime a donc commis ta fille, lui demandai-je tout étonné ? Quel crime, répliqua le père ; elle oſe aimer l'auguſte ſultan que Dieu conſerve, & cependant elle a la force de fuir devant lui. Depuis quelques jours, elle a vu dans ces plaines le ſoutien du monde ; & le cœur de cette jeune audacieuſe a eu la hardieſſe de s'élever juſqu'à la majeſté du roi des rois.

Comme j'avois un fond de clémence pour de pareils crimes, continua Abdal - Moal, je me mis à ſourire ; je lui ordonnai enſuite d'appeler ſa femme & ſa fille ; & je ne les eus pas plutôt vues de près, que je fus ébloui par les charmes de la belle Doulzagar (c'étoit le nom de cette jeune payſanne). Bienheureuſes eſclaves, leur cria ce bon homme, maintenant votre pauvre cabane eſt devenue le magnifique pavillon du



Dieu est grand, nous sommes maintenant a l'ombre du Roi des Rois.

Marillier. dir. Mme. De Monchy. Sculp.



roi des nations; la voilà qui eſt de même élévation que le ciel, & qui égale aujourd'hui la ſublime porte du ſeigneur. Que Doulzagar montre les plus ſecrets (1) appartemens du logis à l'appui des monarques. La mère & la fille, tremblantes & partagées entre la vénération & la pudeur, ſe tenoient la tête baiſſée; la charmante Doulzagar ſurtout, frappée des grandes idées que ſon père lui donnoit, paroiſſoit éperdue de ſe voir devant moi. Je m'imaginois lui voir ſe demander qu'étoit devenue cette auſtère vertu des filles de l'orient, qui, perpétuellement détachées du commerce des hommes, frémiſſent ſeulement quand un particulier les aborde. Immobile, elle ne ſongeoit pas à retirer ſa belle main que je tenois entre les miennes; & la ſoif me preſſant toujours, j'entrai avec elle dans un verger de ceriſiers, dont le fruit m'offroit de quoi me rafraîchir agréablement, pendant que le reſte de ſa famille demeura dans la cour.

---

(1) Ce qui, ſuivant nos mœurs, paroîtroit une infamie, eſt regardé d'un autre ſens dans l'orient. Ces peuples ſe croient très-honorés de fournir des femmes à leurs ſultans.

TRENTE-SEPTIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures d'Abdal-Moal.

LES branches des arbres defcendoient fi bas, que nous n'avions pas befoin de perfonne pour nous aider à cueillir des cerifes. Ce fut dans ce lieu délicieux que je fatisfis aux intentions de ce bon vieillard; & fi je me rafraîchis en mangeant de ces fruits, j'allumai d'un autre côté dans mon cœur une flamme fi vive pour la belle Doulzagar, que je ne pouvois me réfoudre à la quitter, quoique j'euffe paffé plus de deux heures feul avec elle.

Cependant la nuit approchoit, & entendant le bruit d'une partie des chaffeurs qui me cherchoient, je fis appeler deux de mes plus chers eunuques, à qui je laiffai le foin de cette charmante perfonne; & après avoir donné à la mère une bourfe d'or très-pefante, que je portois ordinairement à l'arçon de mon cheval, j'écrivis fur mes tablettes un ordre à mon grand tréforier de compter au père de ma maîtreffe, cent mille pièces d'or, & je

les lui remis entre les mains. Ce bon homme, comblé de joie, se prosterna aussitôt devant moi; le jour d'aujourd'hui est notre jour, s'écria-t-il, & mon, roi que le ciel puisse toujours maintenir en santé, & victorieux de ses ennemis, l'invincible sultan de Damas, me laisse assurément un petit fils qui fera un jour la félicité de la nation du prophète. Que le seigneur de l'alcoran fortifie & bénisse mes espérances! J'embrassai en riant ce bon vieillard, & lui ayant ordonné, ainsi qu'à toute sa famille, de tenir cette aventure secrète, afin d'en assurer mieux les suites, j'ordonnai aux deux eunuques, seuls dépositaires de mon cœur, de faire changer tous les jours de demeure à Doulzagar, afin que la reine ne s'apperçût pas de mes nouvelles amours.

Tantôt cette belle se trouvoit par mes ordres dans quelque cabane de paysan, une autre fois sous un bosquet dont l'ombrage nous cachoit aux rayons du soleil le plus ardent, souvent dans quelques-unes de ces grottes qui sont au pied du mont Liban, & ce commerce dura plus de trois mois, sans que la reine en eût le moindre soupçon; je connoissois sa délicatesse, & sa sensibilité peu accoutumée au partage de mon cœur depuis un si long temps que nous étions ensemble. Cette découverte

l'auroit fait mourir de douleur, avec d'autant plus de raiſon, que de notre mariage nous n'avions point d'enfans. Cependant mes chaſſes trop fréquentes l'allarmèrent ; elle mit des eſpions en campagne, qui, ayant enfin pénétré dans mes ſecrets, l'animèrent de la plus cruelle jalouſie. J'en voyois tous les mouvemens ſur ſon viſage ſans paroître m'en appercevoir, & je voulois un jour lui faire quelques careſſes, pour éloigner les idées de triſteſſe qui lui environnoient le cœur, lorſque me repouſſant avec un peu de dépit ; vous vous trompez, ſeigneur, me dit-elle, vous croyez apparemment être auprès de votre nouvelle maîtreſſe ; c'eſt elle aujourd'hui qui vous poſsède tout entier, & pour vous faire voir que je ſuis bien inſtruite de vos démarches, vous devez vous trouver demain avec elle dans les fauxbourgs de Damas. Il n'y a point de femme à ma place qui n'eût gardé le ſilence pour aller vous ſurprendre ; mais cet éclairciſſement m'auroit apprêté trop de ſupplices ; il vaut mieux que par une maxime toute nouvelle, je déclare moi-même à mon roi les parties qu'il fait contre mon repos, au moins je préparerai peut-être ſa prudence à les rompre de bonne heure, & par-là je m'épargnerai la douleur que j'au-

rois à le convaincre d'infidélité. Alors, jetant les yeux au ciel, ô ſaint prophête! ô envoyé de dieu, pourſuivit-elle! garde le ſouverain ſultan de la malice des hommes. Ce n'eſt peut-être pas lui qui agit maintenant contre la foi qu'il m'a donnée, il eſt au nombre des juſtes, ce ſont de vils eſclaves de ſa ſuite qui altèrent ſon cœur, & qui l'animent contre moi. Mais s'ils ſont coupables de cette trahiſon, l'enfer leur ſervira de lit, & le feu ſera leur couverture.

Je fus vivement touché de ces reproches, continua Abdal-Moal, & s'il avoit été en mon pouvoir de rendre la tranquillité à la reine en quittant Doulzagar, je l'aurois fait, mais cet amour avoit pris trop d'empire ſur mon ame; je fis de mon mieux pour raſſurer l'eſprit de mon épouſe, & changeant le lieu du rendez-vous, j'ordonnai à Azouf, l'un des deux eunuques que j'avois laiſſé auprès de ma maîtreſſe, de me l'amener le troiſième jour d'après cette converſation dans une grotte aſſez enfoncée dans la forêt des cèdres. Je m'étois déjà rendu au lieu marqué, où j'attendois Doulzagar avec impatience, lorſque la reine changeant apparemment de réſolution, & avertie peut-être par ſes eſpions, réſolut de me ſurprendre; ſuivie de ſes eunu-

ques, elle ſe trouva à l'endroit de la forêt que j'avois choiſi pour le rendez-vous des veneurs & des chiens; mais comme à moitié chemin l'air s'obſcurcit extraordinairement, que les éclairs & le tonnerre formèrent un orage des plus terribles que l'on eût vu depuis long-temps, cela obligea les eunuques de conduire la litière juſtement ſous des arbres épais, à l'entrée de la grotte où j'attendois Doulzagar, & où, fatigué de la chaſſe, je m'étois endormi ſur une eſpèce de ſiége que la nature avoit taillé dans le roc, & qu'un de mes eunuques, qui étoit à mes pieds, avoit jonché d'herbes & de feuillages.

Comme la reine en ce moment apprit par quelques eunuques qu'elle avoit détachés, qu'on ne me trouvoit pas, ſa douleur redoubla. En quel endroit croyez-vous que ſoit le ſultan, dit-elle à une de ſes femmes? Hélas, ſi les ſimples plaiſirs de la chaſſe ont été capables de lui faire mille fois braver le mauvais temps, les plaiſirs qu'il ſe promet avec ma rivale lui feront expoſer aujourd'hui ſa vie, ſans ſe reſſouvenir combien elle m'eſt chère; à l'heure que je parle, il eſt peut-être entre les bras de ſa maîtreſſe, mais un jour viendra que je l'y ſurprendrai; hélas, quand viendra-t-il ce jour fortuné? J'en ſuis encore bien éloignée.

TRENTE-HUITIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures d'Abdal-Moal.

PENDANT que la reine ſe tourmentoit ainſi, le fidèle Azouf, autant pour garantir Doulzagar de l'orage, que pour ſoulager mon impatience, menoit cette belle en croupe, & faiſoit diligence pour gagner la grotte où j'étois ; mais malheureuſement ſon cheval s'étant déferré & bleſſé au pied, il apperçut à cinq cent pas de la grotte une troupe d'eunuques de la reine. Dans la triſte ſituation où il étoit, il ne pouvoit rien lui arriver de plus fâcheux que d'être trouvé en ces lieux avec une fille inconnue auſſi belle que Doulzagar ; le parti qu'il prit fut de dire à cette charmante perſonne de ſe cacher ſous des brouſſailles ; & lui ayant fait ſa leçon, en cas que par malheur elle tombât entre les mains de la reine, il s'éloigna de ces lieux, où la mauvaiſe fortune de ma maîtreſſe permit que les eunuques la trouvèrent & la conduiſirent à leur maîtreſſe. La reine, étonnée de la beauté

extraordinaire de Doulzagar, de la propreté extrême de ses habits, & inquiète de la trouver dans un lieu si suspect, se mit aussitôt dans l'esprit mille ombrages, & lui demanda avec hauteur qui elle étoit, & ce qu'elle faisoit ainsi seule dans des lieux aussi écartés. Hélas, madame, répondit-elle, en feignant de ne la pas connoître, j'allois à Damas implorer la protection de la reine contre quelques Guèbres (1) réfugiés dans ces montagnes, chez lesquels j'ai été élevée, quoique je sois de race musulmane. Ils m'ont enlevée à l'âge de six ans dans un village à trois lieues d'ici, sans que j'aie pu jusqu'à présent rejoindre mes parens, dont même j'ai oublié le nom; mais rebutée de leur religion, je m'éloignois de la compagnie de ces idolâtres pour rentrer dans la loi du saint prophète, puisqu'il n'y a point de dieu que dieu. Sauvez-moi donc, madame, de ces adorateurs du feu qui ne manqueront pas de me sacrifier à leur idole, si j'ai le malheur de retomber entre leurs mains; accordez-moi votre protection auprès de la reine, & faites que le prophète m'écrive au nombre de ceux

(1) Les Guèbres sont les anciens persans adorateurs du feu.

qui ont cherché la véritable lumière. Une voix ſecrète m'a touché le cœur ; elle m'a dit, la ſultane eſt l'appui de la religion, elle te délivrera des perſécutions de tes raviſſeurs, & remettra une ame innocente & pure dans la voie du ciel.

La reine qui ſe piquoit de piété, & qui ſe vit attaquée par un foible où elle ne s'attendoit point, ne bannit pourtant pas entièrement ſes ſoupçons, elle eut même un ſecret dépit de ce qu'un intérêt de religion venoit à la traverſe pour donner des liens à ſa jalouſie, & rien n'étoit encore décidé dans ſon cœur de favorable ou de ſiniſtre pour Doulzagar, lorſqu'Azouf qui de loin avoit vu enlever cette belle perſonne, prêt à périr s'il le falloit pour mes intérêts & pour le ſalut de ma maîtreſſe, s'approcha des eunuques de la reine, & leur cria de loin qu'ils ſe retiraſſent, ou ſe miſſent dans le reſpect, parce que l'invincible ſultan de Damas approchoit ; à ces mots la reine craignant que je ne viſſe cette nouvelle proſélite, ordonna au plus fidèle de ſes eſclaves de la prendre en croupe, & de la conduire dans le vieux ſérail de Damas, pendant qu'elle alloit au devant de moi ; cet ordre, qui fit frémir Doulzagar, s'exécutoit, lorſ-

qu'en paſſant devant la grotte où elle ſavoit bien que j'étois ; elle ſe laiſſa gliſſer en bas du cheval, & feignant de s'être bleſſée rudement à la jambe, elle fit des cris ſi perçans, que l'eunuque qui étoit à mes pieds y accourut promptement par mon ordre, il fut dans une ſurpriſe ſans égale de trouver cette belle perſonne entre les bras d'un autre que d'Azouf; & mettant le ſabre à la main ſans balancer, il menace cet eſclave de lui abattre la tête s'il faiſoit la moindre réſiſtance; il lui dit que j'étois dans cette grotte, que c'étoit par mon ordre qu'il agiſſoit, & que la moindre réſiſtance qu'il feroit lui couteroit la vie.

L'eunuque de la reine obéit, & après m'avoir amené ma chère maîtreſſe, ils ſe retirèrent l'un & l'autre, tenant le cheval par la bride, dans un recoin de la grotte, pour me laiſſer en liberté. Ravi de poſſéder l'adorable Doulzagar, je ne m'embarraſſois guères du reſte des mortels, & je me préparois à parler en maître à la reine, ſi elle s'aviſoit de paroître pour troubler mes plaiſirs; mais, hélas, qu'ils durèrent peu!

Abdal-Moal, pourſuivit le mandarin, ne put en ce moment retenir ſes larmes; il continua

continua cependant ainſi le récit de ſes aventures.

La reine, toute fière d'avoir en ſa puiſſance la belle Doulzagar, s'applaudiſſoit de cette bonne fortune; mais pendant que pour me joindre elle s'éloignoit de la grotte ſous la conduite d'Azouf, un nouvel orage qui creva ſur ſa tête, l'obligea de regagner les arbres de deſſous leſquels elle ſortoit, & comme le tonnerre étoit effroyable, elle ſe préparoit à entrer dans ma grotte, lorſqu'une de ſes femmes la retenant par ſa robe, lui repréſenta le danger qu'il y avoit de s'expoſer dans un lieu qui pouvoit ſervir de retraite à quelque bête féroce, & lui conſeilla de faire du moins viſiter cette caverne par ſes eſclaves avant que d'y entrer. Vous avez raiſon, lui dit la reine, mais ſans leur donner cette peine, ils n'ont qu'à tirer leurs flèches de toutes parts dans la grotte; ces ordres furent exécutés ſur le champ; plus de ſoixante eſclaves débandèrent leurs arcs en même-temps de tous côtés, & je fus dans une ſurpriſe extrême de me ſentir percer de trois flèches, & d'entendre Doulzagar s'écrier en m'embraſſant : ah! mon cher prince, je me meurs!

TRENTE-NEUVIÈME SOIRÉE.

Conclusion des Aventures d'Abdal-Moal.

AUX cris de cette belle personne mourante, & aux miens, poursuivit Abdal-Moal, la reine fit promptement retirer ses gens; & son esclave & le mien qui étoient pareillement blessés, ayant crié que le sultan de Damas étoit dans cette grotte, une pâle froideur s'empara du cœur de cette princesse, & elle tomba évanouie, en ordonnant que l'on courût promptement à mon secours. Hélas, bon Derviche, l'on me trouva tout en sang; mais plût au ciel que les blessures de Doulzagar n'eussent pas été plus dangereuses que les miennes! Cette adorable personne, entre plusieurs flèches dont elle avoit été frappée, en avoit reçu une qui lui avoit percé le cœur. Je me livrai au désespoir le plus violent en la voyant en cet état; quoique blessé, je mis la main à mon sabre; je fis un massacre horrible de ces malheureux esclaves qui n'étoient crimi-

nels que d'avoir exécuté les ordres de la reine, & dans ma première fureur, je fus tenté de lui abattre la tête & de me poignarder enſuite; mais je n'eus pas la force d'exécuter de ſi cruels projets; je tombai de foibleſſe, & mes eunuques m'ayant mis dans la litière de la reine, on me ramena à Damas. Mes chirurgiens ayant alors arraché les flèches qui me perçoient le corps, & dont les bleſſures n'étoient pas mortelles, je me laiſſai panſer comme ils le jugèrent à propos ſans vouloir employer les remèdes infaillibles que je poſſédois, tant la vie m'étoit devenue à charge.

La reine n'oſoit ſe préſenter devant moi; elle donna à ma douleur tout le temps qu'elle crut devoir lui donner. Mais enfin ayant paru au chevet de mon lit au bout de quinze jours, je ne pus ſoutenir ſes regards ſans frémir; ah! madame, lui dis-je, voilà à quoi m'expoſe votre funeſte jalouſie; mais plût au ciel que j'euſſe eu le même ſort que Doulzagar, je m'eſtimerois plus heureux que je ne ſuis. Si vous m'avez élevé ſur le trône, j'ai rendu votre royaume ſi floriſſant, que cela m'a acquitté en quelque façon des obligations que je vous ai ſur cet article. Vous n'avez pas eu intention, à ce que je crois,

de procurer la mort à votre rivale ; mais en a-t-elle moins perdu le jour, & n'est-ce pas à vos inquiétudes que je dois attribuer sa perte ? Il est vrai, seigneur, reprit la reine en fondant en larmes, je mérite ces justes reproches ; accoutumée depuis tant d'années à posséder seule votre cœur, je ne pouvois me résoudre à le partager avec une autre. Mais pourquoi n'avez-vous pas agi en maître ? Pourquoi ne m'avez-vous pas déclaré nettement vos intentions ? J'en aurois gémi ; mais je me serois soumise à vos volontés, & Doulzagar vivroit encore ; ah ! seigneur, oubliez pourtant que je sois la cause innocente de sa mort ; pardonnez-moi un crime involontaire que j'expierois de tout mon sang, si je pouvois par-là vous rendre une personne qui vous étoit si chère, & ne me regardez plus avec des yeux irrités qui empoisonnent toute la douceur de ma vie. Je ne répondis à la reine, continua Abdal-Moal, que par des larmes que je donnois à la mémoire de ma maîtresse, à qui je fis dresser un tombeau superbe, foible ressource à ma douleur, & qui n'a jamais pu la diminuer. Livré à la plus noire mélancolie, je n'ai pu depuis ce temps goûter aucun plaisir, & la reine, au désespoir de

voir mon indifférence pour elle, s'eſt abandonnée à une douleur ſi amère (ſans vouloir prolonger ſes jours) qu'elle y a ſuccombé. Après tant de pertes, la vie me devint odieuſe ſur le trône; j'enviai mille fois l'état d'un ſimple particulier, & après avoir pris une ferme réſolution, j'aſſemblai les grands de Damas, j'abdiquai le trône en leur préſence, & les priai de ſe choiſir un monarque digne d'eux; ils ne voulurent jamais le faire; vous êtes notre père, me dirent-ils en fondant en larmes, pourquoi voulez-vous nous quitter? Je ne me laiſſai point ébranler par leurs prières & par leurs pleurs, quoique j'y fuſſe très-ſenſible; & tout ce que je pus leur accorder, ce fut de leur nommer un vice-roi pendant ſix années, qui cependant deviendroit leur monarque légitime, s'ils n'avoient pas de mes nouvelles après ce terme. Hélas! il y en a plus de vingt-ſept que je les ai quittés, & que je parcours le monde ſans fixer ma demeure dans aucun endroit: ſoutenu par une eſpèce de philoſophie qui m'aide à ſupporter l'amertume qui eſt répandue ſur mes jours, je mépriſe les grandeurs & le trône, mais je n'en ſuis pas moins foible au fond du cœur. Ainſi, bon Derviche, j'avois rai-

ſon de vous dire que votre vie tranquille eſt préférable à celle que j'ai menée juſqu'à préſent, & que je ne me ſens pas aſſez de vertu pour l'embraſſer, puiſque plus de trente ans n'ont pu me guérir de la perte que j'ai faite de ma chère Doulzagar, que je regretterai juſqu'au tombeau.

Suite des Aventures du derviche Aſſirkan.

A peine, continua le mandarin Fum-Hoam, Abdal-Moal eut achevé le récit de ſes aventures, que nous entendîmes mon âne braire d'un ton à me faire croire que l'elixir avoit fait ſon opération; nous deſcendîmes promptement à l'écurie, & je fus dans une ſurpriſe ſans égale de ne le plus reconnoître, tant je le trouvai changé; au lieu qu'auparavant ſa peau étoit auſſi raſe que ſi elle eût déjà ſervi à faire un tambour, je la vis couverte d'un poil fin comme de la ſoie; ſes yeux qui, quelques heures auparavant, paroiſſoient preſqu'éteints, étoient d'une vivacité ſurprenante; enfin, il n'y avoit aucun lieu de douter que mon âne ne fût véritablement rajeuni. Hé bien, me dit alors Abdal-Moal, cela ſuffit-il pour ſatisfaire

votre incrédulité? Ah! ſeigneur, lui répondis je, je ne ſuis que trop convaincu de la bonté de vos ſecrets; je n'avois pas même beſoin de cette épreuve pour y ajouter foi, le ſeul récit de vos aventures me ſuffiſoit, & elles m'ont paru auſſi intéreſſantes que ſingulières. Cela eſt très-poli, reprit Abdal-Moal, & je ſavois bien que votre phiſionomie m'étoit un sûr garant de votre probité, car vous êtes le ſeul, excepté la reine de Damas, en qui j'aie eu tant de confiance; l'exemple du philoſophe mon maître m'a appris à ne pas me fier légèrement aux hommes; mais afin que vous ſoyez encore plus certain des faits que je vous ai racontés, prenez ce papier dans lequel eſt la poudre pour faire de l'or, & ces deux petites phioles; celle-ci rend la ſanté aux malades les plus déſeſpérés, & l'autre ſe doit à bon droit appeler immortelle, puiſqu'en la ménageant ſagement elle peut ſuffire à vivre plus d'un ſiècle, pourvu que l'on ne ſoit point ſurpris par quelqu'un de ces accidens imprévus, contre leſquels il n'y a point de remède.

✲

QUARANTIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures du derviche Assirkan.

ABDAD-MOAL, après m'avoir fait ces préſens ſi précieux, me quitta malgré les efforts que je fis pour le retenir. Je le reconduiſis juſqu'à la porte du couvent, & l'ayant vu ſe mêler dans la foule du peuple qui étoit aſſez ſouvent devant notre maiſon, je le perdis de vue pour toujours.

Avec le papier & les bouteilles que m'avoit laiſſés Abdal-Moal, je me crus plus riche que le roi de Candahar. Pour faire l'épreuve de ſon élixir de Jouvence, j'en avalai quelques goûtes en me couchant, & le lendemain m'étant levé à la pointe du jour, je me trouvai ne paroître pas plus de vingt ans, quoique j'approchaſſe de cinquante. Si je fus charmé de cette opération, d'un autre côté, l'inquiétude me prit que cette nouveauté ne fît parler nos derviches, qu'on ne me deſtituât de la ſupériorité que j'avois dans le couvent, & que cela ne parvînt aux oreilles du roi. J'aurai peut-être le

ſort du maître d'Abdal-Moal, me dis-je alors, fuyons de ces lieux. A peine eus-je pris ma réſolution, que me chargeant de quelques pièces d'argent du couvent, je deſcendis à l'écurie, & je montai ſur mon âne qui étoit des plus vigoureux; je ſortis avec les clefs que l'on avoit coutume d'apporter tous les ſoirs dans ma chambre, & je marchai preſque toute la journée, m'embarraſſant fort peu de ce que l'on penſeroit de mon abſence au couvent. J'entrai dans le premier caravenſérail que je trouvai; j'y achetai de quoi vivre & de quoi nourrir mon âne; j'y paſſai la nuit aſſez tranquillement, & le lendemain je me remis en route, après avoir quitté l'habit de Derviche.

Il eſt inutile, madame, continua le mandarin, que j'entre dans le détail de mon voyage, je ne vous en rapporterai que les faits principaux. Un jour entr'autres que j'arrivai à un château de plaiſance du roi de Zamorin (1), j'allai me loger dans une des galleries extérieures du palais; le roi revenoit de la chaſſe, il fut ſurpris de la tran-

(1) Ce royaume eſt dans la preſqu'îſle des Indes, vers la pointe, & domine dans les montagnes juſques vers Goa.

quillité avec laquelle j'établiſſois ma demeure pour cette nuit, dans un lieu qui n'étoit pas deſtiné pour ſervir de logement public, & m'ayant fait appeler : comment avez-vous aſſez peu de diſcernement, me dit-il, pour ne pas diſtinguer un palais tel que le mien d'avec un caravenſérail? Sire, lui répondis-je alors, que votre majeſté daigne ſouffrir que je lui demande une choſe : qui a logé premièrement dans cet édifice quand il a été fini? Ce ſont mes ancêtres, répondit le roi; après eux, qui eſt-ce qui y a habité? C'eſt mon père; & après votre père, répliquai-je, qui eſt-ce qui en a été le maître? Moi, répondit le roi, & j'eſpère qu'après ma mort il paſſera à mes enfans. Ah! ſire, repris-je, une maiſon qui change ſi ſouvent d'habitans eſt une hôtellerie & non pas un palais, & c'eſt la raiſon pour laquelle les Perſans n'ont point de nom pour en faire la différence; ils veulent par-là faire comprendre aux hommes qu'ils ne ſont que des voyageurs ſur la terre, & qu'ils arrivent les uns plutôt & les autres plus tard au même but, qui eſt la mort.

Le monarque à qui je tenois ces diſcours fut frappé de la vérité qu'ils contenoient; vous avez raiſon, me dit-il, & c'eſt avec un juſte ſujet qu'un de nos poëtes a comparé

fort élégamment tous les hommes aux pièces qui servent à jouer aux échecs ; les uns y jouent le rôle de rois, de reines, de chevaliers, de fous & de simples pions; il y a entr'eux une très-grande différence tant qu'ils sont en marche ; mais quand la partie est finie, & que l'échiquier est fermé, on les met tous pêle-mêle dans une même boîte sans aucune distinction. La mort fait la même chose ; rois, empereurs, marchands, esclaves, guerriers, gens de robe ou de finance, tous se trouvent alors égaux, & ce ne seront que nos bonnes actions & notre charité envers notre prochain, qui nous donneront un jour quelque supériorité sur les autres. Faisons donc toujours des actions louables ; elles portent avec elles une satisfaction intérieure dont les méchans ne jouissent jamais.

Le roi rentrant alors dans son palais, m'ordonna de rester où j'étois, & m'envoya de quoi faire un très-bon repas, & plusieurs couvertures pour pouvoir y passer la nuit commodément. J'allai le lendemain remercier ce monarque de ses bontés, & après avoir marché plusieurs jours sur mon âne, j'arrivai un soir à Negapatnam (1), où j'allai loger chez

(1) Ville de la province de Coromandel sur le golfe de Bengale.

une bonne femme. Après avoir mis mon âne à l'écurie, comme il y avoit encore quelques heures de jour, je résolus d'aller faire un tour par la ville; mais mes rêveries m'ayant conduit dans un des fauxbourgs, je m'éloignai tellement, que la nuit me surprit dans la campagne. Comme je me doutai bien que les portes de la ville feroient fermées, je cherchai quelqu'endroit où je pusse me retirer en sûreté; après avoir cherché quelque temps, je parvins au pied d'une petite montagne, où je trouvai une espèce de caverne, & y ayant apperçu à l'entrée, au clair de la lune, une espèce de niche, je montai dedans, & je me disposois à y passer la nuit tranquillement, lorsque je vis arriver une jeune fille d'une beauté achevée, qui me parut n'y entrer qu'avec une crainte extrême. Une vieille femme, courbée sous le poids des années, marchoit derrière elle, & lui prenant la main l'encourageoit à pénétrer plus avant.



QUARANTE-UNIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures du derviche Aſſirkan.

LA vieille, qui tenoit à ſa main une eſpèce de lanterne ſourde, ne fut pas plutôt arrivée au milieu de la caverne, que tirant de ſon ſein un petit cornet dans lequel elle ſouffla, elle répandit du côté de l'ouverture de la grotte une fumée, ou pour mieux dire un nuage ſi épais, qu'elle en boucha non-ſeulement l'entrée aux yeux des hommes, mais encore à la lune, qui y répandoit une lumière aſſez claire. Ce fut alors que la frayeur s'empara de tous mes ſens, & que cette jeune fille qui l'accompagnoit ſe laiſſa tellement ſaiſir d'épouvante, qu'elle ne pouvoit plus ſe ſoutenir ſur ſes jambes. Que craignez-vous, lui dit la vieille? Lorſque, vaincue par vos prières, j'ai entrepris de vous accorder ce que j'ai refuſé à tant d'autres, devez-vous marquer ainſi de la crainte? Montrez-vous auſſi hardie, ma chère fille, quand il s'agit d'obtenir ce que vous ſouhaitez, que vous l'avez

été à me le demander; bientôt l'ingrat qui vous méprise accourra dans ces lieux, & vous l'allez voir à vos pieds, vous supplier de lui accorder un regard favorable qui puisse rafraîchir son cœur. Il me parut alors qu'à de si agréables promesses, la jeune personne reprit un peu ses esprits; mais, ma bonne mère, lui dit-elle, personne ne saura-t-il ce qui se passe ici; & ne voyez-vous pas, lui dit la vieille, l'obstacle que j'ai mis à cette porte; la terre, s'ouvrant devant nous, fera plutôt voir le fond de ses abîmes, que qui que ce soit entre ici contre mon gré. Alors, se ceignant la tête de verveine & de rhue, elle se baissa à terre, & y forma quelques caractères avec un poignard; ensuite, liant le pouce de la jeune fille avec du fil rouge, elle lui en tira du sang avec la pointe d'une aiguille, & prononçant à haute voix des imprécations qui me faisoient trembler, elle ordonna à son compère de lui venir parler.

Je m'attendois, continua le mandarin, à voir paroître quelqu'affreux génie, & ma frayeur redoubloit à chaque conjuration de la vieille, lorsque je vis sortir de terre un monstre à peu-près de la figure d'un ours; il lécha d'abord les pieds de sa maîtresse avec beaucoup de soumission, & ensuite,

s'étant levé ſur ſes pattes de derrière, il lui murmura à l'oreille quelques mots mal articulés, & ſe diſſipa auſſitôt en fumée, ainſi que la vapeur qui bouchoit l'entrée de la grotte. Ah! je ſuis trahie, s'écria la vieille, il y a quelqu'un caché dans cette grotte, mais il ne portera pas loin la punition de ſa curioſité; alors, venant droit à moi, à peine m'eut-elle touché d'une baguette de coudrier qu'elle tenoit à la main, que je me trouvai transformé en ſinge. Quel fut mon étonnement à un changement ſi extraordinaire! Je me jetai à ſes genoux que j'embraſſai avec reſpect; je lui repréſentai par mes geſtes que ma faute étoit involontaire, & voyant que je n'en pouvois rien obtenir, J'entrai dans une telle fureur, que ſans faire attention aux ſuites qu'elle pouvoit avoir, je lui ſautai au viſage; je lui arrachai les deux yeux, & je me ſauvai dans la campagne.

Dans mon premier mouvement, je me livrai à un ſi violent déſeſpoir, que je fus mille fois tenté de me caſſer la tête contre une pierre; mais enſuite, mettant mon eſpérance au ſouverain prophête, je gagnai l'arbre le plus prochain de la ville; je me retirai ſur ſes branches juſqu'à la petite pointe du

jour, & à peine l'aurore commençoit à paroître, que paſſant par deſſus les murs de Négapatnam, je parvins, ſans être apperçu de qui que ce ſoit, juſqu'à la maiſon de la vieille, où j'avois laiſſé mon âne & une eſpèce de petit biſſac dans lequel étoient les préſens ſi précieux d'Abdal-Moal. Je trouvai moyen d'entrer par-deſſus le toît dans la chambre qui m'étoit deſtinée, & m'étant jeté ſur le lit, j'attendis que l'on fût éveillé dans cette maiſon.

Quelques heures après, la bonne femme qui avoit bien voulu me loger étant entrée dans ma chambre, fut bien étonnée de voir un ſinge très-joli dormir auſſi tranquillement; elle me fit bien des careſſes, & après y avoir répondu avec toute la reconnoiſſance poſſible, je pris mon biſſac en ſa préſence; je le portai dans une petite armoire que je fermai à clef, & la lui ayant remiſe en main, je lui marquai par mes petits geſtes qu'elle devoit en avoir grand ſoin. Sa ſurpriſe augmentoit à chaque inſtant, & comme je la conduiſis enſuite à l'écurie, pour lui faire connoître que je lui recommandois mon âne, elle commença à s'effrayer & à s'imaginer que j'étois un magicien. Mais ayant vu couler mes larmes, elle ſe douta bien que j'étois

ſon hôte, & que j'avois été ainſi transformé par quelque maléfice; alors, elle me témoigna toute la douleur poſſible de me voir dans un état ſi pitoyable.

QUARANTE-DEUXIÈME SOIRÉE.

Suite des aventures du derviche Aſſirkan.

CETTE bonne femme n'avoit qu'une fille veuve, âgée d'environ trente-cinq ans, & qui demeuroit dans une maiſon attenant à la ſienne; entre pluſieurs jeunes enfans qui lui étoient reſtés de ſon mari, elle avoit une fille d'une rare beauté; elle me porta chez elle, & me donna à cette belle perſonne, qui n'avoit guères plus de quinze ans, eſpérant par ce moyen diſſiper l'extrême mélancolie dans laquelle j'étois; mais je fus, pendant les premiers jours de ma métamorphoſe, ſi peu ſenſible à toutes les attentions de cette bonne femme, que je répondis à peine aux careſſes de l'aimable Gehun, c'eſt ainſi que ſe nommoit ſa petite-fille; d'ailleurs, j'étois inquiet de mon biſſac, & étant retourné

à quelques jours de là chez la vieille, je lui fis connoître qu'elle me feroit plaisir de me le rendre, & qu'elle pouvoit vendre mon âne; j'emportai donc mon bissac à ma nouvelle demeure, & après l'avoir serré dans un grenier où personne n'alloit, je me résolus de prendre mon mal en patience, & d'attendre de la providence qu'il lui plût de me délivrer d'un état si misérable. Je vous ai déjà dit, madame, poursuivit le mandarin, que Gehun étoit d'une beauté parfaite. Comme elle me faisoit à tous momens mille caresses innocentes, il m'auroit été bien difficile de ne pas concevoir pour elle une extrême tendresse. Je passai plus d'un an dans cet état, & je ne m'apperçus bien de la violence de mon amour, que lorsque je fus sur le point de perdre pour toujours cette belle fille, qui tomba très-dangereusement malade; je ressentis une si violente douleur de la voir en proie aux maux les plus cuisans, que je fondois en larmes au chevet de son lit. Je lui tâtois à tous momens le pouls comme si j'eusse été un habile médecin, & voyant que, malgré les remèdes qu'on lui donnoit, sa maladie empiroit tous les jours, je me ressouvins de mon elixir; je courus au grenier, & reve-

nant auprès de mon aimable maîtresse, je pris un gobelet que je remplis d'eau; j'y versai plusieurs gouttes de cette liqueur salutaire, & la lui ayant présentée, elle ne fit point de difficulté de la prendre de ma main. Gehun ressentit bientôt les effets d'un remède si merveilleux, il rétablit les humeurs dans leur équilibre, & répandant dans la masse du sang une onction balsamique, elle se trouva parfaitement guérie au bout de trois jours, & parut encore plus belle & plus fraîche qu'avant qu'elle tombât malade.

On ne peut être plus surprises que le furent la mère & la grande mère de ma charmante maîtresse, dont j'éprouvois à tous momens la reconnoissance; elle s'étonnoit cependant quelquefois de la tendresse qu'elle ressentoit pour un singe, sans en comprendre la cause ni l'origine, & m'ayant un jour considéré les ongles fort attentivement, elle remarqua qu'ils étoient couverts d'une pellicule que mes semblables n'ont pas coutume d'avoir; elle en parla à sa mère, à qui ma vieille hôtesse n'avoit point appris les soupçons qu'elle avoit de ma métamorphose, & cette femme s'en étant le lendemain entretenue avec une négresse qu'elle rencontra au marché, & lui ayant appris la guérison

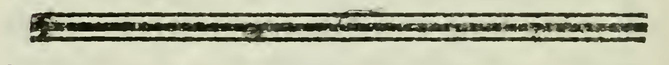
miraculeuſe que j'avois procurée à ſa fille ; la négreſſe lui témoigna un extrême déſir de me voir. Elle ne m'eut pas plutôt examiné avec attention, que confirmant Gehun & ſa mère dans la penſée que j'étois un homme qui avoit éprouvé la colère de quelque célèbre magicienne, elle leur promit de me rendre ma première forme. C'eſt après demain le premier jour de la lune, leur dit-elle, ayez ſoin de tenir en ces lieux une cuve pleine de lait de chèvre noire, & laiſſez-moi faire le reſte ; je vous réponds du ſuccès de cette affaire.

Je remerciai la négreſſe par toutes les careſſes dont j'étois capable, pourſuivit le mandarin : je lui fis entendre que je la payerois bien de ſes peines, & j'attendis, ainſi que Gehun, avec beaucoup d'impatience, que la nouvelle lune voulût paroître. Les ordres de la négreſſe furent exécutés ponctuellement ; la cuve & le lait de chèvre ſe trouvèrent prêts à l'heure marquée ; & cette femme ayant jeté dans le bain des herbes & des poudres qui nous étoient inconnues, & m'ayant plongé trois fois dans la cuve juſques par-deſſus la tête, en prononçant des paroles barbares, je repris dans le moment ma nouvelle figure.

La modeſtie de Gehun n'avoit pas permis qu'elle fût préſente à cette opération ; elle avoit eu ſoin, pendant ce temps, de me préparer des habits qui avoient ſervi à ſon père ; & m'en étant couvert au ſortir du bain, je me jetai aux pieds de la négreſſe, que je priai de revenir dans trois jours, & que j'aſſurai d'une récompenſe proportionnée au ſervice qu'elle venoit de me rendre.

Gehun parut quand elle put le faire avec bienſéance. Quelle joie ne vis-je pas briller dans ſes yeux, quand elle connut que je ne paroiſſois pas avoir plus de vingt-cinq ans, & que j'étois paſſablement bien fait ! Belle Gehun, lui dis-je en préſence de ſa mère & de ſa grand-mère, refuſerez-vous à préſent l'offre d'un cœur qui vous adore ? Et puiſque vous avez reſſenti quelque tendreſſe pour moi, lorſque j'étois ſous la figure d'un ſinge, ne voudrez-vous pas bien la confirmer aujourd'hui que je ſuis en état d'y répondre ? Je vous ai rendu la vie par une liqueur merveilleuſe que peu de gens poſsèdent, & j'ai aſſez de richeſſes pour contenter les cœurs les plus ambitieux. Mais je ſerois bien fâché de ne devoir votre cœur qu'à la reconnoiſſance ou à l'intérêt ; c'eſt uniquement à l'amour que je voudrois en avoir l'obliga-

tion. Seigneur, me dit la mère de Gehun en m'embraſſant, épargnez la pudeur de ma fille, un aveu tel que celui que vous lui demandez coûte trop à une jeune perſonne; la noble rougeur qui lui couvre le viſage marque aſſez la tendreſſe qu'elle reſſent pour vous, & ſon ſilence vous marie avec elle. Mais pour ne pas faire languir davantage deux amans dont l'union m'eſt ſi chère, je cours chez le cadi faire dreſſer le contrat, & j'amènerai au plus tard dans une heure l'iman qui doit vous lier enſemble.



QUARANTE-TROISIÈME SOIRÉE.

Concluſion des aventures du derviche Aſſirkan.

Je ne ſavois comment exprimer ma joie & ma reconnoiſſance à la mère de ma chère Gehun. Elle nous quitta, & revint au bout du temps marqué avec le cadi. Nous ſignâmes le contrat. L'iman vint enſuite faire ſa charge; & après avoir fait un bon repas, on me laiſſa avec ma nouvelle épouſe, dans les bras de laquelle je trouvai mille douceurs

que je n'avois jamais goûtées étant derviche. Le lendemain, dès le matin, j'allai acheter trente livres de plomb que je convertis en or. Je fis préſent à la négreſſe qui m'avoit rendu ma véritable forme, d'un lingot d'or qui peſoit plus de trois livres; j'envoyai vendre le reſte à des juifs, & je mis ma chère Gehun en état de faire comparaiſon avec les plus riches femmes de Negapatnam. Je paſſai avec elle des jours tranquilles, dont jamais rien ne troubla la ſérenité. Nous eûmes une nombreuſe famille, dont j'eſpèrois, par le moyen de mon élixir, voir l'établiſſement; mais il étoit écrit dans le livre des deſtinées que nous péririons tous en un même jour. Il ſurvint à Negapatnam un tremblement de terre ſi horrible au moment que nous nous y attendions le moins, que nous fûmes tous accablés par les matériaux d'une magnifique moſquée, au pied de laquelle notre maiſon étoit ſituée.

Voilà certainement des aventures bien bizarres, dit alors la reine de la Chine, & je les ai écoutées avec une extrême ſatisfaction. Mais où paſsâtes-vous enſuite?

❀

Histoire du prince Kader-Bilah.

J'ENTRAI, madame, dit Fum-Hoam, dans le corps d'un jeune enfant au royaume de Delli (1). Quoique je fusse né dans une pauvre cabane de laboureur, je n'en étois pas moins sorti d'un sang très-illustre, puisque mon père, qui étoit réduit dans cet état déplorable, étoit fils du défunt roi de Tigré (2). Mais il faut monter un peu plus haut dans cette histoire, pour vous la rendre intelligible.

Mon aïeul, appelé le sultan Alfumi-Garbachi, étant mort subitement, à l'âge de soixante ans, sans avoir nommé son successeur, ainsi qu'il étoit d'usage, de quarante-six garçons & onze filles qu'il eut de différentes femmes, mon père, appelé Abadaraman, étoit l'aîné, & celui pour lequel il avoit toujours eu le plus d'affection ; mais comme il étoit allé porter la guerre chez

(1) Delli, grande ville sur la rivière de Gemini dans les Indes.

(2) Le principal royaume des Abissins porte ce nom ; il est situé près la mer rouge.

nos

nos ennemis au moment que le roi mourut, quatre de ses frères se liguèrent ensemble, s'emparèrent du trône, remplirent le royaume de sang & de carnage, massacrèrent tous leurs autres frères, & après plusieurs combats contre Abdaraman, l'obligèrent de se sauver pour éviter un pareil sort.

Ce prince n'avoit pour lors avec lui que celle de ses femmes pour laquelle il avoit le plus d'affection. Il se retira avec elle au royaume de Delli, &, résolu d'y vivre inconnu & en homme privé, il acheta pour cet effet une petite terre qui, par le moyen de quelques esclaves dont il fit emplette, servit à entretenir sa famille.

Je naquis donc de ce prince, qui me nomma Kader-Bilah; & à peine fus-je parvenu à l'âge de dix ans, que je m'adonnai à la chasse avec une passion extraordinaire. Mon corps, dans ce violent exercice, se fit si bien à la fatigue, qu'à dix-huit ans j'étois devenu si robuste, que j'affrontois les lions, les ours, les tigres & les bêtes les plus féroces.

Un jour que j'étois assoupi auprès du feu, j'entendis mon père qui me croyoit bien endormi, s'entretenir de ses malheurs avec ma mère; je connus alors, avec une sur-

priſe extrême, que je ſortois d'un ſang que la nobleſſe de mes actions n'avoit point démentie; & j'appris en même-temps la cruauté de mes oncles dont mon père n'avoit évité la fureur que par la fuite. C'en fut aſſez pour me déterminer à porter mes pas vers le royaume de Tigré. Je partis ſans en rien dire à mon père; & après avoir traverſé les mers & eſſuyé mille périls dans ce voyage, j'arrivai à la cour du roi de Dafila, que j'appris être en guerre avec Abgarou, le ſeul de mes quatre oncles qui régnoit alors, & qui avoit empoiſonné ſes trois autres frères pour ne point avoir de compétiteurs.

M'étant mêlé comme volontaire dans les troupes du ſultan de Dafila un jour de combat, j'y fis de ſi belles actions, que ce monarque m'ayant diſtingué parmi les braves qui avoient contribué à remporter la victoire, il me donna bientôt un corps de troupes à commander; & ayant moi-même formé tous mes ſoldats, par mon exemple, à être autant de héros, je me rendis ſi bien la terreur des ennemis pendant trois ans que dura la guerre, que, de quelque côté que je tournaſſe mes pas, j'étois sûr d'entraîner la victoire après moi. Je fis plus: je tuai le

prince Abgarou de ma propre main; & ayant terminé par-là une guerre qui duroit depuis long-temps entre lui & le ſultan de Daſila, je crus que c'étoit le moment de me faire reconnoître. En effet, je n'eus pas plutôt fait aſſembler les principaux ſeigneurs de Tigré, à qui j'appris que j'étois fils du prince Abdaraman, qu'ils me proclamèrent leur roi ſur le champ. Peu fier d'un titre qui m'étoit dû, j'allai auſſitôt trouver le ſultan de Daſila; & lui ayant appris mon origine, non-ſeulement il approuva que je remontaſſe ſur le trône de mes aïeux, mais encore il m'offrit ſa fille unique pour mon épouſe. Comme j'avois entendu faire un très-grand éloge de la beauté & du mérite de la princeſſe, j'acceptai ſes offres avec bien de la joie. Je l'épouſai à la tête du camp, & avec des magnificences proportionnées au lieu où nous étions; & m'étant bien affermi dans cet empire, je députai deux des principaux de mon royaume à mon père, avec une lettre par laquelle je l'inſtruiſois de toutes mes aventures. Il en fut d'autant plus charmé, que mon abſence lui avoit cauſé de vives douleurs, & qu'il m'avoit cru dévoré par quelques bêtes farouches; & étant de retour dans ſon royaume,

je l'obligeai à monter ſur le trône malgré ſa réſiſtance, & je devins ſon premier ſujet.

Pendant que le ſultan Abdaraman mon père, qui étoit le modèle d'un monarque accompli, donnoit tous ſes ſoins pour l'administration de ſon royaume, je parcourois avec mon épouſe les principales villes de l'Abiſſinie pour y rétablir la juſtice qu'Abgarou & ſes trois frères en avoient bannie. Un jour que j'étois dans un château à quelques lieues de Tigré, j'entrai dans un cabinet où il y avoit des livres, & en ayant ouvert un, je tombai ſur un endroit aſſez ſingulier.

QUARANTE-QUATRIÈME SOIRÉE.

Suite de l'hiſtoire du prince Kader-Bilah.

JE lus dans le livre, qu'aux environs d'Iſpahan, il y avoit une tour appelée, ſuivant la tradition du pays, la tour des quarante filles (1), parce qu'il y revenoit des eſprits

(1) Le chevalier Chardin, dans le huitième volume de ſes voyages en Perſe, page 148, dit avoir vu des veſtiges de cette tour, & qu'elle s'appeloit la tour des quarante filles, par la raiſon ci-deſſus alléguée.

en forme de jeunes filles, à cauſe de quoi elle n'étoit point habitée. Je ne pus m'empêcher d'abord de rire de cette imagination ridicule ; mais ayant continué de lire, j'appris dans ce même livre, que depuis plus de cent cinquante ans, pluſieurs braves perſans ayant voulu y paſſer la nuit, on n'en avoit jamais entendu parler depuis. Voici l'origine vraie ou fauſſe des diſcours que l'on faiſoit en Perſe à ce ſujet.

Il y avoit environ deux cent ans que les habitans d'Iſpahan ayant été tourmentés d'une quantité prodigieuſe de rats, juſques-là qu'il ne leur reſtoit pas un grain qui ne fût endommagé, & pluſieurs d'entr'eux cherchant les moyens de ſe délivrer de ce fléau, il parut tout d'un coup un petit nain qui n'avoit pas deux pieds de haut, effroyablement laid, qui entreprit, moyenant une très-groſſe ſomme d'argent dont on convint avec lui, de chaſſer ſur l'heure toutes ces bêtes immondes. A peine Giouf (c'eſt ainſi que s'appeloit le nain) eut conclu ſon marché, qu'il tira d'une gibecière un tambourin & un flageolet, dont ayant joué par toutes les rues d'Iſpahan, il n'y eut pas un rat & une ſouris dans la ville qui ne ſortît de ſon trou, & ne le ſuivît juſqu'à la rivière de

Zenderou, où étant entrés avec lui, ils ſe noyèrent tous ſans qu'il en reſtât un ſeul. Comme Giouf avoit diſparu avec les rats, on crut que l'on n'en entendroit plus parler: cependant étant revenu le lendemain demander l'argent dont on étoit convenu, on le lui livra en effet; mais par une avarice & une mauvaiſe foi de tous les habitans d'Iſpahan, on lui donna de l'argent qui n'étoit pas de poids : il s'en apperçut d'abord, & leur ayant reproché leur ingratitude, il les menaça de ſe venger s'ils n'exécutoient pas leurs conventions; l'on s'en mocqua : mais le lendemain quelle fut la conſternation dans toute la ville, quand on vit tout d'un coup dans la principale place une vieille femme noire qui avoit plus de quinze pieds de haut, tenant un fouet à la main : ingrats habitans d'Iſpahan, leur dit-elle, connoiſſez en moi la ginne (1) Mergian Banou : vous avez manqué à la parole que vous avez donnée à mon fils, je viens vous en punir, & pour vous faire connoître ma puiſſance, regardez ce que je vais faire : à peine la ginne eut-elle fait claquer ſon fouet, que l'on entendit gronder un tonnerre capable d'effrayer les

(1) Génie femelle.

plus intrépides, l'air s'obſcurcit, & d'épaiſſes ténèbres couvrirent toute la ville pendant ſix heures : au bout de ce temps, & lorſque chacun avoit encore peine à revenir de ſon effroi, Mergian Banou reparut ſur la place : habitans d'Iſpahan, dit-elle d'une voix terrible, ſi vous voulez me fléchir, amenez-moi ici quarante de vos plus belles filles au-deſſous de quinze ans, ſinon elles mourront cette nuit. Quoique les prodiges que la ginne & ſon fils avoient fait paroître euſſent dû rendre ſages ces ingrats, ils ne ſe preſsèrent pas d'obéir; mais le lendemain, quelle fut la douleur des principaux de la ville de trouver leurs filles étranglées: on n'entendoit par-tout que des gémiſſemens affreux, & Mergian Banou ſans en être émue, ayant fait pendant quatre jours de ſuite une pareille demande, elle les punit quatre fois de leur déſobéiſſance : enfin le cinquième jour on réſolut de ne plus réſiſter à ſes volontés; on lui amena toutes les filles d'Iſpahan au-deſſous de quinze ans, & elle n'en eut pas plutôt choiſi quarante, que ces malheureuſes victimes de la mauvaiſe foi de leur père, entendant le ſon d'un gros cornet de cuir, dont elle ſe mit à jouer, ſuivirent malgré elles la ginne juſqu'à

cette tour, que perſonne n'avoit apperçue jusqu'alors, & qui apparemment fut conſtruite en un moment par un art magique; elles y entrèrent avec elle, & ne furent point vues depuis, mais ſeulement l'on entendoit toutes les nuits un bruit effroyable dans cette tour.

Quoique cette hiſtoire me parût dans ce moment aſſez ſingulière, je n'y fis pas pour l'heure autrement d'attention, & pluſieurs années s'écoulèrent ſans que je penſaſſe à ce livre; mais par une fatalité inévitable, la princeſſe de Daſila mon épouſe étant morte en couche ſans me laiſſer aucun enfant, j'en conçus une ſi vive douleur, que je fus ſix ſemaines enfermé dans le palais ſans vouloir voir perſonne : après ce temps, pour diſſiper un peu ma douleur, je me retirai dans le château où j'avois lu l'hiſtoire de la tour des quarante filles, & m'étant fait apporter ce livre, je trouvai les circonſtances de cet évènement ſingulier, atteſtées par tant d'auteurs contemporains & dignes de foi, que je commençai à n'être plus ſi incrédule ſur ce fait; je le relus avec beaucoup d'attention, & ayant trouvé à la fin du livre une prophétie, que l'on aſſuroit ne ſe lire que depuis vingt ans

ſur une lame d'or attachée au pied de la tour, & qui avoit beaucoup de rapport à moi, je réſolus de faire le voyage de Perſe, & d'aller tenter l'aventure aux riſques d'y périr, comme avoient fait tant de braves Perſans avant moi.

Voici, madame, continua le mandarin, ce que contenoit la lame d'or.

Le ſoleil, à l'ombre & ſous les auſpices duquel roule toute la nature, n'eſt qu'un foible rayon de l'éclat de la ceinture du maître de ces lieux : ſi Cordat (1) retient dans les entrailles de la terre quarante filles plus belles que les houris, Isfendiar (2) y conſervera leur chaſteté juſqu'à l'arrivée d'un prince deſcendu de Melilek (3), auquel

(1) L'ange de la terre.

(2) L'ange gardien de la chaſteté.

(3) Ce Melilek, d'où ſont deſcendus les rois d'Ethiopie, étoit, ſuivant la tradition de ce pays, fils de Salomon & de la reine de Saba, que les uns nomment Balkis, & les autres Macheda ou Nicaula. Ils diſent que cette princeſſe, charmée de la réputation de ce monarque, partit de Saba pour aller à Meſva, port de la mer rouge; qu'elle paſſa de-là au mont Sinaï, & qu'enſuite en huit jours elle arriva à Jéruſalem; qu'elle y eut un fils de Salomon qui s'appela Melilek, & qui fut la tige de tous les rois qui régnèrent par la ſuite dans l'Ethiopie & dans l'Abiſſinie.

on ne peut pas appliquer ces paroles qu'un de nos poëtes met dans la bouche d'un père mécontent : *mon cœur est sur mon fils, le cœur de mon fils est sur une pierre.* « Prince » qui reconnois le grand Salomon pour le » chef de ta famille, entre sans crainte dans » cette tour, tu y trouveras un objet char- » mant qui remplacera dans ton cœur la » princesse que tu pleures : qui veut des » perles doit se jeter dans la mer ».

Cette prédiction me surprit d'autant plus, qu'il sembloit que ce fut à moi seul qu'elle fût adressée ; je descendois du sultan Salomon & de la reine de Saba, je venois de mettre mon père sur le trône, & je me trouvois inconsolable de la perte que j'avois faite de la princesse de Dafila. Toutes ces raisons me fortifièrent dans la résolution d'aller tenter l'aventure de la tour des quarante filles : j'en parlai au roi mon père, & malgré ses remontrances, je me mis en chemin & j'arrivai en Perse sans qu'il me fût survenu le moindre accident.

QUARANTE-CINQUIÈME SOIRÉE.

Suite de l'hiſtoire du prince Kader-Bilah.

APRÈS m'être repoſé quelques jours à Iſpahan de la fatigue du voyage, je laiſſai mes officiers dans la maiſon que j'avois louée pour moi, & m'étant tranſporté ſeul au pied de la tour où je lus ſur la lame d'or les mêmes diſcours que j'avois trouvés dans mon livre, je n'héſitai point d'entrer dans un veſtibule qui ne tiroit du jour que par une fenêtre très-élevée; on n'y voyoit qu'une porte ouverte qui paroiſſoit conduire dans un ſouterrain, & j'appréhendois d'entrer dans un lieu où je fuſſe ſurpris dans l'obſcurité, lorſqu'ayant jeté la vue contre la muraille de ce veſtibule, je vis dans une niche une épée & un bouclier auxquels étoit attaché un rouleau de parchemin où je lus ces paroles : le lieu dans lequel tu vas deſcendre eſt ſi dangereux, que de frayeur un lion mâle en deviendroit femelle; mais cette épée & ce bouclier de Gian (1) Ben-

(1) Le bouclier de Gian Ben-Gian eſt très-fameux

Gian, qui ont déjà passé par les mains de tes ancêtres, te serviront à exécuter des exploits aussi merveilleux que ceux qui les ont rendu recommandables par toute la terre: descends donc sans crainte dans ces lieux sombres, & mets toute ta confiance en celui qui, avec ces seules paroles, il n'y a point d'autre dieu que dieu, a renversé Lat (1) & Hohzy.

Il n'en falloit pas davantage pour m'encourager à poursuivre mon entreprise; je me saisis aussitôt de l'épée & du bouclier enchantés, & je ne l'eus pas plutôt passé dans mon bras, qu'entrant dans l'escalier qui devoit me conduire à la délivrance des quarante filles, je vis qu'il jettoit une lumière éclatante qui dissipoit l'obscurité de ces lieux: après avoir

---

chez les orientaux. Suivant leur tradition, il a été dans les mains de trois Salomons consécutifs, qui passent chez eux pour les monarques universels de toute la terre, & même des génies & des ginnes. Il étoit fort mystérieux, & fabriqué par art talismanique; en sorte qu'il détruisoit tous les charmes & enchantemens que les démons ou les esprits élémentaires pouvoient former.

(1) Mahomet, avec ces mots, renversa deux idoles de ce nom, que l'on adoroit à la Mecque avant sa mission.

defcendu plus de mille marches, je me trouvai dans une grande falle de marbre, voûtée, incruftée de diamans d'une groffeur prodigieufe. La principale porte de cette falle donnoit dans un jardin délicieux, mais dans lequel on ne pouvoit paffer que par-deffus un pont qui n'avoit point de garde-corps; un géant monftrueux, qui tenoit en leffe deux crocodiles, en défendoit l'entrée, & je vis bien qu'il falloit me préparer à les combattre; j'avançai donc avec intrépidité, & fi je n'avois pas oppofé le bouclier de Gian-Ben-Gian à un coup de maffue que me porta le géant, j'étois brifé en mille pièces; mais l'ayant heureufement paré, je lui donnai un fi furieux revers de mon épée enchantée, que je lui coupai les deux jambes: fon corps, en tombant dans l'eau qui paffoit fous le pont, entraîna avec lui un des crocodiles, & n'ayant plus que l'autre à combattre, je l'attaquai avec beaucoup de courage; fa peau étoit plus dure qu'un diamant, & ce ne fut qu'après l'avoir touché plufieurs fois de mon bouclier, que je parvins à l'envoyer tenir compagnie à fon camarade. Quand je me vis le paffage libre, j'entrai fans perdre de temps dans le jardin par un parterre orné de ftatues de marbre blanc, qui étoient fur leurs

piédeſtaux ; je remarquai ſeulement qu'il y en avoit un qui n'étoit pas rempli : après avoir parcouru ce jardin pendant près de douze heures, que j'employai à combattre & à vaincre de nouveaux monſtres, & à détruire tous les enchantemens qui ſe préſentèrent devant moi, je parvins à une petite moſquée dans laquelle j'entrai; je fus ſaiſi d'un extrême reſpect à la vue d'un perſan qui liſoit tout haut dans l'alcoran, & qui après l'avoir refermé, s'écria : ô grand prophète ami de dieu, l'éloge de ta gloire eſt parfaite dans le verſet Toulak (1), & celui de ta bonté dans le Faha & Jeſim. Prince chéri de Mahomet, louez le ſouverain créateur du monde, me dit alors ce vénérable perſonnage en ſe retournant de mon côté, c'eſt lui qui vous a ouvert un chemin inconnu au reſte des hommes ; vous voyez devant vos yeux Mohammed-Mehdi (2) douzième & dernier iman

---

(1) Dans le verſet Toulak, & le chapitre Faha & Jeſim de l'alcoran, Dieu eſt introduit louant Mahomet.

(2) La tradition des perſans porte que cet iman reparoîtra vers la fin du monde à Meſſala en Arabie où ils croient qu'il fut enlevé ; c'eſt pourquoi l'on y entretient, jour & nuit, dans une écurie conſacrée, des chevaux qu'on ne monte jamais, dont il y en a

du grand prophète ; c'eſt en vain que ſes ennemis ont fait courir le bruit de ma mort ; rien n'eſt plus vrai que, dans la bataille que je donnai contre le caliphe de Babylone pour y ſoutenir la vraie religion, dieu m'enleva du milieu du combat, & me fit tranſporter dans ces lieux enchantés, où je dois demeurer juſqu'à ce que dans le temps preſcrit je revienne ſur la terre, autant pour y rétablir la race des imans ſur le trône impérial, que pour y tuer le Dejal qui par ſes impoſtures voudra détruire les ſages préceptes

---

un toujours ſellé & bridé, avec des armes attachées à la ſelle, & que l'on promène le vendredi & aux grandes fêtes. La même choſe ſe pratique à Iſpahan dans une des écuries du ſultan, laquelle s'appelle *Tavillé-Saheb el Zaman*, c'eſt-à-dire, l'écurie du roi des temps, pour marquer que cet iman n'eſt pas mort, & qu'il doit venir combattre le Dejal ou Daggial, c'eſt-à-dire, l'impoſteur ou l'anti-Mahomet. Il y a apparence que les perſans ont forgé cette fable ſur la prédiction de l'Ante-Chriſt, & ſur l'enlèvement d'Elie.

Il y a différens ſentimens en Perſe ſur cet iman, quelques-uns diſent qu'à l'âge de neuf ans, il fut enfermé dans une cave par ſa mère qui le garde ſoigneuſement juſqu'à la fin du monde, d'autres qu'il n'y reſta que juſqu'à l'âge de ſoixante-quatorze ans, qu'enſuite ayant été enlevé dans le combat contre le caliphe de Babylone, il ne paroîtra que dans le temps que Dieu a marqué pour ſa manifeſtation.

du livre que dieu a dicté par un ange à son envoyé. Est-il possible, m'écriai-je en ce moment, transporté de joie, que je voie devant mes yeux l'ornement des serviteurs de dieu? Cet illustre iman qui doit à la fin des siècles faire paroître dans tout leur jour les vérités que son plus cruel ennemi tâchera vainement d'obscurcir. Oui, me dit l'iman, n'en doutez point, c'est moi qui suis réservé pour de si grandes merveilles, & depuis plusieurs siècles j'attends ce grand jour où dieu doit être glorifié par mon moyen; mais quand arrivera-t-il ce jour de consolation pour les vrais Musulmans, & de confusion pour leurs ennemis, dis-je alors à l'iman? Je vais vous faire voir, me répondit-il, combien nous en sommes encore éloignés; alors, me prenant par la main, il me fit entrer dans une tour quarrée, du haut de laquelle il me fit voir une ville qu'il m'assura avoir douze mille parazanges (1) de tour, dans laquelle il y avoit douze mille portiques, sous lesquels étoient autant de grands magasins remplis de grains de moutarde (2) destinés pour la nour-

(1) La parazange contient quatre mille pas géométriques.

(2) Ceci est une tradition que Vaheb-Ben-Monnabbeh dit ávoir reçue de Mahomet lui-même.

riture d'un ſeul oiſeau qui n'en doit prendre par jour qu'un grain. Le monde ne finira, mon cher enfant, me dit-il, que lorſque cette graine ſera entièrement conſumée, mais ce jour n'eſt connu que de dieu ſeul. Et comment ſe nomme cette ſuperbe ville, lui demandai-je ? elle s'appelle, me répondit-il, Giauher-Abad (1), & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'elle porte ce nom, puiſqu'elle renferme dans ſon ſein des tréſors immenſes. Tous nos hiſtoriens perſans en parlent avec éloge, mais peu de gens ont eu le bonheur de la voir ſeulement de loin comme vous, & perſonne n'y entrera qu'après avoir paſſé le poul-ſerrha (2), & avoir rendu compte de ſes bonnes actions.

---

(1) C'eſt-à-dire, la ville des pierreries. Cette ville fabuleuſe eſt célébrée dans les romans perſans ; ils la diſent être la capitale de Schadoukadiar. Il y a apparence par leur relation, que c'eſt de-là que nous avons imaginé notre pays de Cocagne.

(2) Poul-ſerrha ſignifie pont ſur le milieu du chemin. Suivant la tradition des mahométans, lorſque le jugement dernier arrivera, & après un examen à la balance, les corps iront paſſer ſur un pont au-deſſous duquel ſera le feu éternel, deſtiné pour les méchans. C'eſt-là que ſe fera la ſéparation des bons & des mauvais, & les perſans ſurtout ſont tellement infatués de ce pont appelé poul-ſerrha, que lorſque

QUARANTE-SIXIÈME *& dernière* SOIRÉE.

Conclusion de l'histoire du prince Kader-Bilah.

C'EST dans cette ville magnifique, continua Mohammed-Mehdy, qu'après leur mort les vrais Musulmans iront choisir ces filles (1) toujours vierges, que leur promet notre saint prophète; c'est dans ce lieu qu'ils les prendront pour les conduire dans le jardin d'Eden (2). Quand on est bien persuadé de cette vérité, peut-on s'attacher au monde? O homme! si tu t'y arrêtes, tu connoîtras que ce n'est que le fantôme d'un songe, & puisqu'il n'est capable de te fournir que dou-

quelqu'un d'eux souffre une injure dont il ne peut avoir raison, sa consolation est de dire: eh bien, de par le Dieu vivant, tu me le payeras au double au dernier jour; tu ne passeras pas le poul-serrha, que tu ne m'ayes satisfait auparavant; je m'attacherai au bord de ta veste, & je me jetterai à tes jambes.

(1) Les houris.

(2) Le paradis de Mahomet.

leur & qu'affliction, pourquoi marques-tu tant d'empreſſement pour des biens périſſables, pendant que tu en abandonnes d'éternels ? Que ton ſort eſt déplorable quand tu t'écartes de la voix de la juſtice & de la loi du ſaint prophète ! Ne dreſſe point ſur la terre, (nous dit-il) des tentes qui y ſoient attachées avec des piquets, & ne te charge point inutilement d'un bagage qu'il faut toujours tenir emballé, & tout prêt à partir ?

J'écoutois, pourſuivit le mandarin, les ſublimes diſcours de l'iman avec un raviſſement extrême, lorſque nous entendîmes au pied de la tour une muſique charmante ; voilà le dernier combat que vous aurez à eſſuyer, me dit-il, c'eſt la ginne Mergian Banou ; c'eſt cette même vieille qui, pour plaire à ſon fils, a conduit dans les jardins de ces lieux quarante filles des principaux ſeigneurs d'Iſpahan qu'elle y a pétrifiées. Oh ! ciel, m'écriai-je ; quoi ces figures que j'ai cru de marbre, au travers deſquelles j'ai paſſé, ſeroient ces belles perſonnes d'Iſpahan ? Oui, me répondit Mohammed-Mehdy, & celles qui repréſentent des cavaliers, ſont ces braves perſans qui avoient tenté de tirer de la tour ces aimables perſonnes. Mais

pourquoi, lui demandai-je, y a-t-il un piédeſtal qui n'eſt pas rempli de ſa ſtatue? Il eſt deſtiné pour vous, me dit-il, ſi, à l'exemple de ces héros, vous vous laiſſez ſéduire par les charmes impoſteurs de la ginne, alors & vous & tous ceux dont vous tentez la délivrance, reſterez dans cet état d'inſenſibilité juſqu'à la fin des ſiècles; ne croyez pourtant pas que vous en vinſſiez à bout ſans le puiſſant bouclier de Gian-Ben-Gian; il vous montrera la ginne telle qu'elle eſt, c'eſt-à-dire effroyable & ſous la même figure qu'elle parut à Iſpahan; au lieu que vos ſens enchantés vous la feroient voir comme un modèle de toute perfection. N'héſitez donc pas à frapper la ginne de votre épée & de votre bouclier; pourſuivez-la juſqu'au puits de l'abîme, & quand elle s'y ſera retirée avec Giouf & toute ſa ſuite, couvrez-en l'ouverture avec le bouclier merveilleux que le grand prophète vous a envoyé, & laiſſez-le en cet endroit comme le trophée de votre victoire; toutes les puiſſances élémentaires ne viendront jamais à bout de l'en ôter ſans la permiſſion de celui qui d'un ſouffle a créé le monde, & qui d'un autre ſouffle peut le détruire.

J'exécutai promptement les ordres de

'iman, continua le mandarin; je defcendis au bas de la tour, j'apperçus de loin la plus belle perfonne que j'euffe vue dans ma vie; mais quand je ne fus plus qu'à dix pas d'elle, & que je lui eus oppofé mon bouclier, elle me parut fi affreufe, ainfi que toute fa cour, que fans balancer j'allai fur elle l'épée à la main. Gomme Mergian - Banou s'apperçut en ce moment que fes rufes étoient inutiles, elle pouffa des cris affreux, & fe fauva avec fa fuite; je la pourfuivis fans relâche; nous pafsâmes à travers les ftatues de marbre blanc, & après avoir vainement tâché de m'échapper, elle fut obligée de fe précipiter avec tous fes génies dans une efpèce de puits, dont je couvris auffitôt l'ouverture avec mon bouclier.

Ce fut alors que le fond de l'abîme retentit de gémiffemens affreux; les violens mouvemens de ces malheureux génies ébranlèrent la terre; je fentis que je ne pouvois plus me foutenir fur mes jambes; je tombai fans quitter mon épée, & après un léger affoupiffement je me trouvai en pleine campagne aux portes d'Ifpahan, environnée de quarante filles plus belles que des pleines lunes, & de trente-neuf cavaliers des mieux faits qui fe profternèrent tous à mes pieds,

pour me remercier de la liberté que je venois de leur procurer. Seigneur, me dit un de ces braves Perſans, l'une de ces charmantes filles vous eſt deſtinée pour épouſe. Quand vous aurez daigné jeter les yeux ſur celle que vous voudrez bien honorer de vos faveurs, nous prierons les autres de choiſir parmi nous celui qui lui plaira le plus, & chacun de nous ſera content.

Comme je ſavois que c'étoit l'intention du prophète que je me conſolaſſe de la perte de la princeſſe de Dafila, j'examinai avec attention toutes ces belles perſonnes, & je donnai la main à une d'entr'elles dont la phyſionomie douce & la beauté éclatante étoient comparables à celles de notre première mère l'épouſe du ſultan Adam; après quoi chacune s'étant choiſie un mari, nous nous diſpoſions à entrer dans Iſpahan, lorſqu'une foule incroyable de peuple qui en ſortoit, nous annonça que le ſultan de Perſe & toute ſa cour venoit admirer un événement auſſi extraordinaire que celui qui venoit d'arriver à la porte de ſon palais. Le violent tremblement de terre, & la chûte d'une partie de la tour des quarante filles, avoient fait trop de bruit dans le voiſinage pour qu'on ne lui en eût pas été auſſitôt porter la nou-

velle. Je me mis à la tête de ma petite troupe, & j'allai au devant d'un monarque dont le mérite perſonnel étoit répandu dans tout l'orient. Après lui avoir rendu les civilités que je lui devois, & que nos Perſans & leurs nouvelles épouſes ſe furent proſternés à ſes pieds, je lui appris qui j'étois, & de quelle manière j'avois mis fin à une aventure auſſi extraordinaire. Ce prince écouta mon récit avec admiration, & me comblant de careſſes, il voulut que je logeaſſe dans ſon palais avec toute ma ſuite.

Ce ne furent que fêtes & que jeux pendant plus d'un mois, pendant lequel il combla de biens les trente-neuf Perſans à qui j'avois rendu la liberté! A mon égard, comme je ne doutois point que mon abſence ne fût très-ſenſible à mon père, je me diſpoſai à retourner dans ſes états, après avoir accepté touter les commodités que je pouvois recevoir du roi de Perſe pendant que je ſerois ſur ſes terres; je me diſpoſai à partir, & après un voyage très-heureux j'arrivai au royaume de Tigré. Abdaraman, charmé de me revoir après avoir été ſi long-temps éloigné de lui, mais plus ſatisfait encore de ce que je lui amenois une épouſe digne d'être reine de toute la terre,

me conjura de ne le plus abandonner ; je lui obéis, & après ſa mort étant monté ſur le trône, je gouvernai le peuple avec tant d'équité, que je ne doute point qu'il n'ait regretté ma perte lorſque je payai le tribut commun à la nature dans une extrême vieilleſſe, & qu'il n'ait conſervé pour mes enfans la tendreſſe qu'il m'avoit toujours marquée de mon vivant.

Voilà des événemens bien particuliers, dit la reine de la Chine. La morale qu'ils renferment me plaît infiniment, & vous ne ſauriez m'obliger davantage que de continuer. Très-volontiers, madame, répondit le mandarin ; mais ces aventures approchent fort du dénouement, puiſqu'au ſortir du corps de Kader-Bilah, j'entrai dans celui d'un jeune enfant qui prit naiſſance à Gannam, dans la maiſon d'un mandarin de lettres ou de la loi, & que l'on m'y donna le nom de Fum-Hoam que je porte actuellement. Mon père qui étoit très-habile dans toutes les ſciences, n'épargna rien pour mon avancement ; il me rendit ſi capable dans l'étude de nos loix & de notre religion, qu'à vingt ans au plus, le ſultan qui régnoit avant notre auguſte monarque, que Dieu conſerve, me nomma mandarin du premier ordre,

ordre, & par un privilége aſſez rare, j'exerçai la juſtice à Gannam (1) même où j'étois né. Appliqué ſans relâche aux ſciences les plus ſublimes, j'ai eu le bonheur de faire connoiſſance avec un philoſophe de l'érudition la plus profonde; il m'a communiqué le pouvoir qu'il a ſur les génies, & c'eſt par leur moyen que j'ai remis le ſultan Malekalſalem ſur le trône de Georgie. Je me ſouviendrai éternellement de ce ſervice, dit alors Gulchenraz; mais je vous conjure, Fum-Hoam, de vouloir continuer à mon père une protection auſſi néceſſaire que la vôtre pour retourner à Tefflis, & de ne pas manquer de vous rendre demain ici à la même heure; je veux raiſonner avec vous ſur les différens événemens de votre vie. Loin de me perſuader que votre religion ſoit meilleure que la mienne, ils n'ont fait que m'affermir de plus en plus dans la loi de Mahomet. C'eſt, madame, ce que nous verrons demain, reprit le mandarin en ſouriant; j'eſpère pourtant que le ſultan de Georgie, celui de la Chine, votre majeſté & moi nous ſerons tous d'accord ſur ce point.

(1) C'eſt que le gouvernement des mandarins eſt toujours fort éloigné du lieu de leur naiſſance.

J'en doute fort, répliqua la reine; & moi j'en ſuis certain, répondit le mandarin en ſe retirant.

Suite de l'hiſtoire de Tongluk & de Gulchenraz Gundogdi.

LES deux monarques & Gulchenraz raiſonnèrent aſſez long-temps ſur les différentes aventures de Fum-Hoam. Après le ſouper ils ſe retirèrent chacun dans leur appartement, où ils paſsèrent la nuit avec aſſez de tranquillité; mais le jour commençoit à peine à paroître, que Malekalſalem entrant dans la chambre du ſultan de la Chine, qui n'étoit ſéparée de la ſienne que par un riche cabinet, dont les volets & les rideaux étoient fermés: dormez-vous, ſeigneur, lui dit-il? Non, répliqua Diſalem; Gulchenraz, l'eſprit rempli des hiſtoires de Fum-Hoam, vient de me réveiller par le récit d'un plaiſant rêve; elle me racontoit qu'elle s'imaginoit que nous avions tous trois été tranſportés en Georgie pendant cette nuit, & que nos viſirs, accompagnés du mandarin, attendoient avec impatience qu'il fût jour pour vous témoigner la joie qu'ils avoient de votre

heureux retour. Cela eſt des plus ſinguliers, dit alors le ſultan de Georgie ; j'ai fait préciſément le même rêve, & c'eſt ce qui m'a réveillé en ſurſaut; je vous avouerai même une choſe aſſez étonnante, c'eſt que je trouve du changement dans ce palais ; ma chambre, en m'éveillant, m'a paru être la même que celle où je couchois à Tefflis ; le cabinet qui nous ſépare m'a ſemblé, dans l'obſcurité, d'une autre forme qu'il n'a coutume d'être, & je trouve beaucoup à redire à l'arrangement du lieu où nous ſommes. Il eſt aiſé de vous convaincre d'erreur, s'écria Diſalem en riant & en courant à la fenêtre, qu'il ouvrit ; mais quelle fut ſa ſurpriſe, de ſe trouver dans un lieu qui lui étoit tout-à-fait inconnu, & quelle fut la joie de Malekalſalem & de ſa fille, de reconnoître qu'ils étoient dans leur palais de Tefflis ! Ils avoient peine à en croire leurs yeux. Gulchenraz, qui s'étoit levée avec précipitation, paſſa avec ſon père & ſon époux dans l'antichambre qui communiquoit à la ſalle des gardes, & y entendant un bruit ſourd, elle n'en eut pas plutôt ouvert la porte, que Fum-Hoam y parut à la tête de tous les viſirs de Georgie, qui ſe proſternèrent aux pieds de leur ſultan ; leurs larmes

furent plus éloquentes que leurs difcours; Malekalfalem en fut attendri : il les embraffa tous, & leur ordonna de diftribuer au peuple cent mille pièces d'or. Le retour d'un fi bon monarque répandit en peu d'heures une allégreffe extrême dans Tefflis; on n'y entendit que des cris de joie, & le peuple, qui doutoit d'un fi grand bonheur, fupplia le fultan de fe montrer en public; il étoit trop charmé de fon zèle pour lui refufer cette légère marque de fa complaifance; il fe fit voir pendant plus d'une heure fur une grande terraffe qui donnoit dans la place, & leur montra en même temps la princeffe Gulchenraz, & le digne époux que le ciel lui avoit choifi.

Après que les premiers mouvemens de joie furent paffés, & que ces deux monarques furent en liberté, ils embrafsèrent cent fois le mandarin. Tout ce que nous voyons eft-il bien réel, lui dit Malekalfalem? Eft-il poffible que nous foyons à Tefflis? N'eft-ce point une illufion, & la fuite du fonge que ma fille & moi nous avons fait cette nuit? Non, feigneur, répliqua Fum-Hoam, vous êtes véritablement en Georgie; les génies qui me font foumis ont exécuté mes ordres avec ponctualité; ils nous ont apportés en

ce pays en moins de trois heures, & je crois que vous n'avez pas été fatigués de la voiture. Non assurément, dit Gulchenraz; je n'ai jamais si bien dormi, & j'ai été amusée par des songes si flatteurs, que j'appréhendois fort de me réveiller; vous ne les avez pas racontés tous au roi votre époux, ajouta le mandarin. Cela est vrai, poursuivit la reine en rougissant; mais puisque vous pénétrez dans le fond des pensées, je vais les lui apprendre. Je me suis imaginée, dit-elle au sultan de la Chine, être enceinte, & donner le jour à un prince d'une beauté parfaite; à peine a-t-il vu la lumière, que votre majesté a voulu le faire porter dans le pagode royal, pour remercier ses dieux de lui avoir donné un successeur. Je ressentois une extrême douleur de voir que vous refusiez à mes larmes de le laisser élever dans la religion du souverain prophête, lorsque, je ne sais par quelle raison, le mandarin Fum-Hoam s'est trouvé dans ma chambre. Puissant monarque, vous a-t-il dit, nos dieux ne sont que des monstres auxquels la frayeur & la crédulité des Chinois a dressé des temples. Il n'y a qu'un seul dieu dans l'univers; il en est le premier mobile, & Mahomet est son grand prophête: vous avez

regardé alors le mandarin avec un étonnement ſans égal; eſt-ce bien vous qui me tenez ces diſcours, lui avez-vous dit? Vous, qui avez toujours été le ſoutien de la religion de nos pères; vous, que nos dieux reconnoiſſent pour l'un de leurs principaux ſacrificateurs; vous, enfin qui vous êtes promis d'engager la reine mon épouſe à vivre avec moi dans une même foi? Je vous tiendrai auſſi parole, a répliqué Fum-Hoam; mais auparavant, ſeigneur, il faut me faire connoître à vous tel que je ſuis, & ôter le maſque derrière lequel eſt caché le véritable ami du grand prophête.

Alors, par une ſuite des imaginations extraordinaires que le ſommeil produit, cet illuſtre philoſophe s'eſt trouvé en un moment dépouillé de ſa vieille peau; les rides qui étoient gravées ſur ſon viſage, & qui le rendoient ſi reſpectable, ſe ſont applanies; je n'ai vu, à ſa place, qu'un jeune homme d'environ vingt-deux ans, vêtu à la perſanne. Je l'ai embraſſé avec une extrême tendreſſe ſans ſavoir pourquoi, & mon père & vous, ſeigneur, avez fait la même choſe. Il eſt temps de partir pour Teſflis, nous a-t-il dit; & nous donnant à tenir ſa ceinture, nous avons fendu les airs avec une

vîteſſe incroyable, & nous ſommes arrivés dans le palais. Voilà, ſeigneur, quel a été mon rêve; c'eſt à Fum-Hoam à nous en donner l'explication. Je vais vous ſatisfaire, madame, dit alors le mandarin, & j'eſpère que bientôt vous ſerez tous contens. Mais il faut que je commence par demander excuſe à Diſalem de mon impoſture. Je n'ai jamais été réellement, & je ne ſuis point encore le mandarin Fum-Hoam, il eſt actuellement à Gannam; j'ai pris ſeulement ſa figure toutes les fois que j'en ai eu beſoin. Vous n'êtes point Fum-Hoam, s'écria le roi de la Chine! Et qui êtes-vous donc? Je ſuis perſan, ſeigneur; je ſuis né à Tefflis, & c'eſt dans ce palais & dans cette chambre même que j'ai vu la lumière pour la première fois. Dans cette chambre, reprit Malekalſalem? Et comment cela eſt-il poſſible? Cela eſt aiſé à concevoir, ſeigneur, puiſque je ſuis le prince Alroamat votre fils, qui, à l'âge de deux ans, vous fut enlevé par des corſaires. Mais, pour vous en convaincre, je vais paroître à vos yeux tel que je ſuis naturellement. Alors une partie du rêve de Gulchenraz s'accompliſſant, le vieillard diſparut; il fit place au jeune homme qu'elle avoit vu pendant la nuit, & ils ne

virent plus devant leurs yeux qu'un perfan d'une phyfionomie charmante, & dans le vifage duquel on reconnoiffoit tous les traits du roi de Georgie.

Ces merveilles jettèrent les deux monarques & Gulchenraz dans un étonnement difficile à exprimer. Quoi! s'écria Malekalfalem en embraffant le jeune perfan, je revois mon cher Alroamat, ce cher fils dont la perte m'avoit coûté tant de larmes, & c'eft lui qui me rétablit fur le trône, c'eft lui dont la vie eft un enchaînement de prodiges? Ah! feigneur, continua-t-il en adreffant la parole à Difalem, c'eft Alroamat; j'en fuis convaincu par les mouvemens que la nature produit en moi; mes entrailles me le difent, & fon extrême reffemblance avec la reine votre époufe confirment en moi la voix de la nature. Il me fut volé fur les côtes de Guriel. Je fis vainement toutes les perquifitions néceffaires pour avoir de fes nouvelles, je n'en pus rien apprendre; je le croyois englouti dans les flots. Hélas! je le retrouve plus puiffant que tous les rois de la terre enfemble. Quelle confolation pour ma vieilleffe! quel excès de joie! En ce moment, ce bon père renouvella fes embraffemens. Difalem & fon illuftre époufe pensèrent

étouffer de careſſes Alroamat ; & après qu'il y eut répondu avec beaucoup de tendreſſe : il faut à préſent, ſeigneurs, leur dit-il, que je vous raconte, ſans aucun déguiſement, la vérité de mes aventures.

Hiſtoire d'Alroamat, & concluſion de l'hiſtoire de Tongluk & de Gulchenraz Gundogdi.

L'ON m'élevoit dans un château ſur le bord de la mer, aux environs du Guriel, où le ſultan mon père faiſoit en ce temps-là ſa réſidence, lorſqu'il prit un jour fantaiſie à ma nourrice de ſe promener. Il faiſoit ſi beau temps, qu'inſenſiblement elle s'éloigna d'une demi-lieue; & elle ſe diſpoſoit à revenir au château, quand elle fut arrêtée par ſix corſaires. Ses cris attirèrent les eſclaves qui nous ſuivoient; mais comme ils n'étoient point armés, ils furent bientôt mis en fuite, & l'on nous conduiſit, Sady (c'eſt ainſi que ſe nommoit ma nourrice) & moi, dans une légère barque, qui joignit, en peu de temps, un vaiſſeau qui cingla auſſitôt en pleine mèr. Le vent, qui d'abord étoit favorable, changea bientôt; il s'éleva une tempête furieuſe;

nous pensâmes mille fois périr. Cependant, après avoir essuyé les coups de mer les plus violens, l'orage cessa, & nous arrivâmes à Kafa (1), où demeuroient ordinairement les corsaires qui m'avoient enlevé. On m'y vendit avec les autres prises, & j'échus à un riche marchand jouaillier, appelé Nad-dhan (2), qui me destina à tenir compagnie à un fils unique qu'il avoit, du même âge que moi. Comme la richesse de mes vêtemens lui faisoit croire que j'étois d'une condition relevée, ce que ma nourrice lui confirmoit, sans lui dire de quel sang je sortois, il eut pour moi toutes les attentions imaginables, & le petit Alazizi son fils ne fut pas traité avec plus de distinction que je l'étois. Sady étoit au désespoir de ne trouver aucune occasion de faire savoir au sultan mon père le lieu où j'étois ; elle en tomba malade de chagrin, & mourut au bout de six mois, me laissant seul, abandonné, & sans savoir ma naissance. Nous commencions, Alazizi & moi, à devenir raisonnables, & ce jeune homme étoit d'une humeur si charmante,

---

(1) Presqu'isle de la mer noire, appartenante au sultan d'Azak, qui est roi de la petite Tartarie.

(2) Ce nom signifie enfileur de perles.

que je l'aimai avec une extrême tendreſſe, à laquelle il répondit parfaitement. Cette amitié augmenta avec l'age, & nous devînmes inſéparables. Malheureuſement pour Alazizi, il devint amoureux de la fille d'un autre jouaillier de Kafa, nommée Zehir, & apprit, avec une violente douleur, qu'elle étoit promiſe au fils du cadi, pour qui elle avoit une répugnance invincible. Outre que Okilan (1) (c'étoit le fils du cadi), étoit fort laid & fort inſolent, il étoit d'une brutalité achevée; &, sûr de l'agrément du père de Zehir, il s'embarraſſa peu d'avoir le conſentement de cette belle perſonne, qui le haïſſoit à la mort. Alazizi, informé des ſentimens de Zehir, & ayant trouvé le moyen de gagner une de ſes eſclaves, s'introduiſit dans la maiſon; & lui ayant déclaré ſa paſſion dans les termes les plus tendres, elle fut tellement charmée de ſon mérite, qu'elle le conjura de la délivrer de la tyrannie d'Okilan, & d'engager ſon père à rompre ce mariage. Alazizi me parla de ſon amour; nous le découvrîmes à Naddhan; & ce bon jouaillier, qui aimoit ſon fils avec la dernière tendreſſe, alla auſſitôt trouver ſon

(1) Ce nom ſignifie ſerpent volant, ou ſcorpion.

confrère. Mon cher ami, lui dit il, j'apprends que vous destinez votre fille au fils du cadi : y pensez-vous bien ? Indépendamment des mauvaises qualités de ce jeune homme, faites-vous attention à l'engagement que vous allez prendre ? Le cadi vous méprisera; son fils, qui est un débauché, sera bientôt las de Zehir, il la répudiera, & vous en serez au désespoir. Je sais un moyen de vous éviter tous ces chagrins : vous connoissez Alazizi, il ne convient pas que je vous rappelle son mérite. Je n'ai que lui d'enfant; il adore votre fille. J'ai plus de cinquante mille pièces d'or; je possède au moins encore autant en pierreries; ma maison est à moi; j'ai nombre d'esclaves des mieux faits : je vous offre tout cela, si vous voulez rompre les engagemens que vous avez avec le cadi. Faites-y réflexion.

Le père de Zehir fut bien surpris de cette proposition ; il s'en falloit de beaucoup qu'il trouvât autant d'avantages dans l'alliance d'Okilan ; il accepta les offres de Naddhan, & le pria de tenir secret l'engagement qu'il prenoit avec lui, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le moyen de se débarrasser du fils du cadi. Cela ne fut pas difficile ; ce jeune homme n'ouvroit la bouche que pour dire quelque

brusquerie ; dès le soir même il lui en échappa plusieurs. Zehir, suivant les ordres de son père, les repoussa vivement ; la querelle s'échauffa, & le jouaillier étant entré sur les entrefaites, prit le parti de sa fille avec assez de hauteur, & pria Okilan de se retirer chez lui. Ce jeune brutal étoit fier de la qualité de son père ; il le prit sur un ton fort méprisant, & sortit de la maison en se répandant en injures.

Le jouaillier vint aussitôt trouver Naddhan. Comme ils étoient convenus de leurs faits, le jour fut pris au surlendemain pour faire la noce d'Alazizi & de Zehir. Okilan apprit cette nouvelle avec fureur ; il résolut de s'en venger, & mit peu d'intervalle entre sa résolution & l'exécution de sa vengeance. Nous revenions, Alazizi & moi, de chez sa maîtresse, lorsque nous fûmes attaqués par le fils du cadi, à la tête de huit scélérats. Nous eûmes heureusement le temps de nous mettre en défense, nous en tuâmes trois avant que de recevoir la moindre blessure ; mais comme mon jeune maître n'étoit pas fort adroit dans ses exercices, il reçut un coup de sabre de la main d'Okilan, qui lui fendit la tête. Je restois seul contre ces six assassins ; je devins furieux à la vue

de la mort d'Alazizi, & résolu de périr ou de le venger, je me fis jour à travers les traîtres qui vouloient servir de rempart à Okilan, & je lui perçai le cœur d'un poignard que je tenois dans la main gauche, pendant que de la droite je défendois ma vie avec mon sabre. Je ne me battis plus alors qu'en retraite ; j'étois blessé à cinq ou six endroits, & j'eus toutes les peines du monde à regagner la maison de Naddhan. Il y apprit avec une douleur mortelle l'assassinat de son fils, & un chirurgien qu'il envoya promptement chercher, mettoit le premier appareil à mes blessures, lorsque la porte de sa maison fut enfoncée par plus de quarante archers commandés par le cadi lui-même : on m'arracha des bras de ce père infortuné, on me roua de coups, & l'on me traîna dans un affreux cachot, où l'on me fit craindre les supplices les plus infâmes. J'eus beau protester de mon innocence, & recuser le cadi, qui ne pouvoit être juge & partie, j'allois être condamné à la mort la plus cruelle, si Naddhan, malgré son affliction, n'avoit pas couru au gouverneur de Kafa. Il lui raconta, en fondant en larmes, le meurtre de son fils, & la vengeance que j'en avois prise; mais il avoit beau étaler

devant lui une éloquence naturelle que la douleur lui dictoit, ce n'étoit pas des paroles qu'il falloit pour toucher cet indigne gouverneur, il n'avoit des yeux que pour regarder avec avidité un très-beau diamant que le jouaillier avoit au doigt. Il s'en apperçut, & le lui offrit, pourvu qu'il voulût me ſauver la vie.

J'accepte votre préſent pour l'amour de vous, lui dit-il; vous ſavez que je vous ai toujours aimé; mais je ne puis décider cette affaire; préſentez-moi votre requête, par laquelle vous en appellerez au ſultan d'Azak (1). Je ferai alors transférer votre eſclave dans les priſons de ce château; mais je ne puis me diſpenſer de le faire mettre dans les cachots; je réponds de ſa vie juſqu'à votre retour d'Azak, où je vous conſeille d'aller vous-même, ſi vous voulez avoir raiſon de la violence du cadi : voilà, mon cher ami, tout ce que je puis faire pour vous. Naddhan fit ce que le gouverneur lui avoit conſeillé. Je fus transféré en vertu de ſa requête; il ſe tranſporta à Azak; & ce ne fut qu'après de vives ſollicitations, & un préſent de

(1) Ville capitale de la petite Tartarie, frontière de la Circaſſie, & la réſidence du ſultan.

deux mille pièces d'or au premier visir, qu'il obtint ma liberté & la révocation du cadi. Après plus de quatre mois d'absence, pendant lesquels je languissois dans mon cachot, Naddhan revint à Kafa avec un nouveau cadi, qui fit exécuter les ordres du sultan à mon égard. On me tira de prison; mais dans quel état mon maître me trouva-t-il! On avoit eu si peu soin de mes blessures, que quelques nerfs que j'avois eu offensés s'étoient retirés. J'étois courbé le visage contre terre, & la fraîcheur du cachot m'avoit causé un rhumatisme qui m'entreprenoit tout le corps. Je fus porté en cet état chez Naddhan; il ne put retenir ses larmes à ma vue, & les médecins les plus habiles ayant employé vainement leurs remèdes sur moi, je restai dans cette situation déplorable bien par-delà la mort de Naddhan, qui arriva trois ans après, & au moment de laquelle il me fit une donation de tous ses biens. Je commençai par donner la liberté à tous les esclaves qui avoient servi avec moi; j'en achétai de nouveaux, & comme en l'état déplorable où j'étois, la vie que je menois étoit très-languissante, je la passois à la lecture des bons livres, & m'en étant tombé un, entr'autres, qui traitoit de

l'excellence du grand Salomon, par le moyen de l'anneau duquel rien ne lui étoit impoſſible, j'y lus avec une extrême avidité les principes d'une ſcience noble, qui, par une route inconnue à preſque tous les hommes ordinaires, conduit à la connoiſſance des vérités les plus ſublimes.

Je ſoupirois amèrement de ne pouvoir pas pénétrer le ſens qui me paroiſſoit caché ſous une écorce myſtérieuſe ; j'y voyois avec admiration qu'en prononçant certains mots d'une certaine manière, l'on avoit le pouvoir de faire remuer les cieux & la terre à meſure que l'on remuoit les lèvres ; qu'à la prononciation de ces mots, les génies bien ou malfaiſans ſe demandoient avec frayeur pourquoi le monde étoit ainſi ébranlé ; que d'autres mots les obligeoient de ſe ranger autour de celui qui les proféroit, comme des ſoldats autour de leur général, & que par la valeur & la combinaiſon de certaines lettres, on lioit les puiſſances de l'air & de la terre, de manière qu'elles étoient ſoumiſes aux volontés du ſage qui étoit aſſez chéri du ciel pour parvenir à cette haute connoiſſance.

Plus je liſois ce livre, & plus je me perdois dans les méditations les plus profondes,

Un jour qu'enseveli dans mes réflexions, je prononçois, de toutes les manières, les différens noms dont le sultan Salomon se servoit pour commander aux génies, je fus dans une surprise extrême de voir tout d'un coup devant moi un jeune homme qui ne paroissoit pas avoir plus de quinze ans, & d'une beauté surnaturelle. Une partie de tes vœux est exaucée, me dit-il; je suis un des génies de l'air que tu viens d'appeler en des termes dont tu ne connois pas encore la force; mais comme tu as toutes les qualités requises pour être initié dans des mystères au-dessus de la portée des hommes vulgaires, fais-toi porter (quelque chose qu'il t'en coûte) dans la province de Kistag (1), dans un petit village appelé Sargultzar, parce qu'il y croît des roses en abondance; tu y trouveras un fameux médecin nommé Koda-Bendé (2); abordes-le par ces paroles, qui font frémir les mauvaises intelligences dans leurs cavernes les plus profon-

---

(1) Kistag est une province située au septentrion des Indes, laquelle fut conquise par le sultan Mahmoud Sabekteghin, avec tous les autres pays des Indes qu'il réduisit sous sa puissance.

(2) Serviteur de Dieu.

des : *Alla Illa Eha* (1) *Akebar-Alla ;* c'eſt de cette manière que les ſages ſe ſaluent ; & dis-lui qu'Aralim le prie de te remplir le crâne d'une roſée blanche & claire comme le cryſtal. A peine Aralim eut prononcé ce peu de paroles, qu'il diſparut.

Vous ne ſauriez vous imaginer, ma chère ſœur, pourſuivit Alroamat, en ſe tournant vers la reine de la Chine, quelle ſatisfaction je reſſentis à l'apparition de ce génie ! Je ne perdis pas une ſeule de ſes paroles, je les écrivis même, de peur de les oublier ; je mis ordre à mon départ, & ayant fait faire un palanquin, j'achetai deux chevaux pour me conduire à Sargultzar, où j'arrivai après un voyage de très-long cours. Mon premier ſoin fut de m'informer où logeoit Koda-Bendé. On me dit que c'étoit auprès d'une fontaine qui faiſoit tous les jours des guériſons ſurnaturelles. En effet, j'appris que de toutes les parties du monde on y venoit chercher la ſanté ; que les paralytiques y retrouvoient l'uſage de leurs membres ; que l'eſtomac de ceux qui ne digéroient qu'avec peine, y recouvroit la chaleur néceſſaire à la coction des alimens ;

(1) Dieu eſt grand, Dieu eſt grand.

que les vieilles gens paroiſſoient y rajeunir ;
que les femmes y faiſoient emplette d'embonpoint & de beauté ; en un mot, qu'il n'y avoit point de maladie, ſi vieille & ſi opiniâtre qu'elle pût être, qui ne ſe noyât dans cette fontaine, & que Koda-Bendé, qui avoit la direction de ces eaux, les faiſoit prendre de différente manière, ſuivant l'âge & le tempérament des malades.

Sitôt que je me fus un peu repoſé, je me fis porter chez ce fameux médecin ; je le ſaluai, ainſi que le génie me l'avoit commandé, & il n'eut pas plutôt entendu ces divines paroles, que les répétant avec un tranſport merveilleux : louez dieu, me dit-il, jeune homme, de ce qu'il veut bien vous choiſir pour être inſtruit dans une ſcience auſſi relevée que celle que poſſédoit le grand Salomon, & de ce qu'il vous tire de la misère où l'homme ordinaire eſt ſujet, pour vous faire commander à toutes les intelligences. En effet, qu'eſt-ce que l'homme, & de quelle manière entre-t-il ſur la ſcène de la vie ? Ne diroit-on pas que c'eſt un miſérable matelot que la mer a rejeté ſur ſes bords, après l'avoir fait ſervir de jouet à la fureur de ſes flots ? La nature ne le délivre des liens qui le retenoient dans le

ſein de ſa mère, que pour l'expoſer ſur la terre, dénué de tous les ſecours qu'elle accorde ſouvent aux autres animaux : il ne peut ſe ſoutenir, il eſt nud, il remplit de ſes cris le lieu de ſa naiſſance, & c'eſt la plus juſte & la plus naturelle de ſes actions: peut-il trop pleurer la ſuite preſqu'inévitable des malheurs qui l'attendent?

Voilà l'homme vulgaire; mais le vrai philoſophe, le ſage, eſt bien d'une autre nature; ſes connoiſſances l'élèvent autant au-deſſus du commun des hommes, que le ciel l'eſt au-deſſus de la terre : il ne ſe laiſſe point dominer par ſes paſſions, il eſt au-deſſus des rois & des princes, il commande aux élémens; toute la nature lui eſt ſoumiſe, les génies lui obéiſſent, & rien ne lui eſt impoſſible que ce qui eſt injuſte : c'eſt ainſi que vous allez devenir; votre patience dans vos maux, votre application continuelle à l'étude de la vertu, & votre inclination portée conſtamment vers le bien, vous ont mérité cette faveur accordée à ſi peu de vos pareils; mais prenez bien garde de vous énorgueillir de tant de bienfaits que le ciel vous envoie; cachez toute la ſcience que je vais vous communiquer ſous un extérieur ſimple, modeſte, & qui ne vous attire point

l'envie des méchans. C'eſt la route que j'ai priſe pour être parfaitement heureux. Il eſt peu de malades qui viennent en ces lieux qui ne s'en retournent en ſanté. Croyez-vous que ce ſoient ces eaux qu'ils boivent, ou dans leſquelles ils ſe baignent, qui faſſent cette opération ? Non, mon cher ami, c'eſt moi ſeul qui apportes un ſouverain remède à leurs maux; & pour vous le faire connoître, flairez ſeulement l'élixir qui eſt dans cette petite phiole. Je la débouchai, pourſuivit Alroamat, je la portai à mes narines, & à peine eus-je reſpiré la vapeur qui en ſortoit, que je ſentis un dérangement extraordinaire dans toutes les parties de mon corps, & de courbé que j'étois, je me levai auſſi droit que je pouvois l'être. J'en pourrois faire autant à tous ceux qui viennent à Sargultzar, continua Koda-Bendé; mais ces prodiges m'attireroient bientôt la haine des médecins; je guéris mes malades peu-à-peu, & je leur fais croire qu'ils en ont l'obligation aux eaux de cette fontaine. Je vous prie même de ne vous point montrer de quelques jours d'ici, pendant leſquels je vous inſtruirai à fond de nos myſtères. Pour cet effet, remettez-vous dans la poſture où vous étiez il n'y a qu'un moment, faites

entrer vos esclaves, & donnez-leur ordre de se retirer à l'endroit où vous êtes d'abord descendu, jusqu'à ce que vous les envoyiez chercher. J'exécutai les ordres de Koda-Bendé, & pendant quinze jours que je feignis de boire des eaux de Sargultzar, cet illustre philosophe ne me cacha rien des secrets de la nature, & je devins aussi capable que lui dans une science que l'on peut appeler divine. Je le quittai au bout de ce temps. Mes esclaves furent dans un étonnement extrême de me voir aussi droit que si je n'avois jamais été incommodé, & je retournai à Kafa, dont tous les habitans regardèrent ma guérison comme un prodige.

Je ne fus pas plutôt de retour chez moi, que je fis venir à mes ordres le génie Aralim. Suivant les instructions de Koda-Bendé, je le consultai sur ma naissance, & j'appris avec une surprise bien agréable, que j'étois fils de Malekalsalem, & que je m'appelois Alroamat. Je fus aussi instruit de quelle manière les corsaires m'avoient enlevé, de la mort de ma nourrice, & ce ne fut pas sans une douleur inconcevable que je sus que le sultan de Georgie, chassé de ses états par l'usurpateur Dilsenghin, étoit réduit,

après avoir erré dans tout l'Orient, à vivre ſous la protection d'un des ſujets du roi de la Chine. Je me tranſportai en peu de temps dans les états de Diſalem; j'y vis Malekalſalem & Gulchenraz ſans être connu d'eux; je pris la figure de Fum-Hoam, que je fis tranſporter, pendant ſon ſommeil, dans ma maiſon de Kafa, où il a été endormi pendant tout le temps que j'ai joué ſon perſonnage. Vous ſavez le reſte, ſeigneur; c'eſt par mon ſecours qu'Holonja a averti Diſalem qu'il avoit chez lui une georgienne dont la beauté ſurpaſſoit celle des houris; que ce monarque s'eſt réſolu de la voir ſous un nom emprunté; qu'il en eſt devenu amoureux; qu'il a coupé la tête au traître Dilſenghin, & qu'enfin il eſt uni avec ma chère ſœur par des liens qui leur ſeront très-chers juſqu'au tombeau. Au reſte, ſeigneur, continua Alroamat, en adreſſant la parole au ſultan de la Chine, ſi j'ai feint d'être zélé ſectateur de la religion de vos ancêtres, ce n'a été que pour vous engager, par un ferment irrévocable, à vivre avec la reine votre épouſe dans une même religion, & j'eſpère qu'un peu de réflexion vous y déterminera ſans peine. En effet, y a-t-il rien de plus contraire au bon ſens que la tranſmigration

gration des ames d'un corps dans un autre? Pour me prêter aux contes extravagans de vos mandarins de la loi, je vous ai raconté des histoires dans le goût de celles qu'ils récitent à tous momens, & dont quelques-unes sont arrivées; mais non pas à moi, qui n'ai jamais cessé d'être ce que je suis, que lorsque, par la vertu des paroles cabalistiques qui me sont connues, j'ai bien voulu paroître à vos yeux sous une autre figure. Comment, suivant leurs principes, veulent-ils pouvoir se ressouvenir dans un corps de ce qui s'est passé dans un autre? Si cela étoit, & que l'ame pasſât ainsi de corps en corps, elle seroit bien malheureuse d'être assujettie aux inclinations dominantes de celui où elle réside; car enfin les bêtes féroces conservent toujours la triste & cruelle semence de leur espèce; la ruse & la malice sont héréditaires aux renards & aux singes; la fuite & la timidité est le partage des daims & des cerfs; & c'est bien avilir l'ame que de dire qu'elle ne puisse pas changer les habitudes du corps où elle se trouve. Selon quelques histoires de vos mandarins, les hommes sont irraisonnables, pendant que la farouche espèce des bêtes, ainsi que je vous l'ai fait voir, est douée d'un

raiſonnement très-ſenſé. Ah! ſeigneur, vous avez trop d'eſprit pour croire de pareilles puérilités; mais, entraîné par les préjugés de l'éducation, vous n'avez jamais voulu raiſonner ſur la religion de vos pères. Eſt-il poſſible que vous ſoyez perſuadé avec le peuple, que la nature immortelle des ames ſoit ſoumiſe à un corps qui eſt la nourriture des vers, & que parmi la multitude innombrable des ames, il naiſſe une émulation précipitée pour la préférence de s'introduire dans un corps qui vient d'être formé; à moins que, par l'accord fait entr'elles, il ne ſoit convenu que la première arrivée ait le droit d'être la première reçue dans un corps qui en a beſoin. La mort, ſuivant ce raiſonnement, ne ſeroit qu'un nom redoutable, & toutes ſes attaques ſeroient indifférentes; il ſeroit égal à l'homme de faire de bonnes ou de mauvaiſes actions (ce qui répugne à la nature). Vous me direz, ſuivant le ſyſtême de vos mandarins & des brakmanes indiens, que les ames paſſent dans des corps plus vils ou plus élevés, ſelon leur mérite ou leur démérite. Mais quels corps vos docteurs, ainſi que les brakmanes chez les indiens, eſtiment-ils ſupérieurs aux autres? Celui d'une vache.

Cette bête, disent-ils, a quelque chose de divin; l'ame qui y réside espère être bientôt purifiée des péchés dont elle étoit souillée dans ce monde, pour être présentée à leurs dieux, qui ne sont que des monstres ou des êtres imaginaires inventés par la friponnerie de vos premiers sacrificateurs, & soutenus par le libertinage & l'indépendance de ceux qui occupent aujourd'hui leurs places. Une vache? L'animal le plus sâle que l'on puisse trouver après le porc, dont vous faites votre mets le plus exquis, & que nous avons en abomination! Et vous croyez sincèrement de pareils discours? Non, seigneur, non, je suis persuadé du contraire, & que ma sœur vous a déjà fait connoître la différence qu'il y a entr'une religion aussi ridicule & celle de Mahomet, dont les grandes vérités comprises dans son alcoran sont dignes d'admiration. Cet ouvrage si respectable, tiré du grand livre des décrets divins, en fut détaché dès la création du monde, pour être mis comme en dépôt dans l'un des sept cieux qui sont sous le firmament. C'est de-là qu'il fut apporté à notre souverain prophète, verset par verset, des propres mains d'un (1) ange de la première hiérar-

(1) Mahomet prétend que ce fut l'ange Gabriel q'

chie, pendant l'eſpace de vingt-trois ans, ſuivant le beſoin des hommes; auſſi n'y a-t-il que les cœurs purs qui oſent toucher ce livre, qui lui a été envoyé de la part du roi des ſiècles. C'eſt ce Dieu qui d'un ſeul ſouffle a créé le ciel, la terre & toutes les créatures vivantes; les anges & les hommes ſavans ſont fermes dans cette vérité, qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui, & que Mahomet eſt ſon envoyé. Ce livre précieux contient toutes les hiſtoires du paſſé, des prédictions infaillibles pour l'avenir, & des loix juſtes & équitables pour le préſent. Il nous ordonne de faire de bonnes actions, de ne pas manquer aux cinq prières du jour, & de faire régulièrement l'ablution légale. Quoi de plus beau que le verſet du chapitre à Araf! *Pardonnez aiſément*, dit-il; *faites du bien à tous, & ne conteſtez jamais avec les ignorans.* Quoi de plus éloquent que ce qui eſt couché au chapitre Houd, où Dieu, pour faire ceſſer le déluge, dit ces paroles ſi ſublimes: *Terre engloutis tes eaux, ciel puiſe celles que tu as verſées.* L'eau s'écoula auſſitôt, l'arche s'arrêta

---

lui apporta ſon alcoran, & que l'original eſt écrit ſur une table qui eſt gardée au ciel.

ſur la montagne, & l'on entendit ces paroles : *Malheur aux méchans.* Voilà, ſeigneur, la religion que nous profeſſons, voilà les loix qu'elle nous impoſe; elle ne conſiſte point, comme la vôtre, dans l'adoration des monſtres & des anges rebelles; nous n'adorons qu'un ſeul Dieu, dont le pouvoir n'eſt pas borné, & qui, ſuivant les inſtructions de notre prophète, n'a beſoin que d'un peu de pouſſière pour renverſer ſes ennemis. Il punit les impies par les châtimens les plus terribles. N'eſt-ce pas lui qui, pour châtier l'orgueil de Caïcaous (1), ordonna au moucheron de pénétrer juſqu'aux membranes de ſon cerveau, & de lui cauſer une douleur ſi inſupportable, qu'il étoit obligé de ſe faire battre la tête avec un maillet? N'eſt-ce pas lui qui fit flotter ſur la mer le corps de Ferraoun (2), avec ſa cuiraſſe de fer, pour faire connoître à ſon peuple qu'il l'avoit délivré d'un ennemi ſi terrible dont il ignoroit la mort (3)? N'eſt-ce pas en faveur

(1) C'eſt, ſuivant l'hiſtoire orientale, Nembrod.

(2) Suivant la même tradition, c'eſt Pharaon. Les orientaux ont défiguré preſque tout l'ancien teſtament, ſoit dans les noms, ſoit dans les faits.

(3) L'alcoran eſt rempli de ſemblables miracles,

de Mahomet, & pour le préſerver de la fureur des coraiſchites, que lorſqu'il repoſoit dans la grotte de la montagne Thour, un acacia crût en une ſeule nuit à l'entrée de la grotte, qu'une paire de pigeons ramiers y firent leur nid, & que ce qui reſtoit d'ouverture à la caverne ſe trouva fermé d'une toile d'araignée, qui fit croire à ceux qui le pourſuivoient, que perſonne ne pouvoit y être entré nouvellement ? Ne vous dit-il pas encore dans le chapitre *des éléphans*, que Dieu envoya contre ſes ennemis des troupes volantes qui leur jetèrent des pierres, ſur leſquelles leurs noms étoient imprimés, & qu'il les rendit ſemblables aux grains ſemés dans un champ, & mangés par les oiſeaux ? Ne faites donc pas, ſeigneur, de comparaiſon de notre religion avec la vôtre : vous avez promis à Gulchenraz, ſi je ne venois pas à bout de lui faire embraſſer le culte de vos divinités, que vous fouleriez aux pieds les idoles que vous aviez la foibleſſe d'adorer. Ce moment eſt venu, & je ſens une ſatisfaction incroyable de m'appercevoir que mes diſcours vous ont touché.

---

auxquels les muſulmans ajoutent foi avec beaucoup de ſoumiſſion.

Oui, ſeigneur, vous êtes déjà muſulman dans le cœur; tous vos ſujets, à votre exemple, vont embraſſer la religion de Mahomet; ils ne mangeront pas du fruit de l'arbre Zacon (1), qui ne croît que dans l'enfer; vous & votre poſtérité, dans ce grand jour qui fera trembler les plus intrépides, tiendrez le livre de compte de vos actions, de la main droite; vous ſerez auprès d'un pommier frais, vous vous rafraîchirez avec les fruits de l'arbre de Muze (2), & les vierges du paradis de notre prophète chercheront à vous plaire à l'envi l'une de l'autre.

Oui, mon cher Alroamat, je ſuis muſulman, s'écria en ce moment le ſultan de la Chine, je ne puis trop-tôt en faire les exercices de religion, & je vous aurai une obligation infinie de la faire connoître à tous mes ſujets. Je vous réponds du ſuccès de cette entrepriſe, reprit Alroamat, & des

(1) Selon la tradition fabuleuſe des muſulmans, les fruits de cet arbre ſeront des têtes de démons; mais il y a auſſi un véritable arbre épineux qui porte ce nom, dont les fruits ſont très-amers, ce qui a donné lieu à cette fable.

(2) Voyez le chapitre de l'alcoran, intitulé le Jugement.

bénédictions que notre prophète répandra ſur le digne enfant dont Gulchenraz eſt enceinte ; il ſera, dans ſon temps, auſſi illuſtre dans les ſciences cabaliſtiques que nos plus renommés philoſophes, & ſera toute votre conſolation ſur la fin de vos jours.

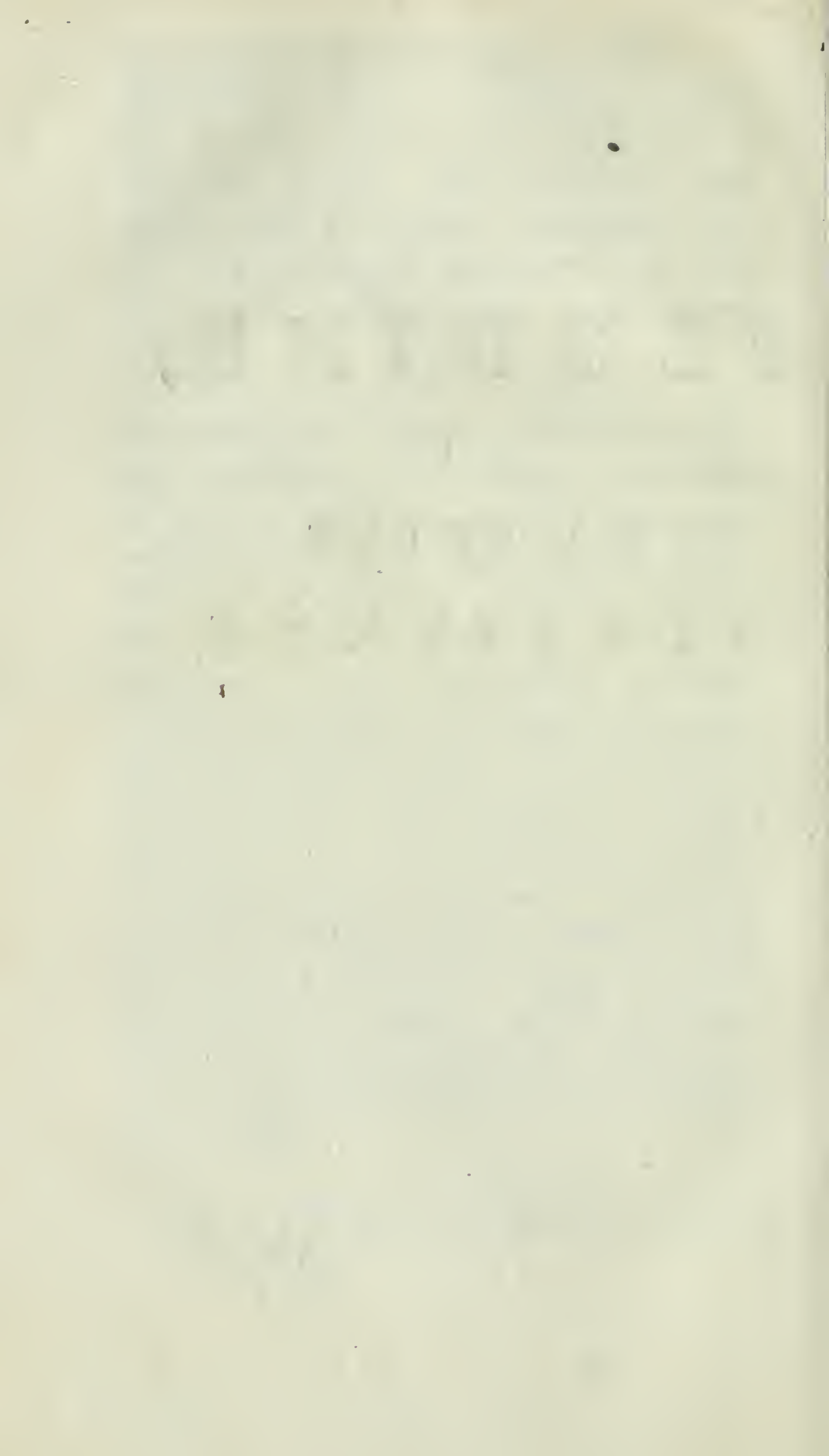
Diſalem tint parole à Alroamat, il fit abjuration de ſes erreurs, devint un très-zélé muſulman, & retourna, avec Gulchenraz, à la Chine, par les ſecours merveilleux d'Alroamat, qui, ſous la même figure de Fum-Hoam, détruiſit l'empire des idoles pour y établir la religion de Mahomet ; la reine de la Chine y donna le jour à un prince qui remplit toutes les prédictions de ſon oncle, dont il fut le digne ſucceſſeur. Pour Alroamat, il régna, après ſon père, dans la Georgie, avec tant de ſageſſe, que ſa mémoire y eſt encore reſpectée à l'égal de celle des premiers héros de la Perſe ; & il y fit des choſes ſi fort au-deſſus de la nature, qu'elles paſſeront toujours pour incroyables dans l'eſprit de ceux qui ne ſont pas inſtruits de la puiſſance de la cabale.

Fin des Contes chinois.

FLORINE,

OU

LA BELLE ITALIENNE.



LE LIBRAIRE

AU LECTEUR.

CHACUN ſait que le récit d'un événement ſingulier rend l'eſprit attentif, & jette l'ame dans l'admiration; aux jeunes gens ſurtout, il fait des impreſſions extraordinaires ſur l'eſprit, & grave ſur leur tendre cerveau des traces ſi profondes, qu'elles ne peuvent ſouvent être détruites que par la deſtruction de leur propre corps. C'eſt de ceci qu'il faut tirer avantage quand on veut inſtruire la jeuneſſe; & c'eſt le but que s'eſt propoſé notre auteur dans la compoſition de cet ouvrage. Il nous montre le chemin de la vertu & de la félicité, lorſqu'il ſemble qu'il ne nous entretient que des bagatelles qui font le ſujet d'un conte de Fées; & il tire pour ainſi dire, ſes forces de nos

foibleſſes, en nous rendant utile ce qui paroît purement agréable. C'eſt à-peu-près ainſi qu'Eſope inſtruiſoit dans ſes fables, & que l'auteur des aventures de Télémaque nous a donné ſes excellens préceptes.

Parce que les aventures que l'auteur décrit ſont la plupart allégoriques, il a été obligé de donner aux perſonnes dont il parle, des noms qui expriment leur caractère. Voici ce que ces noms ſignifient.

EXPLICATION DES NOMS PROPRES CONTENUS DANS CE CONTE.

A.

Achakie, *l'innocence.*
Agatonphiſe, *le bon ſens.*
Agnoïſe, *l'ignorance.*
Amélite, *le rélâchement.*
Antadiſe, *l'opiniâtreté.*

C.

Cliarote, *la tiédeur.*
Coyphite, *l'entêtement.*

D.

Diagine, *la réſolution.*
Dicayoſine, *la juſtification.*

E.

Ergonide, *le travail.*
Exapente, *la fraude.*

F.

Feliciane, *la félicité.*

G.

Griliſon, *le murmure.*

H.

Hallitie, *la vérité.*
Homotille, *la cruauté.*
Hypomone, *la patience.*
Hypopſite, *le ſoupçon.*

L.

Leucotiſſe,	*la candeur.*

O.

Ocioſine,	*l'oiſiveté.*

P.

Probus,	*la probité.*
Philaphtique,	*l'amour-propre.*
Piſonide,	*la fidélité.*
Philopone,	*l'induſtrie.*
Pſiphiſmate,	*le bon propos.*
Ponirge,	*la ruſe.*
Preſidoſe,	*la prévention.*
Prodite,	*la trahiſon.*
Phtonoſe,	*l'envie.*

R.

Rationtine,	*la raiſon.*

S.

Simpliciane,	*la ſimplicité.*
Sycophante,	*la calomnie.*

Y.

Yſſatie,	*la conſtance.*

Z.

Zelopie,	*la jalouſie.*
Zelopſide,	*le faux zèle.*

FLORINE,

OU

LA BELLE ITALIENNE.

NOUVEAU CONTE DE FÉES.

PREMIÈRE PARTIE.

AVANT la naiſſance de Romulus, il y avoit en Italie un prince qui faiſoit les délices de ſes ſujets. Ils jouiſſoient, ſous ſa conduite, d'une parfaite tranquillité ; & ſes voiſins, redoutant ſa valeur, n'oſoient troubler cette douce félicité. Ce prince voyageoit toujours dans toutes les provinces de ſes états, pour voir ſi l'on y rendoit exactement la juſtice. La reine ſon épouſe, qui l'accompagnoit toujours, arrivant à un château, qui étoit à l'une des extrémités de ſon royaume, accoucha heureuſement d'une princeſſe qui fut nommée Florine, & qui, dès le moment de ſa naiſſance, fit connoître qu'elle ſeroit un jour une des plus belles perſonnes du monde.

A peine eut-on commencé à goûter les plaiſirs de cette naiſſance, que le roi eut avis qu'un prince ambitieux, voulant profiter de ſon éloignement, avoit fait une irruption dans ſes états : ce qui l'obligea de partir avec ſa cour & toutes les troupes qui l'accompagnoient. Avant ce départ, il fit venir un ſage magicien pour rendre ce château inacceſſible à toutes ſurpriſes & inſultes, pour la conſervation de la princeſſe qui y reſtoit.

L'enchanteur, obéiſſant aux ordres du roi, fit des évocations, traça des caractères, invoqua les puiſſances de l'air, & leur fit des ſacrifices ; marqua de ſa baguette un cercle autour de cette habitation, la mettant ſous la garde & ſous la protection des intelligences ; y enterra des pièces de métal & des pierres précieuſes, où étoient gravés des taliſmans ; &, après cette cérémonie, quoique ce château fût ouvert, il n'étoit pas poſſible d'y entrer ni d'en ſortir, que du conſentement de ceux qui y étoient par l'ordre du roi.

Ce château étoit ſitué dans le plus agréable terrain de l'Italie. Il étoit bâti de marbre & de porphire, & on le regardoit comme un chef d'œuvre de l'antiquité.

Ses enceintes y répondoient par de riches

compartimens d'une beauté ſurprenante, où l'on trouvoit tout: ce qui fut encore augmenté par les ſoins de l'enchanteur.

Florine reſta dans ce château ſous la conduite d'une gouvernante digne de l'élever & d'être ſon exemple, avec pluſieurs femmes pour la ſervir. Elles excelloient chacune en particulier dans tous les arts qui conviennent à perfectionner une jeune princeſſe.

Elles trouvèrent dans Florine, à meſure qu'elle croiſſoit, toutes les diſpoſitions dignes de répondre à leurs ſoins. Tous les jours Florine en donnoit des témoignages ſurprenans; rien n'approchoit de la vivacité de ſon eſprit, de ſes demandes, & de ſes réponſes.

A dix-ſept ans, le bruit de ſes perfections s'étant répandu, Mauritianne, l'une des princeſſes des Fées, eut la curioſité de voir ſi ce qu'on en diſoit étoit véritable: ce qui l'obligea de quitter ſa cour, de ſe traveſtir en ſimple perſonne, & d'aller au château où Florine étoit, où étant arrivée, elle obtint la permiſſion d'y entrer & de voir la princeſſe.

Mauritianne fut ſurpriſe de voir Florine encore plus admirable que ce que la renommée en publioit, & fut contrainte d'avouer que, quoique Fée très-ancienne, elle n'avoit

jamais rien vu de ſi charmant que cette princeſſe.

Mauritianne n'étoit pas de ces Fées qui protègent la vertu, mais de celles qui ſont ambitieuſes, vindicatives, & qui mettent tout en uſage pour arriver au but de leurs mauvais deſſeins. C'étoit par ce moyen qu'elle étoit montée au degré de princeſſe & régente des Fées où elle étoit, par une fâcheuſe aventure arrivée à Féliciane leur véritable reine.

La vue de Florine alluma dans le cœur de Mauritianne une extrême jalouſie. Elle forma le deſſein de l'enlever pour la perdre; mais étant prévenue que ſon art lui étoit inutile dans ce lieu, tant que Florine ne ſortiroit point des enceintes du château, elle chercha les moyens de gagner la gouvernante, & de s'introduire auprès de la princeſſe, feignant de lui être utile pour lui apprendre à faire des ouvrages de broderie tels que ceux qu'elle leur fit voir, qui étoient d'une tiſſure imperceptible.

La ſage gouvernante refuſa Mauritianne, ne voulant pas mettre auprès de la princeſſe une perſonne qui lui étoit inconnue. Mauritianne fut obligée de ſe retirer, & de chercher d'autres moyens pour faire réuſſir ſon deſſein.





La Princeſse l'ayant entendüe, envoya une Sui=
=vante pour ſçavoir ce que ce pouvoit être.

J. Marillier del.   Borgnet Sc.

Elle crut que les mouvemens de compaſſion & de bonté, que la princeſſe avoit naturellement pour les malheureux, pourroient produire l'effet qu'elle ſe propoſoit.

Mauritianne reſta aux environs du château; &, un jour qu'elle apperçut la princeſſe qui ſe promenoit ſur une des terraſſes de l'enceinte, elle prit la figure d'une vieille, ſe plaignant comme une perſonne accablée de douleur. La princeſſe l'ayant entendue, envoya une ſuivante pour ſavoir ce que ce pouvoit être. Cette ſuivante lui rapporta que c'étoit une vieille femme étendue par terre, qui paroiſſoit très-mal, & qui demandoit du ſecours. La princeſſe y courut. Mauritianne voyant Florine hors de cette enceinte, la ſaiſit d'une main, &, de l'autre, traça autour d'elle un cercle myſtérieux, & à l'inſtant elles furent enveloppées d'un nuage fort épais, qui les déroba aux yeux de la ſuivante.

Alors Mauritianne l'enleva dans un char d'ébène, tiré par des vautours, qui, paſſant avec rapidité dans les airs, ſe rendirent à ſon palais.

A ſon arrivée, toutes les Fées vinrent la recevoir & lui faire leur cour; elle deſcendit de ſon char, & en fit deſcendre Florine, qui fit naître dans le cœur de ces Fées des

ſentimens bien oppoſés. Les bonnes la trouvèrent toute aimable, & en eurent compaſſion, & celles qui étoient du parti de Mauritianne, ne purent regarder Florine qu'avec des yeux de colère, & attendoient impatiemment le moment de la tourmenter.

Mauritianne fit conduire la princeſſe dans l'un des appartemens de ſon palais, pour voir ce qu'on en feroit, & de quelle manière on la traiteroit. Heureuſement pour elle, l'ordre en fut donné à une des bonnes Fées, qui la prit gracieuſement par la main, la faiſant paſſer par de ſuperbes appartemens, & la conduiſit dans un endroit où les meubles étoient d'un prix ineſtimable.

La Fée l'ayant fait aſſeoir dans un fauteuil, s'aſſit auprès d'elle, & fit ce qu'elle put pour la retirer un peu de l'étonnement où elle étoit. Hélas! dit la princeſſe avec un grand ſoupir, pourquoi m'a-t-on tirée de l'heureux ſéjour où je vivois avec tranquillité? & quel crime ai-je commis pour m'enlever comme on a fait, & me conduire dans un lieu qui, tout agréable qu'il paroît, ne m'y laiſſe eſpérer que de cruelles peines?

La jalouſie de la reine contre vous eſt la cauſe de votre enlèvement, dit la Fée; elle ſeroit d'humeur à vous faire un mauvais parti,

ſi les bonnes Fées qui ſont ici ne s'y oppoſoient, & ne l'empêchoient pas de pouſſer ſa paſſion & ſon reſſentiment auſſi loin qu'elle le voudroit. Nous vous connoiſſons, & nous ne ſouffrirons pas qu'on traite en criminelle une perſonne qui n'a jamais fait que du bien. Moi qui vous parle, j'en ai ſenti de ſenſibles effets, & il faudroit que je fuſſe de la dernière ingratitude, ſi je manquois à vous donner tous les ſecours qui me ſeront poſſibles.

Comment, dit la princeſſe, ai-je eu l'avantage d'obliger une perſonne comme vous ?

Vous l'allez entendre, dit la Fée, en vous faiſant connoître qui nous ſommes, & notre origine.

Ces étoiles que vous voyez, qui brillent au firmament, ont chacune une intelligence qui les gouvernent. Ces intelligences ſont toutes puiſſantes & toutes ſpirituelles ; & les influences qui partent de ces étoiles, n'en ſortent que par leurs ordres pour les exécuter. Ces intelligences ont ſous leurs dominations un grand nombre d'eſprits qui conduiſent ces influences dans l'air, afin qu'elles ne ſe répandent point au haſard, & qu'elles

s'unissent intimément aux sujets auxquels elles les ont destinées.

C'est nous qui sommes ces esprits ; & c'est sous notre conduite que ces influences sont distribuées. Nous n'avons point de corps, & ceux qui nous rendent sensibles à la vue, sont d'une nature si pure, qu'ils doivent plutôt être pris pour des esprits que pour des corps ; nous affectons plus la figure humaine qu'aucune autre, comme étant la plus parfaite.

Notre pouvoir est grand ; nous disposons des élémens & de tout ce qu'ils contiennent, & la parfaite connoissance que nous en avons, nous fait faire des choses que les hommes tiennent pour des prodiges, parce qu'ils en ignorent la véritable cause ; & comme nous sommes toutes savantes dans les secrets de la nature, nous nous en servons à propos pour faire le bien ou le mal, comme il nous plaît.

Nous ne sommes pas toutes bienfaisantes, nous tenons des influences des étoiles d'où nous sortons, qui sont bonnes ou mauvaises ; les bonnes étant données pour récompenser la vertu, & les mauvaises pour punir le vice.

Nous ne sommes pas ici pour toujours ;

quand chacune de nous a paſſé ſur la terre le temps qui lui eſt preſcrit, nous retournons dans l'étoile d'où nous ſommes ſorties, ce qui a fait dire à quelques philoſophes que nous mourions, ce qui n'eſt pas vrai, notre mort ne devant arriver que dans l'entière révolution de l'univers.

Tous ces avantages ſont balancés. Un jour de la ſemaine nous ſommes toutes changées différemment, ſoit en louve, ſerpent, chauveſouris, ou tel autre animal qu'il plaît au deſtin, & ſi ſous cette figure nous recevons quelques coups mortels, nous mourons effectivement, ſans jamais retourner dans nos étoiles.

Un jour que j'étois belette, une de vos ſuivantes m'alloit faire périr; vous lui défendîtes de me frapper; elle vous obéit, & je me dérobai : faveur que je reconnoîtrai tant que je ſerai Fée.

En achevant ce diſcours la Fée embraſſa la princeſſe qui eut bien de la joie de recevoir, pour une action qui lui avoit ſemblé ſi peu de choſe, une ſi ſalutaire conſolation.

La Fée tira une verge d'or qu'elle avoit ſous ſa robe, de laquelle elle frappa le parquet où elles étoient, & il parut une table magnifiquement ſervie de beaux fruits, qu'elle

présenta à Florine : ils sont excellens, lui dit-elle, & vous en avez besoin ; vous n'avez pris aucuns rafraîchissemens depuis la sortie de votre palais. La princesse ne put se dispenser d'en prendre. Elle en mangea, & les trouva d'une bonté extraordinaire ; ensuite la Fée refrappa de sa verge sur le parquet, & la table disparut : il faut, dit la Fée, dissimuler notre amitié aux autres autant que nous pourrons, pour avoir plus de facilité de vous servir. Elle fit alors présent à la princesse d'une phiole d'eau-de-vie immortelle. Serrez-la bien, lui dit-elle, elle vous sera très-utile ; cette eau a la propriété de changer tous les venins en matière la plus pure, & quoiqu'on en ôte, la phiole se trouvera toujours pleine, c'est le premier secours que je puis vous donner ; les autres occasions de peines qu'on voudra vous faire, me fourniront aussi de nouveaux moyens de vous témoigner ma reconnoissance.

Mauritianne assembla son conseil, où toutes les Fées se trouvèrent, & leur tint ce discours. Cette personne que vous avez vue descendre de mon char, est une princesse dont la réputation est si grande que les mortels la croyent une divinité : ce bruit étant venu

venu jusqu'à moi, excita ma curiosité; je fus voir cette princesse, & il me parut qu'elle avoit tous les extérieurs très-nobles & peu ordinaires aux personnes du monde. Pour bien connoître si ce qui lui attire ces grands honneurs qu'on lui rend ici-bas, & qui n'appartiennent qu'aux Fées, vient par un bon usage qu'elle fait des dons précieux dont les auteurs de la nature l'ont enrichie, ou par des mouvemens d'ambition & de vanité qui ne peuvent être excusables, j'ai jugé à propos de l'enlever & de l'exercer par des épreuves qui puissent en découvrir la vérité.

Les Fées qui étoient de l'humeur & du parti de Mauritianne, approuvèrent ses sentimens, & proposèrent à l'assemblée les plus difficiles épreuves, comme chose légère & facile à faire.

Mais une des Fées qui avoit toujours été une des principales conseillères de Felicianne, la véritable reine, leur dit que Florine paroissoit en toutes ses actions très-modeste, & n'avoit de passion que pour faire le bien; que cette action de charité qui étoit la cause qu'elle étoit au pouvoir de la reine, faisoit bien connoître les mouvemens de son ame, & que les plus légères épreuves devoient suffire pour les en persuader.

Mauritianne ayant remarqué que ce raisonnement paroiſſoit judicieux à l'aſſemblée, crut qu'un autre répété avec la même force renverſeroit ſes deſſeins. Elle dit que pour éviter les longueurs que ces diſcours euſſent pu cauſer, il étoit néceſſaire qu'on tirât au ſort, & que par ce moyen chacune jugeroit ce qu'elle trouveroit à propos que l'on fît. Cet avis fut reçu; l'on tira au ſort, & la pauvre Florine fut condamnée à filer la toile qui ſépare le jour d'avec la nuit. Cet ordre fut donné à une des mauvaiſes Fées pour le lui aller annoncer, & lui délivrer ce qu'il falloit pour faire ce chef-d'œuvre.

Cette Fée fut ravie d'être chargée de cette commiſſion; elle ſe rendit où Florine étoit, & n'oublia pas la moindre circonſtance pour s'en bien acquitter. Quand elle arriva, la pauvre princeſſe ne ſe ſoutenoit plus que par les douces eſpérances que cette Fée qui l'aimoit ne l'abandonneroit pas. Florine écouta reſpectueuſement ce que la Fée lui dit, & reçut ce qu'elle lui préſenta, qui étoit une quenouille d'ébène, un fuſeau d'ivoire, & des toiles d'araignées qui devoient lui ſervir de filaſſe pour filer cette toile qui ſépare le jour d'avec la nuit : je ne doute pas, lui dit cette Fée, que vous

qui êtes née toute ſpirituelle, vous ne ſachiez bien qu'avant de poſer la filaſſe ſur la quenouille, il faut la préparer & la battre pour en faire ſortir les ordures qu'elle a pu contracter. Voilà une petite baguette qui pourra vous ſervir; nous eſpérons vous féliciter ſur la beauté de votre ouvrage, & vous rendre juſtice. Cela dit, elle la conduiſit dans l'endroit qu'on lui avoit deſtiné pour travailler.

C'étoit un cabinet où le parquet, les murs & le plafond étoient d'un marbre noir, & les meubles d'ébène, avec un petit lit de damas blanc, où la princeſſe devoit ſe repoſer. Cet endroit n'avoit qu'une petite croiſée très-exhauſſée, qui bordoit le plafond, & qui ne donnoit de lumière qu'autant qu'il en falloit pour rendre ce lieu plus affreux.

La Fée laiſſa la princeſſe ſeule dans cet appartement; elle lui recommanda d'être diligente pour lui plaire, lui diſant qu'elle partageoit ſa diſgrace, & qu'elle employeroit ſon crédit pour elle auprès de la reine.

Florine, après avoir d'un coup-d'œil examiné ce lieu, étala ſa filaſſe. Dès les premiers coups qu'elle donna ſur cette filaſſe avec ſa baguette, elle en vit ſortir une

nombreuſe quantité de groſſes araignées qui lui firent peur ; & voulant continuer, elle connut qu'on vouloit la perdre.

Cette baguette qu'on lui avoit donnée étoit de ſorbier, arbre qui a la vertu de faire renaître le venin aſſoupi. La princeſſe ſoupira, & ſans ſuccomber à la douleur, chercha le moyen de ſe tirer de ce mauvais pas. Elle ſe ſouvint que la phiole d'eau-de-vie immortelle que ſon amie lui avoit donnée, chaſſoit les venins, elle en répandit ſur ſa filaſſe, & dans le moment les araignées diſparurent, & cette filaſſe devint blanche comme la neige ; elle en prit, & en mit ſur ſa quenouille, qu'elle avoit frottée d'un peu de cette eau : elle fila enſuite, & couvrit ſon fuſeau d'un fil qui étoit d'une fineſſe pareille à celui des plus adroites Fées.

La Fée qui avoit parlé au conſeil en faveur de Florine, chagrine de ce qui venoit d'être prononcé contr'elle, alla rêver ſeule dans une des allées du jardin. Le prince Probus, fils de Mauritianne, l'ayant rencontrée, s'approcha d'elle, & lui dit : ſage Fée, oſerois-je vous demander le ſujet de votre triſteſſe ? ſi j'y puis remédier, je vous prie de compter ſur mon amitié.

Cette Fée ſe crut obligée de répondre

naturellement à un prince ſi généreux; elle lui dit que c'étoit ſa mère qui venoit de faire une injuſtice. La bienſéance vouloit qu'elle lui en fît un myſtère, & qu'elle lui diſſimulât ſa penſée; mais comme elle lui connoiſſoit l'ame droite, elle ne lui cacha point que la reine ſa mère avoit enlevé & emmené priſonnière à la cour une belle princeſſe, dont le mérite étoit ſi grand, qu'elle s'étoit attirée par ce moyen le reſpect & la vénération de tous les hommes; elle lui conta que la reine la ſoupçonnoit de n'avoir qu'une vertu poſtiche & étudiée pour dérober ici-bas ce qui n'appartenoit qu'aux Fées, & que tenant ſon conſeil, elle y avoit obſervé un ordre ſi extraordinaire & ſi particulier, que ſous une apparence de juſtice, & ſous prétexte d'être inſtruite de la vérité, cette pauvre princeſſe avoit été condamnée à filer la toile qui ſépare le jour d'avec la nuit.

Il n'y a pas un moment à perdre, répliqua Probus; cette pauvre princeſſe va périr, ſi on ne lui donne promptement du ſecours. Je m'en vais ſaluer la reine qui m'attend, je reviens dans le moment : voyez ce que nous pourrons faire pour lui rendre ſecrètement tous les ſecours dont elle aura beſoin.

La Fée qui avoit conduit Florine au cabinet du crépuſcule, pour faire ce qui lui avoit été ordonné, y retourna croyant la trouver morte, ou du moins hors d'état de reſpirer : mais elle fut bien ſurpriſe de trouver la princeſſe qui ſe repoſoit ſur ſon lit, ayant achevé ſon ouvrage avec la dernière perfection.

Ce premier piège que Florine avoit ſi bien ſu éviter, affligea la Fée, dans la crainte qu'elle eut qu'elle n'en fît autant des autres épreuves qu'on pourroit lui donner ; & le trouble où ce reſſentiment la mit, ne lui permit que de dire à Florine : je m'en vais apprendre à la reine que votre ouvrage eſt achevé.

Cette Fée courut chez la reine, à qui elle raconta ce qu'elle venoit de voir. La reine en reſta un moment interdite : on lui a donné, dit-elle, les avis & les ſecours néceſſaires, il ſeroit inutile de s'en informer ; faites-la moi venir.

Cet ordre fut incontinent exécuté ; la princeſſe apporta ſa fuſée, qu'elle préſenta à la reine. La reine la reçut d'un œil en apparence rempli de bons ſentimens pour elle ; elle la loua, & la ſollicita de continuer,

en l'aſſurant qu'elle ſeroit une des plus empreſſées à vouloir partager ſon amitié.

La reine tint un nouveau conſeil, & trouva encore le moyen de faire régler que Florine iroit chercher la roſe impériale ſans épines.

Une des Fées fut députée pour rendre la princeſſe à l'entrée du chemin qui conduiſoit à la montagne où cette fleur ſe trouvoit, & lui donna de la graine pour en ſemer une autre, avec les autres choſes qui lui étoient néceſſaires pendant ſon voyage.

La Fée conduiſit Florine à l'entrée de ce chemin. C'eſt ici, belle princeſſe, lui dit-elle, que nous devons nous quitter; je prie le ciel qu'il vous conduiſe heureuſement où vous devez aller. J'ai déjà conduit ici pluſieurs perſonnes; quelques-unes ont péri par leur imprudence, & faute d'avoir bien pris les conſeils d'une Fée que vous trouverez en chemin; mais celles qui les ont exécutés ont accompli ce qui leur avoit été ordonné. Faites donc ce qu'elle vous dira, & j'aurai le plaiſir de vous voir triomphante avec la fleur que vous allez chercher. S'étant enſuite embraſſées, elles ſe ſéparèrent.

A quelques pas de-là la princeſſe trouva un chemin aſſez large, droit, & à perte de

vue ; ce chemin étoit au milieu d'un grand bois de palmiers, orangers & citronniers ; la terre étoit émaillée de tout ce que la nature peut avoir de plus ſuave & des plus riches fleurs. Il étoit merveilleuſement entrecoupé d'une infinité de petits ruiſſeaux, qui par leurs différens contours formoient par leur chûte un murmure dont la douceur charmoit : là, les oiſeaux par leurs concerts inſpiroient tout ce qu'on peut exprimer de plus tendre & de plus agréable.

Florine fit ce chemin ſans inquiétude, & arriva inſenſiblement au bout; elle y trouva un grand portique magnifiquement bâti, qui joignoit un palais qui n'étoit pas moins ſuperbe, où il y avoit une tour très-exhauſſée, qui faiſoit le logement favori de Rationtine, qui étoit la fée qui devoit la conſeiller.

En approchant de ce portique, la princeſſe apperçut cette Fée, qui venoit au-devant d'elle pour la recevoir. Elle lui fit bien des careſſes, auxquelles Florine répondit autant qu'elle en étoit capable. Rationtine la conduiſit dans ſon palais, & la fit aſſeoir ſur un lit de repos des plus riches.

Cette Fée ne ſortoit jamais que pour recevoir les perſonnes qui paſſoient par ce

portique, pour leur donner de ſages conſeils ſur les choſes qu'elles vouloient faire. Elle s'informa de Florine quel étoit le ſujet de ſon voyage. A quoi cette princeſſe répondit, que le conſeil des Fées l'envoyoit chercher la roſe impériale ſans épines.

Vous y réuſſirez, dit la Fée, ſi vous faites ce que je vous dirai. Pluſieurs l'ont cherchée avant vous; ceux qui m'ont crue, l'ont emportée, & les autres y ont malheureuſement péri pour n'y avoir pas fait attention.

A quelques pas d'ici, continua-t-elle, vous rencontrerez des perſonnes qui vous paroîtront très-agréables, & qui vous feront de fortes inſtances pour vous faire reſter avec elles. Elles eſſayeront de vous perſuader qu'elles jouiſſent elles ſeules des plus grands plaiſirs de la vie; mais gardez-vous bien de les croire, elles ne tendent qu'à vous perdre comme elles; pour peu que vous y faſſiez attention, vous en découvrirez l'erreur & le menſonge.

Vous en trouverez d'autres qui voudront aller à vous pour vous perſuader les mêmes choſes, & de plus dangereuſes encore: évitez-les promptement, & vous dérobez d'elles.

Enfin, vous rencontrerez encore d'autres perſonnes, mais d'un eſprit délicat, inſinuant, perſuaſif, & d'une extrême fineſſe, qui ont l'art de gagner & de ſurprendre ceux qu'elles voyent, pour peu qu'on les écoute. Ma princeſſe, à meſure que vous approcherez de ceux-ci, figurez-vous d'entrer dans un air ſubtil & très-contagieux; fermez tous les ſentiers de votre cœur pour le garantir de leurs funeſtes atteintes, & perſuadez-vous que dans ce voyage vous n'avez beſoin que de la roſe impériale. Ne prenez rien de ce que ces habitans vous préſenteront, ce ſeroit aſſez pour vous perdre. Si vous êtes obéiſſante, vous arriverez heureuſement au pied de la montagne où eſt cette fleur, & vous ne manquerez pas de la trouver; je vous donnerai mon fils pour vous ſervir de guide; quoiqu'il vous paroiſſe enfant, il connoît les chemins, & il empêchera que vous ne vous égariez.

Mais, madame, répliqua la princeſſe, c'eſt donc une grande affaire que de trouver cette fleur? & il faut donc être dans une terrible circonſpection pour y réuſſir?

Il n'eſt pas beſoin, dit la Fée: de tant de ſoin que vous penſez, il ne faut qu'une

droiture d'ame & une ferme résolution ; je crois que vous n'en manquez pas, c'est ce qui me fait juger que vous y réussirez. Je prévois, dit la princesse, qu'il y a peu de personnes qui osent tenter un si haut dessein.

Désabusez-vous, ma princesse, répliqua la Fée; cette aventure est à la portée de tout le monde, & j'ai vu de simples bergers y mieux réussir que des rois & des reines. En disant cela, elle fit passer Florine dans un sallon, qui avoit des vues sur un jardin d'une beauté ravissante, où l'on avoit servi un repas qui ne laissoit rien à souhaiter de plus exquis & de mieux apprêté. La princesse mangea, & sur la fin du repas, la Fée fit venir son fils pour servir d'écuyer à Florine; & après s'être fait de grandes civilités, la princesse partit pour continuer son voyage.

Mauritianne pendant ce temps-là étoit désolée de ce que Florine avoit adroitement évité, par une première épreuve, le coup de sa haine, & craignoit encore de la manquer par les mêmes endroits.

Ses amies n'étoient pas moins tourmentées qu'elle; & pendant qu'elles se déroboient pour cacher leur chagrin aux autres, le prince & la Fée conseillère s'assembloient dans un

des bosquets du jardin pour s'en divertir, & pour découvrir qui pouvoit être celle qui avoit servi Florine. Comme leur conversation ne rouloit que sur cette aventure, la Fée bonne amie de Florine arriva, qui leur apprit que c'étoit elle, & de la manière qu'elle l'avoit fait avant même qu'on l'eût condamnée.

Le prince & l'autre Fée l'en félicitèrent, & en eurent une joie incroyable. Je vois bien, dit le prince, que cette personne est d'un grand mérite, puisqu'elle a su si à propos, & sans se déconcerter, se servir de cette eau que vous lui avez donnée, dans un temps si précieux pour elle, & qu'elle est encore mieux partagée des beautés de l'esprit que de celles du corps.

Il n'en faut pas douter, dit la Fée, bonne amie de Florine; je l'ai vue dans son palais avant qu'elle vînt ici, & je l'ai toujours trouvée toute brillante d'esprit & de vertu; cela, joint aux obligations que je lui ai, fait que je ne me lasserai jamais de lui rendre tous les services qui me seront possibles. Et moi, dit le prince, je veux vous seconder. Elle est allée chercher la rose impériale; je veux la servir, afin qu'elle revienne avec cette fleur; je me persuade qu'elle n'a

jamais été cueillie par une personne qui la mérite mieux.

Florine, après avoir quitté Rationtine, entra dans un bois délicieux, qui avoit un grand nombre de chemins à demi frayés, entrelassés les uns dans les autres, & dont le choix de celui qu'elle devoit prendre lui étoit inconnu. Son petit guide la voyant embarrassée, en sourit, & prenant le devant, lui fit connoître celui qu'elle devoit tenir.

La princesse fut surprise de voir un enfant si assuré dans une route si difficile. Que j'aurois de curiosité, lui dit-elle, de savoir comment vous pouvez être si éclairé. J'ai, dit-il, conduit ici tant de différentes personnes, qu'il n'est pas possible que ceux qui me suivront se puissent égarer.

Mais, comment, dit Florine, ce que vous dites peut-il être, étant si jeune que vous êtes ?

Je ne suis pas si jeune que vous le croyez, répliqua ce conducteur; je suis aussi ancien que le premier homme, & ma jeunesse durera autant qu'il y en aura sur la terre; je ne puis vieillir, comme étant le fils de Rationtine, qui est fille du ciel, & qui me donne toujours une florissante jeunesse.

Mais, mon cher conducteur, lui dit Flo-

rine, madame votre mère n'eſt-elle pas de la race des Fées?

Elle eſt bien Fée comme les autres, mais d'une origine bien plus noble & plus élevée que celles que vous avez vues; celles-là ne ſont que filles des étoiles, & n'ont de pouvoir que ſur les choſes matérielles & ſenſibles; ma mère, au contraire, eſt fille du ciel, & ſon pouvoir s'étend ſur les ames, & par ſes ſages conſeils, elle agit ſur la volonté des mortels; c'eſt ce qui lui a donné le nom de Rationtine, qui veut dire princeſſe de la raiſon, ou la raiſon même. Ceux qui n'agiſſent que par ſes mouvemens, ne peuvent jamais faillir ni manquer d'être heureux.

Mais, dit Florine, puiſque madame votre mère nous eſt envoyée du ciel pour nous être ſi ſalutaire, d'où vient qu'elle ſe tient toujours dans ſon palais? Il n'y a que peu de perſonnes qui puiſſent la trouver; & combien y en auroit-il d'autres qui profiteroient de ſes avis, s'ils avoient le même avantage que j'ai eu?

Ce palais que vous avez vu, dit ce petit guide, eſt ſi bien ſitué, que de tous les endroits de l'univers on peut y arriver, & cette haute tour où ma mère tient ordi-

nairement ſon ſiège, fait qu'elle découvre de-là diſtinctement toutes les autres parties de la terre; & lorſqu'elle voit que quelqu'un a beſoin d'elle, elle va à eux, ou m'envoye pour les ſecourir : mais ſon inclination eſt plus forte pour ceux qui la viennent trouver par le chemin que vous avez tenu.

Quoi, répondit Florine, tous ceux qui viennent à elle ne ſe rendent-ils pas par la même voie?

Non, dit le petit guide; peu de gens arrivent par ce chemin, & encore ceux qui y viennent s'y arrêtent-ils ſi long-temps, qu'ils ne s'y rendent que tard.

Je n'en ſuis pas ſurpriſe, dit la princeſſe; il eſt difficile qu'un jeune cœur puiſſe paſſer un ſi agréable ſéjour en courant.

Vous ne vous y êtes point cependant arrêtée, dit le petit conducteur, & tout ce qu'il y a de ſi agréable en ce lieu ne vous a pas dérobé un moment de l'exécution de vos ordres.

Je ne ſais pas, dit la princeſſe, comment cela s'eſt pu faire. C'eſt, dit le petit guide, ce qui a fait dire à ma mère que vous deviez emporter le prix de la roſe impériale; car enfin, ce chemin ſi rempli de charmes

ne repréſente que les plaiſirs de l'enfance, où les ames bien nées ne font pas un long ſéjour, étant jalouſes d'arriver avant le temps au palais de ma mère, qui les prévient toujours d'une extrême tendreſſe. Ce ſont ces ſortes de perſonnes qu'elle me donne à conduire, & qu'elle me recommande le plus.

En diſant cela, ils ſe trouvèrent hors du bois, & à l'entrée d'une plaine, où ils apperçurent de loin quelques habitations. Au delà de cette plaine, il y avoit un vallon, au bas duquel étoit une rivière qui bordoit un bois, dont l'aſpect réjouiſſant ſe redoubloit dans le miroir des eaux, & flattoit agréablement la vue. Là, ils rencontrèrent de jeunes perſonnes couchées ſur le gazon à l'ombre de ce bocage, qui d'abord qu'elles apperçurent la princeſſe, ſe levèrent, & vinrent au devant. L'une d'entr'elles l'abordant civilement, lui dit: Nous ſeroit-il permis, madame, de vous demander où vous adreſſez vos pas? Eſt-ce le haſard qui vous conduit ici? & ſerions-nous aſſez heureuſes d'avoir l'avantage de vous y être utiles? Les ſentimens de reſpect & d'amitié que vous nous inſpirez, madame, ne ſont pas ordinaires; il eſt aiſé de ſe perſuader en vous voyant, que ſi vous n'êtes pas une

divinité, du moins vous êtes une grande princeſſe. Je vais, répondit Florine, chercher la roſe impériale ſans épines. Le deſſein eſt digne de vous, madame; nous ne nous ſommes point trompées dans le jugement que nous en avons fait, je vous crois auſſi trop gracieuſe pour refuſer de nous accompagner juſqu'au lieu de rafraîchiſſement, & d'y reſter quelques jours avec nous. Je ne le puis, dit la princeſſe; mon deſſein ne me permet pas de m'arrêter; ce ſont les Fées qui m'envoyent, elles veulent être promptement ſervies. Cela ne vous brouillera point avec elles, reprit la même qui venoit de lui parler; elles ſont perſuadées qu'il faut que vous ayez quelques jours de repos, pour pouvoir réſiſter aux fatigues de ce grand voyage. Vous ne pouvez pas, madame, rencontrer en chemin un ſéjour plus agréable que le nôtre, ni des perſonnes plus zélées pour vous. Nous brûlons d'impatience de vous faire partager les grands plaiſirs dont nous jouiſſons; faites-nous donc cet honneur, madame, & n'affligez pas, par vos refus, des perſonnes qui ſont plus à vous qu'à elles-mêmes. Nous voilà bientôt rendues aux portes de notre palais; nous ne ſouffrirons pas que vous y paſſiez ſans vous

rafraîchir. Toutes les autres dames qui l'accompagnoient, se joignirent à elle, en composant un cercle, & firent des prières si pressantes, que Florine succomba à leurs caresses & à leurs empressemens.

A quelques pas de-là elles rencontrèrent Ociosine, la princesse du lieu, qui se promenoit avec des personnes de sa cour. Elle reçut gracieusement Florine, & la conduisit dans son palais, la faisant asseoir dans un fauteuil auprès d'elle. Ociosine se coucha à demi sur une espèce de sopha, qui étoit placé dans un des coins de l'appartement où elles étoient. Les murs & le plafond de cet appartement étoient de glace très-fine, & le parquet de cèdre : le sopha étoit garni de gros carreaux de duvet, couvert d'une étoffe d'argent, & entouré de rideaux qui formoient une espèce de niche. Ces rideaux étoient de drap d'or, parsémés dedans & dehors d'un grand nombre de rubis, de diamans, d'émeraudes, & d'autres pierres précieuses. Tous les autres appartemens de ce palais n'étoient pas moins magnifiques; ils étoient particulièrement meublés d'un grand nombre de lits de repos, de fauteuils, de carreaux, de tables, de toilettes & de glaces. Toutes les personnes de la cour s'étant

placées auprès de la princeſſe, ſuivant leurs dignités, Ocioſine ſe tourna du côté de Florine, & lui demanda quel pouvoit être le ſujet de ſon voyage. Florine lui répondit, que c'étoit pour aller chercher la roſe impériale ſans épines. Je ſuis très-ſurpriſe, dit la princeſſe, qu'étant encore ſi jeune, vous ayez oſé entreprendre une choſe ſi pénible; c'eſt, pourſuivit-elle, tout ce que pourroit faire une perſonne âgée & bien forte. Au lieu d'aller plus loin, de vous embarquer mal-à-propos, reſtez quelque temps ici, & vous reconnoîtrez que la choſe eſt au-deſſus de vos forces. J'ai dans ma cour des dames qui avoient fait les mêmes démarches que vous venez de faire, & qui ont été obligées par de rudes fatigues d'en interrompre le cours pour prendre les avis & les conſeils qu'on vous offre.

Une des dames du cercle ſe leva de deſſus ſon ſiége, & dit, s'adreſſant à Florine, madame, je ſuis une de ces perſonnes dont la princeſſe vous parle. J'ai paſſé au palais de Rationtine pour tenter les mêmes aventures que vous; mais je n'eus pas fait bien du chemin, que je me trouvai d'une laſſitude & d'un accablement inſupportable; je fus contrainte de m'aſſeoir,

& je me trouvois dans une grosse inquiétude sur ce que je devois faire, lorsque le fils de Rationtine parut & vint à moi. Cet enfant se nomme Philaphtique; il est tout aimable & bienfaisant. Son abord dissipa mes peines; il me conduisit auprès de la princesse que vous voyez, qui a mille bontés pour moi, & chez qui on a toutes sortes d'agrémens, en attendant que je puisse avoir toutes les forces que je prévois qui sont nécessaires pour venir à bout d'un si grand dessein.

Comme cette dame achevoit son discours, le petit Philaphtique dont elle venoit de parler entra; mais ayant apperçu le guide de Florine auprès d'elle, il se retira.

Pendant ce temps-là la princesse Ociosine s'endormit dans sa niche, & Florine se trouva si abattue, qu'elle n'eut pas la force de demander à son petit conducteur, si celui qui venoit de paroître étoit son frère.

Toutes ces dames voyant leur princesse endormie, coururent aux choses qui leur faisoient le plus de plaisir. Les unes se mirent à leur toilette; d'autres se couchèrent sur des lits de repos ou sur des canapés; d'autres prirent des fauteuils, & s'assemblèrent pour discourir sur les plus belles manières de s'habiller; faisant mille figures & contorsions

des yeux, des mains & des pieds pour expliquer les confidérables différences de bien affortir & diverfifier leurs habillemens ; d'autres enfin s'approchèrent des tables où l'on répandit un grand nombre de morceaux de cartes de différentes couleurs, affemblés bien jufte par petits tas, qu'elles prirent avec avidité & à qui elles donnoient une continuelle agitation, en fe les préfentant les unes aux autres. Elles avoient devant elles des monceaux d'or & d'argent monnoyé, qui fuivoient, par un flux & reflux, le mouvement de ces cartes. Florine, qui étoit toujours reftée auprès de la reine, & qui ne connoiffoit point ces fortes de divertiffemens, admiroit comment ce mouvement de cartes avoit le pouvoir de faire un fi fréquent changement, & eût bien voulu favoir comment fur le vifage de ces dames, la joie, l'amour, la colère, la fureur & toutes les autres paffions pouvoient fe fuccéder les unes aux autres.

Ociofine s'étant éveillée, toutes les dames fe rendirent auprès d'elle, & l'on fervit une collation de fruits dans le plus bel ordre du monde. La princeffe, fans fortir de fa niche, pouvoit difpofer commodément de tout ce qui étoit fur la table. Florine refta toujours

ſur ſon ſiége, auprès de la princeſſe, fort attentive à examiner tout ce qui ſe paſſoit, ſentant dans ſon ame de terribles agitations, en réfléchiſſant ſur les conſeils que Rationtine lui avoit donnés, ſur ce qu'elle voyoit, & ſur ce qu'on venoit de lui dire. Dans cet embarras d'eſprit, on lui ſervit de tout ce qu'on put choiſir de meilleur ſur la table; & ſans penſer à ce qu'elle faiſoit, elle alloit en goûter, lorſque ſon petit conducteur déploya deux aîles qu'il avoit aux épaules, & que Florine ne lui avoit pas encore apperçues, leſquelles écartèrent des yeux de Florine une noire vapeur qui l'environnoit; & dès que cette exhalaiſon fut diſſipée, Florine reconnut que tout ce qu'elle voyoit, n'étoit qu'artifice, que tous ces fruits étoient vuides, ou remplis de matières empoiſonnées; & à l'inſtant elle ſe leva, & ſuivit ſon guide, qui l'écarta d'un endroit qui lui étoit ſi pernicieux.

Au ſortir des enceintes de ce palais, ils trouvèrent une avenue plantée à doubles rangs d'ormeaux, de frênes & de tilleuls, qui faiſoit un fort bel aſpect. Florine crut d'abord que c'étoit-là le chemin qu'elle devoit prendre. Mais ſon petit guide l'arrêta, en lui faiſant connoître qu'il ne falloit pas

toujours donner dans le premier pas qui nous paroiſſoit agréable; que les voies qui nous flattoient davantage, n'étoient pas ordinairement les plus heureuſes. Il lui fit quitter ce chemin, & prendre celui qu'elle voyoit à ſa droite. La princeſſe entra dans un ſentier couvert de cailloux, d'épines & de ronces, où elle avoit bien de la difficulté à marcher. Elle ne put s'empêcher de dire à ſon conducteur: pourquoi m'avez-vous obligée de quitter ce chemin qui paroiſſoit ſi beau, pour m'en faire prendre un ſi rude & ſi pénible? Celui que vous aviez pris, repartit ce guide, conduiſoit droit au palais de la volupté; c'eſt celui que ma mère vous a dit être ſi pernicieux, & où vous euſſiez encore été plus expoſée que dans celui de l'oiſiveté, que nous venons d'abandonner. Que je vous ai d'obligations, mon cher conducteur, dit Florine. Je ſuis fort ſenſible aux bontés que vous avez pour moi. Mais dites-moi, de grâce, n'y auroit-il point quelqu'autre chemin plus doux pour continuer ma route? C'eſt ici le plus court, reprit ce guide; ce chemin n'eſt difficile qu'à l'entrée, les autres qu'on pourroit prendre, ſont à la vérité plus commodes, mais il eſt très-facile de s'y égarer, & l'on y trouve

une infinité de rencontres funestes, qu'on ne peut guère éviter.

Ils arrivèrent peu de temps après dans une plaine, où le terrain, quoiqu'ingrat, faisoit un endroit délicieux par les soins qu'on avoit pris de le cultiver. Cette plaine étoit ensemencée de bled, & les côteaux qui l'entouroient, étoient couverts de vignes & d'arbres fruitiers accablés sous leur fruit. En admirant un si beau lieu, Florine perdit le souvenir de ses fatigues; elle témoigna à son cher conducteur la joie qu'elle ressentoit de ce qu'il l'avoit conduite dans des lieux si charmans. Elle prit ce temps pour lui demander si le petit Philaphtique qu'elle avoit vu dans le palais d'Ociosine, étoit son frère, & pourquoi il s'étoit retiré avec tant de précipitation.

Il n'est point mon frère, lui répondit-il; je suis fils unique, & ma mère n'a jamais eu d'autre enfant que moi; elle m'a nommé Agatonphise; & celui que vous avez vu n'est qu'un imposteur, qui, pour surprendre avec plus de facilité les mortels, & abuser de leur simplicité, se dit être mon frère, & souvent même se veut faire passer pour moi. C'est par ce moyen qu'il conduit à leur perte ceux qui le croient. Il n'étoit venu

venu qu'à dessein de vous surprendre, & ce n'est que lorsqu'il a vu que je vous accompagnois, qu'il a pris un autre parti.

Je ne suis pas surprise, dit Florine, de ce qu'il s'est retiré avec tant de vîtesse: on n'aime pas à se trouver en présence de ceux pour qui l'on veut passer.

En achevant ce discours, ils virent une cabane ornée de berceaux couverts de chasselas, de muscats & d'autres raisins exquis; l'on y voyoit des vergers d'une grande étendue, plantés d'arbres nains, & en plein vent, couverts de pommes & de poires, & avec un grand nombre d'espaliers bordés de pêches, d'abricots & de pavies d'une prodigieuse grosseur; d'un autre côté s'offroit à la vue un grand potager, où l'on trouvoit toutes les plantes-légumes utiles à la vue.

Celui qui cultivoit ce lieu se nommoit Ergonide. Ils le trouvèrent l'arrosoir à la main, sollicitant la nature à lui donner l'abondance qu'on voyoit chez lui.

Dès qu'il apperçut les voyageurs, il vint à eux; & après avoir salué Florine, il fit mille caresses à Agatonphise, qui ne lui en fit pas moins.

Il les conduisit au frais, sous un de ces

berceaux, où il leur servit une collation rustique de tout ce qu'il avoit de meilleurs fruits. La princesse n'osoit y toucher; mais quand elle vit son petit conducteur en prendre, elle en mangea, & les trouva d'un goût merveilleux.

La collation finie, Ergonide leur fit voir sa ménagerie. Florine étoit charmée de la propreté & du bel arrangement qui y étoit observé, & de voir que cet homme ne devoit toutes ces richesses qu'à ses soins & à ses travaux. Après bien des témoignages d'amitié & de reconnoissance, ils quittèrent Ergonide, & continuèrent leur voyage.

En chemin faisant, Florine s'entretenoit avec Agatonphise. Voilà un homme, lui disoit-elle, qui me paroît fort content, & qui mène une vie bien tranquille. Il travaille, & s'en fait un si grand plaisir, répartit Agatonphise, qu'il ne changeroit pas de condition avec les plus grands rois de la terre. C'est un des amis de ma mère; il vient toujours nous consulter sur tout ce qu'il a dessein de faire. Il est fils du ciel comme elle, & c'est lui qui a enseigné aux hommes que le travail étoit nécessaire pour prolonger leurs jours sur la terre, & la plus assurée ressource qu'ils pouvoient avoir

contre les indispensables nécessités de la vie.

Sur ces entrefaites, la princesse entendit une ritournelle de flûtes douces, qui flattoit sensiblement l'oreille. Que cette musique est agréable, dit-elle à Agatonphise ! je me sens saisie de joie, & dans une espèce d'assoupissement qui ne me permet pas d'aller plus loin. Attendons, je vous prie, mon cher conducteur, voyons ce que c'est, & d'où cela peut venir. Gardez-vous-en bien, lui répondit-il ; il n'y a rien de plus pernicieux pour vous que de s'arrêter ici ; ce qui vous fait tant de plaisir, vous seroit bientôt affreux, si vous en connoissiez la cause.

Agatonphise n'eut pas fini de parler, qu'il parut une nombreuse compagnie de personnes des deux sexes, qui folâtroient ensemble d'une manière extravagante. Les femmes étoient à demi-nues, sans honte & sans confusion ; & les hommes s'enivrant de liqueurs, n'avoient pas plus de pudeur ni de retenue qu'elles. La princesse frémit de crainte & d'horreur à la vue d'un si grand désordre ; & les voyant approcher, se déroba d'eux, & s'enfuit d'une vîtesse surprenante. Florine s'en étant éloignée, & ne les voyant plus, s'arrêta un moment pour respirer ; & se tournant vers Agaton-

phiſe, lui dit encore toute tremblante : Voilà des perſonnes qui m'ont fait bien peur, je n'en ſuis pas encore remiſe. Vous avez fait prudemment, dit Agatonphiſe ; ce n'eſt qu'en fuyant qu'on évite le fatal poiſon de ces déteſtables enchanteurs ; & pour peu que vous y euſſiez encore reſté, vous tombiez dans leurs pièges, & au haſard de vous perdre comme eux.

Florine étant revenue du trouble où elle étoit, & raſſurée par ſon fidelle Agatonphiſe, reprit ſon chemin, & ſe trouva avancée dans une plaine qui ne ſe bornoit qu'à une haute montagne qui paroiſſoit éloignée ; le chemin qui y conduiſoit étoit fort droit ; on ne voyoit ni ruiſſeau, ni ombrage, ni même aucun endroit commode pour ſe repoſer. Florine demanda à Agatonphiſe ce que c'étoit que cette montagne qu'elle voyoit. C'eſt le terme de votre voyage, lui répartit-il, & le lieu où eſt la roſe que vous allez chercher. La princeſſe treſſaillit de joie à cette réponſe, & ſe croyant à la veille d'emporter la roſe impériale, elle redoubla ſes pas & ſon empreſſement ; mais plus elle vouloit avancer, plus il lui ſembloit que cette montagne s'éloignoit d'elle, ce qui la rendit chagrine, impatiente & fatiguée. Le

ſoleil lui donnant à plomb ſur la tête, acheva de la déconcerter; elle ſe réſolut à prendre un autre chemin plus agréable qui ſe préſenta à ſa gauche, & qui paroiſſoit la conduire au-même endroit que celui où elle étoit. Agatonphiſe n'étant point conſulté, la laiſſa faire; & Florine continua de gagner cette nouvelle route, où elle trouva quelqu'ombrage, dont elle ne crut pas pouvoir ſe paſſer; mais l'inégalité du terrain forma inſenſiblement un rideau qui lui déroba la vue de cette montagne. Elle continua néanmoins de marcher par humeur & ſans réflexion, & arriva enfin dans un bourg. Les maiſons, quoique ſimplement bâties, étoient au dedans, d'une grande propreté. A l'entrée de ce lieu, la princeſſe trouva des hommes modeſtement mis, qui converſoient enſemble d'une manière civile & très-réſervée; ils la virent paſſer aſſez indifféremment. Elle en rencontra d'autres plus loin, qui ne témoignèrent pas avoir plus de curioſité ni d'empreſſement pour elle; & continuant ſon chemin, elle ſe rendit dans une place publique, où il vint une femme d'un air doux & ſociable, qui s'approcha d'elle, en lui témoignant qu'elle étoit ſenſible à l'inquiétude où elle lui paroiſſoit

être ; qu'elle pouvoit avec confiance lui faire un aveu de ses peines, & se persuader qu'elle feroit pour elle comme pour sa propre sœur ; que ce n'étoit pas simplement les sentimens que nous devons avoir les uns pour les autres, qui la faisoient parler ; qu'elle se sentoit naturellement de l'inclination pour elle, & qu'elle seroit la maîtresse d'en profiter. Elle lui insinua aussi, que l'endroit où elles étoient ne convenant pas à des personnes de leur sexe pour avoir une plus longue conversation, elle la prioit d'entrer chez elle pour se reposer ; que là, elles pourroient s'entretenir en liberté, & se dire commodément toutes choses. Florine la crut, & entra chez elle. Il vint dans le moment des dames voisines faire visite à la dame chez qui Florine étoit ; & y trouvant une étrangère aussi belle que la princesse, elles l'examinèrent avec attention, se mirent auprès d'elle, & lui demandèrent civilement d'où elle venoit. Je viens, dit Florine, du palais de Rationtine. Ces dames la plaignirent, & lui dirent qu'elle devoit être fatiguée ; & un moment après, lui témoignèrent qu'elles eussent été bien-aises d'apprendre ce qu'elle avoit vu en chemin. Florine leur raconta ce qui lui étoit arrivé chez la prin-

cesse Ociosine, ce qu'elle avoit vu chez Ergonide, & la terreur que lui avoit causée l'affreuse compagnie qu'elle avoit rencontrée. Dites-moi, de grâce, reprit une ces dames, où désirez-vous aller à présent? Je vais, répondit la princesse, chercher la rose impériale sans épines. Vous pouvez, reprit cette dame, la trouver sur nos terres; & puisque vous êtes occupée d'un dessein si noble & si grand, nous nous intéresserons pour vous donner tous les moyens d'y réussir : ce qu'elles répétèrent toutes très-obligeamment.

Il entra sur ces entrefaites un homme d'un air modeste, civil & très-poli. A son arrivée, toutes les dames se levèrent avec empressement pour lui présenter leurs sièges. Pendant ce cérémonial, une servante, qui ne parut pas moins zélée pour lui que les autres, lui apporta un grand fauteuil, qu'on plaça au plus bel endroit de l'appartement, où il se mit; & s'étant informé discrétement du sujet de leur conversation, la dame qui avoit trouvé Florine, lui dit que cette étrangère qu'il voyoit, venoit du palais de Rationtine, pour aller chercher la rose impériale, & qu'étant entrée dans leur bourg sans y connoître personne, elle l'avoit vue

très-embarrassée ; qu'elle s'étoit crue obligée de l'aller consoler, & lui offrir ses services; & que, dans le temps qu'il arrivoit, cette dame leur faisoit le récit des aventures qui lui étoient arrivées en chemin.

Cet homme s'étant tourné du côté de Florine, lui témoigna le plaisir que ce dessein lui faisoit ; & après l'en avoir bien félicitée, il lui dit qu'elle étoit favorisée du ciel, d'être tombée entre les bras de cette société d'élite, qui n'avoit d'autre passion qu'elle, & qui surpassoit infiniment toutes les autres sociétés de leur contrée dans la connoissance de cette excellente recherche ; qu'elle ne pouvoit pas manquer, sous leur conduite, d'emporter ce grand prix ; que, de son côté, il leur partageroit ses soins & ses lumières autant qu'il lui seroit possible, pour applanir leurs difficultés, & leur faire surmonter généreusement tous les obstacles qui se pourroient rencontrer. Peu de temps après, il se leva, & fit à toutes les dames de profondes civilités, & se retira.

Ces paroles ne firent pas peu d'impression sur l'esprit de la princesse ; elle compta sur ses promesses, & si bien qu'elle se flatta dès lors de la jouissance de cette fleur. Cette agréable illusion eût continué, si les

conſeils de Rationtine ne l'euſſent point allarmée, en lui faiſant inceſſamment de ſenſibles reproches de ſon inconſtance, & du trop de crédulité qu'elle avoit pour ſa perte. Elle s'allarmoit auſſi de voir pendant ce temps-là ſon cher Agatonphiſe toujours muet, & dans une eſpèce d'aſſoupiſſement d'où il ne ſortoit point : ce qui ſuſpendit ſa joie, & qui ne laiſſa pas d'altérer un peu le progrès que venoit de faire chez elle ce protecteur.

Après que cet homme fut parti, une de ces dames dit à Florine : La perſonne qui vient de nous quitter, madame, eſt notre conducteur dans la recherche que nous faiſons comme vous de cette incomparable fleur ; c'eſt un homme d'une grande probité, d'une ſcience profonde, & particulièrement ſur cette découverte ; il a la bonté de nous inſtruire & de nous communiquer ſes lumières, ſuivant que chacune de nous ſe trouve diſpoſée à les recevoir & à en profiter. S'il ne vous a pas encore donné de préceptes ſur cette matière, c'eſt qu'il eſt prévenu que nous ne manquerons pas de vous dire familièrement ce qui en eſt, comme il nous l'a dit. Perſuadez-vous donc, madame, que cette fleur eſt le ſymbole

de la vertu, qui rend véritablement heureux tous ceux qui la poſsèdent. Pluſieurs croyent que pour jouir de ce tréſor, il faut ſe dépouiller de ſoi-même, & éteindre nos paſſions, ils ſe trompent, & ſont dans l'erreur ; il n'eſt à propos que de les calmer, ou de les cacher ſi proprement, qu'elles ſoient inviſibles, & il n'eſt pas néceſſaire de ſe priver du droit que la nature nous donne & nous inſpire.

Dans le moment le petit Philaphtique ſe préſenta à Florine, & fit ce qu'il put pour s'introduire auprès d'elle. Agatonphiſe le regardoit faire d'un mépris glaçant ; mais Philaphtique ne s'en démonta pas. La dame qui avoit arrêté Florine, dit : Il y a aſſez long-temps que nous ſommes ici, paſſons de l'autre côté pour nous rafraîchir, & nous continuerons de donner à cette belle dame les autres lumières qui lui ſeront néceſſaires. Elles ſe levèrent toutes alors pour paſſer dans cet appartement ; mais Agatonphiſe voyant que Florine s'alloit perdre comme les autres, déploya ſes aîles, & en faiſant deux ou trois tours autour de Florine, par ce mouvement impétueux, il écarta un air impur qui l'environnoit, & qui aidoit à la tromper. Philaphtique en fut

si effrayé, qu'il s'enfuit, & la princesse resta seule. Agatonphise l'ayant prise par la main, la conduisit sur une montagne écartée de ce lieu, d'où il lui fit remarquer sensiblement les communications secrettes que cette terre avoit avec le palais de la volupté.

Florine étoit dans une tristesse inconcevable de ce qui venoit encore de lui arriver, & ne savoit comment reconnoître les excès d'obligations qu'elle avoit à son cher Agatonphise. Elle eut toujours depuis les yeux sur lui, son ame n'eut plus de volonté que pour le suivre, & elle arriva heureusement au pied de la montagne où étoit cette fleur.

Le pied de cette montagne étoit bordé de cèdres & de palmiers d'une grande hauteur, & la roche y paroissoit si escarpée, que Florine crut que ce lieu étoit inaccessible, & qu'elle n'y pourroit jamais monter. Elle en fit plusieurs fois le tour pour découvrir quelques chemins ou sentiers pour y monter; mais n'en trouvant point, elle tomba dans une extrême affliction. Le prince Probus, fils de Mauritianne, ne la laissa pas long-temps dans cette cruelle inquiétude. Il se présenta à elle. Ce prince lui étant connu pour l'avoir vu au palais des Fées,

où il étoit regardé de tout le monde comme un homme d'un grand mérite, bien loin que cette vue lui causât aucun trouble, elle lui donna une ſecrette joie.

Pourquoi, ma princeſſe, lui demanda Probus, ne montez-vous pas au ſommet de cette montagne pour cueillir la roſe impériale, qui doit être la récompenſe de vos travaux ? Il y a long-temps, mon prince, répartit Florine, que je cherche inutilement les moyens d'y arriver, & la choſe me paroît impoſſible. Le prince ſourit à cette réponſe, & lui dit : princeſſe, ſuivez-moi. A l'inſtant il gagna un gros arbre très-haut, qui joignoit le pied de cette montagne, & fit remarquer à Florine que cet arbre avoit des nœuds & des branches au moyen deſquels on pouvoit s'élever. Il y monta effectivement, & la princeſſe le ſuivit. Ils gagnèrent ſi bien de nœuds en nœuds, & de branches en branches, qu'ils ſe rendirent à moitié chemin, où ils trouvèrent des pierres diſpoſées de manière qu'ils purent commodément arriver au ſommet de la montagne. Florine ne ſe poſſédoit pas de joie, de ſe voir ſur le plan où étoit cette fleur qui devoit faire la couronne de ſon triomphe. Ce plaiſir extrême ranima ſon eſprit,

& donna un nouvel éclat à ſa beauté; elle témoigna à Probus en princeſſe une partie de ſa reconnoiſſance des bontés qu'il venoit d'avoir pour elle. Je ne pouvois pas manquer de vous rendre ce petit ſervice, lui dit alors Probus; mon inclination pour vous m'y engageoit, & la Fée votre bonne amie m'avoit trop bien inſtruit de ce que je vois. Que je ſuis redevable à cette charmante Fée, s'écria Florine, après ce qu'elle a fait pour moi, d'avoir encore rendu un ſi grand prince ſenſible à ma peine, juſqu'à venir lui-même m'affranchir d'un pas déſeſpéré, pour me conduire au plus grand bonheur.

Princeſſe, dit Probus, voilà le chemin pour aller au palais de la perſévérance, qui vous doit montrer cette fleur. Je me trouverai ſur votre retour pour faciliter les moyens de vous rendre promptement au palais de ma mère.

La princeſſe ſuivit cette route, & arriva à ce palais, où elle trouva la Perſévérance, qui la reçut agréablement, & qui la conduiſit au champ fleuri où étoit ce précieux gage. Qu'il feroit difficile d'expliquer les ſentimens de plaiſir & de joie qu'eut la princeſſe à la vue de ce tréſor. La crainte qu'elle

eut en la regardant, que ſes yeux ne la trompaſſent encore, lui fit prendre avec avidité cette incomparable fleur, & la terre s'en voyant dépouillée, en parut changée; ſon ſein s'ouvrit, qui lui ſervit de bouche pour dire à Florine qu'elle devoit au moins la conſoler. La princeſſe voyant dans un moment cet endroit ſi bien préparé à recevoir de la ſemence, ſe ſouvint de la graine qu'elle avoit apportée; elle la ſema au même endroit qu'elle venoit de cueillir ſa fleur, & eut le plaiſir de voir la nature en reproduire une autre pareille à celle qui y étoit.

Florine ayant la roſe impériale, ne penſa plus qu'à ſon retour, & reprit le chemin par où elle étoit venue. Le prince Probus qui l'attendoit, la voyant prendre cette voie, l'arrêta, & lui dit : princeſſe, cette route ſeroit trop longue, & puis on ne retourne jamais avec cette fleur par le même endroit qu'on a eu l'avantage de la cueillir, prenons un chemin plus court : & lui ayant donné la main, il la conduiſit par un endroit fort agréable, & elle ſe trouva inſenſiblement près le palais des Fées.

La renommée publia auſſitôt à la cour des Fées, que Florine revenoit, chargée de ce précieux tréſor. Les bonnes Fées ne ſe poſ-

ſédoient pas de joie ; & Mauritianne ſe vit enfin obligée d'avouer publiquement que Florine méritoit une récompenſe digne de ſes travaux.

Florine avançoit toujours ſon retour ſous la conduite du prince ; & lorſqu'ils furent aſſez près du palais, Probus lui dit : il faut que je vous quitte, ma princeſſe, crainte d'être vu ; vous voilà en bon chemin, & vous ne pouvez plus vous égarer.

La princeſſe continua ſon chemin, en élevant ſes yeux au ciel pour lui rendre des actions de grâces des faveurs qu'elle en avoit reçues.

Mauritianne avoit déjà fait aſſembler ſon conſeil, où il avoit été arrêté qu'on recevroit Florine avec une grande magnificence.

Dès que Florine parut aux portes du palais, Mauritianne accompagnée de toute ſa cour vint la recevoir, en lui préſentant un char, où elle l'obligea de monter. Ce char étoit d'or, richement travaillé, & tiré par quatre beaux chevaux blancs, caparaçonnés diverſement : le premier caparaçon étoit couvert de ſaphirs ; celui du ſecond, de diverſes pierres précieuſes, comme agathes-onyx, topaſes & rubis ; le troiſième, de diamans, & le quatrième, d'amétiſtes d'un

prix ineſtimable. Quatre Fées conduiſoient ces chevaux avec des rênes tiſſues d'or & de ſoie.

La princeſſe entra dans cet équipage au palais avec des cris de joie de toutes les Fées ; & étant au pied du grand eſcalier, Mauritianne lui donna la main pour deſcendre du char, & la conduiſit dans un ſallon, où l'on ſervit un repas conſidérable, qui ſe paſſa avec bien des marques de joie de ſon heureux retour ; enſuite on la conduiſit dans un appartement des plus beaux du palais, pour ſe repoſer.

Le lendemain Florine fut conduite avec la même pompe & magnificence au temple dédié à la vertu, qui n'étoit pas éloigné de ce palais, pour remercier le ciel des faveurs qu'il lui avoit faites pendant ſon voyage. Là elle dépoſa la fleur qu'elle avoit apportée, & reçut de Mauritianne une couronne, qu'elle prit ſur l'autel conſacré à la vertu.

Florine étant revenue au palais, & s'étant retirée dans l'appartement qui lui avoit été préparé, la Fée conſeillère, la Fée bonne amie, & le prince Probus la furent voir pour la féliciter en particulier, & lui témoigner la joie qu'ils reſſentoient de ſon élévation. Ce n'eſt pas à moi, dit la prin-

ceſſe, que les louanges que vous m'attribuez ſont dues, c'eſt au puiſſant ſecours que vous m'avez donné, & particuliérement à ce généreux prince : tous mes travaux devenoient inutiles, & ſans lui je reſtois au pied de la montagne, privée pour jamais de cueillir cette fleur, qui me donne la douce félicité de vous revoir. Pouvois-je refuſer, dit le prince, ces foibles ſecours à une princeſſe que le ciel a toujours protégée ? La loi naturelle, outre cela, ne nous inſpire & ne nous ordonne-t-elle pas de ſoulager ceux que nous voyons qui en ont beſoin ? Qu'il y a peu de perſonnes, dit la princeſſe, qui ayent de ſi précieux ſentimens ; & quand cela ſeroit, en ſuis-je moins redevable à cet excès de bonté qui vous a fait faire en ma faveur par vous-même, ce qui pouvoit être fait par un autre, ſi vous l'aviez ordonné ? La converſation dura encore quelque temps ſur la reconnoiſſance que Florine témoigna des ſoins qu'ils s'étoient donnés pour elle ; elle les pria de les continuer. Notre devoir nous y oblige, dit la Fée conſeillère, & nous ne ſommes envoyées ſur la terre que pour défendre ceux que l'on perſécute injuſtement ; & après un plus long entretien, ils laiſsèrent

Florine ſeule pour ſe repoſer de ſes longues fatigues. La Fée bonne amie lui dit en ſortant : ne craignez plus rien, ma chère princeſſe ; vivez en repos, perſonne ne peut plus vous nuire. Mais, dit Florine, je ne ſuis pas encore dans mon palais. Le temps amènera toutes choſes, répliqua la Fée, & nous ménagerons ſi bien vos intérêts, que vous aurez occaſion d'être ſatisfaite. Florine la remercia de tous ſes ſoins, & la pria de lui être toujours favorable, ce que la Fée lui promit de nouveau; & après l'avoir embraſſée, elle fut rejoindre les deux autres qui étoient ſortis, & qui l'attendoient en marchant lentement. Le prince Probus & la Fée conſeillère la voyant arriver, propoſèrent de s'aller promener enſemble dans un des jardins du palais, pour s'entretenir de tout ce qui s'étoit paſſé au ſujet de Florine. Ils ne pouvoient ſe laſſer d'admirer ſon mérite, & ſur-tout le prince, qui l'élevoit ſi fort, que cela donna occaſion à la Fée bonne amie de Florine de croire que ce prince l'aimoit; elle en eut une ſecrète joie, eſpérant que cela feroit utile à la princeſſe; & pour en être plus aſſurée, voyant que le prince continuoit de la louer, elle lui dit : prince, je crois que dans l'éloge que

vous faites de cette princeſſe, il y a quelque choſe de plus que de l'admiration; & ſi je ne me trompe, il y entre auſſi un peu d'inclination & d'amitié. Le prince en rougit; ce qui donna occaſion de rire aux deux Fées : & la ſage Fée conſeillère prenant la parole, dit; que cela ne ſeroit pas ſurprenant; qu'il étoit difficile de voir un grand mérite ſans l'eſtimer, & que de l'eſtime à l'amour la pente étoit bien gliſſante pour y pouvoir réſiſter; que quand cela ſeroit, on ne pourroit y trouver à redire : au contraire, qu'on ſeroit même ſurpris, ſi ſon ame s'étoit bornée à la ſeule eſtime. Vous approuveriez donc, ſage Fée, dit le prince, l'amour que j'aurois pour cette princeſſe? Oui, répondit-elle, & vous n'en devez pas douter. Le prince ne put alors s'empêcher de lui avouer qu'il avoit pour cette princeſſe tout l'amour dont un cœur ſenſible peut être embraſé. C'eſt à ces traits, dit la Fée, que je reconnois le grand Probus; vous avez fait autrefois, mon prince, des actions éclatantes, mais celle-ci couronne toutes les autres. Aimer une vertu perſécutée, eſt une action ſans égale, & digne de vous. Mais de quoi me ſervira cet amour, reprit le prince? Celle qui en eſt la cauſe,

ne le ſait pas, & je ne puis conſentir qu'elle en ſoit inſtruite, de crainte de lui déplaire. Ne craignez rien, dit la Fée bonne amie de Florine; le chemin de la reconnoiſſance à la tendreſſe eſt auſſi gliſſant & auſſi court que celui de l'eſtime à l'amour. Belle Fée, repartit le prince, que vous flattez agréablement ma paſſion! Mais, dites-moi, je vous prie, quand cela ſeroit, n'aurois-je pas encore tout à craindre, & un grand obſtacle à ſurmonter? ma mère approuveroit-elle ma paſſion, ſi elle voyoit que ce fût pour une perſonne contre qui ſa haine ne finira jamais? Le ciel diſpoſe des choſes comme il lui plaît, dit la Fée conſeillère; il faut eſpérer qu'approuvant vos ſentimens pour la princeſſe, il vous donnera les moyens de les exécuter. Je prévois que nous aurons bientôt à la cour quelques événemens conſidérables. La gloire de Florine donne à la reine de cruels revers d'eſprit; elle a beau diſſimuler, elle reſſent toujours vivement le chagrin qu'elle a d'avoir manqué de la perdre. Je l'ai trouvée dans un des boſquets du jardin, ſeule avec ſa confidente; elles m'ont paru fort rêveuſes & très-embarraſſées, ce qui me fait juger qu'elles méditent quelque grand deſſein. En

attendant, prince, cachez vos ſentimens, & faites même enſorte que Florine n'en ſache rien ; continuez ſeulement de lui rendre tous les ſervices que vous pourrez, c'eſt autant de pas que vous ferez pour arriver au bonheur que vous déſirez.

SECONDE PARTIE.

La Fée conſeillère ne ſe trompoit pas, de juger que la gloire de Florine donnoit dans l'ame de Mauritianne de terribles mouvemens. Elle ſe retiroit tous les jours avec ſa confidente dans les endroits les plus dérobés des jardins de ſon palais, pour s'entretenir de ſa douleur. Vous voyez, lui diſoit-elle, ſi je n'ai pas occaſion d'être affligée ; tous les piéges que j'ai tendus pour prendre cette mortelle, qui m'eſt odieuſe, n'ont ſervi qu'à augmenter ſon bonheur, ma confuſion & mon déſeſpoir. Je voulois la perſécuter, & la faire périr ſans découvrir ma fureur, & je me ſuis trouvée forcée de lui préparer ſon triomphe, & de la couronner de ma main. Malheureuſe ambition, pourquoi m'as-tu portée

où je ſuis, pour me faire ſouffrir de ſi cruelles peines? Retournons dans ces lieux où j'étois toute puiſſante; éloignons-nous d'un conſeil qui s'oppoſe à tout ce qui flatte mes paſſions, ſans que j'aie la liberté de m'en plaindre; mon fils même déſapprouve ma conduite, parce qu'il a été élevé dans cette cour; tu me vois preſque condamnée de tous, & l'on défère ſeulement dans les apparences au reſpect qui eſt dû à l'éclat qui m'environne. Rendons à Feliciane un trône d'où je l'ai fait deſcendre; il ſera même glorieux pour moi de l'y faire remonter. Allons vivre dans ces lieux où j'avois établi un empire qui faiſoit tout trembler ſous mes loix. Imprudente que je ſuis! ma paſſion m'a bien aveuglée, de ne pas connoître, quand je vis cette princeſſe, que ſa vertu étoit ſolide, & que le ciel la favoriſoit.

Mais, dit la confidente, ſi cette princeſſe a ſurmonté les obſtacles qui ſe ſont rencontrés, ce n'eſt que par les conſeils de Rationtine. Il eſt vrai, repartit la reine, mais Rationtine n'eſt où elle eſt, que pour donner des conſeils, & c'eſt un ordre du ciel qu'elle exécute, lorſqu'elle prévient ceux qui la vont trouver. Une infinité de perſonnes y paſſent; & quoiqu'elle les inſtruiſe, le nombre de

ceux qui ſuivent ſes avis eſt ſi rare, que cette princeſſe eſt preſque la ſeule qui en ait ſu profiter. Les charmes du palais d'Ociofine, ni tous les autres obſtacles qu'elle a rencontrés, ne l'ont point arrêtée; elle eſt arrivée au pied de la montagne où étoit cette fleur; & là, le ciel, par un ſecours imprévu & merveilleux, lui a donné les moyens d'y monter.

Ne ſeroit-ce point, reprit la confidente, quelqu'une des Fées qui l'eût ſervie pour arriver au haut de cette montagne? & ſi cela étoit, ne ſeriez-vous pas en droit de la punir, & d'anéantir ce que vous avez fait pour Florine, comme étant une conquête contre les règles?

Non, dit Mauritianne; ne ſais-tu pas que nous ne ſommes ſur la terre que pour protéger la vertu? Cette princeſſe n'en a que trop; c'eſt ce qui m'a déchaînée contre elle, à cauſe qu'elle ne la tient point des Fées, ce qui fait connoître aux mortels qu'ils peuvent être vertueux ſans nous; & quand je pourrois parvenir à découvrir laquelle des Fées lui auroit donné du ſecours, ne ſerois-je pas encore obligée de la louer, & de l'en récompenſer?

Je vois, dit la confidente, qu'il eſt très-difficile d'opprimer les vertueux ſans paroître

injuſte. C'eſt ce qui fait mon tourment, interrompit la reine; je me ſuis trop précipitée; Florine eſt préſentement à couvert des épreuves où j'euſſe pu la mettre encore, & où peut-être elle auroit ſuccombé. Je n'ai plus qu'un moyen pour flatter mes eſpérances, c'eſt de la ſolliciter, & de lui perſuader (car il faut qu'elle le veuille) d'entreprendre d'aller chercher la reine Feliciane dans le labyrinthe merveilleux: comme elle n'eſt pas prévenue des périls qui s'y trouveront, elle pourra peut-être généreuſement s'y engager.

Mais, dit la confidente, ſi Florine revenoit avec la reine Feliciane, vous ſeriez obligée de lui céder la couronne que vous tenez.

Qu'importe, reprit Mauritianne; après ce qui s'eſt paſſé, il m'eſt indifférent de reſter ici, ou de retourner dans mes isles. Mais qu'il ſeroit agréable pour moi de la perdre! je ſerois alors délivrée d'une perſonne que je ne puis ſouffrir. Tu ſais, lorſqu'on eſt entré dans ce labyrinthe, que l'on n'en ſauroit ſortir ſans la princeſſe Feliciane. Prends donc le ſoin de faire aſſembler le conſeil, où je ferai venir Florine, afin de pouvoir l'engager à exécuter ce deſſein.

Lorſque le conſeil fut aſſemblé, Mauritianne

tianne leur dit : mes sœurs, nous avons ces jours passés donné à la princesse Florine le prix qui étoit dû à sa vertu; j'ai cru qu'étant au-dessus de tous les obstacles que la mauvaise fortune pourroit opposer à ses desseins, elle pourroit aussi délivrer Feliciane. J'aurois une extrême joie de la voir remonter sur le trône. Il y a long-temps que je le désire, afin de pouvoir aussi me retirer où est le mien; ce que je ne puis faire qu'elle ne soit ici. Si la princesse Florine veut, elle y peut tout. N'êtes-vous pas d'avis, mes sœurs, que l'on aille la prier de se rendre ici, & que la chose lui soit proposée ? Joignez-vous à moi, je vous prie, & engageons-la, autant que nous pourrons, dans ce noble dessein; il y va de la liberté d'une grande reine malheureusement exilée, & qui ne peut être délivrée que par une mortelle heureuse.

Lorsque la reine eut fini de parler, l'assemblée resta un peu sans répondre; toutes les fées se trouvèrent occupées à pénétrer quelles pouvoient être les vues de la reine, qui causoient en elle un si grand changement. Les fées voyoient bien que sa jalousie n'étoit pas éteinte contre Florine; mais elles ne pouvoient comprendre comment Mauritianne vouloit engager de nouveau Florine dans

une affaire qu'elle pouvoit conduire à ſa fin auſſi heureuſement que les autres, & par-là s'expoſer à perdre une couronne qui lui avoit tant coûté.

Une des fées du parti de Mauritianne rompit le ſilence, & dit que ſi Florine vouloit s'en excuſer, il ſeroit à propos de l'y contraindre; que la violence étoit juſte où la douceur ne pouvoit rien, & particulièrement dans cette occaſion.

Ce que vous avancez, dit Mauritianne, eſt injuſte; la princeſſe Florine eſt comme nous, en liberté d'accepter ce que je propoſe, ou de le refuſer. S'il avoit été permis aux fées d'entreprendre ce deſſein, il y a long-temps que cette reine ſeroit de retour: je l'euſſe été chercher; mais puiſqu'il faut que ce ſoit une mortelle accomplie, où la pourroit-on jamais mieux trouver qu'en Florine?

La ſage fée conſeillère dit qu'il étoit vrai que Florine avoit les diſpoſitions néceſſaires pour la réuſſite de ce grand deſſein; mais qu'avec toutes ces rares qualités, il y avoit certains périls où il falloit néceſſairement des ſecours extraordinaires pour s'en garantir.

La reine dit qu'elle ne s'oppoſoit pas qu'on les donnât à la princeſſe, & que les fées en cela pourroient encore ſuivre leur inclination

pour elle. Sur quoi il fut convenu qu'on l'enverroit prier de venir au conſeil.

Deux des principales fées furent envoyées pour lui en faire le compliment au nom des autres. Florine y vint. Mauritianne envoya encore d'autres fées au-devant d'elle pour la recevoir, & toutes enſemble la conduiſirent vers la reine, qui lui fit donner un ſiége auprès d'elle, ſur la même eſtrade où ſon trône étoit poſé.

Lorſque Florine eut pris ſéance, Mauritianne lui parla ainſi : La conduite que vous avez tenue, incomparable princeſſe, dans la conquête de la roſe impériale, nous perſuade que vous êtes capable d'exécuter les plus grands deſſeins, & qu'il n'y a plus d'obſtacles qui puiſſent borner le cours des choſes que vous entreprendrez. Il s'offre encore un moyen conſidérable de ſignaler votre héroïque vertu. Notre grande reine Feliciane eſt exilée, il y a long-temps, dans le labyrinthe merveilleux; elle n'en peut être retirée que par une mortelle comme vous. Belle princeſſe, rendez la liberté à cette chère reine; entrez dans ſon labyrinte, & nous la ramenez; toutes les Fées comme moi vous en prient & vous en conjurent avec les plus fortes inſtances. Voici un

moyen, ma princeſſe, de vous acquérir encore plus de gloire que dans la conquête que vous venez de faire; c'eſt une double couronne que le ciel vous préſente, & que je crois que votre cœur généreux ne pourra refuſer.

Florine écouta la reine avec attention, & lui répondit : Madame, l'honneur que vous me propoſez d'aller chercher la reine Feliciane, & d'obliger toutes les fées, me feroit tout entreprendre; mais, madame, ce n'eſt pas à une ſimple mortelle comme moi, que cette délivrance eſt réſervée. Si j'ai cueilli la roſe impériale, cette action eſt poſſible à tous ceux qui veulent l'entreprendre, & ſuivre les conſeils de Rationtine. Il n'en eſt pas de même de la reine Feliciane; c'eſt une grâce qui ne peut être accordée qu'à une perſonne que le ciel aura choiſie lui-même, & qu'il voudra favoriſer. Ainſi je vous ſupplie, madame, de vouloir me diſpenſer de cet honneur.

La reine eſſaya alors de lui perſuader que les puiſſances céleſtes la deſtinoient pour délivrer cette reine, & qu'elle ne pouvoit s'oppoſer à leurs volontés ſans s'attirer la colère du ciel.

Pendant que Mauritianne faiſoit adroite-

ment cette réplique, Florine regardoit avec attention toutes les fées les unes après les autres, pour pénétrer leurs ſentimens, & pour juger à quoi elle devoit ſe réſoudre. Elle crut voir, dans les yeux de la ſage conſeillère, qu'elle eût été bien aiſe qu'elle acceptât la choſe; mais, de crainte de ſe tromper, elle demanda du temps pour répondre : ce qui lui fut accordé.

Le conſeil s'étant levé, Florine fut reconduite à ſon appartement par toutes les fées, qui la conjurèrent de leur rendre leur reine.

Lorſque Florine eut été reconduite dans ſon appartement, Mauritianne s'enferma dans le ſien, pour rêver agréablement ſur ce nouveau piège qu'elle tendoit à Florine; elle ſe flattoit toujours ſecrètement qu'elle pourroit ſuccomber au grand nombre d'écueils qu'elle rencontreroit dans ce labyrinthe; & ſa crainte ne fut que l'incertitude où elle étoit encore, que Florine acceptât cette commiſſion.

Le prince Probus ayant appris la propoſition que la reine ſa mère venoit de faire à Florine, cherchoit la fée conſeillère pour pourvoir avec elle aux moyens qui convien-droient le mieux à Florine pour exécuter heureuſement ce projet. Il la trouva ſeule

ſur le bord du canal du jardin du palais, qui penſoit comme lui aux puiſſans ſecours qu'on pourroit lui donner.

Dès que cette fée apperçut le prince, elle alla au-devant de lui. Que vous avez de ſujets de vous réjouir, prince, lui dit-elle! L'on propoſe à Florine d'aller retirer la reine Feliciane du labyrinthe où elle eſt : que de bonheur pour vous dans cette occaſion, s'il eſt vrai que vous ayez autant d'amour pour la princeſſe que vous nous l'avez marqué !

Si vous en doutez, ſage Fée, répondit le prince, vous me faites une injuſtice : car.... J'en ſerai perſuadée, interrompit la fée, ſi vous ſervez Florine au préjudice de la reine votre mère. Je pourrois peut-être, dit le prince, abandonner la princeſſe s'il y avoit de la juſtice dans les reſſentimens de ma mère; mais comme Florine eſt injuſtement perſécutée, quand même je n'aurois nulle paſſion pour elle, je ferois tout ce que j'ai deſſein de faire. Quelque choſe que j'aye pu dire, mon prince, reprit cette fée, j'ai toujours cru de vous ce que vous me faites entendre, & c'eſt ce qui m'a fait réſoudre d'engager Florine à accepter cette propoſition; je me perſuade qu'elle

aura, par vos ſoins, l'avantage de délivrer Feliciane, & que vous trouverez auſſi par-là de nouveaux moyens de former des nœuds d'une éternelle reconnoiſſance.

Comme Florine n'avoit pas encore accepté la propoſition qu'on venoit de lui faire, ils furent enſemble chez elle, pour ſavoir quels étoient ſes derniers ſentimens.

Etant entrés dans ſon appartement, ils la trouvèrent avec la Fée ſa bonne amie, qui la ſollicitoit de leur rendre Feliciane. Cette Fée les voyant arriver, leur dit : Venez perſuader la princeſſe ; elle doute du pouvoir qu'elle a, & balance d'accepter la gloire d'aller délivrer cette reine exilée.

Madame, dit le prince, je ne puis pas croire que vous refuſiez d'être la digne libératrice de cette reine tant déſirée.

Quoi, prince, repartit Florine, vous qui connoiſſez ma foibleſſe & les peines que je viens d'avoir pour cueillir la roſe impériale, voudriez-vous auſſi m'engager dans ce nouveau deſſein, qui eſt encore plus difficile, & où ſans doute je périrois ?

Seroit-il poſſible, ma princeſſe, dit la Fée conſeillère, que vous euſſiez la dureté de refuſer Probus, ce prince ſi zélé, & qui déſire comme nous la délivrance de

cette reine ? Votre ame peut-elle avoir la foibleſſe de croire que ce grand prince puiſſe vous abandonner aux différens obſtacles qui pourroient s'y oppoſer ? Si vous le croyez, ma princeſſe, déſabuſez-vous ; ſon ame ſenſible & généreuſe ne le lui permettroit pas, & il a de plus de gros intérêts que vous y réuſſiſſiez. De notre côté, ma princeſſe, nous ſerons toujours à vous, avec de preſſans déſirs de vous voir de retour avec la reine Feliciane.

Florine ſe vit enfin forcée, par une douce violence, de répondre aux ſentimens du prince & des deux fées ; elle leur promit qu'elle iroit chercher la reine Feliciane : ce qu'elle fit ſur la confiance qu'elle avoit en eux ; & ils s'en retournèrent remplis de joie.

Le délai qu'on avoit donné à la princeſſe pour répondre, étant fini, le conſeil des fées ſe raſſembla, & Florine y fut appelée, & conduite comme elle l'avoit déjà été. Lorſqu'elle fut placée, la reine lui dit : Eh bien ! madame, devons-nous eſpérer que vous irez retirer la reine Feliciane de ſon exil ?

Madame, répondit Florine, quoique le deſſein ſoit infiniment au-deſſus de tout ce que je puis, & que le peu d'expérience que j'ai me faſſe connoître qu'il n'y a rien à

eſpérer pour moi, dans cette occaſion, que des ſuites funeſtes, la forte inclination que j'ai de vous obliger l'emporte; ſi mes travaux deviennent inutiles, il ſera toujours glorieux pour moi d'être privée du jour pour un ſi noble deſſein. Je partirai, madame, quand vous me ferez l'honneur de me l'ordonner.

Cette réponſe répandit une joie univerſelle dans l'aſſemblée, & toutes les fées firènt mille & mille ſouhaits avantageux pour Florine; ce n'étoit par-tout que plaiſirs & que divertiſſemens, ſur ce que Florine avoit accepté cette propoſition.

Lorſque tout ce que Florine devoit emporter fut prêt, le prince l'alla voir, & lui dit: Ma princeſſe, comme vous êtes ſur le point de partir, voilà une bague que je vous donne; gardez-la bien ſur vous. Par le moyen de cette bague, je verrai tous les périls où vous ſerez, & où vous aurez beſoin de ſecours; & auſſitôt que vous l'aurez miſe dans votre bouche, je me trouverai auprès de vous. La princeſſe reçut ce préſent, qui ne ſervit pas peu à augmenter ſa confiance.

Les proviſions qu'on donna à Florine pour faire ce voyage, furent préparées; elles

étoient faciles à porter, car les alimens étoient si nourrissans, qu'il n'en falloit prendre que très-peu pour être rassasié & fortifié.

Toutes les Fées allèrent prendre Florine à son appartement, & l'accompagnèrent assez loin du palais, en faisant répéter aux échos leurs cris de joie. La reine embrassa Florine, en lui souhaitant un prompt retour & les plus grandes prospérités. Ensuite les deux fées qui devoient la conduire à l'entrée du chemin qui alloit au labyrinthe, partirent avec elle pour s'y rendre; & la fée conseillère avec la fée bonne amie suivirent encore Florine à quelques pas de là pour l'embrasser.

Lorsque les deux fées conductrices furent arrivées avec Florine à l'entrée d'un grand bois, elles dirent: Belle princesse, c'est ici que nous devons nous séparer; nous prions le ciel qu'il vous donne la force d'entrer dans le labyrinthe où vous allez, & de ramener notre grande reine. Suivez ce chemin, il vous conduira où est ce labyrinthe. Elles la saluèrent ensuite, & reprirent le chemin du palais.

Florine entra dans ce bois, & suivit la route qu'on lui avoit montrée. Dans cette

ſolitude, combien fit-elle de réflexions à la vue des combats qu'elle alloit ſoutenir! Mais, éloignée de s'en affliger, elle ne s'occupa que de la penſée de les vaincre par les ſecours du prince & des deux Fées.

Après avoir paſſé ce bois, elle ſe trouva dans une plaine qui étoit entrecoupée de quelques rochers; ſur ces rochers, Florine vit quelques troupeaux épars, qui paiſſoient tranquillement, mais pas une perſonne qui ſe donnât la peine de les garder. En continuant de marcher, elle apperçut dans la concavité d'un rocher une petite cabane couverte de paille, entrelacée de quelques branches d'arbres, qui lui fit naître l'envie d'y aller. A peine eut-elle fait quelques pas pour s'y rendre, qu'elle en vit ſortir une jeune bergère habillée d'une étoffe couleur d'un gris de lin pâle, qui avoit une houlette en main, & un chapeau de paille ſur la tête pour ſe défendre des ardeurs du ſoleil.

Elles s'approchèrent l'une de l'autre, & Florine fut ſurpriſe de trouver, dans une ſi grande ſimplicité, l'air & les manières les plus gracieuſes & les plus nobles du monde. Que le ciel vous donne ce que vous demandez, belle bergère, lui dit Florine, & qu'il vous comble de ſes faveurs! Et vous, belle

princeſſe, dit la bergère, qu'il vous conduiſe heureuſement à la fin de vos déſirs. Je vous ſuis obligée, ma bergère, dit Florine, des grands avantages que vous me ſouhaitez. Hélas! continua-t-elle, ſans les grâces du ciel, je ne puis finir ce que j'ai deſſein de faire. Si vos deſſeins ſont juſtes, & ſi vous avez une bonne confiance en lui, dit la bergère, il ne vous trompera pas; & quelques obſtacles qui s'oppoſent à vous, ils échoueront tous, & vous arriverez au but que vous vous propoſez. Mais, ma princeſſe, vous paroiſſez fatiguée: entrez dans ma cabane pour vous repoſer, là je pourrai, peut-être, vous dire quelque choſe qui ne vous ſera pas inutile. Florine accepta ſes offres; & quand elle fut entrée, la bergère la fit aſſeoir; puis, après quelques civilités, elle lui dit: L'intérêt que je prends en tout ce qui vous regarde, ma belle princeſſe, me fait auſſi prendre la liberté de vous demander les raiſons qui vous conduiſent dans cette ſolitude, qui eſt preſqu'inconnue aux mortels. Très-aimable bergère, répondit Florine, je me ſuis engagée envers la reine Mauritianne, de venir chercher la reine Feliciane pour la retirer de l'exil où elle eſt. Je ne me ſuis pas trompée, dit la

bergère ; en vous voyant , j'ai cru que c'étoit là votre deſſein. Ah ! princeſſe, que le ciel vous prépare de gloire & de bonheur , ſi vous ramenez cette grande reine. Suivant l'arrêt des intelligences ſuprêmes , cette délivrance n'eſt réſervée qu'à une mortelle heureuſe , & il paroît que c'eſt vous. Ne vous rebutez point , ma princeſſe , dans tous les ſentiers pénibles que vous trouverez, & vous les ſurmonterez ſans doute. Pardonnez-moi , ma princeſſe , les tranſports de joie où vous me voyez ; ils partent d'un excès de tendreſſe que j'ai pour cette chère reine que vous allez chercher.

Mais, lui demanda Florine, les obſtacles qui ſe trouvent dans ce labyrinthe ſont donc bien difficiles à ſurmonter ? Non , ma princeſſe , dit la bergère ; ils deviennent faciles , lorſque la forte réſolution les fait mépriſer. Florine lui demanda enſuite pourquoi la reine Feliciane avoit été exilée. C'eſt , répondit la bergère , une choſe un peu longue à raconter.

Pour vous en inſtruire , continua-t-elle , je vous dirai, ma princeſſe , que lorſque la reine Feliciane régnoit, tout étoit parfaitement tranquille ſur nos terres ; mes ſœurs & moi nous étions ſes plus chères favo-

rites, & c'étoit par nos sœurs qu'elle donnoit aux mortels cette douce félicité. Une de mes sœurs se nomme Achakie, l'autre Pisonide, & moi Simpliciane. Achakie étoit celle qui les préservoit contre ces désirs avides & tumultueux, qui dérobent les douceurs & les plaisirs d'une véritable sécurité; Pisonide leur inspiroit l'amitié, la bonne foi & une fidélité inviolable les uns pour les autres; & moi je les relevois lorsqu'ils tomboient dans des foiblesses de croire qu'on avoit besoin d'un grand nombre de choses différentes pour être heureux.

Cet ordre étoit si bien établi, que nous n'avions qu'à paroître devant les peuples où la reine nous envoyoit, pour rappeler les uns, & ranimer les autres à les bien exécuter. Ces peuples nous témoignoient tant de respect & de vénération, qu'ils ne croyoient pas pouvoir vivre sans nous. Ce temps-là, ma princesse, dureroit encore, sans une aventure extraordinaire que vous allez entendre.

Il y avoit dans notre voisinage un jeune homme assez bien fait, qui se nommoit Hypopsite; il étoit fils de Zélopie, mais il n'avoit pas l'esprit si mauvais qu'elle. Ses manières respectueuses & aisées lui donnoient

une facile entrée en bien des maiſons ; & venant chez nous comme il alloit chez les autres, Piſonide lui plut, & inſenſiblement il en devint ſi amoureux, qu'il n'eut plus la force de lui diſſimuler ſa paſſion. Il s'en expliqua auprès d'elle dans des termes ſi vifs & ſi reſpectueux, que, quoique ma ſœur ne fût nullement diſpoſée à l'écouter, elle en eut une ſecrète compaſſion; mais elle lui répondit aigrement tout ce qui peut être capable de déſabuſer l'homme du monde le plus amoureux & le plus entêté. Il ne ſe rebuta pourtant pas, & continua ſes aſſiduités auprès de ma ſœur, en lui donnant tous les jours de nouveaux témoignages de ſon attachement; ce qui engagea Piſonide à y faire quelqu'attention : mais après avoir examiné la choſe, elle vit bien que ſi elle épouſoit Hypopſite, non-ſeulement il pourroit par lui-même lui donner de rudes travers, mais qu'elle s'expoſeroit encore à tous les violens excès de Zélopie ſa mère; ce qui la fit réſoudre de congédier Hypopſite. Un jour qu'il voulut encore faire entendre ſes plaintes à ma ſœur, elle lui répondit qu'elle ne vouloit point ſe marier; que c'étoit un deſſein arrêté, qu'elle lui avoit déjà fait dire que tout ce qu'il feroit ſeroit inutile, &

qu'elle le prioit de ſe retirer. Hypopſite, qui étoit fort amoureux, lui répondit, que ſi c'étoit ſérieuſement qu'elle lui parloit, de déſeſpoir il ſe donneroit la mort. Comme ce ſont des manières de parler aſſez ordinaires aux amans, Piſonide en tint peu de compte, & lui répéta qu'il devoit être perſuadé de ce qu'elle lui diſoit, que c'étoit ſes véritables ſentimens. Hypopſite ſe retira, & revint comme il avoit accoutumé. Ma ſœur s'en trouvant fatiguée, pria la reine de l'envoyer en des lieux éloignés, & inacceſſibles à Hypopſite. Feliciane envoya ma ſœur où elle demandoit d'aller : mais ce jeune homme ſe voyant privé de la voir, alla auſſi trouver la reine, & la pria de lui être favorable. Il lui fit un aveu de la pureté de ſes ſentimens, & de tout ce qu'il avoit fait pour engager ma ſœur à répondre à ſes déſirs, & ſupplia la reine d'obliger Piſonide d'accepter ſon cœur, & de le rendre heureux. Feliciane lui répondit que toutes nos actions devoient être juſtes & ſans contrainte; que Piſonide pouvoit avoir naturellement autant d'averſion pour lui, qu'il ſe ſentoit d'amour pour elle; qu'il étoit facile de le connoître par ſes refus, & qu'il y auroit une grande injuſtice de vouloir

l'engager d'accepter un cœur qui ne lui convenoit pas.

Comme ce jeune homme étoit violent, cette réponſe le mit au déſeſpoir; & ſans rien écouter que ſa fureur, il ſortit de chez la reine, & monta ſur une roche, d'où il ſe précipita dans la mer orageuſe des déſirs, où il éteignit ſa vie & ſa paſſion.

Le bruit de cette mort s'étant répandu, ſa mère, qui n'étoit pas moins violente que lui, devint furieuſe, & ne reſpiroit que le ſubtil poiſon d'une cruelle vengeance. Zélopie alla trouver Mauritianne, & lui faire ſa cour, pour l'engager à prendre ſes intérêts, & pour convenir avec elle des moyens de perdre ſes ennemis, & ceux de ſon fils.

Mauritianne reçut cette mère affligée, & jugea à propos qu'on fît ce que l'on pourroit pour obliger les peuples à en porter leurs plaintes aux intelligences ſuprêmes, & leur faire dire que Feliciane & Piſonide avoient fait mourir Hypopſite leur intime ami, & celui de qui ils recevoient de grands ſervices; ce qui réuſſit parfaitement. Les avares, les ambitieux & les vindicatifs ſignèrent la requête.

Les intelligences ſuprêmes reçurent cette requête, & pour être certaines de la vérité,

elles commirent les compagnes de Mauritianne pour en informer. Ce qui fut si secrètement conduit, que toute cette procédure se trouva prête, avant que Feliciane & nous en eussions rien appris.

Ces informations furent portées aux intelligences, & quelques soins qu'on eût pris d'y faire paroître la reine & ma sœur criminelles, les intelligences, qu'on ne peut tromper, connurent l'innocence des accusées, & le caractère des autres.

Les intelligences, irritées du procédé des accusateurs, & les voulant punir, opinèrent ensemble sur les moyens de le faire avec une équitable sévérité, lorsqu'une d'entr'elles dit, que pour bien juger ces ingrats, qui après tant de bienfaits reçus de leur reine & de ma sœur, avoient eu la témérité de les accuser injustement, on ne pouvoit mieux faire que de leur accorder ce qu'ils demandoient, c'étoit d'envoyer la reine & ma sœur dans le labyrinthe merveilleux, & de leur donner Mauritianne pour les gouverner. Elle ajouta que la félicité étoit une compagne inséparable de Feliciane; & que là où Feliciane n'étoit pas, le trouble, l'inconstance & le désordre y régnoient tou-

jours, & que par ce moyen ils feroient eux-mêmes les artifans de leur malheur.

Cet avis fut reçu de toutes les intelligences; la reine Feliciane & ma fœur furent envoyées dans le labyrinthe merveilleux, pour y refter jufqu'à ce qu'il fe trouvât une mortelle qui eût la force d'y entrer, & de furmonter tous les obftacles qui s'oppoferoient à la fortie de cette reine; & que pendant ce temps-là, Mauritianne gouverneroit en fa place.

La reine & ma fœur obéirent à cet arrêt, & fe rendirent au labyrinthe, où elles font. La reine emmena auffi avec elle Achakie, & m'a laiffée pour avoir foin de ce qui pourroit encore la regarder ici. J'ai choifi cette retraite, & mon plus grand plaifir eft de conduire ces troupeaux que vous voyez.

Lorfque la bergère eut fini de parler, Florine lui dit : ce que vous venez de m'apprendre augmente fi fort le défir que j'avois de délivrer Feliciane, que je ne refpire plus que cette extrême fatisfaction; & ce plaifir eft fi grand pour moi, qu'il me fait méprifer tous les obftacles qui menacent de me faire périr.

La bergère étoit d'une joie inconcevable de voir Florine dans ces fentimens. Elle

ſervit à la princeſſe une collation de tout ce qu'elle avoit de meilleur; enſuite Florine reprit ſon chemin.

Simpliciane l'accompagna quelque temps, & en la quittant lui fit remarquer dans un éloignement une grande touffe d'arbres, qui ſervoient de décoration à l'entrée du labyrinthe, qui avoit à ſon entrée deux grands cèdres qui étoient entrelacés, & qui formoient de leurs branches une eſpèce de grand portique, où elle entra, & continua ſa route par un petit ſentier, qui la rendit dans un endroit aſſez large, où aboutiſſoient un grand nombre de chemins.

La princeſſe reſta quelque temps en ce lieu, ſans pouvoir s'aſſurer lequel de ces chemins elle devoit prendre; & comme elle étoit dans cette inquiétude, il ſe préſenta là, heureuſement pour elle, deux femmes, dont l'une étoit habillée d'un blanc ſi éclatant, qu'elle éblouiſſoit en la regardant; l'habit de l'autre n'étoit pas moins beau, elle avoit encore par-deſſus une mante d'un bleu céleſte très-vif. Ces dames avoient un air de majeſté à faire connoître qu'elles étoient d'un rang très-diſtingué. Que cherchez-vous, dirent ces dames à Florine, en s'approchant d'elle? L'unique déſir de déli-

vrer la reine Feliciane eſt ce qui m'amène, leur dit Florine, & je ſuis très-embarraſſée ; je voudrois ſavoir ſi je ne me ſuis point égarée, & lequel de ces chemins je dois ſuivre. Si vous voulez trouver cette bonne reine, répondirent ces dames, prenez le chemin qui eſt à votre droite ; il vous paroîtra peut-être pénible, mais c'eſt le plus aſſuré. Souvenez-vous toujours, belle princeſſe, qu'il ne faut point retourner ſur vos pas : dans ce lieu, le terrain change inceſſamment, & les chemins que vous croiriez être les mêmes que vous viendriez de ſuivre, en ſeroient d'autres qui vous conduiroient en d'effroyables précipices. Florine les pria de lui apprendre à qui elle devoit de ſi bons avis. Je me nomme Piſonide, dit celle qui parloit, & celle-là Achakie. Quel plaiſir pour moi, dit Florine, de vous rencontrer après avoir vu la bergère Simpliciane ! que ne dois-je pas eſpérer de mon voyage, ayant eu le bonheur de rencontrer les deux favorites de cette bonne reine que je viens chercher ! mais ſeroit-ce bien au haſard à qui je ſerois redevable d'une ſi heureuſe rencontre ? C'eſt notre ſœur Simpliciane, reprirent Piſonide & Achakie, qui nous a dit que vous étiez dans ce laby-

rinthe, & c'eſt ce qui nous a engagées de venir pour vous tirer de l'embarras où vous pourriez être, ſur le choix du chemin que vous deviez prendre : mais préſentement, ma princeſſe, que vous le connoiſſez, nous allons dire à la reine que vous la cherchez. Ne doutez pas, belle princeſſe, continuèrent-elles, qu'elle ne vous favoriſe; continuez ſeulement, & nous aurons le bonheur de vous revoir au palais, quand vous aurez accompli ce que vous devez faire.

Piſonide & Achakie s'étant retirées, Florine prit le chemin qu'on venoit de lui montrer. Elle le trouva couvert de cailloux gliſſans, qui la faiſoient tomber à tous momens. Ce chemin n'étoit entouré que de terre ſtérile, qui ne produiſoit que des chardons & des ronces : on ne pouvoit ſuivre cette route qu'en montant ou deſcendant continuellement. Florine, quelques temps après, accablée de fatigues, & ſe trouvant dans un preſſant beſoin de prendre quelque nourriture, fut obligée de s'aſſeoir ſur une roche qu'elle trouva. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'elle vit qu'elle avoit perdu les proviſions qu'on lui avoit données; & quelle triſteſſe, de ſe voir dans un déſert très-éloigné, ſans avoir de quoi manger, & ſans

espérance d'en trouver. Comme elle faisoit ces affligeantes réflexions, il vint à elle une femme mal vêtue, d'une physionomie mélancolique & chagrine, qui étoit suivie d'une autre femme, dont les manières vives & aisées relevoient un peu les défauts de son ajustement. Qui êtes-vous, leur dit Florine? si vous êtes habitantes de ces lieux, faites-moi, je vous prie, donner de quoi manger. Je m'appelle Anackire, dit la première; je n'ai pas le pouvoir de vous aider, mais voilà Philopone ma fille qui le pourra faire. Philopone n'eut pas plutôt entendu parler sa mère, qu'elle partit pour aller chercher quelque secours à la princesse. Elle lui apporta des fruits sauvages; que Florine mangea avec autant d'appétit que ceux qu'on lui avoit présentés chez Ergonide. Lorsque la princesse fut un peu rafraîchie, elle continua son chemin, & Philopone s'offrit de l'accompagner, ce qui lui fut d'un grand secours: de temps en temps elle apportoit à Florine de quoi subsister.

Florine avançant dans ce désert, demanda à Philopone s'il y avoit encore loin jusqu'au lieu où étoit Feliciane. Elle lui répondit qu'en certains temps ce chemin se trouvoit court, & dans d'autres très-long, & que

cela provenoit des divers changemens qui arrivoient au terrain. Florine faisoit de momens en momens de sensibles réflexions sur l'état où elle se voyoit ; la perte de ses alimens en étoit une des plus fortes, & tous les soins que Philopone se donnoit pour elle ne la consoloient pas. Pendant ce temps-là il vint un homme appellé Grilison, qui la suivit, voulant lui persuader par mille raisons chagrinantes qu'elle méritoit toutes les peines qu'elle avoit. N'étiez-vous pas, dit-il, trop heureuse au palais des Fées, après avoir évité un si grand nombre de périls dans la conquête que vous veniez de faire? Falloit-il témérairement vous engager dans ce nouveau dessein ? Où sont présentement ces amis sur lesquels vous comptiez, & les grands secours qu'ils devoient vous donner. Le prince & les autres se divertissent à la cour sans penser à vous ; & sans Philopone, vous ne seriez déjà plus. Florine souffroit beaucoup d'entendre incessamment cet homme à ses oreilles ; elle avoit beau le congédier, il recommençoit toujours. Philopone voyant que cet homme étoit insupportable à Florine, cherchoit tous les moyens de la consoler. La pauvre princesse n'en pouvoit plus, ces discours lui faisoient plus de peine que tout

tout ce qu'elle reſſentoit dans ſon voyage. Il vint heureuſement à elle un autre homme qui avoit une bêche à la main, qu'elle reconnut pour Ergonide. Florine courut au-devant de lui pour le recevoir. Que vous venez à propos, lui dit-elle, dans le preſſant beſoin que j'ai de votre ſecours ; donnez-moi des nouvelles de mon cher Agathonphiſe, & dites-moi, je vous prie, pourquoi il m'a abandonnée. Il ne vous a point abandonnée, dit Ergonide ; c'eſt lui qui m'envoie ici pour vous faire plaiſir. Mais, ma princeſſe, que faites-vous de cet homme que je vois qui vous ſuit, & qui eſt plus capable de vous déſeſpérer par ſes diſcours, que de vous conſoler ? Ce que vous dites eſt vrai, dit la princeſſe, c'eſt contre ma volonté qu'il me ſuit ; il eſt ſi inſupportable, & me fatigue ſi fort, que je ne ſais plus où j'en ſuis ; j'ai beau le congédier, il me ſuit toujours. Je vais vous en défaire, dit Ergonide, qui prit ſa bêche, & en donna ſur le dos de cet homme, qui s'enfuit d'une ſi grande vîteſſe, qu'il ne ſe donna pas le temps de ſe plaindre. Enſuite Ergonide défricha de ſa bêche un grand carré de terre, où il ſema des graines qu'il avoit apportées ; il préſenta à la princeſſe des fruits délicieux,

fit venir Hypomone auprès d'elle pour lui tenir compagnie, & puis se retira.

Quoiqu'Ergonide fût venu au secours de Florine, Philipone ne la quitta pas. Elle aimoit tant la princesse, qu'elle cherchoit incessamment de nouveaux moyens de lui être utile; elle aidoit tous les jours Florine à cultiver cette terre qu'Ergonide lui avoit préparée, & qui lui produisoit tout ce qu'elle avoit besoin pour la mettre à couvert des injures du temps; Hypomone disposoit si bien de l'esprit de la princesse, qu'elle vivoit avec les mêmes plaisirs que si elle avoit été à la cour des Fées. Elle ne se croyoit pas avoir jamais été si tranquille & plus heureuse qu'elle se trouvoit dans cette solitude. Une seule chose l'embarrassoit, c'étoit le séjour qu'elle y faisoit, qui la retardoit d'arriver au palais de Feliciane pour délivrer cette reine. Elle en fit confidence à Hypomone, qui lui dit qu'elle devoit se tranquilliser là-dessus, que l'avancement de son voyage ne consistoit pas à marcher toujours, mais à faire un bon usage de toutes les peines qu'on rencontroit: que le ciel faisoit naître de fréquens changemens qui faisoient approcher du palais de Feliciane, & que c'étoit-là le véritable moyen de trouver

cette reine. Florine étoit ſi conſolée de ce qu'Hypomoné lui diſoit, qu'elle ne penſoit qu'à cultiver ſon jardin; & ſa ſolitude lui devint un ſéjour délicieux : quand elle s'étoit exercée à la culture de ce jardin, elle ſe promenoit aux lieux d'alentour, quelquefois ſeule, mais le plus ſouvent avec ſes deux compagnes.

Un jour qu'elles montèrent ſur une roche d'où l'on découvroit un grand terrain, Florine fut charmée de ce lieu, & particuliérement de la beauté d'un palais qui s'offroit à la vue. Florine demanda à Hypomone ce que c'étoit que ce palais qui paroiſſoit ſi beau. Hypomone lui répondit que c'étoit le palais de Feliciane, & le lieu où elle vouloit aller. Hé bien, ma princeſſe, continua Hypomone, vous voyez que vous en approchez, & que vous n'en êtes pas ſi éloignée que vous penſiez. Mais c'eſt ici qu'il faut s'armer d'une nouvelle conſtance & de fortes réſolutions. Ne vous flattez point, ma princeſſe, il y a encore bien des travaux & des peines à eſſuyer avant que d'arriver à ce palais; mais quand vous les aurez ſurmontés, vous entrerez dans cet heureux ſéjour, & vous jouirez de l'extrême

ſatisfaction de voir Feliciane dans tout l'éclat de ſa grandeur.

Florine écoutoit avec un grand plaiſir tout ce qu'Hypomone lui diſoit; elle y trouvoit une onction ſalutaire qui la rendoit comme inſenſible aux atteintes de ſes traverſes.

Depuis ce temps-là, toutes les promenades de la princeſſe étoient toujours ſur ce rocher, & toutes les fois qu'elle y alloit, il lui ſembloit toujours voir qu'elle approchoit du palais de Feliciane, ou qu'il s'approchoit d'elle.

Un jour qu'elle contemploit le but de ſes déſirs, elle vit venir à elle un jeune homme agréable, habillé d'un velour couleur de pourpre. Florine fut ſurpriſe de voir ce jeune homme dans des lieux ſi ſolitaires. Il lui dit en s'approchant d'elle : Madame, vous admirez la beauté du palais de Feliciane. Cela eſt vrai, dit Florine, & l'envie que j'ai de m'y rendre eſt ce qui m'occupe entièrement. C'eſt un glorieux deſſein, madame, dit ce jeune homme, & c'eſt le moyen d'arriver au véritable bonheur. Il y a long-temps que je me propoſe de m'y rendre, mais c'eſt ce que je ne puis faire ſeul; il faut que je trouve quelques perſon-

nes qui aient la même paſſion que moi. J'en ai déjà rencontré pluſieurs, lui dit-il, qui d'abord brûloient d'impatience de s'y rendre, & qui me promettoient les plus belles choſes du monde; mais dès les premières peines qu'elles ont trouvées, elles ſe ſont rebutées, & m'ont abandonné. Voilà, madame, ce qui eſt la cauſe que je ne ſuis pas au palais de Feliciane, & que je ſuis errant dans ces lieux, cherchant toujours quelqu'un qui ait le même deſſein que moi. Si vous voulez aller trouver la reine Feliciane, & me recevoir pour vous accompagner, je vous promets, quelque choſe qui puiſſe arriver, de ne point vous quitter.

Florine crut que ce jeune homme (qui lui avoit dit être Pſiphiſmate) ne lui ſeroit pas inutile; elle avoit entendu parler de lui en des termes fort avantageux; elle lui témoigna qu'elle acceptoit les offres qu'il lui faiſoit de partager avec elle les ſoins de ſon voyage, à condition qu'il ne l'abandonneroit pas. Ce n'eſt pas moi, dit Pſiphiſmate, qui ai manqué de fidélité à ceux que j'ai accompagnés, c'eſt eux qui m'ont abandonné; & en diſant cela, il s'aſſit auprès de la princeſſe ſur la roche où elle étoit,

& s'entretenoit avec elle des moyens de pouvoir arriver à cet heureux palais.

Quelque temps après, il vint à eux un homme d'une physionomie bizarre, inquiète & violente, dont l'œil menaçant sembloit condamner les actions les plus innocentes. En effet, il n'eut pas plutôt apperçu la princesse & Psiphismate, qu'il crut que c'étoit le rendez-vous d'une intrigue criminelle; & sans s'informer de la vérité, ni du sujet de leur conversation, il les fit prendre & lier par quelques personnes qu'il avoit à sa suite, & emmener comme des criminels. Cet homme se nommoit Zelopside; & comme l'on conduisoit la princesse & Psiphismate, ils rencontrèrent en chemin une femme d'une mauvaise physionomie, qui demanda à Zelopside, qui étoient ces prisonniers qu'il emmenoit, & ce qu'ils avoient fait. Zelopside lui répondit : Je ne les connois pas, mais je les ai trouvés ensemble dans ces déserts, & je me suis persuadé que leur conduite étoit criminelle, c'est pourquoi je les emmène. C'est bien fait, dit cette femme qui se nommoit Sycophante, il les faut citer devant Agnoïse, & les faire punir; je me rendrai, si vous voulez, accusatrice contr'eux. En disant cela, elle se faufila dans

l'escorte, & marcha avec les autres en parlant toujours désavantageusement d'eux. En chemin faisant, Sycophante rencontra deux femmes de ses amies, dont l'une se nommoit Ponirge, & l'autre Prodite, qui se joignirent à elle, en lui faisant de grandes amitiés.

Agnoïse étoit alors dans une grande salle où l'on donnoit audience aux plaideurs, assise sur un riche tribunal, accompagnée de Prolidose, d'Antadise, de Phtonose & Coyphite ses conseillères.

Sycophante leur présenta Florine & Psiphismate, en leur disant que c'étoient des criminels qu'on avoit trouvé dans des lieux solitaires & dérobés, mener un commerce secret, au mépris des loix de la pudeur & de la bienséance; qu'elle s'étoit crue obligée de les amener à l'audience pour les faire juger; & que si le trône d'Agnoïse n'en faisoit pas un exemple public, ce seroit le moyen de couronner le vice, & de donner une entrée à tous les malheurs.

Prodite & Ponirge approuvèrent les sentimens & le plaidoyer de Sycophante, & dirent que ces particuliers ayant commis les crimes dont Sycophante les accusoit, ils

méritoient, ſans contredit, d'être ſévèrement jugés.

Zelopſide vint auſſi à ſon tour, & dit que ce que Sycophante, Prodite & Ponirge avoient expliqué, étoit juſte.

Agnoïſe, après avoir entendu les accuſations, ſe leva de deſſus ſon ſiège, & fut aux opinions. Comme elle venoit ſe remettre pour prononcer un rigoureux Arrêt contre les accuſés, Pſiphiſmate voyant qu'on les alloit condamner, Florine & lui, ſans les entendre, éleva ſa voix, & demanda la permiſſion de s'expliquer : ce qui lui fut accordé.

Pſiphiſmate leur dit, que comme il étoit toujours errant, il avoit rencontré, paſſant par les déſerts du labyrinthe merveilleux, cette dame qu'on accuſoit avec lui, qui étoit ſeule ſur une des montagnes de ce déſert; que la curioſité l'avoit porté à s'en approcher, & à lui demander les ſujets qui la conduiſoient là, & ce qu'elle regardoit avec tant d'attention; que cette dame lui avoit répondu que c'étoit le déſir qu'elle avoit de voir & de délivrer Feliciane, & qu'elle admiroit ſon palais, qui paroiſſoit d'une grande beauté; qu'elle avoit envie de s'y rendre, mais que cela lui paroiſſoit im-

poſſible ; & que, comme il y avoit long-temps qu'il étoit auſſi tenté du même deſſein, il s'étoit aſſis auprès de cette dame, pour s'entretenir avec elle des moyens d'arriver à ce palais ; que pendant qu'ils étoient dans cette ſérieuſe converſation, Zelopſide les ayant apperçus, s'étoit approché d'eux ; qu'il les avoit fait lier & emmener dans cet état à leur audience ; que cette dame & lui étoient innocens des crimes dont on les accuſoit ; qu'il ne ſuffiſoit pas de dire qu'ils étoient criminels, qu'il falloit le prouver ; & que les accuſateurs ne l'ayant point fait, comme ils y étoient obligés, cette dame & lui demandoient à être élargis & renvoyés, comme ayant été arrêtés mal-à-propos.

Agnoïſe en conféra de nouveau avec ſes conſeillères. Phtonoſe & Antadiſe vouloient que, ſans avoir égard aux raiſons de Pſiphiſmate, Florine & lui fuſſent condamnés ; mais Prolidoſe & Coyphite furent d'avis contraire, & firent qu'Agnoïſe ordonna que les accuſés ſeroient conſtitués priſonniers, & qu'il ſeroit différé au jugement du procès, juſqu'à ce que Sycophante & les autres euſſent prouvé les crimes dont ils les accuſoient.

On dépouilla Florine & Pſiphiſmate de

tout ce qu'ils avoient de meilleur ; on prit à Florine la bague que le prince lui avoit donnée ; on les chargea de chaînes, & on les conduisit sous une longue & affreuse voûte souterraine, où on les attacha l'un vis-à-vis de l'autre. Ce fut une espèce de consolation à Florine dans ce malheur, de pouvoir au moins entendre parler Psiphismate.

Sycophante se voyant obligée de trouver des témoins pour prouver son accusation, demanda à Zelopside s'il n'en pourroit pas donner. Non, dit Zelopside, je n'en ai point d'autres que de les avoir trouvés qui causoient ensemble dans ce désert. Mais, dit Sycophante, vous voyez que cela ne suffit pas. Et dans le moment, Exapente arriva, qui venoit leur raconter un bon tour qu'elle venoit de faire ; & comme elle alloit leur en faire le récit, Sycophante lui dit : Nous avons d'autres choses à faire que de vous écouter. J'ai accusé deux personnes d'avoir commis des crimes, & le trône d'Agnoïse veut que je prouve ce que j'ai dit : ce que je prévois qu'il n'est pas possible de faire, & qui va me faire perdre la bonne confiance que l'on avoit en ce que je disois. Je sais ce que c'est, dit Exapente ; il faut faire ensorte de vous rendre

service ; je vous promets que je ferai tout ce que je pourrai.

Sycophante & Zelopside furent charmés des promesses d'Exapente ; & comme ils la connoissoient, ils se flattèrent qu'ils auroient satisfaction.

Exapente, d'un air triste & affligé, alla trouver Florine dans sa prison, & s'approchant d'elle, lui dit : Ma princesse, je ne me connois plus de la douleur que je ressens de vous voir dans ce déplorable état. Je sais que vous êtes innocente des crimes dont on vous accuse, & que ce n'est là que l'ouvrage d'une affreuse calomnie. Mais consolez-vous, le ciel ne permettra pas qu'il se trouve des ames assez noires pour déposer contre vous. Persuadez-vous que vos accusateurs ne pouvant pas vous faire publiquement mourir, vous feront tenir ici sous de faux prétextes de prouver de jour en jour ce qu'ils ont dit contre vous, espérant que la rigueur de votre prison vous ôtera la vie. Ma princesse, vous ignorez les loix inviolables de ce trône, qui affranchissent tous les criminels qui y sont amenés & dénoncés, lorsqu'ils avouent eux-mêmes les crimes dont ils sont accusés, avant que les accusateurs aient pu les prouver. C'est l'unique

moyen de vous tirer d'affaire. Le temps vous presse, ma chère princesse, brisez vos fers; je vous dis ce que je ferois, si j'étois dans le malheur où vous êtes.

Florine crut ce qu'Exapente lui dit, & si bien qu'elle étoit disposée à faire cet aveu, lorsque Psiphismate, qui avoit tout entendu, lui dit : Ma princesse, gardez-vous bien de faire ce que cette trompeuse vous dit; c'est un piège qu'on vous tend pour nous perdre. Princesse, nous sommes innocens des crimes dont on nous accuse, le ciel prendra le soin de nous justifier, & ce seroit l'offenser, que de ne le pas espérer, & de faire un faux aveu pour nous délivrer.

Ce discours étonna Exapente, & fit qu'elle se retira & qu'elle alla trouver Sycophante & Zelopside, pour leur apprendre le succès de son voyage. Elle leur dit qu'elle avoit persuadé la dame d'avouer les crimes dont elle étoit accusée, & que ce jeune homme qui étoit en prison avec elle, dans un moment avoit tout renversé; que pendant qu'il y seroit, & qu'il la pourroit conseiller, on ne pourroit rien sur l'esprit de la dame; qu'ils vissent comment ils pourroient faire pour fermer la bouche à ce jeune

homme, & qu'elle tenteroit encore de nouveaux moyens de la gagner.

Cette nouvelle mit les accusateurs de mauvaise humeur; ils furent consulter Antadise & Phtonose, à qui ils répétèrent ce qu'Exapente venoit de leur annoncer, en leur demandant ce qu'il falloit faire pour conserver leur bonne réputation.

L'on ordonna à Homotille d'aller dans les prisons pour contraindre, par toutes sortes de tourmens, Psiphismate d'avouer son crime : ce qui fut promptement exécuté, & d'une manière si violente, que le pauvre Psiphismate resta sur le carreau sans donner que de foibles marques de vie.

La princesse, qui fut spectatrice de tant de cruauté, en seroit morte, si Hypomone ne l'eût soutenue & fortifiée, en lui disant qu'il étoit souvent inutile & mauvais même de s'affliger & de vouloir s'opposer à nos peines & à nos ennemis; que le meilleur tempérament qu'on pouvoit y apporter étoit de souffrir, & de regarder avec tranquillité les différens mouvemens de la bonne & de la mauvaise fortune; qu'il étoit assez ordinaire de voir l'une succéder à l'autre, & que, par ce moyen, elle devoit espérer que cela pourroit changer.

Dans ce moment, il entra deux femmes assez graves, qui s'approchèrent de Psiphismate. Florine leur demanda qui elles étoient, & les pria d'en avoir soin. Je me nomme Yssatie, dit la première, & moi Diagine, dit l'autre; il est de nos amis, & nous ne venons ici que pour lui faire plaisir.

Aussitôt Yssatie embrassa Psiphismate, & le releva de terre où il étoit tombé; & puis Diagine lui fit prendre des liqueurs qu'elle avoit apportées, qui le rétablirent.

Florine voyant Psiphismate rétabli, oublia, pour-ainsi-dire, le malheureux état où elle étoit; & pendant qu'elle témoignoit sa reconnoissance à ces dames, elle apperçut une lumière à l'entrée de la prison, qui lui donna une nouvelle terreur, craignant que ce ne fût encore quelque nouveau malheur qui les venoit accabler. Mais qu'elle fut surprise agréablement, lorsqu'elle reconnut Probus, accompagné de deux dames! D'aussi loin qu'elle put se faire entendre, elle dit: Ah! prince, que vous venez à propos pour me retirer de l'état où je suis! Qui vous a donc appris les besoins que j'avois de vous? C'est cette belle dame que vous voyez, qui m'a dit les maux qu'on vous faisoit souffrir, dit Probus, en montrant l'une des dames qui l'accompagnoient; cette

dame ſe nomme Hallitie, & celle qui l'accompagne eſt Dicayoſine. Florine leur témoigna la reconnoiſſance qu'elle avoit de lui avoir rendu un ſi grand ſervice, & ne pouvoit ſe laſſer de les regarder, & particulièrement Hallitie, qui étoit ſi belle & ſi éclatante, que la lumière qui ſortoit de ſon corps éclairoit toute la priſon.

Enſuite, Dicayoſine s'étant approchée de Florine, toucha les fers dont elle étoit enchaînée; ils tombèrent en poudre, & la princeſſe ſe trouva dégagée. Dicayoſine en fit autant à Pſiphiſmate, & ces deux priſonniers ne ſavoient comment reconnoître de ſi grandes grâces. Ils alloient recommencer à en faire leurs complimens à leurs libérateurs, lorſque le prince leur dit: achevons ce qu'il y a encore à faire, & prenant la main de la princeſſe, ils ſortirent tous enſemble de la priſon.

Dès qu'Agnoïſe, Sycophante & les autres perſécuteurs de la princeſſe & de Pſiphiſmate virent Hallitie & Dicayoſine, ils s'enfuirent pour s'aller cacher. Le prince les pourſuivit, & leur fit rendre la bague qu'on avoit priſe à Florine. Il conduiſit enſuite la princeſſe dans une plaine, où il lui montra le chemin qu'elle devoit ſuivre.

Vous allez donc encore m'abandonner,

mon prince, dit Florine. Je ne ferai pas long-temps, répondit-il, & vous avez votre bague pour m'avertir quand vous aurez befoin de moi. Pfiphifmate refte auprès de vous, qui vous conduira bien; vous pouvez avoir de la confiance en lui, c'eft un fidèle ami. Le prince s'étant retiré, Florine continua de marcher avec Pfiphifmate.

Quelque temps après, Florine & Pfiphifmate arrivèrent dans un vallon où étoit un bocage touffu, qui parut fort agréable à la princeffe; & comme elle venoit de fouffrir confidérablement, il lui prit envie d'aller s'y repofer. Elle témoigna fon deffein à Pfiphifmate, qui vouloit s'y refufer, mais par complaifance il entra avec elle dans ce bocage; & la princeffe ayant pris pour s'affeoir l'endroit qui lui convint le mieux, Pfiphifmate s'affit auprès d'elle. Ils s'entretinrent long-temps des périls qu'ils venoient d'éviter, & des grâces que le ciel leur avoit faites de les en avoir délivrés. Infenfiblement Florine s'endormit aux doux zéphyrs de ce bocage. Pfiphifmate la voyant endormie, voulut veiller; mais, quelques foins qu'il fe donnât, il s'endormit auffi. Florine, dans cet affoupiffement, crut être fur une pente gliffante, au bord d'un épouvantable précipice, & cette

crainte fut si violente pour elle, qu'elle s'en éveilla toute transie de peur; à son réveil, elle reconnut qu'elle ne s'étoit point trompée, & que ce songe n'étoit que trop véritable. Elle n'eut pas plutôt ouvert les yeux, qu'elle se vit sur la pente d'un précipice, où, quelques efforts qu'elle fît pour s'en retirer, elle n'y put réussir. La pauvre princesse appela plusieurs fois Psiphismate à son secours, mais inutilement; il dormoit d'un profond sommeil, & ne l'entendoit pas. Enfin la princesse, en se donnant de grands mouvemens, tira sa bague de son sein, & ne l'eut pas plutôt mise dans sa bouche, que le prince Probus parut, qui lui donna la main, & la mit dans le chemin qu'elle avoit quitté.

Le prince dit à Florine de continuer sa route sans l'abandonner, qu'elle en voyoit les conséquences; & il la quitta de nouveau. La princesse à cette fois ne put voir partir le prince qu'avec beaucoup de tristesse; elle ne voyoit que trop les besoins qu'elle en avoit. Le prince ayant remarqué la peine que cela lui faisoit, lui dit pour la consoler, qu'il alloit voir la reine Féliciane, pour lui dire le dessein où elle étoit de la retirer du labyrinthe, & la prier de la prévenir, pour lui épargner les fatigues du chemin.

Florine continua encore de marcher ; & Psiphismate la vint trouver ; elle eut bien de la joie de le revoir. Il lui demanda comment elle avoit fait pour se rétirer du péril où elle étoit. C'est le prince Probus, dit Florine, qui m'en a retirée ; il est venu à moi aussitôt que j'ai mis la bague dans ma bouche, & m'a remise dans ce chemin. Mais dites-moi, dit la princesse, mon cher Psiphismate, ce que c'est donc que ce bocage qui paroît si charmant, & pourquoi il est si pernicieux d'y entrer, & de s'y reposer ? Psiphismate lui répondit que ce bocage se nommoit Amelite, & qu'il cachoit dans son sein la nonchalance & le relâchement.

Comme ils continuoient de parler, ils rencontrèrent en chemin une femme d'un port majestueux, habillée d'une étoffe blanche & brillante, qui demanda à la princesse si c'étoit elle qui cherchoit la reine Feliciane. Oui, madame, répondit la princesse, c'est moi qui cherche cette reine pour la délivrer du labyrinthe. C'est donc vous que je cherche aussi, reprit cette dame ; suivez-moi, & vous aurez bientôt le bonheur de la voir. Cette dame se nommoit Leucotisse, elle étoit la principale favorite de Feliciane. Notre bonne reine m'a envoyée pour abréger votre chemin, dit-elle,

en s'adreſſant à Florine, & j'ai ordre de vous conduire à elle par la plus courte voie. Tout ce terrain que vous voyez autour de nous, continua-t-elle, offre autant d'endroits périlleux par où vous deviez paſſer, & où il y avoit à craindre pour vous; mais le prince Probus a ſupplié la reine de vous prévenir. Achakie & Piſonide ont joint leur prière à celle du prince, enſorte que Feliciane m'a envoyée pour vous épargner les peines que vous aviez encore à ſouffrir.

Peu de temps après elles ſe trouvèrent ſur le bord d'un lac entouré de grands arbres; ce lac avoit dans ſon milieu une petite isle, où étoit le palais de la reine.

Auſſitôt qu'on les apperçut de ce palais, deux femmes entrèrent dans un bateau, & vinrent les prendre. Florine les reconnut pour être Achakie & Piſonide, qui donnèrent la main à la princeſſe pour entrer dans leur bateau, & la conduiſirent vers la reine qui ſortit de ſon palais pour la recevoir.

Dès que Florine eut mis pied à terre dans cette incomparable demeure, elle fut tranſportée de joie & de plaiſir, la reine l'embraſſa, & lui donnant la main, la conduiſit dans ſon palais.

Pendant que la princeſſe reſpiroit les dou-

ceurs d'une parfaite tranquillité, la reine donnoit des ordres ; & tout étant prêt, elle partit avec Florine & les autres perſonnes de ſa cour.

Le bruit courut au palais des fées, que Florine avoit trouvé la reine, qu'elles étoient parties enſemble, & qu'elles marchoient à grandes journées pour ſe rendre à la cour.

Cette nouvelle affligea Mauritianne, qui envoya ſa confidente s'informer ſi cela étoit véritable ; elle lui rapporta que Feliciane & Florine arrivoient inceſſamment. Mauritianne fit promptement préparer ſes équipages, & quitta la cour pour aller ſe rendre avec toute ſa ſuite dans ſes isles.

Les bonnes fées qui attendoient impatiemment le retour de la reine Feliciane & de Florine, allèrent au-devant d'elles ; & les ayant trouvées aſſez près du palais, dès qu'elles les apperçurent, elles firent de grands cris de joie. La ſage fée conſeillère fut la première qui s'approcha du char où étoit la reine. Son amour & ſon zèle pour la reine & pour Florine lui avoient fait devancer les autres. La fée bonne amie de Florine la ſuivit, & les fées étant arrivées, toutes enſemble ſaluèrent la reine, en lui témoignant l'extrême joie qu'elles avoient de ſon

retour. Elles s'arrangèrent pour leur marche, devant & après le char, & formèrent un cortège de réception digne de leur reine.

En entrant dans la grande cour du palais, l'on n'entendit par-tout qu'acclamations & qu'allégreſſes, & pluſieurs concerts qui chantoient les louanges de la reine, & la gloire de Florine.

Il ne ſeroit pas facile de dire ici quels furent les ſentimens qu'eurent la reine & les fées de ſe voir encore réunies enſemble. Le prince Probus s'y trouva, & tout le reſte de cette journée ſe paſſa avec la plus grande réjouiſſance du monde.

Le lendemain la reine monta avec Florine ſur un char d'or, parſemé de pierres précieuſes. Elles allèrent au temple de la Vertu, où toutes les fées les accompagnèrent. Après de grandes cérémonies en actions de grâces de l'heureux retour de la reine & de Florine, Feliciane ſe fit apporter une couronne d'un prix ineſtimable, qu'elle prit entre ſes mains; & ſe tournant du côté des fées, elle leur dit: mes chères ſœurs, vous ſavez pourquoi les intelligences ſuprêmes jugèrent à propos de m'ordonner de quitter mon trône, & de me rendre au labyrinthe merveilleux, juſqu'à ce qu'il ſe trouvât une

mortelle d'une excellente vertu, qui eût la force d'y entrer, & de surmonter tous les obstacles qui s'opposeroient aux moyens de m'y trouver. Que ne devons-nous donc pas, mes chères sœurs, à cette princesse qui a bien voulu entrer dans ce labyrinthe, & qui, après y avoir généreusement souffert les fatigues d'une infinité de travaux & de chagrins, est enfin arrivée jusqu'à moi, & est la cause que je remonte aujourd'hui sur le trône ? Ainsi, pour témoigner à cette princesse une partie de la reconnoissance des grandes obligations que nous lui avons, je crois qu'il est à propos de la couronner encore une fois. Elle le mérite, continua-t-elle ; & en disant ces paroles, la reine posa la couronne qu'elle tenoit, sur la tête de Florine. Pendant ce temps-là toutes les fées chantoient des louanges en l'honneur de Florine, qui étoient répondues par des concerts de toutes sortes d'instrumens de musique.

Le prince Probus ne se possédoit pas de la joie qu'il ressentoit de voir deux fois couronner la princesse dans le temple de la Vertu. Jamais il ne l'avoit trouvée si belle qu'elle lui parut à son dernier couronnement. Au retour de cette assemblée, il alla

voir la princeſſe dans ſon appartement, pour lui témoigner le plaiſir qu'il avoit de tous les honneurs qu'on lui faiſoit. La fée conſeillère & la fée bonne amie en firent autant.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient au palais des fées, le roi, père de Florine, après avoir vaincu ſes ennemis, revint au château où Florine avoit été enlevée; en approchant de ce lieu, ſon deuil ſe renouvella de la perte qu'il avoit fait de la princeſſe, il n'en put jamais ſavoir autre choſe, quelques recherches qu'on en eût faite, ſinon qu'un nuage fort épais l'avoit enveloppée, & que dans le moment elle étoit diſparue.

Le roi étant arrivé dans ce château, envoya chercher le magicien qui y vint, & lui demanda pourquoi il l'avoit trompé, en l'aſſurant qu'il avoit rendu ce château inacceſſible contre toute ſurpriſe & inſulte pour la conſervation de la jeune princeſſe qu'il y laiſſoit, ce qu'elle étoit devenue, & ſi c'étoit-là l'effet de ſes promeſſes.

La princeſſe ſe porte bien, dit le magicien; elle eſt ſortie des enceintes que j'ai tracées; elle doit revenir dans peu, & ſon enlèvement eſt tout glorieux pour elle. Il viendra un grand prince pour l'accompagner, que

vous devez donner à la princeſſe, & recevoir pour votre gendre.

Feliciane aſſembla ſon conſeil, où il fut arrêté que Florine ſeroit conduite chez le roi ſon père avec les plus grandes marques de grandeur qu'il ſeroit poſſible, non-ſeulement à cauſe de ſon mérite, mais auſſi pour réparer l'injure qu'on lui avoit faite de l'enlever.

Toutes les fées ſe préparoient pour paroître avec éclat à cette conduite.

Pendant ce temps-là, Probus ſe vit accablé de triſteſſe de la perte qu'il alloit faire de cette princeſſe qu'il aimoit tendrement, & dont la vue faiſoit ſes plus chères délices. Il ſe retira dans un endroit ſolitaire, où ſon cœur ne put ſe défendre, par un excès d'amour & de douleur, de répandre des larmes. Et comme ce prince penſoit aux moyens de pouvoir au moins découvrir à la princeſſe ſon amour extrême, Feliciane, qui ſe promenoit dans les jardins du palais, le ſurprit dans un des boſquets où il étoit; & elle ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'elle lui dit en riant: Quoi! prince, êtes-vous le ſeul à la cour qui ſoit dans l'inaction pour ſe diſpoſer à conduire Florine chez ſon père, afin de mettre le dernier ſceau à toutes ſes victoires,

victoires ; & vous particulièrement, qui avez toujours eu tant de ſoin de lui donner la main dans tous les périls où elle pouvoit ſuccomber !

Florine n'a plus beſoin de mes foibles ſecours, répondit Probus ; elle jouit auprès de vous d'une ſolide félicité ; mais ſi je pouvois me perſuader que je puſſe lui être encore.... Il faut que vous accompagniez la princeſſe dans ce triomphe, interrompit la reine ; le temps nous preſſe, quittez la ſolitude, & penſez à vous préparer pour augmenter le pompeux équipage avec lequel nous prétendons la conduire.

Le prince obéit à la reine ; & comme les amans ſe flattent toujours, il crut avoir vu dans les manières de s'expliquer de la reine, qu'elle avoit pénétré le ſujet de ſa triſteſſe, & qu'elle penſoit aux moyens de le rendre heureux auprès de la princeſſe.

Il ne ſe trompoit pas ; la reine vit ce qui avoit fait agir Probus dans tous les mouvemens qu'il s'étoit donnés pour la princeſſe ; & la ſage Fée conſeillère lui avoit découvert la paſſion que ce prince avoit pour elle, ſi bien qu'il étoit mieux qu'il ne croyoit être. Il touchoit de près ces momens favorables,

qui devoient le récompenser de tout ce qu'il avoit fait pour Florine.

Tout étant prêt pour ce départ; Feliciane quitta son palais, & se mit en chemin, suivant cet ordre. Quatre chars pompeux commençoient la marche, dans lesquels étoient autant de concerts de musique, qui chantoient les louanges de Florine. Ces chars étoient précédés & suivis d'un grand nombre de fées, qui répondoient en jouant de plusieurs instrumens de musique; d'autres fées suivoient celles-ci, portant des tableaux où étoient peintes les victoires de Florine. Le prince Probus suivoit ces tableaux avec un cortège des plus belles fées magnifiquement habillées, & couronnées de lauriers, de myrthes & de roses. La fée conseillère & la fée bonne amie de Florine suivoient le prince dans de superbes chars, portant sur de riches coussins les deux couronnes de la princesse. Plusieurs fées accompagnoient ces chars; elles répétoient incessamment, par des cris de joie, que ces couronnes avoient été données à Florine pour récompenser sa vertu. Simpliciane, Achakie, Pisonide & Leucotisse étoient dans un autre char, qui composoient un charmant concert, en chantant les victoires de Florine dans le

labyrinthe merveilleux. Et puis venoit la princeſſe Florine, couronnée de lauriers, accompagnée de la reine Féliciane, toutes deux dans un char d'or & d'ivoire, tiré par des aigles ; & toute cette marche ſe terminoit par une foule de fées très-parées.

Lorſque cette pompeuſe aſſemblée fut arrivée ſur les terres du roi, père de Florine, le bruit s'en répandit par-tout ; & cette nouvelle étant allée juſqu'à lui, il ſortit de ſon palais pour voir ce que ce pouvoit être.

Dans ce moment deux fées l'abordèrent. Le roi fut ſurpris de la beauté & de l'éclat de ces deux perſonnes, & leur demanda ce qu'elles ſouhaitoient de lui.

Les fées lui répondirent : Sire, la reine Feliciane vous demande la permiſſion de vous voir, & d'entrer dans votre palais avec toute ſa cour. Le roi leur répondit qu'il ſe trouvoit très-honoré de ce que cette grande reine vouloit bien lui faire la grace d'entrer chez lui ; qu'il alloit au-devant d'elle pour la prévenir, & pour avoir l'avantage de la ſaluer & de la recevoir. Les fées lui dirent que la reine déſiroit qu'il attendît dans ſon palais, & que dans peu elle arriveroit.

Le roi étant rentré dans ſon palais, fit

assembler sa cour pour recevoir Feliciane; & à peine ses ordres furent-ils exécutés, que l'on vit paroître les premiers rangs de ce triomphe dans un ordre admirable. Cette marche, en entrant dans le palais, se rangeoit des deux côtés de la cour; le roi étoit surpris de voir une si grande magnificence, & ne savoit ce que cela vouloit dire; mais lorsqu'il vit les tableaux des victoires de Florine, & qu'il apperçut le prince qui les suivoit, il commença à croire que c'étoit sa fille que la reine Feliciane ramenoit à son palais. Il regarda long-temps le prince, qui s'étoit rangé comme les autres, mais fort près du vestibule par où l'on entroit dans les appartemens du palais; & le roi se souvint de ce que le magicien lui avoit dit. Enfin, le char de Feliciane arriva. Dès que le roi l'apperçut, il s'avança pour recevoir la reine, & eut bien de la joie lorsqu'il reconnut Florine auprès d'elle. Il présenta la main à la reine pour descendre de son char, & Feliciane prit celle de Florine. Ils entrèrent tous trois ensemble dans le plus bel appartement du palais.

Feliciane y présenta Florine au roi son père, en lui disant: Sire, voilà la princesse votre fille, que vous croyiez perdue; elle a

eu bien des chagrins, elle a été exposée à bien des périls; mais ils n'ont servi qu'à l'élever à un plus haut degré d'honneur & de gloire. Les courônnes que vous voyez sont le prix des victoires qu'elle a acquises par les secours du prince Probus, que voilà, que je vous présente. Le roi embrassa le prince avec des sentimens de reconnoissance; & Feliciane, continuant son discours, pria le roi de le recevoir dans son alliance, & de le récompenser aussi en lui donnant la princesse sa fille, qu'il aimoit plus que lui-même. Madame, dit le roi, ce choix est glorieux pour ma fille & pour moi, puisqu'il vient de vous; c'est peu pour un si généreux prince, & à qui nous avons de si grandes obligations. Je voudrois, avec ma fille, avoir plusieurs couronnes à lui présenter, je me croirois trop heureux s'il me faisoit l'honneur de les recevoir & de les accepter. Le prince témoigna au roi & à la reine Feliciane une partie de sa reconnoissance; & Florine ayant entendu qu'on parloit de la marier au prince, en eut une joie inconcevable; la reconnoissance des bontés qu'il avoit eues pour elle, dans ce moment, fit naître dans son cœur pour le prince, un amour violent.

Le bruit de ce mariage ſe répandit partout ; chacun ſe prépara pour cette grande fête, qui fut célébrée avec toute la magnificence poſſible ; & enſuite la reine Feliciane ſe retira avec ſa cour dans ſes états, & le prince reſta auprès de la princeſſe.

Fin du dix-neuvième volume.

TABLE
DES CONTES
du Tome dix-neuvième.

LES CONTES CHINOIS.

Cinquième Soirée.

Sixième Soirée.

Septième Soirée.

Huitième Soirée.

Neuvième Soirée.

Dixième Soirée.

Onzième Soirée.

Douzième Soirée.

Treizième Soirée.

Quatorzième Soirée.

Quinzième Soirée.

Seizième Soirée.

Dix-ſeptième Soirée.

Dix-huitième Soirée.

Dix-neuvième Soirée.

Vingtième Soirée.

Vingt-unième Soirée.

Vingt-deuxième Soirée.

Vingt-troisième Soirée.

Vingt-quatrième Soirée.

Vingt-cinquième Soirée.

Vingt-sixième Soirée.

Vingt-septième Soirée.

Vingt-huitième Soirée.

Vingt-neuvième Soirée.

Trentième Soirée.

Trente-unième Soirée.

Trente-deuxième Soirée.

Trente-troisième Soirée.

Trente-quatrième Soirée.

Trente-cinquième Soirée.

Trente-sixième Soirée.

Trente-septième Soirée.

Trente-huitième Soirée.

Trente-neuvième Soirée.

Fin de la Table du Tome dix-neuvième.

